LES

GALANTERIES

DU

XVIII[e] SIÈCLE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

CHARLES MONSELET

Format grand in-18

L'ARGENT MAUDIT. . . . . Un vol.

LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES. . . . . Un —

LA FRANC-MAÇONNERIE DES FEMMES. . . . . Un —

Paris. — Imprimerie A. WITTERSHEIM, rue Montmorency, 8.

LES

GALANTERIES

DU

XVIIIE SIÈCLE

PAR

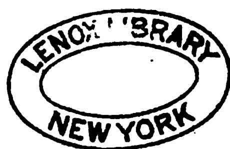
CHARLES MONSELET



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1862


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES GALANTERIES

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

LE POULET

I

LA TOILETTE

L'Aurore gantée de rose avait depuis longtemps ouvert les portes de l'Orient, — mais elle n'avait point réussi à percer le double rempart de rideaux qui ceignait l'alcôve de M. le chevalier de Pimprenelle. M. le chevalier avait passé la nuit au pharaon, et il avait perdu sur parole ; ce qui fait que, vers la pointe de midi, le dépit et la fatigue aidant, il ronflait encore de façon à faire rougir le vieux Tithon lui-même, —

si le vieux Tithon et M. le chevalier n'eussent eu déjà toute honte bue.

A deux heures de l'après-dîner cependant, M. de Pimprenelle fit un mouvement et étendit le bras hors de la couverture. Il agita une petite sonnette placée auprès de lui, et dont la voix vibrante alla rappeler dans l'antichambre aux devoirs de sa charge un grand laquais qui lutinait une caméristе.

La porte s'ouvrit aussitôt.

— Monsieur le chevalier a sonné ? demanda le laquais en se présentant respectueusement.

— Sans doute, La Brie, sans doute.

— Monsieur le chevalier désire quelque chose ?

— Peut-être, La Brie, peut-être.

— Monsieur le chevalier n'a qu'à parler.

M. de Pimprenelle bâilla à diverses reprises et finit par se retourner péniblement.

— D'abord, drôle, — dit-il en se mettant sur son séant, — j'ai à vous fustiger d'importance. Depuis un mois que vous êtes à mon service, je vous ai toujours vêtu du plus beau drap de Lodève et galonné de soie nonpareille ; je vous donne le plumet et le point d'Espagne ; enfin j'ai pour vous toutes les indulgences imaginables, — et vous vous comportez, vertubleu ! comme un grison de dévote ou un laqueton de bourgeois !

La Brie ouvrit de grands yeux et parut ne pas comprendre.

— Çà, — poursuivit le chevalier en lui donnant sa jambe à chausser, — que signifie la façon dont vous m'aviez accommodé hier? De quelle sorte étais-je accoutré? D'où sortaient mes manchettes? de quel goût était mon ruban? Savez-vous bien que j'avais quasi la prestance d'un écornifleur ou d'un clerc aux gabelles, et que mon ami le vicomte d'Ambelot m'en a ri au visage pendant une heure de soleil? — Vertuchoux! prenez-y garde, mons La Brie; vous êtes un faquin à trente-six carats, et, à la première incartade nouvelle, je vous chasse!

Rouge de confusion, La Brie tenta de balbutier quelques paroles d'excuses.

— Je puis attester à monsieur le chevalier que c'est M. d'Ambelot qui se trompe... votre ruban était du meilleur air et vos malines sortaient de chez Persac.

— Vous êtes un sot en trois lettres. Je vous dis que l'on se moque partout de mes étoffes : dans la rue, on me défigure comme un sauvage de la foire, et à l'Opéra mes senteurs ne portent à la tête de personne. Je suis outré!

— Monsieur le chevalier m'a tant de fois répété qu'il ne voulait point passer pour un petit-maître... que je croyais... je supposais...

M. de Pimprenelle sauta à bas du lit.

— Cordieu ! dit-il, me pensez-vous assez belître, par hasard, pour aller m'occuper moi-même de ces colifichures ? Non, par la sambleu ! je ne prétends point être un petit-maître, mais je nè veux pas non plus faire sauver les gens jusqu'au fond de la Cochinchine. Un petit-maître, moi !... qu'est-ce que cela ?

— Monsieur le chevalier a parlé ? dit La Brie, essoufflé, en lui passant sa robe de chambre.

— Je te demande, triple butor, ce que c'est qu'un petit-maître ? Voilà plus de quinze jours qu'on m'éclabousse les oreilles de ce mot.

— Monsieur le chevalier veut rire ?

— C'est possible, monsieur La Brie.

— Un petit-maître — dame ! — c'est un joli petit homme.

— Un joli petit homme... En es-tu bien sûr ?

— Je ne me permettrais pas de mentir à monsieur le chevalier.

— Et qu'est-ce qu'un joli petit homme ?

— Oh ! oh ! c'est... Je ne sais pas.

— Comment ! maroufle !...

Le valet de chambre se hâta d'ajouter :

— Mais pour peu que monsieur le chevalier tienne à le savoir, j'ai quelque part un livre...

— Un livre ?

— Que votre intendant m'a prêté pour y copier des bouquets à Chloé.

— Vraiment ! Et que dit ce livre ?

La Brie, enchanté de trouver une occasion de rentrer en grâce, fouilla dans ses poches — et en ôta un petit volume relié qu'il tendit à son maître.

— Pouah ! s'écria le chevalier, tire vite, cela sent le vieux parchemin.

— Monsieur le chevalier ne veut donc plus savoir ?

— Si, morbleu ! mais lis toi-même.

La Brie commença :

Un joli petit homme est celui qui se pique
De chanter le premier les airs de du Bousset,

— Du Bousset ?... chercha le chevalier, c'est sans doute comme qui dirait Colasse ou Campra... Les airs de du Bousset... Tra la, tra la, la.

— Qui n'a point d'or dans son gousset,
Mais des points, des rubans, autant qu'une boutique ;
Bien peigné, bien chaussé, qui fait pas de ballets.

— Qui fait pas de ballets... Tiens, regarde cet entrechat, La Brie.... une, deux.... C'est la chaconne. — Est-ce tout ? fit-il en s'asseyant sur une duchesse et croisant les jambes.

— Toujours parle à l'oreille et vous dit qu'il vous aime ;
Qui vous fait lire des poulets
Qu'il s'écrit souvent à lui-même ;
Qui sait.....

— Arrête ! arrête ! s'écria le chevalier de Pimprenelle... *Qui vous fait lire des poulets qu'il s'écrit souvent à lui-même....* Voilà une pensée très-ingénieuse, et ce poëte doit être un garçon d'esprit, ou je me trompe fort... *Qu'il s'écrit souvent à lui-même,* c'est charmant ! — Comprends-tu bien, au moins, La Brie ?

La Brie continua d'un air imperturbable :

— Qui sait quel grand seigneur a dîné chez Rousseau,
Quelle femme s'est enivrée ;
Qui fait bien un ragoût, connaît un bon morceau...

— *Qui vous fait lire des poulets... qu'il s'écrit souvent à lui-même;* — qu'il s'écrit souvent à lui-même ! en vérité cela vaut de l'or.

— ... Connaît un bon morceau,
Et de toute la cour distingue la livrée ;
Mieux fourni de tabac qu'on ne l'est au bureau,
Donnant le choix du pur ou de la boîte ambrée...

— *Des poulets... qu'il s'écrit à lui-même,* c'est divin ! — La Brie, tu trouveras cet auteur et tu lui don-

neras cinquante pistoles de ma part. — Des poulets.... qu'il s'écrit ! — La Brie, je veux être aujourd'hui un petit-maître.

— Cela est facile à monsieur le chevalier.

— N'est-il pas vrai ?

— Justement le tailleur de monsieur vient de lui apporter son superbe habit couleur boue de Paris.

— J'espère qu'il n'aura pas oublié les points et les rubans... autant qu'une boutique, tu sais. D'abord, je veux des manchettes de chez Abricotine et du ruban de Cochina, aux *Traits Galants*. Quant à ma coiffure, tu iras chercher Lorry. — Ah diable ! comment prendrai-je ma perruque ?

— Si monsieur le chevalier me permettait de lui soumettre mon avis, il choisirait une perruque en queue de veau ou en nid de pie... C'est ce qui se porte maintenant de plus miraculeux.

— Tu crois ? Dès demain, j'arbore les ajustements de mode, les vestes à franges et en découpures. Je veux aussi troquer mon équipage : voilà six mois bientôt qu'on me voit la même dormeuse. Il me faut un vis-à-vis à sept glaces, avec des chevaux fringants et des harnais pomponnés. Alors j'éblouirai la canaille par le peuple de mes chiens et de mes coureurs, par le bataillon de mes valets et par la forêt de cannes sans laquelle je prétends ne plus faire un pas désormais. Pour

commencer, je congédie Picard et j'achète à Thorigny son cocher Ventre-à-Terre, à cause de ses moustaches.

— En attendant, pour peu que monsieur le chevalier veuille bien se donner la peine de jeter les yeux sur ce miroir, il verra que rien n'est comparable à la richesse de son habit et surtout à la manière dont il est porté.

— Flatteur! dit M. de Pimprenelle en se carrant avec complaisance. Le fait est que je sais donner une tournure aux moindres choses, un déhanché élégant, un dandinement de bon ton, qui... là... — Est-ce que je représente véritablement à tes yeux un petit-maître?

— Mieux que cela, répondit La Brie.

— Tu crois donc que je n'aurai point de peine à éclipser Verval ou le petit Nérigean? Au fait, cet habit me dispensera d'avoir de l'esprit aujourd'hui. — La Brie, tu iras tout de suite prévenir Tonton la danseuse que je soupe ce soir avec elle; je tiens à ce qu'elle me voie sous les armes, cette pauvre petite. En passant, je recruterai quelques amis. — Voyons, j'ai bien tout retenu, n'est-ce pas? Récapitulons. Les airs de du Bousset... tra la, la...—Bien peigné, bien chaussé, qui fait pas de ballets... Je marcherai en sautillant, comme cela. — La boîte ambrée, la voilà. — Qui vous parle à l'oreille... qui fait des ragoûts... qui donne à lire des billets. — Ah! mon

Dieu ! et moi qui oubliais cet article : *qui vous fait lire des poulets qu'il s'écrit souvent à lui-même...* étourdi ! une idée aussi belle. — La Brie !

— Plaît-il, monsieur le chevalier?

— Tu oubliais le plus important.... le poulet !

— Quel poulet ?

— Voyons ; mets-toi à cette table et prends la plume.

— Monsieur le chevalier va donc dicter ?

— Sans doute. Mais la fièvre m'étrangle si je sais quoi m'écrire ! Il faudrait quelque chose dans le genre élégiaque et vaporeux. Commençons toujours : — Monsieur le chevalier... non, c'est trop intime. — Mon cher chevalier, c'est plus bienséant.

— « Mon cher chevalier. »

— Diable ! voici l'embarrassant ; attends un peu. — « Mon cher chevalier, je...» — Barbouille cela en pattes de mouche. — « Je vous attends ce soir... » Ouf !

— « Ce soir. »

— Corbacque ! tes doigts vont plus vite que ma parole. Si nous fourrions un mari là-dedans, qu'en dis-tu, La Brie ? Cela serait bien plus original — et plus vraisemblable.

— Je ne vois pas, en effet, pourquoi monsieur le chevalier s'en priverait.

— C'est juste. Va donc pour le mari : — « Mon mari est à la campagne...» — Ici, il y aurait besoin de quelque métaphore galante, troussée avec esprit et relevée en pointe, comme *votre rigueur*, *belle Eglé*, ou bien *douce Philis*...

— « Mon mari est à la campagne. »

— A la campagne, bon. Écris. « L'amour, qui fait commettre tant de fautes... » Jette un pâté à cet endroit ; cela joue la passion. Y es-tu?... « L'amour, qui fait commettre tant de fautes, me dicte cette nouvelle imprudence. » Bien, très-bien !

— « Imprudence. »

— « A ce soir ! mon Pimprenelle adoré, à ce soir !» — Bravo ! Maintenant, signe.

— De quel nom ?

— Ma foi, je ne sais pas. Invente, forge un nom de femme ; je m'en rapporte à toi. Surtout n'oublie pas le paraphe.

— C'est fait.

— A présent, saupoudre de quelques grains d'or, plie en quatre, écris mon adresse... et apporte-moi ce poulet ce soir, chez Tonton, au dessert, d'un air énormément mystérieux. — Ah ! ah ! *qui vous fait lire des poulets... qu'il s'écrit à lui-même !*

— Ah ! ah !

— Tiens ! vous riez, vous aussi, maître La Brie ?

— Excusez-moi, monsieur le chevalier... c'est que... c'est plus fort que moi.

— Mon Dieu ! ne te gêne pas, mon garçon, ris tant que tu voudras.

— Ah ! ah ! ah !

— Ah ! ah ! ah !

II

L'OPÉRA

M. le chevalier de Pimprenelle riait encore au milieu de la rue. — Après être descendu chez un baigneur renommé, où il se fit ambrer des pieds à la tête, il se dirigea vers le Palais-Royal et y fit deux ou trois tours de promenade, en attendant l'heure de l'Opéra. Lorsqu'il eut assez longtemps regardé les femmes sous le nez, dit des gaillardises aux bouquetières et promené son épée dans les jambes des passants, il se disposait à sortir du jardin, — quand il aperçut un petit abbé de sa connaissance, qui s'empressa de venir à lui avec de grandes démonstrations de tendresse et qui se prit à passer familièrement son bras sous le sien.

— Eh! c'est l'abbé Goguet, s'écria le chevalier; gageons, fripon, que vous sortez de chez Belinde ou de chez Zenéide?

— Baste! vous gagneriez doublement; je viens de chez toutes les deux.

— L'abbé, c'est le ciel qui vous envoie. Comment trouvez-vous mon habit ?

— Magnifique.

— Et mes rubans ?

— Incomparables.

— Vous avez le goût sûr... Avez-vous soupé ?

— Fi donc ! avant dix heures ?

— Alors je vous emmène : nous souperons ensemble avec Tonton, dans ma petite maison du faubourg.

Et ils prirent tous les deux la route de l'Opéra, non sans s'être arrêtés à maintes reprises dans les cabarets qui se trouvaient sur leur passage, et sans avoir rendu tous les coups de coude des sous-traitants et des petits robins dont on était alors accablé. — Une fois arrivés, ils allèrent se placer sur un des bancs disposés le long des coulisses, l'abbé après avoir essuyé les quolibets des comédiens, et le chevalier en s'inclinant devant les félicitations sans nombre que lui attirait son habit neuf. On jouait ce soir-là les *Indes galantes,* pastorale en quatre entrées, de Fuzelier et de Rameau. Une des nymphes subalternes les plus en vogue, la petite Tonton, dont avait parlé le chevalier de Pimprenelle, remplissait là-dedans le rôle d'une jeune vierge péruvienne et devait mimer un pas nouveau composé tout exprès pour elle par Despréaux, le plus habile joueur de saqueboute de son temps. Pen-

dant que l'abbé Goguet et le chevalier de Pimprenelle, après avoir fait quelque fracas de leurs lorgnettes et de leurs montres, étaient occupés à guigner les femmes des loges avancées, sans plus se soucier de la pièce qu'on représentait, — ils se virent accostés par un Mondor à la face rubiconde, coiffé d'une perruque volumineuse, et qui se carrait d'un air d'importance en s'appuyant sur une haute canne de bois des îles. Ce personnage les salua avec toute la majesté que comportait sa riche encolure et s'assit lourdement à côté d'eux, en promenant ses gros yeux effarés sur le groupe des danseurs qui remplissait la scène. C'était le protecteur actuel et déclaré de Tonton.

Dès qu'il l'aperçut au bord de la rampe, un énorme sourire serpenta sur toute la largeur de sa figure ; il se balança sur son banc d'un air de satisfaction, et fit grincer deux ou trois fois sa tabatière, en toussant et soufflant de manière à couvrir la musique de l'orchestre. — A ce bruit insolite, Tonton se retourna et ne put dissimuler une violente envie de rire, qui lui fit manquer un entrechat et excita les murmures des habitués du parterre. A partir de ce moment, sa danse demeura sans effet sur le public, et ce fut en dépit de la mesure qu'elle acheva le pas de caractère où ses partisans l'attendaient pour la juger. — L'acte fini, elle passa, toute rouge de colère, au milieu des rangs silencieusement

moqueurs de ses rivales, et se hâta de remonter dans sa loge, — suivie du Mondor, du petit collet et du chevalier de Pimprenelle, qui traversèrent bruyamment le théâtre en emboîtant le pas derrière elle. Tonton étouffait de rage ; elle gravit quatre à quatre l'escalier étroit, sans faire attention à leurs compliments de condoléance. Arrivée à la porte de sa loge, elle se retourna vivement, et la première chose qu'elle aperçut fut la grosse figure du Mondor, dont l'expression de douleur comique l'eût peut-être désarmée en toute autre circonstance. Mais Tonton avait trop sur le cœur sa récente humiliation, et, lui attribuant une partie de sa défaite, — elle lui poussa brusquement la porte sur le nez.

Le pauvre financier resta deux minutes étourdi, Avant qu'il fût remis de son émotion, l'abbé Goguet et le chevalier de Pimprenelle avaient fait volte-face et descendu quelques marches de l'escalier.

— Oh ! oh ! dit le chevalier, la petite a sa migraine ce soir, à ce qu'il me semble.

— Mais... je crois que oui... balbutia piteusement le Mondor.

— Baste ! cela ne sera rien, répliqua l'abbé. Il faut parlementer, voilà tout.

— C'est cela, parlementez, mon cher,

En conséquence, le Mondor approcha son œil du

trou de la serrure, et d'une voix qu'il s'efforça de rendre aussi pateline qu'il lui fut possible :

— Tonton, ma petite Tonton... il ne faut pas m'en vouloir ; ouvre-moi, mon bouchon !

Rien ne répondit.

— Tonton, continua-t-il d'un ton dolent, il y a en bas M. le chevalier de Pimprenelle qui nous fait l'honneur de nous inviter à souper dans sa petite maison, avec l'abbé Goguet. Tu te rappelles Goguet, ton bon ami ?

Même silence.

Le Mondor eut un moment d'hésitation au bout duquel il parut faire un effort sur lui-même :

— Tonton, mon petit nez... tu sais cette désobligeante que tu désirais tant, avec cette livrée bleu-de-ciel ? eh bien, tu l'auras demain matin. Hein ?

Il n'y eut pas un mouvement. — Le financier suait à grosses gouttes. Au bas de la rampe, le chevalier et l'abbé se tenaient les côtes de rire. — L'abbé, pour se donner une contenance, chantonnait entre ses dents un couplet qui courait les ruelles :

> L'autre jour, près d'Annette,
> Un gros berger joufflu,
>   Lurelu,
> La rencontrant seulette,
> En riant l'aborda,
>   Lurela...

— Tonton... Tonton, tu m'as demandé hier un de mes grands laquais; je te donnerai Saint-Jean — et puis Jasmin... tu entends ?

La danseuse entendit sans doute, mais elle n'en montra rien. Le Mondor laissa tomber ses bras d'un air désespéré.

— Tonton, adieu. Je m'en vais, Tonton. Tu ne me reverras plus, Tonton.

Et il se disposait en effet à descendre lentement l'escalier, lorsque ses regards tombèrent sur ses deux compagnons qui l'examinaient d'un air railleur.

— Ferme ! lui cria le chevalier.

— Encore ! dit l'abbé.

Il réfléchit. Puis, armé de résolution, il remonta vers la loge ; mais cette fois il y frappa avec assurance et d'une main de maître.

— Allons ! se dit-il. Tonton, je t'achèterai une folie à Chantilly ou à Meudon. Tu y donneras des fêtes toutes les semaines, et tes amies Cléophile et Guimard en sécheront de jalousie. — Partons !

La porte s'était ouverte.

— Partons ! dit la danseuse.

III

LA PETITE MAISON

Le carrosse du Mondor brûlait le pavé; au bout de dix minutes, il s'arrêta devant une maison dont l'architecture n'offrait rien de particulièrement remarquable. — M. le chevalier de Pimprenelle, ayant mis pied à terre, s'empressa d'offrir sa main à Tonton pour l'introduire dans ce galant séjour. L'abbé suivait, donnant le bras au financier. — Ils traversèrent ainsi un vestibule de forme circulaire, voûté en calotte, avec des lambris couleur de soufre tendre et des dessus de porte peints par Dandrillon. — Tonton regarda l'un d'eux, qui représentait Hercule dans les bras de Morphée, réveillé par l'Amour. — La salle à manger qui venait ensuite était carrée et à pans. Elle était tendue de gourgouran gros vert et terminée dans sa partie supérieure par une corniche d'un profil élégant, surmontée d'une campane sculptée enfermant une mosaïque en or. Le parquet était de marqueterie

mêlée de bois de cèdre et d'amarante; les marbres de bleu turquin. — Autour de la salle, douze trophées décorés par Falconet représentaient en relief les attributs de la chasse, de la pêche, des plaisirs de la table et de l'amour. De chacun d'eux sortaient autant de torchères portant des girandoles à six branches, qui éblouissaient.

Tonton loua beaucoup le goût exquis du chevalier de Pimprenelle, — avec le désir secret de piquer l'amour-propre du gros Mondor.

— Voyez donc, lui dit-elle, comme ces fleurs font admirablement bien dans ces jattes de porcelaine bleue, rehaussées d'or. En vérité, il n'y a que M. le chevalier de Pimprenelle pour posséder le goût de toutes ces choses.

L'épais Turcaret allait sans doute répliquer avec quelque aigreur, lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée de deux nègres prodigieusement laids qui entrèrent, l'aiguillette au bras, et allèrent se placer silencieusement de chaque côté de la porte. Le chevalier frappa sur un panneau, et, du milieu du plancher s'éleva tout à coup une table richement servie, autour de laquelle prirent place les conviés. — Ces féeries gastronomiques, comme on le sait, avaient été mises à la mode par le régent et s'étaient continuées jusque sous le règne de Louis XV. — Pendant un quart d'heure

environ, on n'entendit que le tintement des fourchettes d'argent et le babil du champagne dans le cristal. Le Mondor et l'abbé mangeaient comme quatre, le chevalier buvait comme douze; il n'y avait que Tonton qui ne buvait ni ne mangeait, parce qu'elle redoutait l'embonpoint.

Vers le milieu du repas, alors que les langues commençaient à se délier, on entendit du bruit soudain dans l'antichambre, et un nègre vint se pencher discrètement à l'oreille du chevalier de Pimprenelle.

— Eh bien! faites entrer, répondit-il avec insouciance.

— Ouais!... qu'est-ce que cela signifie? demanda le Mondor en essayant de cligner l'œil d'un air malin.

— Je l'ignore. C'est ce maraud de La Brie qui veut à toute force me parler.

En ce moment, La Brie parut sur le seuil de la salle : il semblait hésiter et n'oser faire un pas. Sa main tenait un petit billet qu'il cherchait à dissimuler avec une affectation visible et qu'il tendait de loin au chevalier. C'était un adroit coquin que ce La Brie!

— Allons, que me veux-tu? demanda M. de Pimprenelle sans paraître s'apercevoir de rien.

La Brie redoubla sa pantomime.

— Parle vite.

— C'est que...

— Hein ?

— C'est... un billet.

— Un billet ? Ventrebleu ! y avait-il besoin de tant de mystère pour dire cela ? Et de qui est-il, ce billet ?

— C'est un laquais cerise qui me l'a remis.

— Malpeste ! Lisez-moi donc un peu cela, l'abbé.

— Comment, vous voulez que je...

— Vous savez bien, mon cher, que j'ai la vue basse ; et puis cela nous égayera davantage.

— Hum ! dit l'abbé en flairant le papier sur tous les côtés.

— Voyons ! voyons ! dit Tonton avec impatience.

— Ah oui ! voyons, répéta le Mondor, qui ne cessait pas de manger.

L'abbé Goguet brisa le cachet et commença la lecture à haute voix :

« Mon cher chevalier,

« Je vous attends ce soir. Mon mari est à la campa-
» gne. — L'amour, qui fait commettre tant de fautes,
» me dicte cette nouvelle imprudence ! — A ce soir,
» mon Pimprenelle adoré, à ce soir ! »

— Très-joli ! ravissant ! s'écria le Mondor ; ce scélérat de chevalier est couru de toutes les femmes.

— Et la signature? demanda Tonton.

— Recevez nos compliments, ajouta l'abbé.

Le chevalier de Pimprenelle sourit à son jabot avec une fatuité complaisante.

— Au fait, la signature? répéta le Mondor, épanoui.

Une vive expression de surprise anima tout à coup les traits de l'abbé, qui balbutia avec quelque embarras :

— Mais... je ne sais si je dois... s'il convient ici...

— Allons donc! fit le chevalier en haussant les épaules.

— Pourtant... insista le lecteur.

— Si! si! la signature! vociférèrent les trois convives.

Tonton s'était précipitée sur le papier et l'avait enlevé rapidement aux mains de l'abbé.

Elle jeta ce nom :

— ... « Louise d'Obligny. »

Il y eut un moment de silence, semblable à celui qui suit un coup de foudre. Le financier avait bondi sur sa chaise : en moins d'une minute, son visage avait passé par les tons les plus divers, depuis le pourpre jusqu'au violet, depuis le blanc le plus mat jusqu'au noir le plus abyssin. Il parvint enfin à se lever de son siége, et après des efforts inouïs pour ouvrir la bouche :

— Ma femme! s'écria-t-il.

IV

LE DESSERT

Dire ce qu'éprouva le Mondor est impossible. Il avait d'abord, sous le coup de sa première stupeur, roulé dans sa tête les projets de vengeance les plus extravagants, les coups d'épée les plus furibonds. Il s'était, en idée du moins, baigné dans une mare de sang et avait pourfendu à lui seul une demi-douzaine de chevaliers. Cette petite débauche d'imagination dura peu de minutes, — le temps de se souvenir des deux ou trois derniers duels de M. de Pimprenelle. Il n'en fallut pas davantage pour éteindre le beau feu du Mondor. Tout à l'heure c'était de la flamme, un moment après ce n'était plus que de la braise.

Il retomba sur sa chaise.

— L'abbé... dit-il en soufflant péniblement, donnez-moi à boire.

L'abbé lui versa du tokay avec un affectueux em-

pressement. Le financier but son verre d'un seul trait, puis il se mit à regarder en silence le chevalier.

— Ainsi, monsieur, reprit-il lorsque ses sens furent un peu rassis, c'est donc vous l'heureux mortel sur qui madame d'Obligny dispense aujourd'hui ses faveurs?

Le chevalier écarquilla les yeux.

Il était resté la bouche béante depuis le commencement de cette scène; son premier mouvement avait été de se retourner vers La Brie, — mais le valet de chambre avait jugé prudent de s'esquiver; c'était la première fois qu'il voyait le Mondor, et sans doute il ne le connaissait pas de nom. Le chevalier demeura donc seul avec lui-même, accablé de ce qui se passait autour de lui, et promenant un regard inexprimable de Tonton à l'abbé et de l'abbé au Mondor. Nous ne lui ferons pas cependant l'outrage de croire qu'il avait des remords ou des scrupules; mais ce que nous affirmerons en toute sûreté de conscience, c'est qu'il était réellement étonné; — et il y avait si longtemps que rien ne l'étonnait plus, qu'il lui fallut quelques instants avant de recouvrer l'habitude de cette sensation.

La brusque interpellation du financier le rappela à lui. Il examina le poulet qu'il tenait entre les doigts, le tourna, le retourna, et, en fin de compte, le tendit à M. d'Obligny en lui disant :

— Ma foi! voyez vous-même... peut-être reconnaîtrez-vous l'écriture de madame d'Obligny.

— Laissez donc, répondit celui-ci : est-ce que je me suis jamais occupé de ces griffonnages-là ! — L'abbé, donnez-moi à boire.

L'expédient honnête du chevalier tomba ainsi complétement. Il se vit dans la nécessité de pousser jusqu'au bout l'aventure.

— Alors, monsieur, dit-il, disposez de moi quand bon vous semblera. Je demeure à vos ordres.

— C'est bien, chevalier. Ceci ne doit point nous empêcher d'achever le repas. — A moins, poursuivit le Mondor en souriant d'un air forcé, que votre belle ne s'impatiente trop. Mais rassurez-vous, fit-il en portant ses regards sur la pendule, ce n'est point l'heure encore où elle se retire dans ses appartements. — Et d'ailleurs, j'y pense, n'avons-nous pas, parbleu ! mon carrosse ? Puisque nous suivons tous deux la même route, j'aurai le plaisir de vous déposer au lieu de votre destination.

Le chevalier de Pimprenelle l'écoutait sans comprendre.

— Je crois qu'il a presque de l'esprit ce soir, murmura l'abbé à l'oreille de Tonton.

— Il faut que le vin que tu lui sers soit diantrement bon, répondit-elle.

— Allons, Goguet ! s'écria le Mondor, qui n'avalait plus que de travers, chantez-nous quelque chose... mais là, du gai, du drôle ; vous savez... La derideri deridera !

— Bon ! bon ! je comprends, dit l'abbé en achevant la bouteille de tokay. Attention !

Et il entonna d'une voix aiguë, mais affreusement enrouée, les couplets amphigouriques suivants, sur l'air populaire : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Le vin généreux que j'ai pris
Vient de ranimer mes esprits;
Messieurs, point de chicane;
Turlututu, chapeau pointu,
Je vais vous faire un impromptu
Rempli de coq-à-l'âne.

Cupidon s'est fait maréchal,
Et ce dieu ne s'y prend pas mal :
Lise est son domicile.
Il met sa forge dans ses yeux,
Puis en fait jaillir mille feux
Qui brû...

— Assez ! exclama impérieusement le Mondor en frappant du poing sur la table, vous faites souffrir monsieur le chevalier. — Fi ! la vilaine voix ! D'ailleurs, ne voyez-vous pas qu'il a hâte de partir ? N'est-ce pas, chevalier ?

Le chevalier de Pimprenelle se leva en silence :

— Labranche, dit-il à un des laquais, prévenez le cocher de M. d'Obligny qu'il ait à nous quérir.

— Dis donc, d'Obligny... fit l'abbé aviné, sais-tu que tu n'es guère honnête, d'Obligny ?

Le financier le repoussa violemment.

— Allons, passe devant, ivrogne !

L'abbé s'effaça contre la muraille en grommelant, précédé par Tonton.

A la porte, il y eut un dernier échange de civilités entre le chevalier de Pimprenelle et M. d'Obligny. Après quoi, tous les quatre remontèrent en voiture.

— Chez ma femme ! cria le Mondor au cocher.

V

LE DRAME

Cette fois, le trajet fut silencieux. Chacun des personnages emportés par cette voiture était agité de pensées si confuses et si incohérentes, qu'il n'aurait su que dire en prenant la parole. Quelquefois, la lueur soudaine d'un réverbère passait, — illuminant les acteurs de cette scène étrange, et les montrant fantastiquement groupés dans une ellipse rougeâtre. Assise devant lui, la danseuse pinçait les genoux du petit collet, qui ronflait à tue-tête et se retournait à chaque coup d'ongle avec des soubresauts d'Encelade. — Tous les deux représentaient le côté bouffon de ce drame après boire, qui avait commencé dans une loge d'actrice, et qui allait se dénouer dans une alcôve conjugale.

La tête doucement renversée sur les coussins du carrosse, les jambes croisées, la main dans son gilet,

— le chevalier de Pimprenelle réfléchissait au bizarre et à l'imprévu de sa situation, sans toutefois songer aux moyens d'en sortir. Il semblait, au contraire, trouver un certain plaisir à s'enfoncer davantage au sein des complications qui l'attendaient. Semblable à ces malades singuliers qui, par un esprit de contradiction inexplicable, s'acharnent à raviver une douleur demi-éteinte, et goûtent une sorte de jouissance dans l'excès de leurs propres maux, — il se plongeait et se roulait avec délices dans les difficultés qu'il s'était créées lui-même. Comment cela finirait-il ? Il l'ignorait et il voulait l'ignorer. Il était à la fois son acteur et son spectateur. Il se regardait faire d'un air curieux, et il se promettait de rire beaucoup de ce qui allait lui arriver.

Ce qu'il y avait là-dedans de plus clair pour lui, c'est que M. d'Obligny le conduisait chez sa femme.

Il avait plusieurs fois entendu parler de madame d'Obligny comme d'une personne fort belle et parfaitement à la mode. En cela son valet de chambre s'était ponctuellement conformé à ses intentions. — Lui-même n'était pas sûr de ne l'avoir point rencontrée dans quelque salon ; mais ce jour-là elle lui était si bien sortie de la mémoire qu'il lui aurait été tout à fait impossible de déterminer la nuance de ses cheveux.

Un moment, il eut la pensée de se renseigner auprès du mari.

Mais en levant les yeux, il en eut une compassion réelle. Ses mains étaient crispées autour de sa haute canne ; son haleine se dégageait mal de ses poumons oppressés ; ses gros yeux regardaient sans voir à travers la vitre humide de sa respiration. Il était évident que le financier se trouvait en proie à l'un de ces cauchemars moraux sans exemple jusqu'à présent dans son existence alourdie par la sensualité. Non pas que madame d'Obligny lui tînt tellement au cœur qu'il ne pût se défendre à son égard d'un reste de tendresse ; non pas que sa vertu se fût toujours présentée à ses yeux avec des rayonnements également purs ; mais il y avait dans la façon dont cette nouvelle injure lui avait été révélée quelque chose de si spontané et de si inattendu, que le mari le plus cuirassé des deux mondes en eût été terrifié comme d'une poudre fulminante qui serait tout à coup partie sous son nez.

Aussi, lorsque le marche-pied de la voiture s'abaissa devant l'hôtel, le chevalier éprouva-t-il un dernier sentiment charitable ; — et au moment où il se levait pour descendre, le corps plié en deux par la courbe de la voiture, il se retourna vers le Mondor et lui dit :

— Tenez, financier, si vous voulez m'en croire, nous remettrons la partie à un autre jour, et nous

pousserons jusque chez Tonton pour terminer de sabler du champagne; quitte ensuite, demain matin, à nous couper réciproquement la gorge, si tel est votre bon plaisir.

Le financier eut un frisson. Mais il s'était trop avancé. — Pour unique réponse, il se leva avec effort derrière le chevalier, qui se décida à mettre pied à terre, disant à part lui :

— Maintenant, advienne que pourra !

Au coup de marteau qui alla ébranler l'hôtel jusque dans ses plus intimes profondeurs, un laquais se présenta sur le seuil, tenant un flambeau de cire.

— Où est madame ? lui jeta à la figure M. d'Obligny.

— Madame vient de se retirer dans sa chambre à coucher, répondit le laquais.

— Éclairez-nous.

Puis, ils montèrent l'escalier, de compagnie. A la porte de l'antichambre, ils rencontrèrent une soubrette qui les regarda d'un air ahuri et fit mine de leur barrer le passage.

— Eh bien ! Céphise, qu'est-ce que c'est ? Ta maîtresse est-elle donc ce soir tellement agitée par ses vapeurs qu'elle ait donné l'ordre de ne laisser pénétrer personne auprès d'elle ? — Tu sais bien pourtant qu'une telle consigne ne saurait atteindre M. le chevalier de Pimprenelle.

La suivante fixa le nouveau venu.

— C'est bon, mon enfant, tu feras ton métier d'étonnée un autre jour. En attendant, va-t'en prévenir madame de notre arrivée, — entends-tu ?

— C'est que... monsieur... balbutia-t-elle, madame vient de renvoyer sa femme de chambre, et j'ignore... je ne sais...

— Tiens, coquine ! fit le Mondor avec impatience en lui jetant une bourse ; entre et annonce-nous.

La suivante obéit en poussant un soupir. Elle revint, au bout de cinq minutes, introduisant M. d'Obligny et M. le chevalier de Pimprenelle.

M. le chevalier tira, avant d'entrer, un petit miroir de sa poche, — et répara du mieux qu'il lui fut possible les incongruités que les cahots de la voiture avaient occasionnées à sa perruque en queue de veau.

VI

LA CHAMBRE A COUCHER

Je passerai sous silence la description de la chambre à coucher de madame d'Obligny. — Il suffira de savoir que c'était un réduit délicieux; très-élégamment et très-richement orné, — trop richement peut-être, — mais on ne doit pas perdre de vue que nous sommes chez un financier. L'or brillait de toutes parts, amorti par le velours. Deux bougies seulement brûlaient, odorantes, sur un guéridon.

Madame d'Obligny, en galant déshabillé de nuit, lisait, étendue dans une chaise longue et les pieds chaussés de ravissantes petites mules satin et argent. Un mantelet de mousseline claire enveloppait négligemment une taille divine. Un désespoir couleur de rose, agréablement noué sous le menton, couronnait un battant-l'œil sous lequel ses regards se faisaient plus tendres et moins perçants. Ses mouches et son

rouge étaient sortis. Ainsi accommodée[1], au milieu du luxe qui resplendissait autour d'elle, — à cette heure nocturne, — elle était belle à troubler la raison d'un saint ou d'un mari. C'était une grande et blonde femme, aux yeux langoureux, à la peau blanche, au bras irréprochablement sculpté. Sa pose était magnifique, quoiqu'un peu molle.

Elle releva doucement le front, au bruit que fit en entrant son mari, accompagné du chevalier de Pimprenelle; mais elle garda le livre qu'elle tenait à la main, et se contenta de saluer avec un sourire. Rien sur son gracieux visage ne peignait le moindre trouble, n'indiquait la moindre altération.

M. d'Obligny se sentit comme interdit à la vue de ce calme parfait, — de cette solitude parfumée et silencieuse. Il promena ses yeux autour de lui. Un moment il crut avoir rêvé, et il eut honte de son rêve. Par malheur, il réussit à s'arracher à cette illusion consolante, et, s'approchant de sa femme :

— Mille excuses, madame, lui dit-il d'une voix qu'il tenta de rendre railleuse, si je viens vous déranger de votre lecture. Je n'ai pu résister au désir de vous amener — moi-même — M. le chevalier de Pimprenelle... que voici.

Le chevalier s'inclina respectueusement.

— Savez-vous bien, madame, continua le financier,

que c'est au plus mal à vous de nous dérober de la sorte vos amis, surtout quand il se fait que ce sont précisément les nôtres ? Sans le hasard qui m'a livré cette heureuse découverte, jamais secret d'État n'eût été mieux gardé des deux parts.

Madame d'Obligny contempla tour à tour son mari et le chevalier. Puis elle posa le volume sur le guéridon, et, croisant les mains, elle dit machinalement :

— Ah ! monsieur est un de mes amis ?

Le chevalier, qui regardait les peintures, s'inclina pour la deuxième fois.

— Figurez-vous, poursuivit M. d'Obligny après une pause de muette indignation, la rencontre la plus originale, la plus extravagante qu'il soit possible d'imaginer, n'est-ce pas, chevalier ? — Nous soupions ce soir dans sa petite maison, une maison charmante, sur ma parole, lorsqu'au beau milieu du dessert, un grand maladroit de valet... — Comment nommez-vous ce butor, chevalier ? Est-ce que vous n'allez pas le faire bâtonner un peu, en rentrant ?

— Certes ! murmura le chevalier de Pimprenelle en fermant le poing.

— Lorsque cette espèce, dis-je, nous remet sans crier gare, au milieu de nos brocards et de nos plaisanteries indiscrètes, devinez quoi, madame ?

— Je ne devine pas, monsieur, répondit sèchemen la jeune femme.

— Parbleu ! je le crois bien, pensa le chevalier, qui se mordit la lèvre.

— Votre poulet !

— Mon poulet ?...

— Tenez, madame, le voici encore — un peu chiffonné, il est vrai — c'est qu'il a passé par plusieurs mains avant de me revenir.

Madame d'Obligny tendit le bras avec effort et approcha lentement le papier de la bougie. — Pendant qu'elle en faisait la lecture à voix basse, le financier, blême de fureur, l'examinait avec une surprise sans pareille. Nulle inquiétude ne s'était manifestée sur le visage de sa femme, aucun nuage n'avait passé sur son front pur, pas un signe n'avait altéré la parfaite harmonie de ses traits. C'était l'impassibilité personnifiée, l'immobilité faite chair. — Quand elle eut fini de lire, un sourire erra sur ses lèvres, et elle se prit à regarder plus attentivement le chevalier de Pimprenelle.

Le chevalier s'inclina pour la troisième fois.

— Eh bien ! madame? s'écria le mari d'un air tragique, en essayant, — mais en vain, — de croiser ses bras sur son énorme poitrine.

— Eh bien ! monsieur ? attendit-elle.

— Avouez que cette aventure est au moins curieuse.

— Très-curieuse, en effet, répéta-t-elle sans détacher les yeux de dessus le chevalier.

— C'est inimaginable, se dit celui-ci; elle n'éclate pas comme je devais m'y attendre; qu'est-ce que cela cache donc ?

— Certes, reprit M. d'Obligny, — en lâchant cette fois les guides à sa verve maritale, — je n'ignorais pas que, depuis bientôt trois semaines, un homme s'introduisait tous les soirs par la porte dérobée de l'hôtel, — que cet homme, qui avait gagné l'un après l'autre tous mes gens, était reçu par vous dans ce même appartement où, en cas d'éveil, il pouvait trouver un refuge dans ce cabinet de toilette; — que cet homme enfin avait été plusieurs fois aperçu sortant d'ici à la pointe du jour... Mais, par la maugrebleu! madame, j'avoue que j'étais loin de songer à M. le chevalier de Pimprenelle, — et que j'eusse plutôt incliné pour mon jeune cousin, le vicomte de Trublay!

La jeune femme était devenue, à ces mots, d'une pâleur de marbre, et un tremblement nerveux agita son corps.

— Permettez! permettez! s'écria le chevalier, qui avait écouté attentivement, et dont les oreilles tintaient au cliquetis de ces dernières paroles; — qu'est-ce que vous dites donc là, s'il vous plaît? Vous confondez...

Un regard de madame d'Obligny, prompt comme

l'éclair, vint clouer sur sa bouche la suite de son apostrophe.

— Que voulez-vous dire? demanda le Mondor.

— Recommencez-moi mon histoire, mon cher. Voyons. D'abord, dites-vous, je m'introduis tous les soirs dans vôtre hôtel par une porte dérobée.

— Oui. Germain m'a tout avoué.

— Bon. Ensuite, je suis reçu ici par...

— Le nierez-vous peut-être?

— Mais... je ne dis pas, reprit-il après avoir regardé madame d'Obligny. — Et enfin, je me cache, au besoin, dans un cabinet attenant sans doute à cette chambre, n'est-ce point?

— Celui-ci.

— Ah! ah! fit le chevalier en se dirigeant de ce côté; je ne suis pas fâché de reconnaître un peu les localités...

La financière l'avait suivi jusque-là avec une anxiété croissante; — et au moment où, s'approchant d'un air curieux, il poussa du doigt le bouton qui ouvrait le mystérieux cabinet, elle s'élança vers lui avec un cri d'effroi.

Le chevalier referma la porte, — mais il avait eu le temps d'apercevoir dans l'ombre un quatrième personnage.

— Ne craignez rien, madame, dit-il galamment; nous n'ignorons pas qu'un cabinet de toilette est comme

un sanctuaire, où la déesse et ses grands prêtres ont seuls le droit de présence.

Puis, se retournant vers M. d'Obligny, dont l'accablement paralysait toutes les facultés :

— Vous êtes parfaitement renseigné, monsieur, et je vois que rien n'échappe à votre œil vigilant. Il est donc inutile d'empêcher plus longtemps le repos de madame, qui me permettra de prendre congé d'elle et de vous.

— Ainsi, s'écria le Mondor d'un ton désespéré et comme pour qu'il ne lui restât plus un seul doute sur son — malheur ; — ainsi vous avouez, madame, avoir écrit ce billet au chevalier ? Vous reconnaissez votre écriture ; c'est bien vous qui avez tracé ces lignes coupables ?...

— Oui, monsieur.

A son tour, le chevalier de Pimprenelle ne put retenir une exclamation de surprise. — Il regarda fixement la jeune femme, dont une faible rougeur vint colorer la joue, et qui baissa les yeux non sans quelque marque de confusion.

— Allons, pensa-t-il, je vois ce que c'est ; je paye pour M. le vicomte de Trublay ; c'est là une femme d'esprit ou je ne m'y connais pas — et je m'y connais.

Et il fit quelques pas en arrière pour se retirer.

Le financier, sortant enfin de sa pétrification abso-

lue, reprit son chapeau sur l'ottomane où il l'avait posé en entrant, passa sa canne de sa main droite dans sa main gauche, et saluant sa femme avec toute la gravité dont il était capable :

— J'espère, madame, lui dit-il, qu'après le retentissement que cette affaire court risque d'avoir sous peu de jours, vous comprendrez la nécessité d'aller passer quelque temps en Touraine, au sein de votre famille. Une rupture à l'amiable et sans bruit nous épargnera les tracas toujours inséparables d'une action judiciaire.

Madame d'Obligny, — bien vite remise de son émotion de tout à l'heure, — n'eut pas un geste, pas un mouvement qui trahît sa pensée. Elle resta belle et froide.

— Pour nous deux, chevalier, reprit-il avec un effort, c'est une affaire à vider sur un autre terrain. Nous nous reverrons.

— A votre aise, monsieur, fit le chevalier en tourmentant son jabot.

La financière se leva pour reconduire les deux visiteurs. A la porte de sa chambre, elle s'inclina une dernière fois devant le chevalier de Pimprenelle en lui lançant un éloquent regard qui semblait dire :

— Comptez sur ma reconnaissance.

A quoi M. le chevalier de Pimprenelle répondit par un sourire d'une impertinence victorieuse, et qui pouvait se traduire par ces mots :

— Je l'espère bien.

Au bas de l'escalier, M. le chevalier remonta dans le carrosse qui l'attendait, — et se fit reconduire chez lui, après avoir reconduit la danseuse. Quant à l'abbé Goguet, il fut impossible de l'arracher de la place où il s'était pelotonné et où il ronflait comme une trompette marine. Il passa donc la nuit dans la voiture.

La voiture passa la nuit dans l'écurie.

VII

LE DÉNOUMENT

> Pourquoi nous marier,
> Quand les femmes des autres
> Se font si peu prier
> Pour devenir les nôtres ?
>
> COLLÉ.

C'était le lendemain.

— Une lettre pour monsieur, dit La Brie.

— Donne, belître, fit le chevalier de Pimprenelle.

Le chevalier décacheta et lut ce qui suit :

« Mon cher chevalier,

» Je sais tout. — Ce matin, madame d'Obligny est entrée sur la pointe du pied dans mon cabinet. Elle tenait à la main ce fameux poulet que vous savez, et elle le posa devant moi sans mot dire. Puis elle prit une plume sur mon pupitre et traça quelques lettres à côté de la signature. L'écriture était différente. Je tombai de mon haut.

» — Fi ! monsieur, me dit-elle ; ne voyez-vous pas que c'était une comédie imaginée avec M. le chevalier de Pimprenelle pour vous guérir de votre sotte jalousie ?

» Savez-vous, mon cher, que vous êtes l'un et l'autre de parfaits comédiens ? J'en suis encore délicieusement étourdi. Acceptez un million d'excuses et venez dîner ce soir avec nous. — Madame d'Obligny vous en prie.

» D'OBLIGNY. »

Le chevalier sourit et mit la lettre dans sa poche.

Mais il n'alla pas chez le Mondor — parce qu'il rencontra sur son chemin le vicomte de Trublay qui lui proposa un coup d'épée.

M. le chevalier de Pimprenelle en eut pour huit jours de lit, — au bout desquels, par malheur pour la moralité de ce conte, il se rendit, sans encombre, à una nouvelle invitation du financier — et de la financière.

Ce conte se passera donc de moralité.

LES PETITS JEUX

LETTRE DU VIEUX CHEVALIER DE PINPARÉ, TOMBÉ EN ENFANCE

A MA PETITE NIÈCE ANTOINETTE

Chère petite masque, — je le répète souvent avec regret : on s'ennuie à mourir dans les salons modernes. Il n'y a pas jusqu'aux jeux innocents qui ne soient mélancoliques, guindés, surveillés, enfin du dernier bourgeois, comme nous disions jadis. On en est resté au suranné *Portier du couvent* et à l'éternel *Baiser sous le chandelier*. Çà, qu'on me ramène chez le duc de Penthièvre !

faut, ma friponne Antoinette, que tu réformes tout cela. Et justement je viens de retrouver, au fond de mon secrétaire en bois de Sainte-Lucie, un imperceptible portefeuille de maroquin ayant appartenu à ta grand'mère. Spirituelle et gracieuse mémoire, ombre couronnée de fleurs! Ce petit livre était celui où elle inscrivait les gages déposés entre ses mains par les joueurs de ses mardis et de ses vendredis.

A la première page, je lis :

M. de Champcenetz, une tabatière ;

Madame de Breteuil, une agrafe en diamants ;

M. Dorat-Cubières, un pois chiche ;

M. l'abbé Souchot, un médaillon, un dé à coudre, un nœud de rubans et une jarretière ;

Mademoiselle de Chamorin, un éventail ;

M. Mardelles, ses deux montres.

Ce petit livre m'a rajeuni de quarante ans, de cinquante ans ; j'y ai revu, comme dans un miroir enchanté, tous les visages aimés de cette époque lointaine, qui comptait tant d'aimables visages ; j'ai cru en entendre sortir, comme d'un coquillage où s'agitent les bruits de la mer, des paroles et des chants tels que je n'en entends plus — depuis que j'ai cessé de jouer à tous les jeux.

Ceux qu'on nomme les *Petits jeux* particulièrement menacent de disparaître peu à peu ; je sais bien que

les gens sévères ne trouveront pas grand mal à cela ; moi-même je regretterai médiocrement le *Corbillon* et la *Cassette ;* des questions comme celles-ci ne m'on jamais paru fort réjouissantes : « Je vous vends ma cassette ; que voulez-vous qu'on y mette ? — Une noisette, une allumette, une assiette, une cuvette, une sonnette, etc. »

Je ferai également bon marché du gothique *Pied de bœuf :* une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, je tiens mon pied de bœuf. J'y renoncerai, malgré la jolie chanson qu'il a inspiré à Panard :

Je rêvais l'autre jour
Qu'avec vous et l'Amour
Je jouais sur l'herbette....

Mais j'allais avoir trop de mémoire.

Ce que je voudrais défendre, — en dehors, bien entendu, de certains petits jeux vieux comme le monde et qui dureront autant que lui, tels que : les *Quatre coins,* prétexte à tant de charmants tableaux, la *Main chaude, Petit bonhomme vit encore, Tirez-lâchez;* — ce que je demande du moins la permission de regretter tout haut, ce sont ces divertissements ingénieux qui étaient la joie et le sourire ravissant de nos réunions d'il y a... ne comptons plus; ce sont les jeux de l'*Avocat,* de la *Volière,* des *Métamorphoses,* du

Secrétaire, de cent autres encore vers lesquels mon esprit s'est retourné ce matin pendant que je parcourais les tablettes de ta grand'mère.

Je te les envoie, ces tablettes, ma chère nièce; et, de ma grosse et tremblante écriture, j'y joins quelques notes qui t'intéresseront peut-être. Si elles ne t'intéressent pas, mon Dieu, je ne regretterai point le temps que j'ai mis à les rassembler, car j'aurai vécu deux ou trois heures dans le passé; j'aurai foulé une fois de plus d'un pas attendri le gazon de mon adolescence; je me serai donné une dernière fête, comme ce pauvre Brummel, qui, sur la fin de sa vie, retiré dans une modeste chambre de Calais, allumait chaque soir une trentaine de bougies et faisait — réception imaginaire! — annoncer par son domestique les plus grands noms de l'Angleterre. Moi, ce ne sont pas des lords et des pairs que j'évoque; ce sont de petites figures espiègles, de mignonnes têtes poudrées, des joues rougissantes et qui se tendent pour subir leur punition, des robes couleur du jour que l'on dirait sorties de l'armoire des fées, des éclats de rire argentins, des chuchotements qui annoncent des conspirations, et des regards, ah! des regards comme on n'en voit plus, — surtout depuis que ma vue est devenue si basse.

Le nom de mademoiselle de Saint-Graverand, inscrit à la deuxième page, me rappelle un incident qui tourna

à sa confusion. C'était une personne admirablement belle que mademoiselle de Saint-Graverand, mais elle avait une dose de simplicité qui la rendait le plastron de nos amusements. Ce soir-là, au nombre de huit ou dix personnes, nous jouions à : *J'aime mon amant par A*.

Ta céleste grand'mère avait dit : — J'aime mon amant par A, parce qu'il est affable ; je le nourris d'amandes, je l'envoie à Avignon, je lui fais présent d'un aérostat, et je lui donne un bouquet d'anémones.

Madame de Serrière : — J'aime mon amant par A, parce qu'il est agaçant, je le nourris d'alouettes, je l'envoie à Antioche, je lui fais présent d'un anthropophage, et je lui donne un bouquet d'absinthe.

Mademoiselle Gay, une brune des plus engageantes : — J'aime mon amant par A, parce qu'il est audacieux, je le nourris d'abricots, je l'envoie à Antibes, je lui fais présent d'une arbalète, et je lui donne un bouquet d'aubépine.

Quand ce fut au tour de mademoiselle de Saint-Graverand, voici les paroles qu'elle prononça : — J'aime mon amant par A, parce qu'il est *ardi*....

Je te laisse à deviner nos éclats de rire.

Il est juste de dire que cette délicieuse niaise prenait une revanche éclatante dans la *Clef du jardin du roi*, où elle était servie par une merveilleuse volubilité.

C'est un exercice de mémoire, qui tire son origine, je crois, d'une chanson populaire. « Je vous vends la clef du jardin du roi, » voilà le commencement ; — et voici la fin, qui fera comprendre tout le mécanisme du jeu : « Je vous vends le seau qui a apporté l'eau qui a éteint le feu qui a brûlé le bâton qui a tué le chien qui a dévoré le chat qui a mangé le rat qui a rongé la corde qui tient à la clef du jardin du roi. »

Tu t'étonneras sans doute de ce qu'une tête blanche comme moi ait gardé le souvenir de ces enfantillages. J'ai vu passer bien des événements dont il ne me reste plus aujourd'hui qu'une image confuse ; j'ai oublié les noms d'une grande quantité de mes amis, j'ai oublié les serments qu'on m'a faits et ceux que j'ai pu faire, j'ai oublié des joies, des désespoirs, des heures d'orgueil suprême ; — mais jamais je n'ai oublié ce couplet, que je peux répéter encore, sans hésitation, comme à quinze ans :

Celui-là n'est point ivre qui trois fois dira :
Blanc, blond, bois, barbe grise, bois,
Blond, bois, blanc, barbe grise, bois,
Bois, blond, blanc, barbe grise.

Ce qui surnage pour moi au-dessus des temps philosophiques, guerriers et parlementaires que j'ai traversés, c'est le jeu de *Berlurette*, de *Chiquette*, de

Berlingue, du *Capucin,* de la *Pantoufle* et du *Chnif-chnof-chnorum.* Le plus clair de mon expérience, c'est *Vive l'amour, l'as a fait le tour !*

Quelque temps avant la révolution, j'ai joué au *Colin-Maillard à la silhouette* avec le jeune M. de Chateaubriand, dont la destinée devait être si étonnante. Peut-être ignores-tu ce que c'est que cette sorte de Colin-Maillard ; alors imagine-toi un rideau transparent devant lequel chacun passe à son tour en faisant des grimaces et des contorsions risibles. Il faut que celui qui est placé derrière le rideau devine la personne qui passe. Les hommes mettent quelquefois des bonnets de femme et des mantelets, pour n'être point reconnus. J'ai vu aussi des jeunes gens monter à califourchon l'un sur l'autre ; cela formait les groupes les plus plaisants du monde. — Le dernier de tous, M. de Chateaubriand se dessina, lent et sévère, sur le rideau. Il fut immédiatement reconnu. Ce jeune Breton n'avait pas du tout l'instinct du *Colin-Maillard à la silhouette,* mais pas du tout.

Il n'en était pas de même de M. l'évêque d'Autun ; son enjouement et son esprit faisaient merveille. Au jeu des *Comparaisons,* il s'entendit ainsi interpeller par la grasse madame de Chessy :

« — A quoi me comparez-vous ?

— Je vous compare à une pincette, lui répondit-il.

— Oh ! oh ! se récria l'auditoire.

— Sans doute ; la pincette attise le feu... comme madame ; voilà pour la ressemblance. La pincette, en attisant le feu, s'échauffe... tandis que madame reste toujours froide ; voilà la différence. »

Pour ce qui est de moi, si j'ose prendre rang après des noms si fameux, je puis dire que j'excellais particulièrement à la *Sellette,* aux *Propos interrompus* et aux *Devises.* Mon apprentissage fut assez long toutefois, et je me vis dans les premiers temps en butte à maintes mystifications. Au *Pince sans rire* entre autres, qui consiste à se présenter à tour de rôle devant une personne élue et à se laisser pincer par elle soit le menton, soit le nez, soit les joues, soit le front ; au *Pince sans rire*, dis-je, je fus bafoué de la plus complète façon : mon pinceur, devant qui j'étais le dernier à passer, avait frotté deux de ses doigts à un bouchon brûlé, sans que je m'en fusse aperçu ; il me traça de grandes virgules noires sur la figure. Je retournai à ma place : toute la compagnie riait, et je riais comme toute la compagnie, sans savoir pourquoi. Les choses furent poussées si loin qu'on me laissa sortir dans cet état ; mon cocher me regarda avec stupeur, mais, croyant à une gageure, il ne m'avertit de rien et me conduisit à la Comédie-Italienne, où j'avais l'habitude de finir mes soirées. Là seulement les éclats de rire qui

m'accueillirent à mon entrée me donnèrent quelque soupçon : je tirai mon petit miroir ; à peine y eus-je jeté les yeux que je reculai épouvanté.

Je dois avouer que le jeu du *Pince sans rire* n'est souvent pas du goût de tout le monde.

Quelques-uns lui préfèrent, et je suis de ceux-là, le jeu de la *Toilette,* où chacun représente un objet d'ajustement ; le jeu de *M. le curé,* qui met en scène tout le personnel d'une paroisse : carillonneur, bedeau, chantre, enfant de chœur ; celui de *Combien vaut l'orge?* demande à laquelle les joueurs doivent répondre successivement, dans un ordre convenu, et avec la plus grande prestesse : Comment ? — diable ! — peste ! — vingt sols ; — s'il vous plaît ? — c'est bien cher, etc.

Les mots à deviner et les choses à chercher ont aussi leur intérêt. Que de fois ne m'a-t-on pas fait chercher une épingle au son du violon ; plus j'approchais de l'objet caché, plus le musicien jouait fort ; plus je m'en éloignais, plus son jeu se ralentissait. Une fois, c'était Viotti qui tenait le violon ; nous demeurâmes dans le ravissement pendant une demi-heure ; j'oubliais de chercher l'épingle, et lorsque je l'eus aperçue, je détournai vite les yeux, afin de prolonger les accords du célèbre artiste.

Quand Viotti manquait, c'était un sifflet que nous

nous faisions passer et dans lequel nous soufflions de temps en temps, en chantant :

> Il est passé par ici,
> Le furet du bois, mesdames ;
> Il est passé par ici,
> Le furet du bois joli.

Il fallait saisir l'instrument entre les mains du siffleur, ce qui n'était pas facile ; — on l'attacha un jour derrière M. Petit-Radel, et chacun vint y souffler en tapinois. Lui de se retourner brusquement, et nous de nous enfuir. Cela recommença quinze ou vingt fois, au bout desquelles il finit par se donner au diable et par nous demander merci.

Je m'arrête à mon tour. Chère enfant, tu liras d'autres noms, inconnus ou célèbres, tous à demi effacés, sur ce portefeuille qui a dormi si longtemps dans les tiroirs de mon reliquaire mondain. Avant qu'ils s'effacent tout à fait, ils auront vu du moins, ces amis de l'adorée qui fut ta grand'mère, se fixer sur eux tes yeux profonds et purs ; regarde bien alors cette poussière du crayon, et si tu la vois s'animer tout à coup comme sous un souffle inconnu, ne t'étonne pas, Antoinette : c'est que l'âme du souvenir aura passé pour un instant dans ces pages.

LES PASSE-TEMPS

DE

M. DE LA POPELINIÈRE

I

L'aventure de la cheminée tournante a rendu M. de la Popelinière immortel. Son argent, ses relations et ses écrits ne l'avaient rendu simplement que fameux. Il ne serait peut-être pas facile aujourd'hui de reconstruire cette physionomie de financier romanesque, pompeux, despote et dévoré surtout par la passion du bel esprit. Les points de comparaison avec des types de notre époque nous manqueraient presque absolument.

La Popelinière a composé beaucoup de prose et de vers. D'abord, c'étaient ses propres comédies qu'il faisait représenter sur son théâtre, où naturellement on les

trouvait fort bien tournées ; nous croyons qu'elles sont toutes restées manuscrites. Deux ouvrages seulement de la Popelinière ont été imprimés, *Daïra* et les *Tableaux des Mœurs du temps*. Ce sont deux raretés bibliographiques.

Daïra parut pour la première fois en 1760 ; c'est un volume grand in-8°, tiré à très-peu d'exemplaires, vingt-cinq, assure-t-on. Les aventures qui y sont racontées ne sortent pas du cadre ordinaire des romans musulmans ; on y rencontre cependant quelques situations pathétiques et un certain art de composition. Bien que la Popelinière eût alors soixante-huit ans, et que sa femme adultère fût morte depuis plusieurs années, il ne put s'empêcher, dans les premières lignes de *Daïra,* d'exhaler un reste de colère contre celle qu'il avait tant aimée, contre cette petite-fille de Dancourt, qui avait hérité de son grand-père l'esprit et la légèreté.

« Si je voulais, dit-il, rappeler ici la fatale année de ma vie où je me suis vu réduit à quitter mes amis, ma famille, ma chère patrie, pour me retirer dans les déserts, il faudrait développer les intrigues secrètes, les manœuvres impies par lesquelles une femme a pu parvenir à renverser un homme d'honneur. Mais je suis le même homme toujours ; et s'il a plu au ciel de terminer la vie de cette femme criminelle, je ne la re-

garde plus sur cette terre que comme la pincée de poussière que je serre en mes doigts. Je lui pardonne, Dieu m'en est témoin, je lui pardonne tous les maux, tous les tourments qu'elle m'a causés ; je ne veux pas même étendre ce sentiment plus loin, de peur qu'il ne s'y répandît malgré moi quelques lumières sur des événements déjà connus, dont on a toujours profondément ignoré les causes, et qui peut-être exciteraient à les rechercher....

» Je préviens donc que si j'emploie le loisir que je trouve dans ma retraite à rassembler les choses qu'on va lire, ce n'est que parce qu'elles n'ont aucun rapport avec moi ; je préviens que rien ne m'est plus étranger que toute l'histoire que je vais écrire, » etc., etc.

Quoi qu'il en dise, on sent que la blessure est toujours saignante chez le pauvre financier. Cette sensibilité sera plus tard une excuse au cynisme et aux écarts que nous aurons à reprendre en lui ; cela ne s'applique pas à *Daïra*, qui n'a rien de bien galant, malgré la réputation que les catalogues lui ont faite, et quoique la scène se passe dans le sérail d'Alep. Une seconde édition en fut publiée l'année suivante en vue du public [1].

[1] *Daïra*, histoire orientale en quatre parties. A Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Bauche, libraire, quai des Augustins, *A l'Image Sainte-Geneviève*; 2 vol. petit in-12.

Les *Tableaux des Mœurs du temps dans les différents âges de la vie* sont bien autrement importants. La découverte qu'on en fit, après la mort du fermier général, excita un scandale assez plaisamment raconté dans les *Mémoires secrets,* à la date du 15 juillet 1763. Nous citons l'article : « Tout le monde sait que M. de la Popelinière visait à la célébrité d'auteur; on connaissait de lui des comédies, des romans, des chansons, etc. ; mais on a découvert depuis quelques jours un ouvrage de sa façon qui, quoique imprimé, n'avait point paru : c'est un livre intitulé *Les Mœurs du siècle*, en dialogues. Il est dans le goût du *Portier des Chartreux.* Ce vieux libertin s'est délecté à faire cette production licencieuse. Il n'y en a que trois exemplaires existants. Ils étaient sous les scellés. Un d'eux est orné d'estampes en très-grand nombre ; elles sont relatives au sujet, faites exprès et gravées avec le plus grand soin. Il en est qui ont beaucoup de figures, toutes très-finies. Enfin, on estime cet ouvrage, tant pour sa rareté que pour le nombre et la perfection des tableaux, plus de vingt mille écus.

« Lorsqu'on fit cette découverte, mademoiselle de Vandi, une des héritières, fit un cri effroyable, et dit qu'il fallait jeter au feu cette production diabolique. Le commissaire lui représenta qu'elle ne pouvait disposer seule de cet ouvrage, qu'il fallait le concours des

autres héritiers; qu'il estimait convenable de le remettre sous les scellés jusqu'à ce qu'on eût pris un parti; ce qui fut fait. Ce commissaire a rendu compte de cet événement à M. le lieutenant général de police, qui l'a renvoyé à M. de Saint-Florentin. Le ministre a expédié un ordre du roi, qui lui enjoint de s'emparer de cet ouvrage pour Sa Majesté; ce qui a été fait. »

Depuis lors, il s'écoula un assez long espace de temps, pendant lequel on n'entendit plus parler de ce mystérieux exemplaire. Le *Manuel du Libraire,* de Brunet, dit qu'il passa en Russie; il le signale dans le catalogue des livres précieux du prince Michel Galitzin, *Moscou*, 1820. « Unique exemplaire (ce sont les termes du catalogue), imprimé sous les yeux et par ordre de M. de la Popelinière, fermier général, qui en fit aussitôt briser les planches; ouvrage érotique, remarquable par vingt miniatures de format in-4°, dont seize en couleur et quatre au lavis, de la plus grande fraîcheur et du plus beau faire, représentant des sujets libres. M. de la Popelinière est peint sous divers points de vue et d'après nature, dans les différents âges de la vie. C'est un ouvrage d'un prix infini, par cela même qu'il est le *nec plus ultrà* de ce que peuvent produire le luxe et une imagination déréglée. Un vol. gr. in-4°, rel. en mar. r. » Brunet ajoute : « Cinq ans après la publication de ce catalogue, les livres précieux du

prince Galitzin furent envoyés à Paris pour y être livrés aux enchères publiques. Les *Tableaux des Mœurs du temps* faisaient partie de cet envoi ; mais, ayant été vendu à l'amiable et à très-haut prix à un amateur français, cet ouvrage n'a pas dû être compris dans le catalogue des livres du prince russe, publié pour la vente qui s'est faite le 3 mars 1825. »

Il y a six ou sept ans, les *Tableaux des Mœurs du temps* appartenaient à M. J. Pichon, président de la société des bibliophiles, qui en avait refusé trois mille francs[1]. Nous sommes loin, comme on voit, de l'estimation des *Mémoires secrets*. On dit que quelques dessins ont disparu. Quant aux deux autres exemplaires, nous ne savons où ils ont passé ; peut-être ont-ils été détruits.

Nous indiquerons l'ordonnance de l'ouvrage de M. de la Popelinière, et nous en donnerons des extraits qui, sans alarmer la morale, initieront nos lecteurs à quelques-unes des habitudes de la vie privée au XVIIIe siècle.

[1] *Les Tableaux des Mœurs du temps* sont aujourd'hui la propriété d'un Anglais domicilié à Paris, M. Frédéric Hankey, dont le cabinet est un des plus somptueux qui existent.

II

Les *Tableaux* comprennent dix-sept dialogues, qui donnent l'histoire de la jeunesse et du mariage de mademoiselle Thérèse de Se....., jeune personne du meilleur monde.

PREMIER DIALOGUE. — MÈRE CHRISTINE, MAITRESSE DES NOVICES ET DES PENSIONNAIRES DU COUVENT DE***; MADEMOISELLE DE SE....., PENSIONNAIRE SOUS LE NOM DE THÉRÈSE.

La mère Christine surprend Thérèse à sa toilette et lui reproche sa coquetterie; elle cherche à la retenir au couvent, en lui montrant les écueils de la société.

DEUXIÈME DIALOGUE. — THÉRÈSE, LA GOUVERNANTE.

La gouvernante de Thérèse vient lui annoncer qu'on la marie avec le comte de ***. — Le comte de *** ! s'écrie Thérèse ; je n'en ai jamais ouï parler. Comment est-il fait ?

LA GOUVERNANTE. — La femme de chambre de madame, à qui madame dit tout et qui ne me cache rien, m'a assuré que c'est un homme de grand mérite.

THÉRÈSE. — Ah! je t'entends; c'est un vieux.

LA GOUVERNANTE. — Non; c'est un homme revenu de la première jeunesse, et voilà tout.

THÉRÈSE. — Où penses-tu qu'il cherche à me voir? Je ne voudrais pas que ce fût à l'église; il ne me distinguerait jamais dans ce chœur, parmi trente pensionnaires que nous sommes. N'y aurait-il pas moyen d'inspirer à ma chère maman de me faire venir dîner chez elle? M. le comte pourrait m'y voir à son aise, sans faire semblant de rien. Je t'assure bien que, pour moi, j'aurai l'air d'être sur tout cela d'une ignorance profonde, et qu'il ne se douterait seulement pas que j'eusse jamais entendu parler de lui.

LA GOUVERNANTE. — C'est-à-dire qu'il vous verrait gambader, sauter au cou de votre maman, avec votre gaieté et votre vivacité ordinaires.

THÉRÈSE. — Assurément.

LA GOUVERNANTE. — Eh! voilà précisément ce qu'il ne faut pas.

THÉRÈSE. — Quoi! est-ce que tu veux que je me contraigne?

LA GOUVERNANTE. — Oui, oui, et beaucoup. Vous ne connaissez pas les hommes : ce sont de drôles d'ani-

maux. Nous ne les servons jamais si bien qu'en les trompant, parce qu'ils voient ordinairement la plupart des choses tout de travers ; et presque tout dépend de leur première impression. Un extérieur animé, une démarche légère, des yeux qui se laissent aller, ne leur plaisent pas à propos de mariage ; cela semble leur annoncer pour l'avenir une femme vive, inconstante, volage. Mais un maintien composé, un air timide et des regards abattus, mettent d'abord un prétendu à son aise, en ce qu'il lui semble qu'une fille qui se présente ainsi reconnaît déjà sa dépendance et lui réserve l'honneur de triompher de sa modestie.

THÉRÈSE. — C'est donc à dire, ma bonne, qu'il faut que je m'étudie sur tout cela, jusqu'à ce que le mariage soit fait ?

LA GOUVERNANTE. — Oui, vraiment, mademoiselle.

THÉRÈSE. — Mais le lendemain ?

LA GOUVERNANTE. — Oh ! le lendemain, ce sera une autre paire de manches ; nous verrons cela.

La gouvernante achève de coiffer Thérèse.

TROISIÈME DIALOGUE. — MADAME DE SE..., THÉRÈSE.

Madame de Se.... ne précède que de quelques minutes le comte de ***. Elle confirme les paroles de la gouvernante et donne à sa fille, sur la fortune de son

futur, des détails où se trahissent les côtés positifs de la Popelinière : — C'est un homme de bonne maison; n'a que trente-huit ans, il jouit des biens de feu son père. Ces biens, dont j'ai vu l'état, consistent en deux fort belles terres situées dans le Périgord, en rentes sur la ville et en actions. Tout cela lui compose plus de cinquante mille livres de rente, sans compter une maison à lui, bien étoffée, et où rien ne manque. — Vous êtes financier, monsieur Josse !

QUATRIÈME DIALOGUE. — M. le Comte de ***, madame de S....., Thérèse.

Présentation. — Tenez, monsieur, voulez-vous m'en croire? abrégeons les révérences et surtout les compliments, qui vous mettraient tous deux fort mal à votre aise. Voilà ma fille que je vous présente au travers d'une grille; on vous a dit, dans le monde, qu'elle était si belle! Eh bien, voilà pourtant tout ce que c'est.

Ainsi parle, en femme d'esprit, madame de Se....., et le comte de riposter de son mieux. Thérèse se laisse baiser la main par la fenêtre du parloir, et l'on fixe à huitaine le jour des noces.

CINQUIÈME DIALOGUE. — Auguste, Thérèse.

Jusque-là l'oreille la plus inquiète ne trouverait pas à

reprendre un mot à ces entretiens. Mais il ne va pas en être ainsi désormais, et notre analyse sera maintes fois obligée de s'abstenir. Voici, par exemple, mademoiselle de Ri....., appelée Auguste par ses camarades; mademoiselle Auguste est une égrillarde, qui en sait long sur la vie de couvent; nous ne la suivrons pas dans ses révélations indiscrètes. Le bout des cornes du satyre commence à percer chez la Popelinière.

SIXIÈME DIALOGUE. — LE MARQUIS, THÉRÈSE, AUGUSTE.

Le marquis est un petit échappé de collége, cousin de mademoiselle Auguste. On tire le verrou, et l'on joue à la main chaude. *Proh pudor!*

SEPTIÈME DIALOGUE. — THÉRÈSE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE. — Enfin, mademoiselle, le voilà. ce grand jour! Il faut songer à vous habiller.

THÉRÈSE. — Ah! ma bonne, je n'en ai pas dormi de toute la nuit. Cela me trouble l'esprit. Je frémis en pensant que ce soir même un homme va m'emmener chez lui pour y vivre selon ses volontés. Eh! qui sait si j'y serai bien ou mal, et comment les choses ourneront!

La Gouvernante. — Vos réflexions ne sont pas hors de saison : j'ai appris des particularités....,

Thérèse. — Ah ! ma bonne, qu'est-ce qu'on t'a dit ? Apprends-moi vite !

La Gouvernante. — C'est quelque chose qui ne vous plaira pas, et qu'il est bon, je crois, pourtant, que vous sachiez.

Thérèse. — Eh bien? eh bien donc?

La Gouvernante. — C'est que monsieur le comte de*** a une maîtresse.

Thérèse. — Une maîtresse ! Ah ! que dis-tu ?

La Gouvernante. — Oui, qu'on dit même être fort jolie.

Thérèse. — Ah ! ma bonne, il ne m'aimera sûrement point, et je serai malheureuse !... Et quelle est donc cette maîtresse, qu'on dit si jolie ?

La Gouvernante. — Une demoiselle de l'Opéra, et c'est là le fâcheux.

Thérèse. — Comment ? Explique-toi donc.

La Gouvernante. — C'est qu'il fait pour elle de fort grosses dépenses ; et vous ne savez pas encore que des demoiselles de l'Opéra sont des ruine-maisons.

Thérèse. — Ma bonne, que m'apprends-tu ? J'en suis confondue. Quoi ! monsieur le comte, qui, depuis huit jours, vient au couvent m'assurer de sa tendressse et me marquer ses empressements, monsieur le comte

est un homme à maîtresse ?... Ah ! que vais-je devenir ?

La Gouvernante. — Quelquefois ce n'est pas un si grand malheur : c'est suivant le caractère des gens. Il y en a qui ont des maîtresses et qui ont le bon esprit d'en dédommager leurs femmes par de grands égards et de bonnes façons ; mais il y en a aussi que ces sortes d'amours ne rendent que plus insupportables dans leur domestique. A tout prendre, il en revient toujours une petite consolation, parce qu'en général les femmes ont beaucoup plus de liberté avec ces hommes-là qu'avec ceux qui prétendent faire ce qu'on appelle un bon ménage.

HUITIÈME DIALOGUE. — Madame de Se...., la Comtesse.

Le mariage a eu lieu. Thérèse est devenue la comtesse, et c'est sous ce nom qu'elle sera désignée dorénavant. Elle fait à sa mère ses confidences de nouvelle mariée. La mère rit beaucoup.

NEUVIÈME DIALOGUE. — Monsieur le Comte de***, Chonchette.

Nous sommes introduits chez cette demoiselle de l'Opéra, dont il vient d'être parlé. Il y a un mois que le

comte ne l'a vue ; la scène est très-bien faite. Ce sont d'abord des reproches, des menaces, et puis de l'attendrissement.

CHONCHETTE. — Nous passions d'heureux moments, avouez !

LE COMTE. — Il est vrai.

CHONCHETTE. — Vous voilà, à cette heure, avec une femme ; en êtes-vous mieux ?

LE COMTE. — Ma foi, non !

Le comte lui promet de lui continuer sa pension, et pour faire la paix il lui passe un diamant au doigt. En outre, il lui donne cinquante louis pour achever de payer un meuble en vraie perse. Ce n'est pas tout.

CHONCHETTE. — Attendez donc ! vous êtes si pressé de me quitter ! Tenez, remplissez au moins ma tabatière avant de partir ; je n'aime de tabac que le vôtre... Ah ! petit père, la belle boîte que vous avez là ! elle est, Dieu me pardonne, de pierre précieuse. Que je la voie donc ! Qu'elle est bien montée ! C'est admirable !

LE COMTE. — C'est une pierre d'émeraude ; ma mère m'en a fait présent l'autre jour.

CHONCHETTE. — Je n'aimerais point ces sortes de tabatières-là pour mon usage ; on croît toujours que ça va se casser. Cependant... Il me vient une idée : ce serait que vous voulussiez bien me la prêter seulement pour ce soir, afin de m'en donner des airs à souper.

Au moins, ne comptez pas que je veuille vous la garder plus de vingt-quatre heures, car je n'en ai que faire, moi.

Le Comte. — Mais, ma petite, puisque tu n'en as que faire !

Chonchette. — Ah ! c'est-à-dire, monsieur, que vous avez peur de me la confier; que vous craignez que je ne la casse, ou même que je ne la garde. Vous avez raison, monsieur, d'en user de cette manière; cela m'apprendra à vivre, je vous le promets.

Le Comte. — Tiens, folle, prends-la; garde-la deux jours si tu veux.

Chonchette. — Non, monsieur, vous êtes dans la dé fiance.

Le Comte. — Ce n'est pas cela, c'est que je suis embarrassé; que dire à ma mère, qui voit que je m'en sers depuis qu'elle me l'a donnée? Mais tu la veux pour t'en divertir ce soir, et je te la confie de tout mon cœur.

Chonchette. — Non, monsieur, je suis trop vive et trop étourdie; elle se casserait entre mes mains.

Le Comte. — Je compte bien que tu y prendras garde... Serre-la dans ta poche.

DIXIÈME DIALOGUE. — Chonchette, Minutte.

Minutte est une élève de Chonchette, une petite

niaise que celle-ci s'attache à dégourdir; l'interrogatoire qu'elle lui fait subir est assez curieux.

— Comment ton robin en agit-il avec toi? lui demande-t-elle.

MINUTTE. — Mais... pas trop bien.

CHONCHETTE. — As-tu toujours ce lit de serge?

MINUTTE. — Mon Dieu, oui, mademoiselle.

CHONCHETTE. — Et cette vilaine tapisserie de Bergame?

MINUTTE. — Mon Dieu, oui! Il me promet bien du damas; mais ça ne vient pas.

CHONCHETTE. — Il faut le quitter; qu'est-ce que ça signifie?

MINUTTE. — Il dit que son père ne lui donne point d'argent.

CHONCHETTE. — Belle raison! Il faut qu'il en emprunte.

MINUTTE. — Ainsi fait-il; mais il ne trouve pas tout ce qu'il voudrait, parce que, dit-il, on n'a point de confiance aux jeunes gens.

Chonchette propose à Minutte de prendre du café au lait avec elle.

MINUTTE. — Très-volontiers.

CHONCHETTE. — Mon laquais est en commission, mais n'importe... Hé! ma mère!...

LA MÈRE. — Eh ben! qu'est-ce qui gnia?

Chonchette. — Faites-nous du café au lait tout à l'heure.

Nous nous trouvons en présence de cette terrible mère de courtisane, la même dans tous les temps, et que la Popelinière a dû rencontrer bien des fois, en effet, sur le chemin de ses folies amoureuses. Le *qu'est-ce qui gnia* et le café au lait nous rapprochent des caricatures de Daumier et des vaudevilles du Palais-Royal. Ce n'est qu'une indication, mais elle est précise et brûlante.

ONZIÈME DIALOGUE. — Mademoiselle Auguste devenue madame de Rastard; madame Dodo.

A présent, c'est au tour de la marchande à la toilette, madame Dodo, qui vient proposer à madame de Rastard, encore au lit, des pommades de Naples et de Florence, avec des essences de cédrat et de bergamote à l'ambre, des fleurs d'Italie et mille brimborions. Revendeuse à la toilette, au xviiie siècle on savait ce que cela voulait dire; aussi madame Dodo ne tarde-t-elle pas à faire connaître le principal objet de sa visite : il s'agit d'un rendez-vous à accorder, et madame de Rastard, dont nous avons laissé entrevoir les mœurs complaisantes, consent à se rendre le lendemain soir

dans un petit jardin dont la porte s'entr'ouvrira sur les onze heures.

DOUZIÈME DIALOGUE. — MADAME DE RASTARD VÊTUE EN GARÇON, MADAME DODO.

Suite du précédent. Dans le jardin.

TREIZIÈME DIALOGUE. — MADAME DE RASTARD, TOUJOURS VÊTUE EN GARÇON ET COUCHÉE SUR L'HERBE; LE BEAU-FILS DE MADAME COPEN, DÉGUISÉ AVEC LES HABILLEMENTS DE SA BELLE-MÈRE.

Impossible à indiquer.

QUATORZIÈME DIALOGUE. — LA COMTESSE de***, MONTADE.

Nous revenons à Thérèse, c'est-à-dire à madame la comtesse; son mari est sorti, et l'ami de la maison arrive. Jeune, beau, et suffisamment éloquent pour combattre les scrupules d'une pensionnaire à demi émancipée par le mariage, M. de Montade n'a pas de peine à supplanter le comte de***, toujours absent, toujours courant. Néanmoins, il n'en est encore qu'aux menues faveurs; on lui permet de ramasser le soulier et de baiser le pied. — Si vous saviez, dit-il, quand je vous entends courir sur votre parquet, combien le bruit

clair de vos mules est doux à mon oreille! Quand je la prends, cette mule, que je vous la mets ou vous l'ôte, il me prend une sorte de saisissement presque égal à celui que l'on sent quelquefois quand on rencontre, sans y penser, du velours sous sa main, ou quand on cueille une pêche couverte de son duvet.

Quoi qu'il en soit, Montade se laisse petit à petit emporter par son amour; et, dans une scène habilement conduite, plus humaine et plus pratique que les scènes de Crébillon fils, il finit par manquer de respect à madame la comtesse. C'est dans ce moment qu'on entend le mari frapper à la porte, selon la coutume éternelle.

— Mon mari! s'écrie-t-elle; je suis perdue! il nous soupçonnera... Seyez-vous dans ce fauteuil... ne bougez pas... prenez un livre et lisez tout haut.

QUINZIÈME DIALOGUE. — MONTADE, LE COMTE ET LA COMTESSE DE***.

Le comte entre, comme un mari de l'époque et de toutes les époques, joyeux, se frottant les mains; il dit bonjour à Montade, il s'informe du livre qu'on lit. C'est *Gulliver*. — Oh! oh! j'en fais cas; il renferme une bonne philosophie et déguisée fort plaisamment.

Cependant, au bout de quelques tours dans la chambre, il trouve que sa femme fait un très-maussade vi-

sage à Montade ; il l'en réprimande durement. — Madame, avez-vous la fièvre chaude ? Que veut dire ceci ? Qu'est-ce que monsieur vous a fait ? Prétendez-vous le rebuter de venir ici, comme vous avez rebuté déjà cinq ou six de mes anciens amis et de mes plus intimes ?

La querelle se prolonge ainsi pendant un quart d'heure ; après quoi, avec ce tact particulier aux époux, le comte de*** force sa femme à embrasser Montade. Tous les trois passent dans la salle à manger, où le souper est servi.

SEIZIÈME DIALOGUE. — LA COMTESSE, MONTADE.

Montade triomphe entièrement de la comtesse.

DIX-SEPTIÈME DIALOGUE. — LA COMTESSE, MADAME DE RASTARD.

Ce dialogue, le dernier, est le plus curieux et le plus spirituellement observé au point de vue des véritables mœurs du temps. Les deux anciennes amies de couvent échangent des confidences sur leur position nouvelle et sur leurs relations dans le monde.

— A propos, vous savez *qu'on vous donne* Montade ? dit madame de Rastard à la comtesse.

Celle-ci se défend de son mieux, mais sans succès; et madame de Rastard lui apprend qu'elle figure déjà sur *des listes*.

La Comtesse. — Comment! sur des listes?

Madame de Rastard. — Eh! vraiment, oui. Est-ce qu'ils ne font pas tous des listes vraies ou fausses des femmes qui leur ont passé par les mains?

La Comtesse. — Quelle perfidie!

Madame de Rastard. — Eh! bons dieux! ne me suis-je pas vue, moi, sur celle d'un petit agréable à qui je n'avais seulement pas donné ma main à baiser?

La Comtesse. — Mais sur quoi en faisait-il au moins voir l'apparence?

Madame de Rastard. — Sur quoi? sur trois ou quatre lettres qu'il m'avait écrites, en présence peut-être de quelque ami, mais auxquelles pourtant je n'avais fait nulle réponse; sur l'air libre et dégagé avec lequel il était venu chez moi; sur un ton de plaisanterie et de familiarité que je lui passais sans y prendre garde; que sais-je? sur quelques soupers où on l'avait vu se faire de la maison et servir tout le monde, comme si je l'eusse chargé de faire les honneurs de ma table.

Voici un autre trait, fort plaisant, et qu'on chercherait vainement ailleurs que dans l'ouvrage de la Popelinière.

La Comtesse. — Cela me rappelle que j'ai remarqué

dernièrement un de ces petits messieurs-là, au balcon de l'Opéra, qui ne cessa point de me regarder et de me fixer pendant tout le temps du spectacle, et que j'en fus même embarrassée.

Madame de Rastard. — Eh bien, pendant qu'il vous faisait cet honneur-là, il en faisait peut-être lorgner une autre par son valet de chambre, avec une lettre passionnée à cette autre femme, pour lui persuader que c'est par un excès de discrétion et de réserve qu'il n'a pas osé se faire remarquer en la lorgnant lui-même; de façon qu'elle lui sera fort redevable d'avoir été lorgnée par son valet.

Plus loin, l'experte madame de Rastard demande à la comtesse si elle a un habit d'homme.

La Comtesse. — Un habit de cheval? Non, je n'en ai point.

Madame de Rastard. — Tant pis; il faut vous en faire faire incessamment : habit, veste et culotte. Je vous enverrai mon tailleur.

La Comtesse. — Mais je n'aime guère à monter à cheval.

Madame de Rastard. — Ni moi non plus, mais qu'est-ce que cela fait? On s'habille toujours, on fait un tour d'allée; c'en est assez pour descendre et pour demeurer le reste du jour dans ce déguisement, dont les hommes sont fous.

La Comtesse. — Mettez-vous cet habit-là souvent ?

Madame de Rastard. — Sans doute. On en est cent fois plus jolie et plus piquante. Si vous rencontriez madame d'E... dans cet équipage, indolente et langoureuse comme vous la voyez dans son état naturel, vous ne la reconnaîtriez point du tout. Avec sa taille dégagée, ses cheveux tressés de rubans jaunes, son petit chapeau à plumet retapé, ce n'est plus une femme, c'est un petit garçon, joli à manger, et qu'on prendrait pour un petit vicieux, tant elle devient vive et hardie.

Avant de s'en aller, madame de Rastard prête à la comtesse un petit volume intitulé *Histoire de Zaïrette.*

C'est par cette histoire, assez étendue, que se terminent les *Tableaux des Mœurs du temps.* Il y est encore question de l'Orient et des sérails. Zaïrette est « fille de la Fortune et de l'Amour, c'est-à-dire d'un homme opulent et d'une actrice de théâtre. » Ce sont les expressions de la Popelinière ; elles nous donnent à penser qu'il pourrait bien y avoir quelque petite vengeance sous ce récit. S'agirait-il d'une fille de mademoiselle Gaussin, la *Zaïre* de Voltaire?

De Paris, où elle est née, Zaïrette, par une suite d'aventures romanesques, se trouve transportée dans l'empire du Karakatay pour servir aux amusements de

l'empereur Moufhack. Ces amusements, ou plutôt ces orgies, sont rendus avec une ardeur et un soin qu'on ne saurait concevoir. Mais le but est dépassé : la lassitude et le dégoût s'emparent du lecteur et l'empêchent de prendre à cette accumulation de fresques licencieuses l'intérêt que lui avaient arraché les *dialogues*.

BIBLIOTHÈQUE GALANTE

Les catalogues ont quelque chose en eux d'irritant, non pour le bibliophile, mais pour le simple amateur, pour le public. Ils excitent au plus haut point la curiosité, et ils ne la satisfont pas. Ils précisent le titre d'un livre, la date de sa publication, ils ajoutent même : *Fort piquant,* ou *rarissime,* mais c'est tout. De sorte que celui à qui, pour une cause ou pour une autre, échappe un ouvrage longtemps poursuivi ou convoité, peut se trouver pendant des années entières en proie aux tortures de l'inconnu. Nous avons essayé de faire comprendre comment nous désirerions que fût rédigé un catalogue.

L'époque que nous avons choisie est la fin du XVIII[e]

siècle, d'abord parce que c'est celle que nous avons le plus étudiée, ensuite parce que c'est celle qui offre l'amas le plus considérable de livres bizarres et presque ignorés aujourd'hui. Nous nous sommes borné aux romans, genre de production voué fatalement à tous les caprices de la mode; et surtout aux romans anonymes, qui, écrits en dehors de bien des conventions, souvent aussi des bienséances, décèlent plus que tous les autres les courants d'idée d'un siècle. Toute cette période enragée de volupté et d'esprit, comprise entre *Angola, histoire indienne,* et *Aline et Valcour, roman écrit à la Bastille,* nous avons tâché de la faire revivre dans la plupart de ses œuvres satiriques et clandestines, mais possibles.

Il ne faut jamais que la manifestation imprimée d'un homme, quelle qu'elle soit, se perde entièrement. Tout ce qui peut s'analyser ou s'extraire d'un ouvrage galant, nous l'avons analysé, nous l'avons extrait. Après cela l'ouvrage peut s'épuiser, disparaître, il n'en restera que ce qui devait en rester. Les esprits chercheurs iront bien encore au delà, mais la masse des lecteurs n'aura plus à s'inquiéter de ces matières, et ceux que tourmentent les titres des livres (il y en a beaucoup) seront apaisés.

Crébillon fils, Voisenon, du Laurens, sont connus suffisamment, ou peuvent l'être. Il devenait donc inutile

de mentionner le *Hasard du coin du feu,* le *Sultan Misapouf,* le *Compère Mathieu,* etc. Ce n'est que tout autant qu'un roman est obscur ou rare que nous l'admettons dans notre *Bibliothèque*. Nous ne vulgarisons pas, nous initions.

I

L'ENFANTEMENT DE JUPITER, OU LA FILLE SANS MÈRE

Deux parties. A Amsterdam, 1743.

« Je ne prends point pour modèle de l'histoire de ma vie la sage *Paméla,* qui avait père et mère, ni la prude *Cécile,* qui se console aisément de découvrir l'un et l'autre au sein d'une union illustre, mais illégitime; je ne prends point pour original ni la *Paysanne* à vertus postiches, ni la *Marianne* au vernis philosophique ; la vérité ne me plaît que dans la nudité. Trois femmes du faubourg Saint-Marceau, à Paris, se sont disputé entre elles la gloire de m'avoir donné le jour. L'une était une vivandière, veuve de garnison, blanchisseuse de son métier ; l'autre, une domestique galante d'un vieux maître d'hôtel retiré du service ; la dernière enfin, et celle qui m'a élevée, était ravaudeuse de profession, tenant une cuisine volante à côté d'un de ces petits arsenaux de gardes-françaises que le vulgaire appelle *corps de garde,* mais dont le bel esprit et l'oreille

délicate ne peuvent souffrir l'expression. Elle s'appelait Margot, mais elle était bien mieux connue sous celui de *madame des Pelotons,* qu'elle se donnait. »
Par ce début, on jugera de l'allure entière de l'ouvrage et des mœurs un peu basses qu'il met en jeu. Néanmoins on y remarque une certaine verve d'intrigue, beaucoup de naturel dans les figures, une franchise de ton qui est mieux que de la trivialité, qui est peut-être de l'observation. En ce qui concerne les expressions, elles n'ont rien qui puisse faire sonner l'alarme à la pudeur et sont aussi chastes que dans *Manon Lescaut.*

Juhon (le nom surprend dans une fille de ravaudeuse) est une jolie petite personne, blonde sans être fade, l'œil bien ouvert, *le nez bien tiré,* les dents du plus bel émail du monde; il fait beau la voir dans ses ajustements du dimanche, c'est-à-dire coiffée d'un *cabriolet* charmant, avec un fichu de gaze, un collier de cailloux du Médoc et une paire de mitaines de soie à jour, avec les bracelets à boucles pour les retenir au bras. Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'elle ait donné dans l'œil d'un beau soldat nommé *l'Amour;* cette intrigue serait même poussée grand train, s'il ne survenait un heureux changement dans la fortune de madame des Pelotons: un de ses adorateurs, le père supposé de l'héroïne, est nommé sergent de

compagnie, et il croit de sa nouvelle dignité de tenir à la ravaudeuse le discours suivant, plein de couleur et d'empire :

« — Déterminez-vous, madame, à quitter cette chambre ; je viens de louer un très-bel appartement, au troisième étage, dans la rue de la Mortellerie, qui est composé de deux chambres et d'un petit cabinet. Je l'ai fait tapisser, l'une de la plus belle bergame que j'ai trouvée chez les fripiers du faubourg Saint-Antoine ; l'autre est meublée de ces jolies tapisseries de la Porte ; ce sera là notre salle de compagnie, et le cabinet attenant sera la chambre de ma petite Junon. Il ne faut plus parler de parties de guinguette, mais de ces repas que l'on fait venir de chez le traiteur ; nous ne serons pas loin de la *Clef d'Argent,* où l'on est fort bien traité à vingt-cinq sols par tête. Ne parlez plus de jouer à la boule, à l'*as qui court* et à tous ces jeux qui ne se jouent que dans les maisons obscures ; mais à la *briscambille* et au *bonhomme* au liard la fiche. Vous aurez l'habit de taffetas en été, le damas en hiver ; surtout soyez bien chaussée, et que vos bas ne tombent pas sur vos talons. »

Cela vaut une harangue de Nestor.

Dans ce nouvel équipement, la famille des Pelotons s'en va demeurer chez un M. Ruinard, procureur, qu'elle gruge à qui mieux mieux. Il y a là, décrites avec une

science amusante, des ripailles bourgeoises qui sentent la fricassée, le ratafia, l'eau-de-vie d'Andaye. M. Ruinard laisse pieds et ailes aux mains de nos aventurières, qui s'envolent de là dans une sphère plus élevée, sinon plus pure. Junon fait tant et si bien qu'elle épouse un chevalier du Catel; mais la famille du chevalier fait casser cette union disparate. Comme un mari est cependant indispensable à l'héroïne pour couvrir son commerce de galanterie, elle convole en secondes noces avec le comte de la Fère, un drôle assez bien représenté dans ce peu de lignes : « Un grand jeune homme bien fait, les plus beaux yeux du monde, s'énonçant d'un air un peu à la grenadière, mais qu'un ton un peu soutenu déconcertait, filant l'amour à la romanesque, souvent entreprenant, singe des petits-maîtres, se vantant de sa bravoure, mais qu'une épée nue aurait fait rentrer dans le néant, racontant ses aventures, se croyant aimé des femmes, les apostrophant par leur nom, surnom et qualité, sans avoir jamais parlé à aucune, d'un génie fort borné et mari commode; d'ailleurs peu ou point fortuné, traînant son talon rouge dans les boues de Paris. »

Et puis des enlèvements, un voyage en Hollande, un séjour au couvent, des scènes de jeu, la police et la Conciergerie; vous connaissez le roman aussi bien que moi. En ce temps-là on ne savait pas ce que c'était

que l'action *une* et charpentée; Le Sage lui-même ne le savait pas ; on ne faisait que des récits d'aventures, se modelant en cela sur le train réel de la vie. Un détail assez original dans *L'Enfantement de Jupiter* (je ne sais pas trop pourquoi cela s'appelle *L'Enfantement de Jupiter !*), c'est l'histoire d'un conseiller qui est amoureux seulement du coude de Junon, et qui, pour se procurer le délice de le voir et de le baiser de temps en temps, fait en six mois une dépense de vingt-cinq mille livres ; encore remarquez que, de l'avis même de Junon, ce coude est fort pointu, et que lors de la première manifestation des fantaisies du conseiller, elle le lui avait poussé si fort contre les dents qu'elle lui en avait ébréché trois ou quatre.

Au milieu de ce terrain malsain, on rencontre, comme je l'ai dit et comme on l'a vu, des parties bien traitées, surtout celles qui sont relatives aux gens de finance. On se divertit principalement aux façons galantes d'un fermier général qui transporte dans une déclaration les expressions de ses calculs : « — Ah ! million de mon âme ! fonds le plus précieux ! trésor admirable ! chiffre charmant ! que vos droits de présence charment mon cœur ! Aimez-moi un peu, tarif séduisant. Jamais prise de corps contre nos fraudeurs ne m'a tant flatté que me flatterait celle que j'imposerais sur votre adorable total ! »

D'après la marotte des romanciers d'alors, qui infligeaient toujours un dénoûment moral, quelque forcé qu'il fût, à leurs productions, et qui prétendaient faire ressortir un enseignement de leurs écarts, Junon, après avoir brillé au premier rang des constellations suspectes de Paris, se retire définitivement *du monde* et va achever une existence dégagée de soucis dans une maison de campagne où elle ne reçoit plus que quelques voisins, son avocat et M. le curé.

Quelques critiques des systèmes de Jean-Jacques Rousseau sur l'éducation se mêlent étrangement à cet ouvrage, qui a pour auteur Huerne de la Mothe.

Dans le catalogue de Pixérécourt (1838), page 169, nº 1263, se trouve mentionné un livre intitulé : « *Histoire nouvelle de Margot des Pelotons, ou la Galanterie naturelle*. Genève, 1776 ; deux parties en un vol. in-8º. » Il est supposable que c'est le même que *L'Enfantement de Jupiter, ou la Fille sans mère*.

———

II

MÉMOIRES TURCS

Avec l'histoire galante des principaux personnages qui composaient la suite de Saïd-Effendi, ambassadeur extraordinaire du Grand Seigneur, pendant leur séjour en France, par Achmet-Dely-Azet, bacha à trois queues. Deux parties; à Paris, lus et approuvés par l'approbateur général du Grand Seigneur, et réimprimés par ordre de Sa Hautesse; 1743, titre noir et rouge.

La première moitié de ces mémoires se passe en Turquie, la seconde en France ; cette seconde moitié est la plus piquante, en ce qu'elle traite de nos usages et qu'elle raille assez agréablement notre frivolité. Citons cette sortie contre les *paniers :*

« Zulime ne pouvait se résoudre à mettre un panier, malgré toute la bonne grâce qu'on prétend que cela donne au beau sexe. Comme nous étions à disputer à ce sujet, un jeune abbé frisé par les mains des Grâces entra ; cet homme divin nous fut d'un grand secours. Il commença par faire le panégyrique des paniers en

des termes qui engagèrent Zulime à se laisser enfin emprisonner dans ce triple cercle. — Mais il me semble que je ne pourrai passer nulle part, disait-elle. — Vous vous tournerez de côté, madame, reprenait l'abbé, ou, embrassant votre panier comme une idole, vous le ferez passer le premier et vous entrerez ensuite. Quand vous serez obligée de vous asseoir en compagnie, si ce sont des messieurs qui se trouvent à vos côtés, vous jetterez sans façon votre panier sur leurs genoux, en sorte qu'on ne voie que trois têtes et leur buste sortir d'un même corps. Si ce sont des dames et que l'appartement soit petit, pour lors les paniers se croisent et l'on est environ un quart d'heure à les arranger : la duchesse couvre la comtesse, la comtesse éclipse la marquise, et ainsi de suite. Voilà l'usage. »

Malgré quelques passages dans ce ton, je ne me rends pas compte de l'engouement dont les *Mémoires turcs* furent longtemps l'objet. Le nombre des éditions s'est élevé à plus de douze. Je serais tenté d'attribuer cette vogue à une *Épître dédicatoire à mademoiselle Duthé*, que l'auteur ajouta sur les éditions suivantes, et qui est effectivement un joli morceau de persiflage.

Un des épisodes de la première partie a fourni à Dumaniant le sujet d'une comédie en un acte et en vers, représentée en 1787 sur le théâtre du Palais-

Royal, et intitulée *La Loi de Jdtab, ou le Turc à Paris*. Cette pièce était jouée par Michelot, Bordier, Saint-Clair, mademoiselle Forest et Dumaniant lui-même.

L'auteur des *Mémoires turcs* est Godard d'Aucour, fermier général.

III

GRIGRI

Histoire véritable traduite du japonais en portugais, par Didaque-Hadeczuca, compagnon d'un missionnaire à Yendo, et du portugais en français par l'abbé *, aumônier d'un vaisseau hollandais, dernière édition, moins correcte que les premières. Epigraphe : « *Ridiculum acri fortius et melius magnas plerumque secat res.* Hor. lib. 1, sat. 10. » Deux parties ; à Nangazaki, de l'imprimerie de Klnporzenkru, seul imprimeur du très-auguste Cuho, l'an du monde 59749.**

Je ne sais pas si je suis conformé autrement que mes lecteurs, mais il me semble que toute l'énorme fantaisie déployée dans ce titre est chose bien répugnante, bien indigeste. Telles furent pourtant les formules adoptées après la vogue des romans turcs et chinois de Crébillon le fils, qui lui-même avait donné, mais plus sobrement, dans ce système de plaisanterie. Grigri est un adolescent timide qui brigue la main de la reine Amétiste. Pour le faciliter dans ses prétentions, une fée, sa marraine, lui a fait cadeau d'une montre

merveilleuse qui sonne toutes les fois qu'il s'apprête à dire quelques sottises, et d'un anneau qui lui serre le doigt toutes les fois qu'il est sur le point d'en faire. On voit d'ici les scènes embarrassées et comiques qui découlent de ce point de départ. *Grigri* serait d'une lecture supportable, si la chasse à l'ingénieux n'y était pas poursuivie avec une persistance qui n'aboutit souvent qu'au forcé et à l'inintelligible. Ce défaut enlève toute portée aux situations un peu libres que l'auteur a prétendu y représenter.

IV

THÉMIDORE

La Haye, 1745.

Pimpante fantaisie, que M. Jules Janin nous a rendue un jour dans la *Revue de Paris*, commentée et abrégée sous le titre de *Rosette. Thémidore* est écrit avec une plume de véritable gentilhomme, frétillante, parfumée, à demi mythologique, effleurant tout et dépassant le pastiche à force de bel air et d'impertinente individualité. Cela ne se raconte guère ; tout au plus peut-on déranger quelques colifichets, quelques brins de cet échafaudage riche et mignon. Essayons d'un portrait :

« Rozette était sans paniers, avec le plus beau linge du monde, une chaussure fine et une jambe dont elle savait tirer mille avantages. — Le président dort, s'écria-t-elle, veillons ! Et puisque le dessert a été réservé pour mon arrivée, tâchons qu'il n'en reste rien. Nous suivîmes son avis. Une heure se passa à badiner,

à faire partir des bouchons, à casser des verres et quelques porcelaines. C'est le goût de ces femmes. Depuis le départ des officiers pour l'armée, elles se plaisent dans les soupers où l'on fait carillon; elles trouvent un esprit infini à briser un miroir ou une table, à jeter des chaises par les fenêtres. Rozette et Argentine firent l'amusement du repas par une infinité de chansons plus jolies les unes que les autres, qu'elles débitaient à l'envi. Laurette excitait à boire et faisait circuler la joie avec la mousse qu'elle excitait dans les verres. »

Ces petites phrases, dont la plus étendue ne comporte jamais six lignes, brillantes, mesurées, faites de mots choisis et dont aucun ne sort de la situation, ces petites phrases caractérisent on ne peut mieux le genre de littérature érotique et de courte haleine dont nous nous occupons. L'esprit, la volupté, la seconde jeunesse, ne s'expriment effectivement qu'à petits traits délicats et précis ; ils fuient la grande période cadencée, le tour abondant et orné d'incidentes.

Le lendemain de ce *carillon*, Thémidore, qui est un jeune conseiller au parlement, se fait descendre de carrosse à deux pas du Luxembourg, et arrive en chaise à porteurs chez la divine Rozette. Il la trouve coiffée en négligé, avec un désespoir couleur de feu, un corset de satin blanc et une robe brodée des Indes.

Comme il sait qu'elle aime à faire des nœuds, il lui offre une navette garnie d'or; ce cadeau et une cour empressée finissent par fléchir Rozette, qui n'est prude que par accès. La lune de miel de ces deux amants s'éternise pendant quarante-huit heures, au bout desquelles le père de Thémidore, inquiet de ne pas le voir rentrer, se décide à mettre la police en mouvement. On retrouve d'abord le fiacre qui l'a conduit, et, sur les indications qu'on arrache à son ivresse, on arrive après trois jours dans une petite maison à grande porte jaune du quartier de l'Estrapade, où Thémidore et Rozette oubliaient le cours des heures.

« L'Aurore, montée sur son char de pourpre et d'azur, ouvrait dans l'Orient les portes du jour, et les oiseaux commençaient leurs concerts amoureux, » lorsqu'un commissaire et un exempt ébranlent de leurs coups redoublés la grande porte jaune. Thémidore essaye vainement de la résistance; il est ramené par le commissaire à la maison paternelle, pendant que l'exempt, escorté du guet, conduit Rozette à Sainte-Pélagie.

On pourrait croire, d'après cet épisode, que le roman va tout à coup au larmoyant; mais on est bientôt détrompé. Thémidore accorde cependant quelques jours à sa douleur; il fait les choses en conscience et va jusqu'à repousser la nourriture qu'on lui offre. Après quoi, il demande des consolations aux filles de bou-

tique de madame Fanfreluche, cour Dauphine; puis à une noble demoiselle picarde, mademoiselle des Bercailles; ensuite à une jeune veuve, la dévotion même, qui a de l'esprit, du bien, des grâces, et qui répand dans tout le Marais la bonne odeur de sa charité. « Elle avait eu la bonté de me mener aux sermons du père Regnault, à ces sermons qui se prêchent aux extrémités de Paris, et pour lesquels on choisit exprès une petite église, afin d'y faire foule. » Thémidore se laisse conduire partout; mais le lieu qu'il affectionne le plus particulièrement, c'est le boudoir de la dévote. Il y revient sans cesse, et la description qu'il en donne justifie pleinement sa prédilection.

« Un matin, quoique en robe du Palais, j'allai lui rendre visite, excusant mon habillement sur la passion que j'avais de lui faire ma cour. Elle me reçut à sa toilette; les dévotes en ont une moins brillante que celle des coquettes du monde, mais mieux composée. Les odeurs qui remplissaient les boîtes n'étaient pas fortes et en grande quantité, mais elles répandaient un parfum suave qui embaumait légèrement la chambre. Son linge de nuit, garni d'une petite dentelle, était travaillé avec goût; sa robe de perse, son jupon de satin piqué, ses bas extrêmement fins, ainsi que sa chaussure, enfin tout son déshabillé accompagnait bien sa taille et sa figure. Tandis qu'on nous préparait le

chocolat, je m'approchai d'elle et cueillis mille baisers sur ses belles mains. »

On ne niera pas le fini et le voluptueux de ces détails. Thémidore est un jeune homme qui entre dans la vie et qui s'imagine souvent que le plaisir est une découverte de son invention. Au milieu de ses occupations, il n'oublie pas la séduisante Rozette ; il emprunte à un abbé de ses amis, docteur en Sorbonne, une soutane, un manteau long, un rabat, et, ainsi déguisé, il s'introduit auprès d'elle dans le parloir Saint-Jean. La pauvre fille commençait à faire d'assez tristes réflexions sur les conséquences des lunes de miel illicites. Il finit par obtenir son élargissement, sous promesse de ne plus avoir de relations avec elle. « Depuis ce temps, cher marquis, selon que je l'ai promis à mon père, je ne l'ai point vue d'habitude, excepté les quinze premiers jours. Cette fille est rentrée en elle-même, j'ai contribué à son arrangement. Comme elle avait une douzaine de mille francs, elle s'est établie et a épousé un marchand de la rue Saint-Honoré, riche, sans enfants, qui l'a prise pour compagne. Elle est maintenant attachée à son commerce et heureuse avec son mari. C'est une union de gens qui ont vu le monde. Je la vais visiter quelquefois et je suis avec elle comme avec une amie ; je l'estime même assez pour ne plus lui parler de galanterie. »

Ce dénoûment fort tranquille et de la plus naïve immo-

ralité est entièrement dans les mœurs du XVIIIe siècle.

L'auteur est Godard d'Aucour, mieux inspiré que dans les *Mémoires turcs*. Le président Dubois, s'étant reconnu à quelques traits de *Thémidore*, fit mettre le libraire (Mérigot) à la Bastille, n'y pouvant mettre l'auteur.

V

MÉMOIRES DE M. DE VOLARI, OU L'AMOUR VOLAGE ET PUNI

Deux parties, à la Haye, 1746.

Livre bête comme chou. M. de Volari aime Finette, la nièce d'un petit ecclésiastique ; après l'avoir rendue mère, il la quitte pour une donzelle dont il a fait la rencontre en Provence. Un jour qu'il trouve cette belle occupée sur le seuil de l'auberge à regarder les passants, il lui décoche ce madrigal longuement et péniblement enroulé : « En vérité, madame, vous n'avez guère de charité pour votre prochain ; l'amour, qui est en embuscade dans vos beaux yeux, va blesser de ses traits tous ceux qui passeront par ici. Soyez plus généreuse, et pour ne pas faire des maux que vous ne voudriez sans doute pas guérir, profitez de la beauté du jour et venez respirer avec moi l'air de la promenade hors des portes de la ville. » On a beau s'appeler M. de Volari, il me semble qu'une telle phrase ne doit

point être facile à prononcer; et, pour ma part, je ne m'engagerais point, même avec un petit manteau bleu de ciel sur l'épaule, à la débiter tout d'une haleine.

Néanmoins, ce style fait impression sur la *belle inconnue,* qui, après quelques façons, se laisse insensiblement conduire dans un petit bois « qui semblait avoir été créé pour le mystère. » Mais au lieu des Amours et des Ris dont M. de Volari espère y trouver le cortége, il n'aperçoit qu'un farouche Espagnol, tyran de la dame, qui les a suivis en donnant tous les signes de la plus sourde rage. M. de Volari tue ce Fabricio et demeure avec l'aventurière sur les bras. Ils voyagent, ils se racontent mutuellement leur histoire, et ils se font raconter celle des gens avec qui ils nouent connaissance. Ce procédé pourrait se continuer à l'infini, il faut donc savoir quelque gré à l'auteur de l'avoir restreint à deux volumes. Qu'on ne s'étonne point d'ailleurs de la piètre invention de ces romans-voyages, uniformément coulés dans le même moule; à toutes les époques, il se produit sept ou huit ouvrages destinés à servir de patron à toute une génération écrivassière. Au dix-huitième siècle, ces ouvrages typiques s'appellent *Gil Blas*, *les Lettres persanes, Manon Lescaut*, *Candide*, *Clarisse Harlowe* et *le Paysan perverti;* ils ont engendré tout ce qui s'est produit après eux.

LE NOVICIAT DU MARQUIS DE ***, OU L'APPRENTI DEVENU MAITRE

Deux parties (titre rouge); à Citer (*sic*), en l'année 1747; avec approbation de Vénus.

L'extrême rareté de cet ouvrage suffirait à faire douter de son existence, s'il ne se trouvait pas en ma possession. Ce n'est point un trésor d'ailleurs; sans être complétement insignifiant, il a le tort plus grave d'être ennuyeux. Une bourgeoise de trente-cinq ans, une actrice et une femme du monde se chargent à tour de rôle de l'éducation du marquis de ***, qui n'en devient pas plus *maître* pour cela. Un certain mérite de pittoresque dans le portrait ne rachète point le manque absolu d'intérêt qui domine dans ces deux parties, lesquelles n'ont aucun dénoûment et laisseraient croire à une troisième, si le mot *fin* n'était là pour détruire toute illusion à cet égard.

VII

LE GRELOT, OU LES ETC., ETC., ETC.

Dédié à moi. Deux parties. Ici, à présent.

Ce grelot est un grelot véritable, attaché à la personne d'un jeune prince de la façon la plus incommode et la plus nuisible à ses bonnes fortunes. Sur ce thème scabreux sont brodés, d'une main délurée et agile, des épisodes à la gaieté desquels il est difficile de résister longtemps, bien qu'ils soient monotones et presque toujours prévus. Le *Grelot* est calqué, quant au style, sur *Angola;* le caractère *italique*, surabondamment employé, sert à indiquer les tours de phrases à la mode et les façons précieuses du langage des petits-maîtres.

Auteur : Barret, homme grave à ses heures, et traducteur de Cicéron.

Le *Grelot* a été publié pour la première fois en 1754; il a ensuite trouvé place dans la *Bibliothèque amusante* (Londres), format Cazin.

VIII

CONFESSION GÉNÉRALE DU CHEVALIER DE WILFORT

A Leipsik, 1758; 1 vol.

A la manière de tous les romans intitulés *Confessions* ou *Mémoires*, l'ouvrage débute ainsi : « Tu veux donc absolument, charmante amie, que je te fasse un récit sincère de toutes mes aventures, avant que l'hymen nous unisse ? J'y consens ; mais de toutes mes folies la plus grande est sans contredit celle de te les raconter. » Cette déclaration faite, Wilfort nous apprend qu'il doit le jour aux intrigues d'un major de place et d'une bouquetière flamande ; mis de bonne heure au collége, il ne le quitta que pour entrer dans un régiment de cavalerie où il avait obtenu une lieutenance. « Le service n'occupe pas toujours un officier : on se dissipe au jeu, au spectacle, chez les coquettes, chez les demi-libertines, chez celles qui le sont tout à fait ; on cherche à tuer le temps. J'avais du goût pour

la lecture, mais on ne lit pas toujours. Je fis comme faisaient les autres. »

Faire comme faisaient les autres, c'est pour Wilfort escalader un couvent de nonnes, porter le trouble dans les familles des bourgeois, s'attarder dans les festins, casser les lanternes des rues. Une affaire d'honneur avec un mari mal commode le force, au milieu de ces désordres, à prendre en poste le chemin d'Espagne; grâce aux bons offices du secrétaire de l'ambassadeur de France, il est reçu chez le duc de Silvia, en qualité de gouverneur du marquis son fils, âgé de douze ans. Wilfort, comme tous les héros des romans légers, a la beauté d'Apollon unie aux grâces d'Antinoüs; il ne tarde pas à faire une vive impression sur la duchesse, et particulièrement sur sa fille Floride, à qui il s'est chargé de donner des leçons de français. Ici se reproduit cette éternelle scène que les romans et la vie réelle n'ont pas encore épuisée :

« Un jour que j'étais seul dans le cabinet de Floride et qu'elle expliquait cet endroit de *Télémaque* où l'amour d'Eucharis est exprimé avec des traits si naturels, j'eus l'imprudence de lui demander si cette lecture était de son goût et si elle en apercevait toute la délicatesse. — Oui, monsieur, me répondit-elle; je lis ce livre avec beaucoup de plaisir; depuis que mon père me l'a donné, je ne le quitte qu'avec regret et je

le reprends toujours avec empressement. Dans le couvent de Lisbonne où j'étais, j'ai lu plusieurs romans, mais je donne à celui-ci la préférence ; il m'a touchée plus que les autres. — Oserai-je, lui dis-je avec émotion, vous demander quels sont les endroits qui vous frappent le plus ? Elle me fit réponse que le morceau qu'elle expliquait actuellement renfermait bien des beautés. — Mais, repris-je, ne trouvez-vous pas qu'il est un peu trop tendre et qu'il serait capable d'allumer dans un jeune cœur un feu qui fait en peu de temps beaucoup de progrès ? — Vous m'étonnez, s'écria-t-elle en riant ; je n'aurais jamais cru qu'un cavalier français pût blâmer un livre si bien écrit. — Pardonnez-moi, lui dis-je fort déconcerté, si je me suis mal énoncé ; loin de blâmer le livre que vous lisez, je pense que l'auteur ne pouvait traiter son sujet avec plus de retenue. — Ainsi, reprit avec un sourire moqueur mon écolière, vous avez donc prétendu par votre question connaître si mon âme est sensible ? Je n'osais parler ; animé de cette passion que j'étouffais depuis si longtemps, je la regardais, et mes yeux avouaient ma défaite. »

Fénelon ! à quoi devais-tu servir !

Malgré tous les soins qu'il se donna pour empêcher la duchesse de Silvia et Floride d'être jalouses l'une de l'autre, Wilfort ne put y réussir ; accorder la préfé-

rence à la fille ou à la mère, c'était s'exposer à la vengeance de celle qui se serait crue méprisée. Dans la crainte d'une goutte de poison ou d'un coup de poignard, cet amant trop favorisé prit le parti de se sauver en Portugal. Là, non moins incorrigible que par le passé, il séduisit successivement deux filles d'un avocat chez lequel il logeait, une veuve toute confite en piété nommée Célie, une autre encore, madame Hortense, marchande d'étoffes de soie; mais cette dernière, à laquelle il avait eu la gaucherie de promettre le mariage, n'entendit pas aisément raison et tira de lui une vengeance cruelle. « Un soir, à dix heures, je fus pris dans mon lit, lié comme un criminel, et conduit, après plus d'une demi-heure de marche, dans un séjour dont l'entrée me fit trembler. On me mit dans une petite chambre où les grilles, les verrous et les clefs n'étaient pas épargnés. Un frère dominicain m'apprit que j'étais prisonnier de la sainte Inquisition, m'avertit de prendre en patience cette petite affliction et de me soumettre à la nécessité. »

Le conseil était sage, Wilfort le suivit. Après vingt mois et quatorze jours de captivité, les portes s'ouvrirent devant notre galant, qui, se trouvant sans ressources (les geôliers l'avaient débarrassé, au moment de son arrestation, de douze doubles louis qui étaient dans ses poches) et ne sachant plus où donner de la

tête, promena son désespoir jusqu'à Florence, où il crut ne pas pouvoir mieux faire que de s'associer avec les comédiens du grand-duc. « C'est là, dit-il en terminant sa *Confession générale,* c'est là, ma chère Babet, que j'ai eu le bonheur de te voir. Ton père, chef de la troupe, n'a pas voulu me recevoir sans avoir auparavant éprouvé mes talents pour le théâtre. J'ai représenté dans l'*Andromaque* de Racine. Tu jouais le rôle d'Hermione et moi celui de Pyrrhus; je me voulais du mal de feindre pour Andromaque une préférence que mon amour te donnait. Tu m'as écouté, Babet; je t'ai plu, cher et charmant objet d'une ardeur qui surpasse toutes celles que j'aie jamais ressenties; tu n'as pas dédaigné le présent de mon cœur. A vingt ans vertueuse, ce qui est un miracle chez les actrices, tu m'as reçu comme amant, comme époux. Épris des mêmes flammes, nés l'un pour l'autre, qui pourrait nous désunir et troubler un hymen préparé par les amours mêmes, qui sont garants de notre constance et de notre félicité? »

IX

LE ROMAN DU JOUR

Pour servir à l'histoire du siècle. Deux parties; à Londres, 1754.

Ce roman est le plus étonnant du monde, en ce sens que les peintures galantes qu'il offre au début sont interrompues soudain par des discussions théologiques et des expériences d'alchimie. Tout à l'heure il ne s'agissait que de madame Saint-Farre, charmante en robe de taffetas bleu, sur sa chaise longue; de la comtesse de Liges, en corset de nuit et en jupe de mousseline brodée; de madame Damonville, jeune veuve très-sujette aux distractions; maintenant il s'agit des jésuites, de la pierre philosophale, des schismes d'Orient et d'Occident, et cela pendant un demi-volume. L'auteur, dont le but me paraît difficile à comprendre, si tant est qu'il ait eu un but, cite sans propos Alciat, Paul Diacre, Jornandès, Eneas Sylvius dans son *Histoire de Bohême,* Rodolphe Hospinianan, Dumase dans la

Vie de Marcelle, Œcolampade, Faustus Socinus, Léon l'Isaurien et Ezydès, roi des Arabes. On dirait un savant à qui l'on a enjoint, en guise de pensum, d'écrire un roman gaillard, et qui, sa tâche terminée, revient avec délices à ses études dogmatiques.

X

BIBLIOTHÈQUE DES PETITS-MAITRES

Ou Mémoire pour servir à l'histoire du bon ton et de l'extrêmement bonne compagnie, avec cette épigraphe : « *Quid rides ? Fabula de te narratur.* » Au Palais-Royal, chez la petite Lolo, marchande de galanteries, à la Frivolité. 1762.

De l'esprit, et du meilleur ; de la malice à fleur d'eau, de l'érudition dissimulée avec grâce, du raisonnement : voilà ce qui compose ce livre, agréable de tous points. Je considère comme un chef-d'œuvre, et comme le spécimen le plus étourdissant de la littérature des boudoirs, la notice sur l'abbé de Pouponville, qui termine le volume.

Ange-Rose-Farfadet,
Abbé de Pouponville,
Le mignon des Grâces,
La fleur des Beaux-Esprits,
La perle des Petits-Maîtres,
La coqueluche des femmes,
L'élixir de la galanterie,
La quintessence de la gentillesse,
La fine crème des compagnies, etc., etc.

« M. l'abbé de Pouponville était poupon dans tout. Il naquit pouponnement dans une coulisse d'une pouponne de l'Opéra et du céleste chevalier de Muscoloris, seigneur de Pomador, Ambresée et autres lieux. Il annonça ce qu'il devait être. A peine avait-il deux mois, qu'on remarquait déjà dans ses gestes enfantins un bon goût exquis ; il tétait si joliment, si mignonnement, que c'était un ravissement pour sa nourrice. S'il pleurait, c'était avec une douceur infinie ; s'il criait, c'était une espèce de mélodie cadencée dont le charme délicieux passait jusqu'au cœur. Alors un déluge de pralines et de bonbons de toutes sortes l'inondait de toutes parts ; il était choyé, caressé, dorloté, baisé, léché, presque étouffé. Dès l'âge de dix ans, ses qualités précieuses commencèrent à se développer. Quelle vivacité ! que d'agréments ! quelle bouche pour sourire et mignarder ! quels yeux pour languir et brûler ! Il fit ses études avec une rapidité incroyable : la lecture d'*Angola,* des *Bijoux indiscrets,* du *Sopha,* des *Matines de Cythère* et autres livres orthodoxes, lui apprit autant de théologie qu'il en faut pour triompher des cœurs dans les ruelles. Aussi fut-il bientôt en possession de subjuguer toutes les femmes. On ne saurait croire combien un petit collet donne d'accès auprès du sexe. Avec un rabat de la première faiseuse, un teint miraculeux, une voix flûtée, des lèvres d'un incarnat et d'une fraîcheur

à faire envie, un *assassin* placé dans les règles les plus étroites de la mode, quelle vertu aurait pu résister à des armes pareilles?

» Lorsque, échappé d'un tête-à-tête galant, l'abbé de Pouponville montait dans la chaire de vérité, il avait l'air d'un chérubin adonisé. Un texte pris des endroits les plus voluptueux du Cantique des cantiques annonçait un exorde délicieux, suivi d'un discours en deux petites parties aussi lestes que divinement bien tournées. Il était couru de toutes les femmes du bon ton. La morale qu'il leur débitait était celle des poëtes et des romanciers, déguisée sous une nuance légère de spiritualité. Il peignait tout en miniature, jusqu'au péché et à l'enfer. C'étaient la vie et la conversion de Madeleine, la Samaritaine, la Femme adultère, *amore langueo*, je languis d'amour. Aussi les petites-maîtresses s'écriaient au sortir du sermon : — Ce Pouponville est un prédicateur sans pareil! un organe insinuant! des gestes à ravir! un air mouton! un sourire supérieurement fin! un persiflage décent, tel qu'il convient aux gens du beau monde! des descriptions à faire pâmer! S'il prêchait plus souvent, il ferait déserter tous les spectacles. Non, je n'ai jamais eu tant de plaisir à l'Opéra qu'aux sermons de cet aimable Pouponville!

» C'est de lui que nos jeunes abbés ont hérité des belles manières qui les distinguent : la coutume de se

faire coiffer à double et triple rang de boucles, de prendre un morceau de sucre candi au bout de chaque période un peu longue, d'avoir un mouchoir ambré qu'on laisse tomber au moins deux fois par séance pour voir l'empressement des femmes à le ramasser; de promener amoureusement ses regards sur une assemblée brillante de beautés à demi voilées, pour se concilier leur attention.

» En un mot, c'était un phénomène digne d'être proposé pour modèle aux élégants en tout genre. Cependant la prédication lui fut très-fatale. Un horrible vent coulis, venu d'une porte inexactement fermée, lui ôta tout à coup la voix et la respiration. Un pli qu'il aperçut à son rabat lui donna de nouvelles vapeurs qui le firent malade à périr. Il s'évanouit : pour le faire revenir, on eut l'incongruité de lui présenter de l'eau de la Reine qui ne venait pas de chez la petite marchande, la seule qui pût en avoir de bonne. Ce troisième coup le bouleversa. Enfin, pour comble de malheur, un malotru de médecin, habillé comme aurait pu l'être Hippocrate ou Gallien, en habit noir et sans dentelles, vint lui tâter le pouls. Il ne put digérer ce trait de la dernière maussaderie; le cœur lui souleva, et l'abbé de Pouponville rendit son âme mignonne, en demandant si l'on avait apporté ses souliers brodés et sa nouvelle ceinture à glands d'or. On l'ouvrit: on ne lui

trouva ni cervelle ni cervelet. Une légère quantité d'une substance neigeuse et fondante au moindre trait lui en tenait lieu. Toutes les fibres et fibrilles du cerveau étaient d'une ténuité, d'une finesse, d'une exilité bien au-dessous de celle d'un fil d'araignée. Son cœur, d'une petitesse extraordinaire, avait les deux branches de l'aorte extrêmement étroites ; les anatomistes attribuèrent à cette contraction la facilité prodigieuse qu'avait notre Adonis à *vaporer,* s'évanouir, défaillir, périr presque à chaque moment. Son sang ressemblait à de l'eau rose, et sa cháir était tendre et délicate comme celle des Zéphyrs.

» Il avait ordonné par son testament que l'on garnît sa bière de coton parfumé, ce à quoi l'on ne manqua pas. Un de ses adeptes lui fit ériger par reconnaissance un mausolée élégant : c'était une table de toilette très-richement garnie de bougeoirs, de miroirs, de boîtes, de bijoux, de pâtes, de parfums, de rouge, de blanc, d'éponges et d'eaux de senteur. »

A cette nécrologie spirituelle est jointe une nomenclature des principaux ouvrages composant la bibliothèque de l'abbé de Pouponville. Ils sont tout à fait en harmonie avec le caractère de leur propriétaire :

« *Traité de l'attaque et de la défense des ruelles,* avec les plans et figures nécessaires pour l'intelligence du livre.

» *Les Statuts et règlements de l'ordre élégantissime du papillonnage, persiflage, rossignolage, chiffonnage, fredonnage, franc-bavardage*, etc., par l'urbanissime et superlicocantiosissime Zéphirofolet; 100 vol. in-folio.

» *Les Étrennes de* 1759, *ou les Mouches garnies de brillants.* L'auteur, Mouchero-Moucheroni, noble Vénitien, a fait voir que ce n'est pas à Paris seul que se font les belles inventions. Son livre est rempli de savantes recherches sur les mouches et leur antiquité : une mouche que portait Hélène, et qui relevait infiniment sa beauté, rendit Pâris amoureux et causa la guerre de Troie. Leurs noms : la friponne, la badine, la coquette, l'assassine, l'équivoque, la galante, la doléante, le soupir. Leurs positions : à la pointe de l'œil, à la lèvre, au menton, près de la fossette des grâces. Leurs formes : en lune, en comète, en croissant, en étoile, en navette. 2 vol. in-12.

» *La Raison des femmes,* livre blanc, par un célèbre *rieniste* des espaces imaginaires.

» *La Toilette ambulante,* par le juif Benjamin Fafelfofullina.

» *L'Art de dématérialiser les petits-maîtres allemands, hollandais, russes et chinois*, par le petit-maître Mignonet, chef de l'ordre, marquis de Plumeblanche, Teintmignard, Vermillon, etc., etc.

» *Les Berloques, ou les Grelots de la Folie,* par la marquise de Clicli.

» *L'Encyclopédie perruquière,* complète depuis 1740 jusqu'en 1760, ce qui fait 7,300 cahiers. On en donne deux chaque jour : celui du matin traite de l'attirail de la petite toilette ; celui du soir regarde l'accommodage en forme. L'infatigable Friso-Cometti en est l'auteur. Il fait aussi des sourcils postiches, à l'air de chaque visage, et les attache d'une manière invisible.

» *Le Véritable Maître à tousser, cracher, prendre du tabac, éternuer ;* avec un *Traité du nazillement provençal,* minauderie de fraîche date.

» *Dissertation philosophique sur les* 365 *sortes de poudres,* une pour chaque jour de l'année, avec leurs vertus miraculeuses, par Jean-Farine Leblanc.

» *Les Orgies d'Amathonte,* et en général tous les opéras comiques jusqu'à 1760. Recueil complet. »

Cet amusant volume est clos par une série de pensées, détachées de l'*Esprit de M. l'abbé de Pouponville;* c'était alors la mode de publier l'*Esprit* de monsieur un tel, l'*Esprit* de madame une telle. L'auteur de la *Bibliothèque des Petits-Maîtres* n'a eu garde de laisser passer cette mode sans la railler à sa façon, qui est la bonne. Voici une des pensées de son abbé ; elle est incomparable et eût fait tomber à la ren-

verse Gentil-Bernard, Dorat et Boufflers : « — Le médecin céleste que Pamoisor ! il a guéri ma levrette grise et mon perroquet amezone. Je veux lui donner un bijou précieux : c'est le portrait de ma dernière maîtresse d'hier. Qu'en ferais-je aujourd'hui ? »

XI

TANT PIS POUR LUI, OU LES SPECTACLES NOCTURNES

1764, deux parties, sans indication de ville ni de librairie.

Un amant à la recherche de sa maîtresse, que des parents barbares dérobent à tous les yeux, fait rencontre, au bord d'une fontaine, de la fée Almanzine, qui lui offre une ceinture magique destinée à le rendre invisible. Il parcourt une partie des maisons de Cythéropolis et assiste à diverses scènes tour à tour plaisantes et tragiques, qui rappellent, mal à propos pour l'auteur anonyme de ce livre, la marche du *Diable boiteux*. Enfin, après avoir visité les promenades, les théâtres, les petites maisons, il finit par retrouver l'objet de sa flamme... entre les bras d'un Génie de qui la fée Almanzine avait tout lieu de se croire adorée. « Qu'on ne pense pas que je m'occupai à lui faire des reproches ; on ne les emploie d'ordinaire qu'avec celles

pour qui l'on conserve encore de la tendresse. Je rentrai chez moi, je l'ose dire, tranquillement. Heureux si j'avais gardé la précieuse ceinture! J'aurais pu la prêter quelquefois à un petit-maître, fier de lui-même et de tout ce qu'on dit de son mérite en sa présence; à des hommes follement épris d'une beauté qu'ils ne voient jamais qu'au sortir d'une longue toilette; et alors, combien de gens eussent été désabusés, qui ne le seront jamais! »

XII

LES ERREURS INSTRUCTIVES, OU MÉMOIRES DU COMTE DE ***

Trois parties. A Londres, et se trouve à Paris, chez Cuissard, Pont-au-Change, et Prault, quai de Conti; 1765.

L'auteur, dans une épître dédicatoire à M. L. M. D. L. S. D'O., explique ainsi la poétique de son œuvre : « L'intérêt peut être excité de deux manières : tantôt on laisse voir le but vers lequel tendent les personnages principaux, et, au moyen d'incidents amenés avec art, on éloigne le dénoûment; tantôt on répand l'intérêt sur différents personnages, et alors on ne doit être jugé que sur la manière plus ou moins adroite de lier les épisodes au sujet. Cette dernière forme est celle que j'ai prise. » Peut-être eût-il mieux fait dans ce cas d'adopter la première, car l'intérêt qu'il a répandu dans les *Erreurs instructives* est mesuré à des

doses tellement imperceptibles, que le lecteur n'arrive qu'à grand'peine à la fin des trois parties.

Le jeune comte de *** adore une religieuse du *couvent voisin;* après plusieurs mois d'une cour assidue au parloir, elle lui glisse un petit billet lui enjoignant de se trouver à neuf heures et demie du soir dans un chemin creux qui borde l'extrémité du saint enclos. « Je m'y rendis. A peine y étais-je arrivé que j'entendis marcher assez près de moi. Comme le lieu était absolument écarté, je me tins sur mes gardes en cas d'attaque; mais au lieu d'un ennemi, c'était un ange tutélaire que je ne connaissais pas, et qui pourtant m'intimida beaucoup en me demandant quel nom je portais. Je le dis sans me faire prier. Aussitôt, me montrant une échelle de corde attachée au mur, et me prenant par la main : — Montez, monsieur, me dit-il, montez promptement, pendant que personne ne passe. Je voulus connaître mon conducteur et savoir par qui il avait appris que je devais franchir le mur, mais il me pressa de monter d'un air assez brusque, en me disant que je l'apprendrais dans peu. Je fis ce qu'il souhaitait. La voix de ma chère Rosalie frappa bientôt mes oreilles : elle me disait d'une voix basse de prendre garde de tomber. A peine fus-je dans l'enclos que j'aurais désiré en être bien loin, à l'aspect d'une religieuse que je vis assise à quelques pas; je marquai mes

craintes à Rosalie, qui ne fit qu'en rire. Pendant ce temps, la personne qui m'avait fait monter descendit à son tour, de façon que nous nous trouvâmes quatre dans le verger des religieuses. Je m'aperçus bientôt que l'amour nous y rassemblait tous. »

L'heure de la séparation ayant sonné, chacun reprend le chemin par où il est venu, en se promettant de se revoir le lendemain; une fois dehors, le comte de*** veut de nouveau remercier son compagnon nocturne, mais il est immédiatement interrompu par ces paroles : — Monsieur, parlons bas, ou plutôt ne parlons point; le mystère ne doit pas avoir trop de tous ses voiles; et lorsque des personnes estimables daignent exposer pour nous leur honneur et leur tranquillité, nous devons être jaloux de leur conserver ces deux choses. Le comte de*** ne trouve rien à répondre à ces mots, et se contente de saluer. Mais le lendemain, il a le bonheur de sauver ce galant homme d'un guet-apens que lui avaient tendu trois coquins armés, et dès lors l'amitié la plus étroite commence à se former entre M. de Verzy et le comte de***.

Le morceau le plus piquant des *Erreurs instructives*, et celui en même temps qui est écrit avec le plus de vérité, c'est l'histoire de la journée d'une femme capricieuse. Nous allons essayer de le transporter sous les yeux du lecteur, en lui demandant grâce pour ce

que quelques lacunes laisseront supposer d'immodeste.

« Un matin, je fus voir une présidente fort jeune, mariée à un homme fort vieux : — Que vous venez à propos, me dit-elle ; je vais prendre le chocolat. M. de N*** vient de partir pour la campagne ; il n'y a point à reculer : engagé ou non, vous dînerez avec moi et me tiendrez compagnie tout le jour. J'acceptai l'offre, mais j'avais un rôle difficile à remplir. La présidente était de ces femmes qui seraient bien embarrassées de dire ce qui leur plaît ; de ces femmes qui veulent et qui ne veulent plus dans le même instant, qui parlent avant que de penser, et qui oublient aussitôt qu'elles viennent de parler.

» Quand nous eûmes pris le chocolat, elle me dit qu'elle allait passer à sa toilette ; voyant que je me disposais à la suivre : — Où venez-vous? me dit-elle d'un air irrité ; vous imaginez-vous que je vais m'habiller en votre présence? Un jeune homme ! Si mon mari venait à le savoir ! Et quand il ne le saurait même pas? Lisez, amusez-vous ; dans une heure au plus tard je reviens. Comme je vis que malgré mes instances elle s'obstinait à me refuser, je pris un livre et je m'assis. A peine avais-je lu six lignes qu'on vint me dire que madame la présidente me demandait : — J'ai réfléchi, dit-elle en me faisant asseoir à côté de sa table, que je pouvais vous admettre ici accompagnée de mes femmes ; mais

si j'apprends jamais que vous soyez indiscret... — Ah! madame, m'écriai-je d'un air touché, pouvez-vous avoir un pareil soupçon!

» Tandis qu'on la coiffait, son sein était légèrement découvert; je m'amusai à coller mes lèvres sur le miroir dans l'endroit où il était réfléchi. — Que faites-vous? me dit-elle d'un air embarrassé. — Je m'amuse avec une ombre. — Finissez, continua-t-elle en posant la main sur sa glace, cela me déplaît. — En vérité, madame, vous êtes inconcevable de vouloir me ravir jusqu'à l'apparence du bonheur. Alors, je vais me l'approprier, repris-je en tirant un miroir de poche; ce miroir est à moi, et je puis sans vous offenser, je pense, regarder ce qu'il représente. En même temps je l'appliquai sur sa glace. Ses femmes ne purent s'empêcher de rire assez haut; cette innocente liberté irrita madame de N***; elle les regarda de travers et leur ordonna de se retirer. » Cette scène est ingénieuse et très-jolie; Marivaux l'eût signée avec plaisir.

Resté seul avec la présidente, le comte de *** pousse si loin la galanterie qu'elle le menace plusieurs fois de sonner. Il porte habilement l'entretien sur le grand âge du président, sur ses infirmités, sur sa figure repoussante. « N'attaquez pas mon mari, dit-elle en prenant ce sérieux artificiel que les femmes connaissent si bien. — Madame, bien loin de l'attaquer, répondis-je,

j'ai transporté sur lui tout le respect que je vous dois et je n'ai réservé pour vous qu'une tendresse... — Vous perdez la raison ; comment ! vous ne me respectez pas? — Il est pour chaque personne des respects différents, repris-je ; celui qu'on a pour les personnes constituées en dignité est un devoir ; pour certaines autres, c'est une politesse ; mais, pour une femme aussi charmante que vous, c'est un culte, un hommage que l'amour nous force de rendre. »

Cette conversation, que nous abrégeons, se tient pendant le dîner ; la présidente, qui est femme de table, verse du vin de Champagne au comte de ***. Après le dessert, on passe dans le boudoir, où un canapé semble convier au repos ; la présidente s'assied, le comte lui fait lecture des *Mémoires turcs*, qu'il vient de trouver sur une chaise. « Quelle froideur ! s'écria-t-elle après avoir écouté les quinze premières pages ; passez, passez, cela est capable de me donner des frissons. » Toujours obéissant, le comte saute plusieurs feuillets et arrive à un passage singulièrement expressif ; la dame se renverse sur le canapé, elle feint de dormir. Il y a, dans une nouvelle d'Alfred de Musset intitulée *Les Deux Maîtresses,* une situation absolument identique ; nous y envoyons ceux de nos lecteurs qui ne se contentent pas des réticences, et qui veulent toujours savoir la fin des choses.

Les boutades de la présidente semblent avoir cessé; elle se fait aux petits soins auprès du comte; elle veut qu'il soupe avec elle. « Il était juste qu'un excès de tendresse récompensât les excès d'impertinence que j'avais été obligé de supporter. L'important était de trouver les moyens de rentrer la nuit sans être aperçu. Madame de N*** me montra une petite porte d'où l'on descendait, par un escalier dérobé, dans une salle basse dont les fenêtres donnaient sur la rue. — J'ouvrirai moi-même la fenêtre, dit-elle; il ne vous sera pas difficile d'y monter; venez-y à onze heures. Je fus exact au rendez-vous. Elle ne tarda pas à paraître. — Mon cher, me dit-elle à basse voix, j'ai réfléchi sur la promesse que je vous avais faite; mais, en vérité, je ne puis l'exécuter. Si mon mari allait revenir, où en serais-je? Je la donnai au diable de bon cœur, et, voyant qu'elle me souhaitait le bonsoir, je m'éloignai, furieux. J'allais perdre la fenêtre de vue, lorsqu'on me rappela. — Ne vous en allez pas, me dit-elle, montez; mon mari serait arrivé, s'il avait eu intention de revenir; mes femmes couchent un peu loin de moi, mon appartement est clair, nous laisserons les volets ouverts pour être avertis du temps où il faudra vous retirer; montez vite.

« Je grimpai avec promptitude, crainte qu'il ne reprît à ce Protée femelle un caprice semblable au pre-

mier. Elle avait laissé la porte de sa chambre ouverte, en descendant; je montais derrière elle en la tenant par la main, lorsque, à la moitié de l'escalier, elle se rejeta brusquement entre mes bras en s'écriant : — Je vois mon mari dans ma chambre ! Nous redescendîmes avec précipitation. La présidente tremblait, j'étais interdit; enfin elle était prête à sauter par la fenêtre avec moi, lorsque, ayant prêté l'oreille fort longtemps, je n'entendis aucun bruit dans son appartement; j'eus même la hardiesse de monter quelques marches pour me rendre plus certain, et apercevant sur un sopha une robe avec une coiffe au-dessus, je ne doutai plus qu'elle n'eût pris ses propres habillements pour son mari. Mais, quand il fallut la faire monter, ce fut une autre scène : elle me dit d'abord qu'elle ne s'était point trompée et que c'était bien son mari qu'elle avait vu en robe de chambre et en bonnet de nuit sur le sopha; qu'elle le connaissait mieux que moi. J'eus encore une seconde comédie, après l'avoir convaincue du contraire avec mille peines. — C'est donc un avertissement, me disait-elle; peut-être mon mari arrivera-t-il cette nuit; j'ai la tristesse dans le cœur, laissez-moi.

« Il y avait de quoi perdre l'esprit avec cette femme, et il ne fallait rien moins que sa beauté pour me retenir. Cependant, bon gré, mal gré, je la fis monter dans sa chambre; elle eut encore l'inhumanité ou plutôt la

folie de vouloir visiter des papiers qu'une parente lui avait donnés en dépôt, afin de voir s'il n'en manquait aucun. Ils étaient dans un petit coffre. Je pris la liberté de lui représenter que, dès qu'on n'avait pas enlevé le coffre et qu'elle le trouvait fermé, cela devait lui tenir lieu de la visite qu'elle voulait faire. J'en eus pour toute réponse que l'on ne pouvait être trop exact à remplir ses devoirs ; pensée sentimentale placée si à propos que je pensai éclater de rire. Après quoi, elle changea de ton et se mit à pleurer de toutes ses forces de l'infidélité qu'elle allait faire à un mari qui l'adorait. Je voulus interrompre sa complainte, ce fut inutilement : toutes mes ruses, toutes mes caresses n'aboutirent à rien. Excédé, furieux, ou, pour ainsi dire, enragé de ses vertiges, je pris mon chapeau, malgré les efforts qu'elle fit alors pour me retenir, bien résolu de ne la revoir de ma vie. »

Il faut convenir que cette historiette est narrée avec cette bonhomie qui décèle la chose arrivée. On n'invente pas aussi bien, ni aussi juste. Malheureusement c'est la seule drôlerie des *Erreurs instructives*.

XIII

LE ZINZOLIN

Jeu frivole et moral, avec cette épigraphe : « *Ludendo pingimus.* »
A Amsterdam, chez les libraires associés, 1769.

Ce nom singulier avait servi d'abord à désigner une couleur charmante, qui, dès son apparition, éclipsa le lilas et le vert pomme qui régnaient souverainement avant elle ; il n'était pas permis de porter autre chose que des étoffes *zinzolin* et des échelles de ruban *zinzolin*. Plus tard, ce nom fut appliqué à un jeu de cartes qui se jouait à quatre personnes, et dont les termes principaux étaient : le *vertugadin*, la *rocambole*, les *sigisbés*, etc. Il devint de mode alors pour les petites-maîtresses de s'écrier à tout propos, avec une pointe de zezaiement que le mot tendait à introduire : « *Z'ai fait auzourd'hui un Zinzolin zarmant.* » Peut-être était-il possible de bâtir sur le Zinzolin un roman agréable, ou tout au moins une

peinture des manies et des ridicules de la société joueuse du XVIIIe siècle. L'auteur n'en a pas jugé ainsi : il s'est contenté d'écrire une digression capricieuse, qui a toutes les prétentions à l'esprit, à la légèreté, à la galanterie, et qui en est pour toutes ses prétentions.

Attribué à Luneau de Boisjermain ou à Toustain de Lormery.

XIV

CLÉON

Rhéteur cyrénéen, traduit de l'italien. A Amsterdam. 1770.

C'est un ouvrage à *clef,* comme les *Mille et une Faveurs* du chevalier de Mouhy, comme le *Prince Apprius*. Ces sortes de productions équivalent au jeu du casse-tête chinois; et il faut être doué d'une patience toute spéciale pour découvrir, par exemple, que *Nasiralo* signifie la Raison, *Mentegiu* le Jugement, ainsi de suite. Bizarre littérature ! Tout est figuré dans *Cléon,* tout prend un corps et un nom, comme dans cette description extravagante du visage d'une femme. Le morceau est d'un genre unique; nous le donnons en entier; mais, plus humain que l'auteur, nous plaçons la clef à côté de l'énigme.

« La façade est occupée, au premier étage, par le

chancelier, grand orateur (*la langue*), qui porte la parole en toute occasion et qui donne les ordres nécessaires. L'on aurait une entière confiance en lui, si sa trop grande vivacité et son indiscrétion ne donnaient de justes sujets de s'en défier. Pour y mettre un frein, on a jugé à propos de lui prescrire des bornes qu'il ne peut passer; il est environné d'une balustrade d'ivoire (*les dents*) du plus bel aspect; de plus, il a deux voisins (*les oreilles*) qui ne le quittent jamais. Espions continuels et attentifs au moindre bruit, ils ramassent les nouvelles et les lui rapportent à mesure qu'ils les entendent. De peur d'en échapper aucune, ils sont toujours aux écoutes par leur fenêtre ou sur l'escalier de leurs portes. Le parfumeur (*le nez*), à cause de son mérite étonnant, a son logement au milieu du deuxième étage, dans la saillie à deux ailes soutenue d'une seule colonne. C'est lui qui a donné la vogue à l'eau de miel, à l'eau de Chypre, etc. Les gardes du corps (*les yeux*) sont dans les mansardes, au troisième; on les a placés à la partie la plus élevée, pour découvrir de plus loin; les voyageurs ne manquent guère de les consulter, c'est l'étoile polaire qui les guide : s'ils sont de bon augure, on peut s'en rapporter à eux et continuer sa route. Ces gardes savent imprimer des signes certains à leur fourrure en demi-cercle sous laquelle ils sont à couvert, pour donner l'ordre dont ils sont

chargés et manifester leurs volontés particulières. Ce langage est d'une expression, d'une énergie dont les discours du chancelier n'approchent pas. »

On ne peut aller plus loin en fait de mauvais goût. *Cléon* est rare et n'a jamais été réimprimé.

XV

LE SOUPÉ DES PETITS-MAITRES

Ouvrage moral en deux parties, à Londres.

Cela commence ravissamment : « Il est onze heures du matin ; un abbé, assez semblable à une poupée de quatre pieds de haut, sourit aux dernières épreuves d'une brochure de sa composition. Il s'applaudit d'avoir fait une épître en vers, et se promet de la faire servir pour toutes les femmes. Il la relit avec complaisance, ordonne à son laquais de voler chez son imprimeur, de faire tirer vite quelques exemplaires et de les lui apporter au Palais-Royal. Il se met à sa toilette, cache artistement sa petite bosse dans les plis d'un manteau de soie, est content de lui, et se trouve en état de figurer au lever de quelque jolie femme.

» Déjà il traverse la rue de Richelieu, quand un déluge d'eau de senteur, dont tout le quartier est parfumé, lui fait lever la tête ; il voit avec surprise qu'il

est jour chez la comtesse de ***. Il monte chez elle, on l'annonce ; Vénus lui sourit, il se croit Adonis. »

Le *Soupé des Petits-Maîtres*, on le devine par le titre, est une partie fine où chacun raconte son histoire. Les personnages s'appellent Persac, Saint-Val, le Président, la Bouquetière, la Marchande, la Danseuse, etc. Tout cela est gai et mené vivement.

« Vous connaissez la belle Sophie? Quelques personnes la placent au rang des beautés vaporeuses ; pour moi, je sais qu'en femme sensée elle ne satisfait ses goûts et ses caprices que lorsqu'elle est tranquille du côté de l'intérêt. Un tableau qui est dans son boudoir, et que le peintre a malignement imaginé d'après le caractère et les aventures de la dame, va vous la peindre entièrement. Sophie est représentée devant son pupitre, pinçant de la guitare ; un militaire est à sa droite, donnant du cor ; un petit abbé occupe la gauche avec sa flûte, et un financier est vis-à-vis, jouant de la poche[1]. On lit sur le haut du papier de musique : *Concert à trois*. Le lourd Midas, qui avait demandé à l'Apelle moderne un tableau de fantaisie, a payé fort chèrement celui-ci, sans en avoir jamais deviné l'allégorie ; le militaire, l'abbé et la belle n'ont eu garde de l'en instruire. »

[1] *Pochette*, petit violon. L'auteur aura voulu jouer sur les mots.

Nous regrettons de ne pouvoir mettre sous les yeux du lecteur quelques-unes de ces peintures couleur de rose, que l'on dirait touchées par Baudouin; mais on comprendra l'impossibilité où nous sommes par les titres seuls des chapitres : *La Petite maison. — Le Bain. — Les Vers à soie. — Deux bonnes fortunes manquées; comment? — L'Actrice de province raconte son histoire. — Attrapez-moi toujours de même! — L'Amour est un futé matois,* etc., etc.

Vers le commencement de l'empire, le *Soupé des Petits-Maîtres* a été réimprimé chez Didot en très-jolie petite édition, dont quelques exemplaires sur beau papier de Hollande ont paru dans les ventes.

XVI

LES FAIBLESSES D'UNE JOLIE FEMME, OU MÉMOIRES DE MADAME DE VILFRANC

Deux parties, à Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Belin, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre. 1779.

Il n'y a de réellement amusant là-dedans que l'histoire d'un malheureux cordon de sonnette engagé par hasard sous l'oreiller de madame de Vilfranc, et qui fait apparaître à chaque minute une servante qu'on se défend d'avoir appelée. Nous ne pouvons nous expliquer davantage. En dehors de quelques licences timidement indiquées, les *Faiblesses d'une Jolie Femme* trahissent de grandes visées au romanesque. L'auteur est ce fécond et trop fécond Nougaret, qui, sans avoir fait aucune espèce d'études, s'est livré à tous les genres de littérature, et est mort, la plume à la main, à plus de quatre-vingts ans.

XVII

LES CONFIDENCES RÉCIPROQUES, OU ANECDOTES DE LA SOCIÉTÉ DE MADAME DE B***

Trois parties, avec frontispice, sans indication de lieu ni de date.

Ce sont des récits assez vulgaires, rehaussés tantôt par un air de sentiment, tantôt par un air de libertinage. La troisième partie, intitulée *Les Faits et gestes du vicomte de Nantel*, a été réimprimée séparément en 1818 sous ce nouveau titre : *Ma vie de garçon*. Il s'agit encore une fois d'un grivois imberbe qui s'introduit dans un couvent de filles sous l'habit d'une sœur converse. Le XVIIIe siècle ne sortait pas de là, et l'Empire, à son tour, a perpétué cette traduction venue en ligne directe du comte Ory.

XVIII

LES SONNETTES, OU MÉMOIRES DE M. LE MARQUIS D***

Deux parties, avec frontispice.

Les *Sonnettes* sont tout à fait de la famille du *Grelot*, mais ce dernier leur est infiniment préférable. Elles sont dédiées à un M. le D*** (le Dru), serrurier de son état, dont une enseigne curieuse par sa naïveté fit la réputation et même la fortune. Il ne nous est pas permis d'en reproduire le texte, qui d'ailleurs court les *ana* et est dans la mémoire de tous les vieillards. Quatre ou cinq intrigues dominées par un amour sérieux et couronnées par un mariage, il n'y a pas d'autres sujets dans les *Sonnettes*, desquelles on pouvait attendre un plus joyeux carillon.

Auteur : Guiart de Servigné.

Dans l'édition de la Bibliothèque amusante (1781), les *Sonnettes* sont suivies de l'*Histoire d'une comé-*

dienne qui a quitté le spectacle et de l'*Origine des bijoux indiscrets*, conte.

Une grossière spéculation de librairie a fait reparaître en 1803 *les Sonnettes* avec ce nouveau titre : *Félix, ou le Jeune amant et le Vieux libertin*. Des noms y sont changés ; les chapitres y ont des titres ridicules.

XIX

FÉLICIA, OU MES FREDAINES

Avec cette épigraphe : « *La faute en est aux dieux qui me firent si folle.* » Deux volumes, à Amsterdam, 1784.

La vivacité de quelques tableaux ne doit pas nous empêcher de rendre justice à l'une des plus charmantes productions que la décadence du XVIII[e] siècle ait inspirées, coquette débauche de sentiment et d'esprit, esquisse folâtre des dernières ruelles à la mode, accentuée plus littérairement que le long roman de Louvet. *Félicia* a été rééditée à l'infini et dans tous les formats, avec un grand luxe de gravures. Ce sont encore des mémoires, mais des mémoires aussi rapides et aussi mutins qu'on peut le désirer.

« Je vais passer et repasser mes folies en parade, avec la satisfaction d'un nouveau colonel qui fait défiler son régiment un jour de revue, ou, si vous voulez,

d'un vieil avare qui compte et pèse les espèces d'un remboursement dont il vient de donner quittance. »

Félicia naquit comme Vénus, de l'écume des flots, c'est-à-dire qu'elle reçut le jour sur un bâtiment corsaire, au milieu des horreurs d'un combat naval. Un bourgeois d'Italie, nommé Sylvino, l'adopta pour sa fille et lui fit donner une éducation complète. Née sous un astre brûlant, elle manifesta de bonne heure les plus tendres dispositions, et un petit maître de danse faillit lui faire tourner la tête, alors qu'elle n'avait guère plus de quatorze ans. Mais l'amour, qui veillait sur elle, lui réservait de plus hautes destinées. Le chevalier d'Aiglemont parut : c'était un Adonis de dix-neuf ans, d'une taille svelte, que faisait ressortir un uniforme d'officier aux gardes. Il arriva un matin, pendant que Félicia prenait une leçon de clavecin. La *leçon de clavecin!* Que de fois la peinture et la gravure se sont emparées de ce sujet!

« Déjà savante, je touchai une sonate difficile qui m'était assez familière; mais la présence du chevalier me jeta dans un trouble si grand, je perdis à tel point l'attention, que je m'embrouillai et mis le maître de fort mauvaise humeur. Il n'eût pas été fâché de briller par le talent de son écolière aux yeux d'un homme qu'il connaissait pour un excellent amateur de musique. Le maître jouait une partie de violon.—Donnez,

monsieur, lui dit l'aimable chevalier, je vais accompagner, et vous aiderez mademoiselle à se remettre. A peine il tint le violon que cet instrument rendit des sons délicieux. Nous reprîmes la sonate du commencement ; jamais je n'avais si bien touché. D'Aiglemont accompagnait avec une justesse, une expression, qui me mettaient hors de moi. Mon jeu faisait sur lui la même impression ; je l'entendais de temps en temps soupirer ; le délire de son âme prêtait de nouvelles beautés à son exécution, de nouvelles grâces à sa figure. »

De sonate en sonate, l'heureux d'Aiglemont subjugua le cœur de la jeune Félicia. Ce fut lui qui la forma et qui la produisit. Il eut pour successeur un aimable prélat, type aujourd'hui disparu, et dont à ce titre le portrait doit trouver place dans ces pages : « Monseigneur était d'une figure intéressante, petit-maître à l'excès, aussi pétulant que lorsqu'il était officier, toujours gai, content et bouillant d'esprit ; il paraissait de dix ans plus jeune qu'il n'était. Amateur universel, poésies, lettres, spectacles, arts, sciences, talents, plaisirs, modes, folies, tout était de son ressort. » Le prélat emmena dans son diocèse sa nouvelle conquête et lui donna une cour de hobereaux. Cette liaison mourut avec les roses d'automne. Félicia, qui grandissait à vue d'œil, demanda des chevaux pour Paris, et partit;

mais elle comptait sans une poignée de sacripants qui arrêtèrent sa berline sur la grande route, et qui certainement lui eussent fait un très-dur parti sans l'intervention miraculeuse d'un charmant jouvenceau, lequel, armé d'une épée, chargea tous ces gueux à la fois, et donna ainsi à la maréchaussée le temps d'arriver.

Ce libérateur tombé du ciel s'appelait Monrose ; quoique passablement grand, il n'avait pas encore atteint son troisième lustre. Il s'était, la veille, échappé du collége, et allait un peu à l'aventure, ne sachant rien de la vie et des *orages du cœur*. Ce fut Félicia qui, à son tour, se chargea de cette éducation. « Beautés qui rêvez une adoration pure, s'écrie-t-elle, c'est à l'âge de Monrose qu'il faut prendre les hommes, si vous voulez respirer un moment leur encens délicat ; un moment, entendez-vous ! Car bientôt ces cœurs si francs, si sensibles, participent à la contagion générale, et vous devenez les dupes de ceux que vous croyez duper. On se lasse d'entretenir l'illusion de votre orgueil ; les adorateurs s'enfuient en se moquant ; vous demeurez rongées de regrets et couvertes de ridicule. » Un peu plus loin, elle dévoile tout son système de conduite dans ces quelques lignes : « Monrose prononça mille serments à mes genoux avec l'enthousiasme de la passion et du respect. Cependant je me souciais fort peu d'être adorée ; cela ne m'a jamais flattée, j'ai tou-

jours souhaité COURT AMOUR ET LONGUE AMITIÉ. » Peut-être cette profession de foi est-elle d'une philosophie outrée et invraisemblable sur des lèvres de vingt ans ; les femmes d'alors ne raisonnaient pas avec la froideur de Félicia ; elles se piquaient toutes au contraire de cette exaltation répandue par la *Nouvelle Héloïse* et les romans anglais. Les plus libertines savaient, dans leurs caprices, conserver cette teinte de sensibilité qui est un des caractères les plus distincts de l'époque. On se doutait à peine que l'on fût corrompue ; on n'aimait peut-être pas, mais au moins on croyait aimer, on voulait aimer surtout, ce qui a un côté méritoire. Aussi je crois que ces mots : *Je ne me souciais pas d'être adorée, cela ne m'a jamais flattée*, sont tout à fait hors nature, — d'autant plus que Félicia les dément à chaque instant.

Ses amours avec le beau Monrose remplissent la première moitié du second volume ; mais bientôt les infidélités qu'il accumule avec la plus grande candeur du monde la forcent à lui donner un suppléant. Ce suppléant est un riche Anglais du nom de Sidney, ingénieux comme tous les Anglais et sybarite à la dernière puissance. On lit avec étonnement la description très-minutieuse de la maison de plaisance qu'il s'est fait arranger au bord de la Seine. D'abord, ce sont deux statues qui servent de limites à ses domaines, et

qui ont cela de particulier qu'elles se tournent le dos. L'une regarde le côté par où l'on arrive, et représente la Défiance ; elle est debout, élancée, l'œil furieux ; à côté d'elle, un dogue semble vouloir se ruer sur les passants ; sur la table du piédestal on lit : *Odi profanum vulgus*. L'autre statue, qu'on ne voit en face qu'en revenant, est assise et figure l'Amitié ; son regard et son geste témoignent du déplaisir qu'elle a de voir partir les hôtes de lord Sidney ; un épagneul est sur ses genoux. Au bas sont gravés ces mots : *Redite cari*.

Mais cela est le moins curieux. Voici qui vaut davantage. Le noble lord, qui raffole de tout ce qui est fantastique et mystérieux, s'amuse pendant la nuit à faire des niches à ceux qui couchent dans son château. Pour cela, son architecte a pratiqué sous chaque appartement une espèce d'entre-sol ignoré et des dégagements autour de chaque alcôve. Des escaliers pratiqués dans l'épaisseur des murailles communiquent à tous les étages, où des postes d'observation sont ménagés dans des corridors, matelassés de toutes parts et percés de petits trous dans les ornements des trumeaux. Lorsque Sidney veut s'introduire dans une chambre, il n'a qu'à pousser un panneau à coulisse exécuté dans la perfection ; il peut aussi donner la sérénade à ses locataires, au moyen de certains tubes qui circulent du

haut en bas de la maison et s'adaptent à tous les chevets. Ces tubes lui servent également à entendre ce qui se dit chez lui, et souvent à y répondre. On sait que la plupart de ces inventions pleines de perfidie sont renouvelées de Denys le tyran, qui en faisait une application moins inoffensive que lord Sidney. Il n'y a pas longtemps encore que Grimod de la Reynière, le spirituel gourmand et l'humoriste, les avait réalisées à son tour dans son château de Villers-sur-Orge, près de Longjumeau.

Le roman de *Félicia* est tout en épisodes, il fait mouvoir une multitude de personnages; nous ne pouvons qu'indiquer les jalons principaux. L'élément dramatique finit par prendre le dessus, et après des complications précipitées, l'héroïne épouse pour la forme un vieux comte. Du reste, tout le monde épouse au dénoûment : lord Sidney épouse une certaine Zeïla, perdue, retrouvée et toujours adorée ; le d'Aiglemont des premiers chapitres épouse une petite personne de couvent. Il n'y a que Monrose qui n'épouse pas, mais, en compensation, il retrouve sa famille et entre dans les mousquetaires, où il ne tarde pas à devenir capitaine.

Nous avons beaucoup abrégé ; mais si de tels livres ne supportent pas d'analyse, ils comportent du moins les citations. Entre plusieurs, nous choisissons la pein-

ture très-vivante de deux originaux : un président de province et son gendre. C'est Félicia qui parle : « Exacte au rendez-vous, je les trouvai tous deux dans la grande allée du Palais-Royal ; ils m'attendaient, assis et entourés d'une jeunesse désœuvrée qui se divertissait de la manière dont ils étaient accoutrés. Le beau-père avait, en dépit de la saison, un antique habit de drap pourpre à paniers, orné d'une grande quantité de boutons et de boutonnières ; cette parure devait avoir été de son temps du plus grand effet ; la veste était d'une riche étoffe or et argent, mais dont le fond crasseux et les bouquets débrochés trahissaient le grand âge. La culotte, pareille à l'habit, était un peu plus neuve. Des bas roulés, de vastes souliers, la perruque à la brigadière, l'immense chapeau brodé d'argent sous le bras, l'épée imperceptible et la longue canne à bec de corbin complétaient le costume du bon président. — Le sieur de la Caffardière ne lui cédait pas l'honneur d'être mis le plus bizarrement. Ayant perdu presque tous ses cheveux, il était coiffé d'une fausse *grecque* huppée, placée de travers, et de deux boucles empâtées dont la pommade fondait au soleil. Une petite bourse dont le sac vide badinait à deux doigts d'une nuque allongée meublait le derrière de la tête. L'habit était de camelot bleu de ciel, avec un large galon mal festonné ; la veste en basin, ornée d'une frange trop

longue, battait sur les genoux. Il avait une culotte de velours noir et des bas de soie couleur de chair, des souliers plats décorés d'une antique boucle dont l'éclat éblouissait tous les yeux, un petit chapeau avec un plumet sale. Quant à l'épée, elle réparait par son excessive longueur l'extrême petitesse de celle du beau-père. En un mot, ces messieurs étaient à montrer pour de l'argent. »

Le crayon ne ferait pas mieux pour ces deux caricatures; et afin d'achever le portrait de ce président, lequel est un homme excellent, très-fort sur la basse de viole, nous recommandons ces lignes expressives : « Cet homme, que le feu d'un demi-génie fort actif avait desséché, ressemblait beaucoup à une momie habillée à la française. De grands traits chargés, de gros yeux brusques, saillants, bordés de fossés creux, une bouche plate, un nez aquilin et un menton pointu, donnaient au personnage une physionomie folle, mais spirituelle et passablement bonne; et, sans le ridicule frappant dont cet honnête président était verni de la tête aux pieds, on se fût accoutumé volontiers à sa pittoresque laideur. »

L'auteur de *Félicia* est le chevalier de Nercyat, de qui nous nous occuperons un jour.

XX

L'ÉTOURDI

A Lampsaque, 1784.

Il faut être doué d'une effronterie rare pour copier l'introduction entière du *Soupé des Petits-Maîtres*, l'aventure des deux religieuses dans la *Confession générale de Wilfort,* une anecdote de lanterne magique aussi connue que l'enseigne de M. le Dru, et oser baptiser le tout du nom de *L'Étourdi.* L'audacieux arrangeur de cette compilation, qui n'a pu être cependant assez crédule pour rêver l'impunité, pousse l'amour-propre jusqu'à s'avouer, dans une note, l'auteur d'un *Almanach de Nuit* pour l'année 1776. Je me souviens d'avoir eu entre les mains cet almanach, signé du chevalier des R.....s, et avoir été rebuté par le ton de sottise qui y règne d'un bout à l'autre.

XXI

MA JEUNESSE

Quatre parties.

« Ce fut un mardi que, sortant de l'Opéra, encore extasié des attitudes légères de nos Terpsichores, mes pas me conduisirent au jardin du Palais-Royal, où, bientôt après, je vis arriver un objet enchanteur qui depuis longtemps fixait mes désirs. Léonore (c'était son nom de guerre) était parée élégamment ; sa taille et son maintien frivole ne laissaient rien à souhaiter ; ses regards volaient de toutes parts et annonçaient le désir de plaire, souvent la certitude d'y réussir. Affectant toujours de passer à côté d'elle, mes regards enflammés, accompagnés chaque fois d'un sourire, la forcèrent de rompre un silence qui lui pesait sans doute autant qu'à moi. — Ai-je donc quelque chose de ridicule, me dit-elle, qui vous oblige, monsieur, à m'observer de la sorte ? Ma réponse fut prompte, en lui disant : — Le sourire, mademoiselle, est presque tou-

jours l'effet du plaisir. » Cette entrée en matière ne se soutient pas longtemps ; les amours deviennent vulgaires et même mélodramatiques : à Léonore succèdent Lise, Ninon, Ursule, Sézine, Victoire, Bibiane. Et puis, l'éternel couvent ! les éternelles nonnes ! avec cette différence que le héros, au lieu de se travestir en femme ou en abbé, s'habille en médecin, ce qui est aussi vieux, mais moins amusant. *Ma Jeunesse*, dont le style est inégal, se fait lire avec impatience ; c'est trop de quatre parties : on n'est pas jeune pendant si longtemps, ou bien on l'est davantage.

XXII

MONROSE, OU LE LIBERTIN PAR FATALITÉ

Suite de Félicia, par le même auteur, quatre parties. Paris, 1795.

De nouveaux personnages ajoutés à ceux que nous connaissons recommencent une série d'orgies, pourvue du même genre d'attrait que la première. L'abbé de Saint-Lubin, la baronne de Liesseval, Mimi, madame de Flakbach, Armande, Floricourt, Senneville, placés pour ainsi dire sous le commandement de Félicia et de Monrose, vont passer la saison d'été dans une délicieuse terre située à quelques lieues de Paris; ils n'y couronnent point de rosières, comme on le pense bien; ils se contentent de jouer la comédie, — *Les Fausses Infidélités,* par exemple, — et de chasser tout le jour dans les bois, souvent même le soir. De temps à autre, comme dans *Félicia*, le drame intervient brusquement et se prolonge quelquefois dans une proportion fatigante; l'auteur s'en aperçoit, mais seulement vers la fin du quatrième volume : « Je conviens avec vous,

dit-il, cher lecteur, que la marche de toutes ces aventures n'est pas ordinaire. Ce mélange singulier de vertu, de faiblesse, de sentiment, de caprice, ces brusques transitions de la tristesse au plaisir, du plaisir au remords, du courroux à l'attendrissement, tout cela est de nature à vous ballotter peut-être désagréablement, si vous avez l'habitude et le goût de ces scènes uniformes où chaque acteur conserve son premier masque d'un bout à l'autre de son rôle. La plupart de mes personnages sont à moitié purs et à moitié atteints d'une corruption dont il est bien difficile de se garantir au sein des capitales, quand on y apporte des passions et d'assez grands moyens de les satisfaire. De là, tant de disparates. L'histoire de mes acteurs est celle des trois quarts des mondains de tous les pays de l'Europe. »

Il faut remarquer dans *Monrose* un individu italien qui pourrait bien avoir servi de modèle à Balzac pour son ou sa Zambinella, dans le petit roman de *Sarrazine*.

XXIII

LES ALMANACHS GALANTS

C'étaient de petits livres in-32, très-coquets, dorés sur tranche et fermés par un stylet qui servait à écrire sur un certain nombre de pages blanches ménagées à la fin de chaque volume. Le texte était composé habituellement de chansons et de maximes d'amour, avec des gravures pour tous les mois. Voici une liste des almanachs pour l'année 1789 qui se trouvaient chez le libraire Langlois fils, rue du Marché-Palu, au coin du Petit-Pont :

Le Nanan des curieux.
L'Affaire du moment.
Le Portefeuille des femmes galantes.
L'Almanach bien fait.
L'Almanach sans titre.
Le Petit Chou-Chou.
Les Hymnes de Paphos.

On ne veut que celui-là.
Pierrot-Gaillard.
Merlin-Bavard.
Les Fastes de Cythère.
La Récolte des petits riens.
Le Loto magique.
Le Plaisir sans fin.
Mon petit savoir-faire.
Le Grimoire d'amour.
Les Mois à la mode, ou l'An des plaisirs.

Sauf quelques-uns, ces petits livres de poche ne dépassent pas le badinage. La plupart sont d'une ingénuité grotesque, comme dans le dialogue suivant, extrait des *Mois à la mode.*

Un batelier conduit deux messieurs et deux dames au parc de Saint-Cloud, le jour de la fête.

Un monsieur. — L'air est pur aujourd'hui, et je crois que nous ne risquons rien, mesdames, de vous promettre une belle journée.

Les dames. — Le temps paraît assez sûr, mais vous savez qu'il est comme les hommes, c'est-à-dire inconstant.

Le monsieur. — Ah ! mesdames, je ne saurais prendre cela pour moi.

Une des dames. — Cependant, s'il ne faisait pas beau aujourd'hui, que diriez-vous ?

Le monsieur. — Je dirais, madame, qu'en votre compagnie on ne saurait jamais essuyer de mauvais temps; et ces lieux, si enchanteurs qu'ils puissent être, n'auraient aucun appas pour nous s'ils ne recevaient leur principal ornement de votre présence.

Air : *La plus belle promenade.*

Le séjour le plus aimable
N'aurait point d'attraits sans vous ;
L'antre le plus effroyable
Plaît par des objets si doux.
Triste Paris ! tu nous lasses,
Et ces lieux plaisent beaucoup
Quand on amène les Grâces
A la fête de Saint-Cloud.

C'est fort innocent.

XXIV

L'ODALISQUE

Ouvrage traduit du turc par Voltaire. A Constantinople, chez Ibrahim Bectas, imprimeur du grand visir, auprès de la mosquée de Sainte-Sophie. Avec privilége de sa Hautesse et du Muphti. 1796. In-32 de soixante-quinze pages, sur papier fort, quatre gravures avec renvois aux pages correspondantes.

Le nom de Voltaire couvre impudemment une spéculation scandaleuse et des épisodes sans esprit. On lit dans un *Avis de l'éditeur* placé au début :

«Voltaire a composé cet ouvrage à quatre-vingt-deux ans. Le manuscrit nous a été remis par son secrétaire intime, ce qui nous autorise à assurer l'authenticité de ce que nous annonçons. On verra qu'il nous aurait été facile de faire disparaître quelques expressions énergiques, mais une froide périphrase n'aurait pas aussi bien rendu l'expression du personnage. Au surplus, nous pensons qu'il faut respecter un grand homme jusque dans les écarts de son imagination. »

Il est impossible de se laisser prendre à ce piége vul-

gaire ; l'*Odalisque* est un récit absolument dépourvu d'intérêt. Zéni est une petite fille que l'on élève pour la couche du Sultan ; un eunuque, nommé Zulphicara, devient amoureux d'elle ; de là, des descriptions de sérail, des scènes de jalousie. Ce n'est pas autre chose que cela.

Sur la page du titre, au milieu d'un cadre de fleurs et d'oiseaux, un J, un F et un M majuscules sont entrelacés. Ce chiffre nous fait supposer que l'éditeur de l'*Odalisque* pourrait bien être Jean-François Mayeur, assez coutumier de ces indignes supercheries.

XXV

ÉLÉONORE, OU L'HEUREUSE PERSONNE

A Paris, chez les marchands de nouveautés, an VII. Un volume in-32 de deux cent dix pages, avec un frontispice et deux gravures.

Un *sylphe* accorde à une jeune novice de couvent la faculté d'être tour à tour homme et femme, aujourd'hui Éléonor et demain Éléonore. Les aventures qui en résultent sont peu nombreuses et n'attestent qu'une médiocre invention; mais le style est facile et quelquefois gracieux.

XXVI

LES APHRODITES

A Lampsaque, 1793. Huit numéros ou cahiers in-8° de quatre-vingts pages chacun environ. Une gravure à chaque cahier.

Ce recueil n'est pas seulement rare, il est introuvable. L'auteur est ce même M. de Nercyat à qui les fastes du badinage doivent *Félicia* et *Monrose;* mais ici le badinage est poussé plus loin que dans ces romans. Les *Aphrodites* sont une association de personnes des deux sexes, association qui n'a d'autre but que le plaisir. Des femmes de la cour, des abbés, des princes, de riches étrangers, des ex-nonnes, paradent dans une série de tableaux dont la nature trop exclusive restreindra nécessairement nos citations. Nous le regrettons, au point de vue de l'esprit et du style, deux qualités que M. de Nercyat possède à un rare degré; que ne les a-t-il déployées dans des livres avouables ! Il a surtout une science et une aisance de

dialogue on ne peut plus remarquables, et qui ne se sont jamais manifestées plus abondamment que dans les *Aphrodites*. Il jargonne comme les petits-maîtres de Marivaux. — Voici, par exemple, un comte qui revient du Manége, et qui, après s'être répandu en plaisanteries contre le nouvel *ordre de choses* et la manie des *constitutions*, demande à déjeuner.

CÉLESTINE. — Que prendrez-vous, monsieur le comte?

LE COMTE. — Une croûte grillée avec un peu de vin d'Espagne.

CÉLESTINE. — On va vous servir à l'instant. (*Elle disparaît et revient un moment après avec un plateau.*)

LE COMTE. — Quoi ! c'est vous-même, belle Célestine, qui prenez la peine...

CÉLESTINE. — Pourquoi pas, monsieur le comte ? on a toujours du plaisir à servir quelqu'un d'aimable.

LE COMTE. — Ah ! ce joli compliment met le comble à vos attentions. (*Il la débarrasse du plateau.*) Si vous vouliez, charmante Célestine, que ce déjeuner devînt délicieux pour moi, vous mouilleriez ce verre de vos lèvres de rose, et, buvant après vous, je croirais recevoir un baiser.

CÉLESTINE. — Voilà qui est d'une galanterie bien quintessenciée ! Pourquoi demander de ma part un

baiser par ricochet, quand je puis vous en donner plutôt deux directement?

LE COMTE, *les prenant avec transport.* — En vérité, Célestine, vous surpassez tout ce qui vient ici!

CÉLESTINE. — Chut! chut! songez que nous avons quelque part certaine duchesse, et...

LE COMTE. — Bon! Laissons, mon cœur, ces subtilités de délicatesse. Si vous m'aimiez un peu...

CÉLESTINE. — Nous ne nous connaissons point, pourquoi vous aimerais-je? — Vous êtes joli cavalier, pourquoi ne vous aimerais-je pas?

LE COMTE. — Elle est divine! Il y a un siècle, belle enfant, que tu me trottes en cervelle; mais tu as précisément une de ces sorcières de mines qu'il faut chasser de son imagination comme la peste, si l'on ne veut pas s'enfiévrer.

CÉLESTINE. — Pourquoi, s'il vous plaît, me chasser si fort? Sachez que j'aime beaucoup, moi, qu'on se passionne un peu pour mon petit mérite, etc., etc.

Tout ce babil amuse, et atteste un écrivain de race. Après le dialogue, le portrait. Celui-ci plaira par sa minutie charmante :

« VIOLETTE. Délicieuse brune. Elle est coiffée à l'enfant avec un ruban vert autour de ses cheveux à peine

poudrés, et vêtue d'un peignoir garni de mousseline rayée par-dessus une chemise en toile de Hollande. Tendron pétillant de fraîcheur et de santé; petit front à sept pointes; yeux médiocrement grands, mais volcaniques; larges prunelles noires; sourcils tracés comme au pinceau. Fossettes aux joues et au menton; couleurs d'une extrême vivacité; joli méplat au bout d'un petit nez en l'air. Dents courtes, merveilleusement rangées et de l'émail le plus sain. Légère dose d'embonpoint. Petons et menottes du plus agréable modèle. »

Il y a dans les *Aphrodites* quelques parties dramatiques et même fantasmagoriques: — l'histoire d'un baronnet qui se fait suivre partout de l'image de sa défunte maîtresse, en cire, de grandeur naturelle; — les jalousies, les fureurs sentimentales et la mort d'un comte de Schimpfreich; — mais ce sont des parties faibles et hors de leur place. En outre, M. de Nercyat ne perd jamais l'occasion de donner son coup de griffe aux événements et aux hommes de la Révolution.

Reliés, les *Aphrodites* forment deux beaux volumes grand in-8°, très-soignés d'impression, avec des *errata* à la suite de chaque cahier. Les gravures sont d'une exécution supérieure.

XXVII

LE DOCTORAT IN-PROMPTU

1788. Un volume in-32 de cent vingt pages, avec deux gravures, par le même.

Ce sont deux lettres adressées par une jeune dame, nommée Érosie, à son amie Juliette, et datées de Fontainebleau. En allant rejoindre à la cour le vieux baron de Roqueval, auquel sa main est promise, Érosie raconte de quelle façon elle a fait la rencontre et la conquête du petit vicomte de Solange, jouvenceau *céleste*, qui voyage accompagné de son pédagogue. Un *Avis des éditeurs* s'exprime de la sorte :

« Un valet d'auberge, chargé de jeter dans la boîte la première de ces lettres, et supposant, d'après le volume, qu'elle pouvait contenir quelque chose de mystérieux, la porta chez un jeune homme attaché en sous-ordre à l'un des bureaux ministériels. Ce commis,

abusant de la circonstance, ouvrit le paquet; mais, au lieu de secrets d'État, il n'y trouva que des folies, qu'il transcrivit pour son amusement. Cette copie, qui a circulé, nous est parvenue, et c'est d'après elle que nous avons imprimé. »

Écrit avec légèreté.

XXVIII

LA GALERIE DES FEMMES

Collection incomplète de huit tableaux recueillis par un amateur. Epigraphe : « *L'amour est le roman du cœur, et le plaisir en est l'histoire.* Beaumarchais, *Folle Journée.* » A Hambourg. 1790. 2 vol. in-12, le premier de cent soixante-dix pages, et le second de cent cinquante-quatre.

Ces tableaux ont pour titres : *Adèle, ou l'Innocente; Élisa, ou la Femme sensible; Eulalie, ou la Coquette; Déidamie, ou la Femme savante;* etc. Ils sont écrits avec une finesse incomparable. Que si vous y trouvez trop de mythologie, prenez-vous-en au Directoire et à ses modes transparentes. Le quatrième tableau s'annonce ainsi :

« Lettre de Zulmé *au chevalier d'Arnance.* — J'irai ce soir incognito voir *Armide* et le ballet de *Psyché.* Ma loge sera fermée à tout le monde si le chevalier d'Arnance ne se compte pour personne. »

« Réponse. — Quelque opinion modeste qu'on ait de soi, il faut bien se compter pour quelque chose lorsqu'on a le bonheur d'être aperçu de vous. J'irai voir *Armide* et *Psyché.* »

C'est très-dégagé, n'est-ce pas? Plus loin, le portrait de cette Zulmé offre de jolis traits : « Elle ne faisait rien comme les autres : une autre le faisait mieux et plaisait moins. Penchait-elle la tête, levait-elle un bras, avançait-elle le pied, on était ému. Il suffisait qu'elle regardât pour qu'on se crût aimé. Dans la poursuite du plaisir, Zulmé n'oubliait rien de ce qui peut le rendre plus vif et plus durable. C'est ainsi qu'elle ménageait avec soin sa réputation, pour avoir toujours ce sacrifice à faire. » J'ai noté, en outre, quelques détails d'ameublements et de costumes : « Déidamie était vêtue d'une légère simarre de crêpe bleu de ciel, nouée d'une ceinture de pourpre, le cou et le bras nus, sa belle chevelure emprisonnée dans des bandelettes et rassemblée avec une grâce antique sur le sommet de la tête. »

Étonnerons-nous beaucoup de monde en disant que la *Galerie des Femmes* est le début anonyme de M. de Jouy, alors jeune et fringant *incroyable?* Plus tard, le diable devait se faire *ermite;* plus tard aussi, il de-

vait faire rechercher et détruire avec le plus grand soin les exemplaires de cette érotique fantaisie. Ah! mais, nous étions là! — Quérard n'a pas mentionné la *Galerie des Femmes* dans la *France littéraire;* on ne la trouve signalée, sans nom d'auteur, que dans le catalogue de Marc, libraire à Paris (1819).

XXIX

LES QUATRE MÉTAMORPHOSES

Poëmes. A Paris, de l'imprimerie de Plassan, l'an VII de la République (1799)

Ici nous nous trouvons en présence d'un véritable chef-d'œuvre, dont on a singulièrement exagéré l'immoralité. Fruit de la fantaisie païenne du Directoire, ce poëme, ou plutôt ces poëmes n'ont rien de l'afféterie particulière à cette époque; dès les premiers vers, il est aisé de s'apercevoir que leur origine remonte à la plus pure et à la plus puissante antiquité. Les grâces de convention, qui se retrouvent à des degrés inégaux chez Dorat, Bernard, Malfilâtre, Colardeau, Bertin (nous faisons quelques réserves à l'égard de Parny), et qui sont l'essence même du XVIIIe siècle, disparaissent d'une façon absolue des *Quatre Métamorphoses*. Ce travail n'a pas été, sur le moment, apprécié comme il aurait dû l'être; son succès ne lui est venu

que de la curiosité et du scandale. Les érudits ont souri, mais eux aussi se sont arrêtés à la superficie du livre ; car, il le faut bien avouer, les érudits, ces porte-lumières, ces éclaireurs du passé, sont quelquefois privés du sens poétique. Ils ont signalé le pastiche, mais le côté créateur leur a échappé presque complétement ; après avoir fait la part à Virgile, à Horace, à Pétrone, et même à Ausone, ils ont oublié de faire la part à l'auteur français, sculpteur délicat de ce camée, digne d'agrafer la ceinture d'une Vénus nouvelle.

Les *Quatre Métamorphoses* forment un in-quarto de soixante-huit pages, papier-carton, caractères de toute beauté. L'auteur est Lemercier, ce novateur dramatique, plus vigoureux et plus original que Ducis, un *chercheur*, comme on dirait aujourd'hui, qui a cherché et trouvé un beau drame antique, *Agamemnon*, et quelques comédies d'un caractère étrange : *Plaute, Pinto, Christophe Colomb*. Au milieu de sa jeunesse, de sa réputation littéraire et de ses succès dans une société vêtue de gaze, il consacra une année à parfaire — dirai-je dans le silence du boudoir ? — le badinage des *Quatre Métamorphoses*. Beaumarchais, à qui Lemercier communiqua son manuscrit, s'en enthousiasma justement ; ce fut lui qui conseilla la magistrale édition in-quarto.

Publiées sans nom d'auteur, les *Quatre Métamor-*

phoses ne se retrouvent plus aujourd'hui que dans quelques bibliothèques d'amateurs. Par une analyse et des extraits, nous allons en conserver ici tout ce qui peut être lu. Elles se composent de quatre petits poëmes distincts et d'une étendue à peu près égale, rimés en alexandrins : *Diane*, *Bacchus*, *Jupiter*, *Vulcain*. Une introduction, que nous donnons tout entière, trahit les scrupules du poëte et le montre s'efforçant d'atténuer ses torts envers la morale, à l'aide d'exemples fameux qu'il groupe en stances aussi spirituelles que paradoxales :

Minerve, as-tu flétri ces maîtres du Parnasse
Qui chantèrent des dieux les plaisirs clandestins ?
As-tu puni Phébus, que charmait leur audace,
Et qui joignit son luth à leurs chants libertins ?
Parle : as-tu fait rougir l'antique Mnémosyne
Consacrant Jupiter égaré par l'Amour ?
L'affront d'Io, d'Europe, et l'impure origine
Des frères immortels que Léda mit au jour ?
Le difforme Centaure enlevant Déjanire ?
Myrrha goûtant l'inceste au lit du vieux Cinyre ?
Hermaphrodite épris de son sexe douteux ;
Et Saturne, en coursier, hennissant pour Phillyre,
Et le docte Chiron, monstre né de leurs feux ?
Au chantre de Téos tu pardonnas Bathylle,
Et le jeune Alexis au modeste Virgile.
Ton courroux, ô déesse ! est-il si dangereux ?
— Non, me dis-tu : je hais cette âpre tyrannie
Qui s'arme injustement d'hypocrites rigueurs ;
Les transports de l'esprit n'accusent point les cœurs.

Je vis des fictions où se plait le génie.
Ainsi parle Minerve : elle fuit, et ma voix
Célèbre en liberté, sur les monts d'Aonie,
Bacchus, Amour, ses feux, ses erreurs et ses lois.

Voilà le lecteur prévenu. Mais qui pourrait s'arrêter après cet aimable exorde ! Le feuillet est vite tourné, et l'on entre dans le premier poëme : *Diane.* Puisqu'il s'agit d'amour, Endymion ne saurait être loin ; aussi l'aperçoit-on, en effet. L'innocent berger des montagnes de la Carie repose, endormi, comme la peinture nous l'a toujours uniformément représenté, dans une grotte inconnue au soleil. Trois nymphes, Olphée, Aglaure et Doris, fuyant les ardeurs du jour, s'arrêtent à le contempler. Peu à peu, s'enhardissant, l'une d'elles imprime un baiser sur ses cheveux noirs ; l'autre prend plaisir à l'enchaîner avec des fleurs ; la troisième lui lance en riant des noisettes.

Cependant le berger, agité par leurs cris,
Dans les bruyants éclats dont leur gaîté s'amuse,
Reçoit d'un lent réveil la lumière confuse.

Il se réveille enfin tout à fait ; il les voit, mais sans trouble, et rappelant à lui son chien et son troupeau : « Ménades, laissez-moi, dit-il ; cessez vos piéges, et retournez vers l'impur satyre ! » Les nymphes en fu-

reur crient vengeance, et le dieu des jardins, qui les entend, promet de les exaucer. Le dieu des jardins est puissant; mais Diane multiplie ses métamorphoses pour veiller sur Endymion. Non contente de descendre vers lui, le soir, sur une nue pâle, elle emprunte pendant le jour la forme de la chèvre Amalthée :

L'œil inquiet, la corne en arcs se recourbant,
La barbe en double tresse à ses genoux tombant.

Cette dernière métamorphose lui est fatale; le dieu des jardins (nous continuons à ne pas l'appeler par son nom) la reconnaît, et, à son tour, il apparaît en bélier. A cet endroit du poëme, l'action atteint son plus haut degré d'intérêt, mais il serait difficile à notre plume d'en suivre les épisodes : ils deviennent trop hardis. C'est dommage. Diane est vaincue, voilà le dénoûment, et elle remonte dans le ciel cacher une rougeur dont Endymion ignorera toujours le secret.

Nous aurons notre analyse plus complète et plus aisée avec *Bacchus*, qui représente, selon nous, le morceau éclatant de l'ouvrage.

Bacchus veut dans Athène enseigner ses mystères;
Il fuit du Cithéron les rochers solitaires,
Qui, troublés par les cris des filles d'Agénor,
De hurlements sacrés retentissent encor.

Palès, Faune et Priape, égypans et bacchantes,
Nymphes des eaux, des bois, Satyres, Corybantes.
Les flambeaux, ou le thyrse, ou la coupe à la main,
De leur foule bruyante inondent le chemin.
Les uns mêlent leurs cris aux chansons phrygiennes.
Et la flûte sonore aux danses lydiennes;
D'autres frappent les airs et les monts reculés
Du son des chalumeaux à leur haleine enflés.
Là, du Céphise au loin s'ébranle le rivage
Aux longs accents aigus que pousse un cor sauvage,
Et des cercles d'airain sous les coups résonnants
Le bruit se fait entendre à mille échos tonnants.

Plus loin, en se roulant, la Ménade enivrée
Montre de doux appâs sous une peau tigrée
Qui revêt son épaule et flotte au gré des vents,
Cachant ses ongles d'or en de longs plis mouvants.

L'onagre appesanti porte le vieux Silène;
A pas lourds et tardifs il descend dans la plaine.
Les Nymphes, enlaçant leurs thyrses en berceau,
Ombragent de son corps l'immobile fardeau.
De ses yeux incertains la flamme est presque éteinte;
Et les bourgeons vermeils dont sa figure est peinte
En allument les traits, doucement égayés
Par les vapeurs du vin où ses sens sont noyés

Arrivé sous les murs d'Athènes, Bacchus voit se diriger au-devant de lui une double file de vierges; elles apportent les présents du roi Pandion. La plus belle de toutes, Érigone, fille d'Icare, marche à leur tête : elle offre au dieu un vase d'or enlevé autrefois à Vulcain par Cécrops, et où l'habile ouvrier a retracé les com-

bats de Gnide. Bacchus reçoit le vase, et déjà sa lubricité a désigné Érigone pour victime.

Pandion arrive à son tour, suivi des principaux citoyens d'Athènes; le sage Pandion veut présider aux fêtes qui se préparent.

Lui-même aux yeux des Grecs, sur les trépieds dorés,
Brûle en l'honneur du dieu les parfums consacrés,
Choisit dans ses troupeaux, jeune et riche espérance,
Un bouc, signe fécond d'amour et d'abondance,
Le frappe de la hache, et le porte, luttant,
Aux autels dont le feu le dévore à l'instant.
Et de vin et de lait versant un doux mélange :
« Puissant fils de Sémèle, ô Dieu de la vendange !
» Viens étaler la pourpre et l'or de tes raisins.
» De tous soins dégagés, libre de noirs chagrins,
» L'homme chante l'ivresse où ton nectar le noie
» Et respire l'audace, et l'amour, et la joie !
» Tu règnes au delà des fleuves et des mers ;
» C'est toi qui, t'égarant sur les sommets déserts,
» Des prêtresses en foule à ta suite hurlantes
» Enlaces les cheveux de couleuvres sifflantes.
» Ami des chants de paix et des cris belliqueux,
» Tu te plais dans la guerre et tu chéris les jeux ;
» Et lorsqu'au noir séjour, dont il garde l'entrée,
» Te reconnut Cerbère à ta corne dorée,
» Ses aboyantes voix grondèrent sans courroux,
» Et de sa triple langue il flatta tes genoux. »

Ce discours terminé, les fêtes commencent. On répand dans les bois d'ifs et de pins; les torches s'allument aux mains des bacchantes et sèment leurs éti

celles à travers les branchages. Un enfant blond, coloré d'une flamme vermeille, est entraîné et roulé sur le gazon : c'est l'Amour, qu'ont enivré les Thyades. Plus loin, un satyre poursuit Euchalie, frappée du thyrse et les yeux égarés par les fruits de la vigne ; elle fuit, et deux charmants vers marquent son passage :

Son cothurne, tissu de fleurs à peine écloses,
Laisse voir ses talons plus vermeils que les roses.

D'autres nymphes se dessinent sur les masses sombres du feuillage ; formes précises, contours voluptueux mais arrêtés. L'une d'elles :

Son front, coiffé des crins d'un monstre de Némée,
Est ombragé des dents dont sa gueule est armée ;
Et leur ivoire affreux, leurs débris menaçants,
Relèvent la douceur de ses yeux ravissants.

La peinture ne ferait pas mieux. Toute la bacchanale est conduite avec cette sûreté de verve. Des points lumineux, des rimes inattendues, jaillissent à chaque instant de l'alexandrin maîtrisé. Les tableaux et les épisodes se multiplient, rappelant tour à tour le Cor-

rége et l'Albane, et plus souvent encore Rubens. Écartez plutôt ces feuilles, et voyez :

Silène, au loin couché, dormait sous de vieux chênes.
Un nectar bu la veille avait enflé ses veines;
Sa couronne tombait pendante sur son sein;
L'anse d'un vase usé s'échappait de sa main.

N'est-ce pas que cela semble attendre le graveur? Les cent détails de cette œuvre artiste n'en font cependant pas perdre de vue le groupe principal : la lutte amoureuse d'Érigone et de Bacchus, terminée par la métamorphose du dieu en berceau de vigne.

Imprudente ! elle court, à ses fruits attirée,
Et, par sa prompte course et ses feux altérée,
S'abreuve à ses raisins et pend à ses rameaux...
Mais tel qu'on voit le lierre embrasser les ormeaux,
Telle aussitôt la vigne, amante d'Érigone,
De ceps entrelacés l'enchaîne et l'environne.

Jupiter, le troisième poëme du volume, ne peut guère être raconté. En voici l'épigraphe : ... *Rapti Ganymedis honores* (Virgil. *Æneid.* lib. I, v. 28). L'auteur, indiscrètement inspiré, commence par y dépeindre la chute d'Hébé au festin de l'Olympe. L'abandon de Junon, la mélancolie de Narcisse, et finalement la métamorphose de Jupiter en aigle, métamorphose

qui lui sert à enlever le jeune fils de Tros, surpris sur l'Ida, tels sont les éléments de ce poëme, aussi mouvementé que les autres, mais moins fertile en images riches et belles.

Les côtés dramatiques de Lemercier se développent dans *Vulcain;* la figure charbonnée et rude de ce pauvre dieu est bien rendue. Plus de roses, plus de lèvres pâmées au bord des coupes, plus d'éclats de rire au détour des bois. A la place, un boiteux, un travailleur de nuit et de jour, un butor qui est marié et qui est jaloux, — une vraie nature d'homme enfin, au milieu de tous ces dieux goguenards et bellâtres. Disons, puisque l'occasion s'en présente, combien il excite notre pitié, ce Vulcain toujours occupé à plaider en adultère, mais non en séparation, et de qui se moque continuellement et si injustement une mythologie sans cœur. Il est la seule réelle passion dans ce ciel d'opéra, la seule colère touchante. Quand les autres s'occupent à manger de l'ambroisie ou s'amusent à faire battre les Troyens contre des Grecs, il pleure ou serre les poings. Et comme il est absurde dans ses vengeances! comme on sent le martyr jusque dans cette invention désespérée des filets! Nous le plaignons de tout notre cœur; et après Voltaire, qui s'en est moqué, ce nous est une satisfaction de voir l'auteur des *Quatre Métamorphoses* prendre au sérieux ce malheureux forgeron.

Pour début, une description des antres de Lemno nous le montre tout noir de fumée et de cendre, gou mandant ses cyclopes, Bronte, Pyracmon, Stérope au bras nerveux. Éole fait aller la forge avec son souffle Le marteau retentit sur l'airain et sur l'or ; des trépied sont jetés pêle-mêle avec l'égide de la déesse de l guerre, où l'on voit gravées la Fuite, la Peur et l Gorgone. Les murs du palais déroulent en merveilleu lambris l'enfance difforme du dieu, sa chute violent dans l'Océan, et le fauteuil aux ressorts perfides qu'i fabriqua pour enchaîner les efforts de Junon.

Tandis qu'autour de l'âtre où le fer étincelle,
Des Calybes fumants il excite le zèle,
Il aperçoit un arc, un carquois, et des dards
Restés sur une enclume et sur la terre épars.
« Sont-ce là vos travaux, Cyclopes infidèles ?
» Vous forgez à l'Amour ces flèches criminelles
» Dont ma perfide épouse, au mépris de sa foi,
» A trop souvent armé ses charmes contre moi ! »
Il dit, et jette au loin les flèches détestées.

Le drame s'agite et ne demande qu'à ouvrir les aile Vulcain apprend les rendez-vous de Vénus et d'Adonis il s'emporte, et cette fois jure de se venger effroyabl ment :

... Dépouillant et sa forme et ses traits,
Vulcain n'est plus un dieu, c'est l'horreur des forêts,

C'est un tigre ! il s'apprête à dévorer sa proie.
Cet espoir fait briller, aux rayons de la joie,
L'opale de son œil farouche et flamboyant.
Ses flancs marqués de feux et son dos ondoyant,
Sa rage tout à coup muette ou rugissante,
Aux rochers du Liban vont porter l'épouvante.

Cette irruption de la passion dans les *Quatre Métamorphoses* fait merveille : le vers se durcit, l'image se rougit, le poëte des Atrides se révèle. Vulcain se rue à travers les amours bocagères de sa femme ; il renverse Adonis, il le terrasse et le broie. On conçoit que la volupté n'a que faire ici ; le poëme pourrait être cité en entier.

Après avoir dissipé les ombres sanglantes du drame, l'auteur termine par ce tableau délicieux :

Mais l'Orient s'allume, et déjà tu t'éveilles,
Aurore ! Au pur éclat de tes couleurs vermeilles
Se dorent les vapeurs fuyant à tes regards.
Ta main a soulevé le voile des brouillards.
Des côteaux éclairés tu domines le faîte ;
Et des lis sous les pieds, des roses sur la tête,
De perles rayonnante, humide encor de pleurs,
Tu t'avances ; tes pas font éclore les fleurs.

Enflammez mes esprits d'un aimable délire,
Muses, et pardonnez aux crimes de ma lyre.

Ce pardon s'est fait attendre longtemps. Des contemporains se sont dressés sur les ergots de la morale. Le petit libraire Colnet, dans son mauvais et pédantes-

que volume, *les Étrennes de l'Institut national, ou la Revue littéraire de l an VII*, a déploré vivement « cet écart d'un jeune homme qui a donné aux amateurs de la scène française les plus belles espérances. » A côté de cela, Colnet choisit et cite les morceaux les plus scabreux. — L'auteur anonyme du *Tribunal d'Apollon* (an VIII), mal informé, croyons-nous, a attribué la publication des *Quatre Métamorphoses* à la *nécessité de vivre*. « On ne vit pas de gloire, dit-il, on ne paye pas son loyer avec un récit de Théramène. Les repas se succèdent si rapidement, tandis qu'on élabore lentement une œuvre dramatique! » Le pamphlétaire se trompe : ce petit poëme a coûté plus de temps et de soins à Lemercier qu'une longue tragédie.

Un des bons recueils d'alors, aujourd'hui très-consulté, *la Décade philosophique, littéraire et politique,* trouva des paroles plus sensées dans son numéro du 20 germinal an VII : « C'est un tour de force qui, mettant à part toute considération morale, peut intéresser les littérateurs et tend à *repoétiser* notre langue, devenue trop timide. » Le fait est qu'on rencontre dans les *Quatre Métamorphoses* des tours de phrases qui, jugés comme extrêmement audacieux sous le Directoire, parce qu'ils étaient extraits trop brutalement du filon des mines grecque et latine, défrayent aujourd'hui le vocabulaire usuel de la réaction païenne.

Nous sommes un peu surpris que l'auteur des *Feuilles d'automne*, qui occupe à l'Académie le fauteuil de Lemercier, n'ait pas appuyé davantage, dans son discours de réception, sur ce côté très-intéressant des mérites de son prédécesseur.

DESFORGES

I

Un des plus beaux magasins de Paris était, il y a cent ans environ, le magasin de porcelaines situé rue du Roule, et ayant pour enseigne : *Au Balcon des deux Lions blancs*. Cette maison, dont le chef jouissait d'une réputation de loyauté et de bonhomie incontestable, devait donner le jour à l'un des plus aimables libertins du XVIIIe siècle, Pierre-Jean-Baptiste Choudard-Desforges, qui fut un poëte et un romancier toutes les fois que l'amour lui en laissa le loisir. Son histoire peut se raconter derrière l'éventail, et ceux de nos contemporains qui voudront bien y prêter l'oreille sou-

riront peut-être à ce récit considérablement abrégé des folies d'un autre âge et d'une autre littérature.

Le temps est loin où nous comparions les femmes à des fleurs, et où M. de Saint-Luce se faisait précéder par une botte de roses chez Fanchon-la-Vielleuse, tout exprès pour avoir l'occasion de lui dire : *Je vous rends à vous-même.* Dans ce temps-là, nous n'avions pas assez d'encens pour les femmes, que les auteurs les mieux à la mode qualifiaient de déesses, de déités, de nymphes, d'Hébés et de Vénus, qu'ils plaçaient dans des nuages, une harpe à la main, et qu'ils ornaient de flottantes écharpes. Nous n'avions pas alors abandonné seulement aux tout jeunes lycéens le culte des médaillons, des rubans volés et gardés sur le cœur, des lettres aux demi-mots effacés par les larmes, et des violettes séchées entre les pages de *La Nouvelle Héloïse.* Une femme était à nos yeux le chef-d'œuvre de la création, et les madrigaux fleurissaient sur nos lèvres à son approche. Aujourd'hui que lord Byron, le jardin Mabille et beaucoup de romans modernes ont remplacé notre respect d'autrefois par un scepticisme insolent, il m'a semblé qu'une étude enjouée de la galanterie, telle que la comprenaient et la pratiquaient nos pères, ne viendrait pas hors de propos.

Choudard-Desforges fut un enfant de l'amour : ainsi le voulait son étoile. L'honnête marchand de porce-

laines, dont la cécité en matière conjugale paraît avoir toujours été des plus complètes, comptait trop sans les amis de sa maison, et particulièrement sans le médecin de sa femme, séduisant Esculape, qui faisait les blessures qu'il guérissait. Mme Desforges n'était pas précisément jolie, mais elle était avenante, spirituelle et *faite au tour,* un mot du temps, comme nous en rencontrerons beaucoup dans le cours de cet article. Le médecin ne put la voir sans l'aimer, et l'aimer sans la voir. Mais notre héros ne s'en appela pas moins Desforges, bon gré mal gré. *Pater est quem nuptiæ demonstrant.*

Son enfance ne se signala par aucun événement remarquable. Il fut élevé à dix-sept lieues de Paris, dans un village voisin de Chartres, où il eut pour distraction première le spectacle des amours de *Monsieur Lindor* et de *Mademoiselle Lucile,* lesquels étaient, sauf votre respect, deux gros vilains cochons marrons. Plus tard, on le mit au collége de Beauvais, rue Saint-Jean-de-Beauvais, aujourd'hui l'une des rues les plus tristes et les plus malpropres de Paris. Au collége, le jeune Desforges eut l'avantage de compter au nombre de ses professeurs le joli petit abbé Delille, qui s'occupait déjà de sa traduction des *Géorgiques,* et que les écoliers avaient surnommé entre eux l'*Ecureuil* ou le *Sapajou,* car il possédait tout à la fois la grâce, la

gentillesse, la vivacité et la malice de l'un et de l'autre. L'abbé Delille était fort bien fait, et aimait assez un beau bas de soie noire autour de sa jambe fine et bien tournée. Du reste, presque aussi enfant que ses élèves, il se faisait un plaisir et même un mérite de se mettre avec eux sur le pied d'égalité, et tout n'en allait que mieux.

Je ne dirai pas que Choudard-Desforges fit de grands progrès dans les langues grecque et latine. Il approchait déjà de la *fulminante* époque des passions, pour lui emprunter un de ses mots expressifs. Qu'on se représente un blond un peu châtain, d'une taille moyenne mais bien proportionnée, d'une figure fraîche, colorée, douce et assez significative ; très-svelte, très-vif, très-agile, et passablement adroit. Ajoutez à cela une complexion vigoureuse et le tempérament sanguin dans toute la force du terme. Pour le moral, espiègle comme un singe, colère comme un dindon, friand comme un chat, étourdi comme un hanneton, paresseux comme une marmotte, vaniteux comme un paon. Tel était Desforges à l'âge de quatorze ans.

Son premier amour fut le meilleur, le plus simple et le plus touchant, du reste comme presque tous les premiers amours; il eut pour objet une jeune fille encore naïve, et ne dura que juste le temps qu'il faut pour parfumer l'âme sans y laisser regret ni repentir. Dans la nom-

breuse galerie des femmes que nous allons parcourir, il nous arrivera de rencontrer bien souvent la passion, le caprice, la volupté, mais nous retrouverons rarement la grâce et les enchantements du point de départ. C'est comme un pastel bien tendre et bien ingénu qui précéderait en un musée les opulences de la peinture vénitienne.

On saura que M. Desforges père, homme très-actif et d'un caractère très-entreprenant, joignait à son brillant commerce de porcelaines un immense magasin de fleurs artificielles, tant pour les modes que pour les desserts. Son atelier était composé d'une trentaine d'ouvriers, hommes et femmes, parmi lesquels se trouvaient des fillettes fort jolies et fort gaies, une surtout, mademoiselle Manon, petit ange façonné par les mains des Grâces. De beaux cheveux d'un blond cendré tombaient en désordre sur son front blanc et ouvert, qui surmontait deux grands yeux bleus d'une sérénité angélique. Le nez fin, la bouche petite, le menton à fossette, tout cela formait une tête charmante posée sur un corps de quinze ans.

Toutes les Manon ne sont pas des Manon Lescaut, heureusement pour elles et pour nous. La Manon de Desforges se contentait d'être une mignonne petite fille, amoureuse et bien douce. Il semble que les poëtes et les peintres du XVIIIe siècle aient emporté avec eux

la recette de ces impalpables créatures, toutes calquées sur l'Accordée de village, avec des roses sur les joues et des bluets dans les yeux, comme on a dit; jolie et remuante population de ravaudeuses et de bouquetières en belles petites coiffes blanches, en jupons à raies, montées sur des mules à hauts talons; monde coquet dont Moreau le jeune a dessiné le dernier sourire, et dont le Cousin Jacques a noté le dernier soupir.

Manon ne fit que passer dans le cœur de Desforges; mais c'est égal, j'aime mieux, pour la poésie du récit, qu'il ait dû son initiation amoureuse à cette innocente en cheveux blonds qu'à une douairière rusée, minotaure en paniers et en poudre de Chypre. Au moins ses premières sensations ont été franches, et, si plus tard la voix des sens doit seule s'élever chez lui, nous nous souviendrons que cet homme eut un cœur et qu'il aima la première fois.

Pauvre Manon! elle dura ce que durent les vacances, l'espace d'un mois ou deux; puis vint la rentrée des classes : Desforges retourna à ses livres, et Manon retourna à ses fleurs artificielles. Ce que devint Manon, que nous importe? Sait-on jamais ce que devient notre première maîtresse, lorsqu'elle ne redevient pas notre dernière? Je crois pourtant que l'on maria Manon et que Manon se trouva très-heureuse d'être mariée.

Desforges, ce fut autre chose. Son esprit avait été

mis en éveil par cette première et facile intrigue. Sur son petit matelas de collége, il se surprenait à rêver de plus hautes et de plus romanesques amours; il voyait passer en songe des *beautés* que le pinceau d'un faible mortel ne saurait rendre (toujours style du temps) ; il aspirait après quelque grande dame inconnue ; il dévorait, à la clarté de la lune, les histoires intéressantes de madame de Tencin et de l'abbé Prévost. Si bien que son bon génie le prit à la fin en pitié, et lui envoya une aventure telle qu'il la souhaitait.

Le dortoir du collége de Beauvais donnait d'un côté sur la cour de récréation et de l'autre sur la rue des Carmes. Or, une nuit que le printemps tenait Desforges éveillé, il entendit soudainement une voix charmante, — voix de femme! — qui semblait partir d'une maison située précisément vis-à-vis de la fenêtre près de laquelle il couchait. Cette voix chantait l'ancien air du *Confiteor* sur ces paroles alors en vogue :

Mon père, je viens devant vous,
Avec une âme repentante, etc.

Desforges sauta doucement hors de son lit et s'avança vers la fenêtre de la rue des Carmes. La nuit était trop profonde pour qu'il distinguât quelqu'un. Mais la voix continuant, il n'en fallut pas davantage pour

donner des ailes à sa jeune imagination. Dès lors il ne respira plus que pour ce fantôme invisible, et ce fut avec l'impatience d'un esprit de quinze ans qu'il attendit le lever de l'aurore, afin de prendre connaissance de la demeure qui renfermait la nouvelle dame de ses pensées Il aperçut un jardin carré d'un quart d'arpent à peu près, dont le mur, tapissé en certaines parties de vigne vierge, s'élevait dans la rue des Carmes à une hauteur de quinze à seize pieds. Le corps de logis, qui paraissait très-vieux, avait trois étages, sans compter un grenier. Ces premières observations recueillies, Desforges chercha, toute la journée, mille prétextes pour aller et venir dans le dortoir, en se flattant de l'espérance de voir le mystérieux objet, — le XVIIIe siècle appelait les femmes des *objets!* — qui remplissait déjà sa pensée tout entière. A l'heure du goûter, seulement, il lui fut donné de satisfaire sa curiosité. Étant monté à sa chambre, il vit dans le jardin d'en face une jeune femme d'environ vingt à vingt-un ans, vêtue d'une robe blanche. De beaux cheveux noirs se répandaient négligemment par boucles sur ses épaules et étaient rattachés au-dessus du front par un ruban ponceau, qui formait diadème. Sa taille, haute et très-bien prise, était svelte et déliée, sa démarche aisée et noble. Elle se promenait un livre à la main; de temps en temps elle lisait, d'autres fois elle levait au ciel des

yeux d'un éclat incroyable. Un tel spectacle était bien fait pour troubler la cervelle pétulante de Desforges. A un moment où la dame, sans doute bien innocemment, dirigeait son regard vers la fenêtre du collége, il se hasarda à la saluer; elle lui rendit son salut en rougissant, *ce qui la rendit belle comme un ange.* Par malheur, la cloche sévère vint interrompre cette agréable distraction, et Desforges dut rentrer en classe pour n'exciter aucun soupçon; mais il employa tout le temps de l'étude à chercher un moyen de faire avec cette adorable voisine une plus ample connaissance.

Entre le quartier et le dortoir, il y avait un corridor assez long qui aboutissait à une chambre donnant également sur la rue des Carmes. Cette chambre, où les élèves allaient se faire poudrer les jours de congé, fut celle que Desforges choisit cette nuit même pour y établir ses batteries, aussitôt qu'il se fut assuré du sommeil général. Vers onze heures, une petite toux se fit entendre, avant-courrière de la chanson tant désirée; et, de même que la veille, les notes argentines et larmoyantes du *Confiteor* s'élevèrent dans le silence de l'ombre. A peine la jeune femme eut-elle achevé son dernier couplet, que Desforges, tâchant d'affermir sa voix, qu'il avait jolie, lui répondit sur le même air:

Si j'avais pu, sans m'enflammer,
Ecouter une voix si tendre;

Si j'avais pu, sans vous aimer,
Vous entrevoir et vous entendre,
Serait-ce, hélas ! un si grand tort ?
Vaudrait-il un *Confiteor ?*

Pour un écolier de quinze ans, ce n'était déjà pas si mal trouvé. Le plus grand silence succéda à ces paroles qui avaient été chantées à demi-voix, mais de manière cependant à pouvoir être entendues. Il tremblait que sa hardiesse n'eût été désapprouvée, lorsque la belle, sur un ton plus bas, termina par ce couplet consolant :

Allez en paix, ma fille, allez, etc.

Ce fut le signal de sa retraite. Choudard-Desforges l'entendit sortir du jardin et fermer les portes derrière elle. Le cœur délicieusement ému, il regagna son dortoir sur la pointe du pied, et, comme la nuit dernière, l'amour fit la ronde autour de ses yeux pour les empêcher de se clore.

Le lendemain, même manége. Mais cette fois il ne fut plus question de l'air accoutumé : la jolie voisine chanta tout du long, avec un charme inexprimable, la romance du *Maître en droit*, alors dans sa nouveauté et qui jouissait d'une vogue prodigieuse. C'était l'air si adroitement enclavé, longtemps après cette aventure, dans *Le Barbier de Séville :*

Tout me dit que Lindor est charmant.

Comme cette romance ne laissait pas d'avoir une certaine étendue, elle donna le loisir à Desforges de chercher une réponse dans le répertoire qu'il connaissait, et il s'arrêta à ce morceau de *On ne s'avise jamais de tout ;*

Je ne puis voir l'aimable Lise,
En vain mes yeux cherchent les siens.
Amour, souris à l'entreprise
Qui doit serrer nos doux liens.

Une répétition bien marquée du premier vers de la romance

Tout me dit que Lindor est charmant, etc.,

fut la réponse.

Le son animé de la voix, la lenteur avec laquelle on se retira, les petits accès de toux qui se manifestèrent, et auxquels Desforges répondit en toussant un peu lui-même, tout cela persuada à ce dernier que l'affaire était en bon train, et qu'il pouvait risquer les grands coups. Risquer les grands coups, c'était écrire. Il écrivit donc, et l'on connaît le prototype de ces sortes de lettres : « Qui que vous soyez, ange du ciel, qui êtes venu au secours d'un cœur né pour la tendresse, jetez l'œil de l'indulgence sur ce cœur enivré de vos charmes ! » Lorsqu'il eut noirci suffisamment de pages sur ce rbythme, il s'avisa, pour faire parvenir sa missive,

d'un moyen tout à fait digne d'un écolier : il décousit un des côtés de sa balle à jouer et y glissa la lettre entre laine et peau ; puis, au moment du goûter, c'est-à-dire à l'heure où son inconnue se promenait, après l'avoir saluée d'un air significatif, il fit voler la balle dans son jardin. La réponse ne se fit pas attendre. Un vieux domestique vint demander à parler à M. Desforges et lui remit son jouet, soigneusement recousu, mais enveloppant un papier tout rempli d'une écriture fine et serrée. On connaît aussi le genre de ces réponses : « Qu'avez-vous fait, cruel et trop intéressant jeune homme ? Pourquoi venir troubler la paix qui commençait à renaître dans un cœur longtemps malheureux ? »

Nous nous dispenserons de suivre plus loin cette intrigue, qui eut d'ailleurs, comme toutes les intrigues de Choudard-Desforges, le dénoûment heureux qu'elle devait avoir. La chanteuse de la rue des Carmes était une jeune veuve qui s'ennuyait, madame Herminie de K... La veille du jour où elle et lui convinrent d'un rendez-vous, on les entendit chanter en duo avec beaucoup d'expression ce joli air de Dorval dans ce même opéra de *On ne s'avise jamais de tout :*

Amour, achève ton ouvrage,
Amène Lindor en ces lieux !
Sur nos transports jette un nuage
Qui les dérobe à tous les yeux.....

Eh bien ! voilà ce qui me confond et qui m'a perpétuellement confondu dans les histoires galantes de ce XVIIIe siècle ! c'est de voir tous ces petits bonshommes encore barbouillés de confitures, ces Faublas, ces Monrose, ces Desforges, tous ces séducteurs de quinze ans, au menton lisse comme des demoiselles, se comporter en affaires d'amour avec l'aplomb imperturbable des plus vieux et des plus éreintés maréchaux de France. Je ne sais où ils vont puiser leur langage toujours *de feu,* ni chez quel confiseur ils commandent leurs compliments ; mais tout cela est horrible d'expérience, et ce qui est le pire, c'est que cela réussit toujours ! En vérité, ces charmants petits scélérats, dont on ne trouve plus aujourd'hui le souvenir que dans les vaudevilles à travestissements, paraissent avoir été les derniers Français de la tradition frivole : tête à l'évent, jambe moulée, esprit superficiel, et le reste.

Voyez plutôt notre héros : comme il vole de conquête en conquête ! Quel Don Juan bourgeois que ce jeune M. Choudard, l'enfant du marchand de faïence ! Notez bien que, pour ne pas trop vous humilier, j'ai l'attention de laisser de côté une foule d'amourettes, et entre autres certaines aventures avec *une dévote,* femme d'environ trente-six à trente-huit ans, d'un blond fade, mais d'un attrayant embonpoint. J'oublie également à dessein une demoiselle Juliette, camériste vingt fois plus

avancée que les femmes de chambre de Marivaux, appétissante coquine au fichu de laquelle manquaient bien des épingles. Je vous fais grâce de l'éternelle et inévitable histoire de couvent, au rendez-vous donné à la grille du parloir, des murs escaladés, de l'échelle de corde et de la voiture qui attend *à vingt pas*. Je glisse sur de dangereuses leçons de musique données à mademoiselle Adélaïde, et sur l'accord parfait qui s'ensuivit. Je fais semblant de ne pas voir mademoiselle Thérèse, la petite dentellière de la rue du Renard, non plus que mademoiselle Ursule et mademoiselle Morisse. En conscience, il faudrait épaissir trop de gaze autour de ces épisodes compromettants, et j'y renonce.

II

Mais l'auteur? commence-t-on à dire; nous ne voyons pas venir l'auteur au milieu de tout cela. Le fait est que jusqu'à présent la vocation littéraire de Desforges, — si vocation il y eut, — ne s'était autrement révélée que par quelques bouquets à Chloris et deux ou trois tragédies dignes du feu. A sa sortie du collége, on essaya d'en faire un médecin; il se laissa faire; mais sur le chemin des écoles, et particulièrement dans la rue de la Bucherie, il y avait de si agaçants minois aux vitres des fenêtres! Bref, la seule cure qu'il entreprit fut celle de M. Bibi, un très-aimable chat qui avait les reins fracturés. M. Bibi appartenait à une ravissante Génoise, femme d'un consul de France à Alicante.

Au bout de quelques mois, M. et madame Desforges, s'apercevant que leur fils ne serait jamais bien apte à déchiqueter des muscles, scier des crânes, injecter des artères, le mirent chez le peintre Vien, où il ne tarda

pas à faire connaissance avec plusieurs jeunes gens de mérite, mais où il ne fit aucune connaissance avec la peinture. Il coûta trois mois d'école et ne prit guère plus de trois leçons, occupé qu'il était à courir les jeux de paume et à hanter les spectacles de société. Son père voulut confier à sa canne le soin de lui faire entendre raison; Desforges esquiva l'entretien; mais, à partir de ce moment, la bourse paternelle lui fut hermétiquement fermée. Puis, après la bourse, ce fut la maison. De sorte qu'un matin, il se trouva sur le pavé, avec un gros sou dans sa poche pour toute fortune. Il donna le gros sou à un pauvre qui l'importunait.

Au XVIIIe siècle, à Paris, il était rare qu'un beau garçon mourût de faim, et nous avons laissé à entendre que Choudard-Desforges aurait pu remplacer l'Antinoüs sur son piédestal. Cependant, ce ne fut ni mademoiselle Adélaïde, ni mademoiselle Thérèse, ni mademoiselle Juliette qui vinrent à son secours; ce fut un brave musicien qui lui donna des ariettes à copier. On comprend qu'il ne gagna pas gros à ce métier, illustré par tant d'infortunes célèbres : aussi fut-il bientôt obligé de vendre l'habit de son grand-père maternel, un magnifique habit noisette à boutons d'or. Il ne lui resta plus que l'habit de son aïeul paternel, c'est-à-dire un vieil habit de noces en peluche bleue avec des olives, et un haut-de-chausses cramoisi doublé de peluche de

soie blanche ; la teinture de l'habit était si bonne qu'elle gâtait son linge, ses mains, son menton et tout ce qu'elle approchait. Le surplus de son trousseau se composait de trois chemises, de deux paires de bas de soie, d'une demi-douzaine de cols de basin rayé à carton, et de deux épées, l'une d'acier et l'autre de deuil. Des souliers à boucles et un petit chapeau rond bordé, campé crânement sur le bord d'une oreille rubiconde, complétaient son ajustement d'une modestie à peine suffisante, mais rehaussé par cette assurance et cet aplomb que donnent toujours les avantages extérieurs.

Ce fut dans ce mince équipage qu'il s'avisa de courtiser la poésie. Costume oblige. Il s'y prit d'abord un peu moins bien qu'avec les fillettes, mais enfin il fit ce qu'il put, et, dans sa petite chambre à quatre francs par mois, rue Saint-Honoré, il rima quelques opéras-comiques dont il n'a conservé plus tard que les titres. Il y avait déjà près d'un an qu'il vivait de la sorte, lorsqu'un matin il fut éveillé en sursaut. — Qui est là ? demanda-t-il. — Ouvre, c'est moi. — Desforges reconnaît la voix de sa mère; il passe à la hâte une mauvaise robe de chambre et court ouvrir. Madame Desforges, dont les yeux fatigués annoncent des larmes récentes, tombe sur un siége. Elle garde un morne silence. — Qu'avez-vous ? s'écrie-t-il en lui prenant les

mains et en l'interrogeant avec la plus vive sollicitude. — Mon ami, il y a deux jours que ton père n'a mangé. — Grand Dieu ! — Ses ouvriers, qui ne sont point payés depuis longtemps, refusent de travailler. Toutes nos ressources sont épuisées. J'ai recours à toi, mon enfant. — Ah ! ma mère ! ne perdons pas une minute... Desforges s'habille et sort. Où va-t-il ? partout, chez ses amis, chez ses ennemis, chez les indifférents ; il bat la moitié de Paris sans succès : il se désole, il s'essouffle, et enfin il revient le cœur plein de douleur et les mains vides de secours. Accablé de lassitude et de besoin, il entre chez un traiteur de la rue des Boucheries, où il prenait ses repas de temps en temps.

Une jeune et jolie fille, nommée Louison, y remplissait l'office de servante. Jusqu'à ce jour il n'avait existé entre elle et Desforges qu'une innocente réciprocité de politesses. Elle s'avança vers lui le sourire sur les lèvres, mais ce sourire disparut aussitôt qu'elle se fut aperçue de sa tristesse. — Vous ne seriez pas bien dans la salle, lui dit-elle; venez dans un cabinet. Il la suivit. — Que voulez-vous pour dîner ? — Je n'ai pas faim, Louison. Il mentait; mais comment dîner sans argent ? La jeune servante lut probablement son embarras dans ses regards, car, ne tenant aucun compte de sa réponse, elle lui apporta un potage d'un parfum

délicieux. Pendant qu'il se laissait aller à la tentation, elle le questionna avec intérêt. Desforges refusa longtemps de répondre ; mais enfin, trahi par sa sensibilité, il avoua le profond dénûment de son père. Louison croisa les mains, pâlit et s'écria : — Ah ! mon Dieu ! est-il possible? pas mangé depuis deux jours ! Et ses yeux se remplissent de larmes, elle prend la main de Desforges et la presse contre son cœur. — Attendez-moi ! s'écria-t-elle, comme saisie d'une subite inspiration. Et la voilà partie. Quand elle revient, elle est toute rouge, toute hésitante ; elle pose sur la table un gant de peau blanche, et elle veut s'enfuir. Desforges l'arrête. — Qu'est-ce que c'est, Louison ? — Laissez-moi, j'ai affaire. — Louison ! — Je voudrais être plus riche, dit-elle, mais ne refusez pas ces cent écus... Cette fois ce fut à Desforges à s'élancer vers la jeune servante, à s'emparer de ses deux mains et à les couvrir des plus tendres baisers !

Le marchand de porcelaines fut secouru, grâce à cette noble et généreuse fille; mais, comme on n'a pas de peine à le deviner, un plus doux sentiment remplaça bientôt la reconnaissance dans le cœur de Choudard-Desforges. Tant de dévouement eût-il pu le trouver insensible ? Cependant une délicatesse que l'on appréciera le tenait en respect auprès de Louison, et le service même qui avait rapproché leurs âmes était précisé-

ment ce qui élevait entre eux une barrière. Pendant huit jours il ne fut préoccupé que d'une seule idée : rembourser Louison, afin de pouvoir l'aimer tout à son aise et d'en être aimé à cœur que veux-tu. Dans ces réflexions, comme il passait rue Mazarine, l'idée lui vint d'entrer à la paume tenue par Masson. Une grande partie s'arrangeait : il manquait un joueur. Masson, le voyant arriver, s'écrie : — Voilà notre homme ! — De quoi s'agit-il ? — De primer avec monseigneur le duc d'Orléans. C'était une partie de cinq cents louis. Desforges dit tout bas à Masson : — Je ne joue pas d'argent. — Allez toujours, et tenez ving-cinq louis ; en cas de perte, il ne vous en coûtera rien ; si vous gagnez, vous aurez un quart dans le pari. — A la bonne heure ! La partie se fait ; Desforges était d'une jolie seconde force d'amateur ; le duc d'Orléans et lui gagnent en trois parties deux mille louis qu'ils emportent tout de suite, et deux cents louis de pari, parce qu'on avait poussé en voyant la veine de leur côté. C'était donc cinquante louis qui revenaient à Desforges pour son quart. Il était modestement occupé à se chauffer dans la chambre des joueurs, lorsqu'un page vint lui dire que Monseigneur le demandait. Desforges se rend à cette invitation. — Vous avez parfaitement joué, monsieur, lui dit le duc d'Orléans ; je serais enchanté que vous fussiez de nos parties toutes les fois que vos

affaires vous le permettront. Ensuite, s'approchant d'une table couverte de rouleaux d'or, il en prend un, et le lui mettant dans la main : —Puisque vous m'avez fait gagner deux mille louis, ce n'est pas trop, je pense, de vous en offrir le vingtième, que je vous prie d'accepter.

La joie de Desforges peut aisément se passer de commentaires. Voler chez Louison, et du plus loin qu'il l'aperçut lui crier : — Un cabinet ! ce fut l'affaire de moins de dix minutes. Louison obéit sans comprendre, et le même cabinet de l'autre jour les reçut tous les deux ; là, sans autre forme de procès, Desforges l'embrassa de toutes ses forces, et, vidant ses poches plus chargées qu'elles ne le furent jamais depuis : — Tiens ! vois, mon ange, comme tu m'as porté bonheur ! voilà ce que je viens de gagner. — Pas possible ! — Très-possible ! Vite, Louison, un bon déjeuner ! du mâcon vieux, un pâté de Lesage... tout ce que tu voudras ! Je t'invite. Louison n'en revenait pas, elle ouvrait ses grands yeux et riait. Desforges fit claquer encore deux baisers sur sa joue de pêche, et l'on se mit à table. Oh ! qu'ils sont jolis, ces déjeuners de tourtereaux ! La petite nappe blanche resplendissait comme neige, les bouteilles au col élancé avaient le bouchon sur l'oreille ; et dans les assiettes coloriées il se faisait un gentil remuement de couteaux et de fourchettes, interrompu par des regards brillants d'amour. On but à la santé du

duc d'Orléans et à la santé de Louison, on chanta le beau temps qu'il faisait et les beaux jours que l'on avait à vivre. Un rayon de soleil entré par hasard faisait danser dans un coin les atomes d'or du plancher. Gracieux tableau! Le poëte et la servante n'avaient qu'un verre à tous deux, mais c'était le verre où l'on ne boit qu'à de rares intervalles, c'était le verre du bonheur!

Desforges avait alors vingt-deux ans. Il avait commencé par être pauvre, puis la pauvreté l'avait cédé à la poésie, et enfin la poésie le céda au mariage. La gradation était parfaitement observée. Comment ce mariage arriva, ou plutôt faillit arriver, c'est ce qu'il est facile de savoir. Mademoiselle Camille, fille d'un des premiers secrétaires de la police, était une grande brune de seize à dix-sept ans, fort bien faite, très-mince, haute en couleurs, peau un peu bise, beaux cheveux et belles dents. Desforges l'avait rencontrée dans le temps de Pâques au concert spirituel des Associés. Elle lui donna dans l'œil, il lui donna dans le cœur; on leur persuada à tous deux qu'ils étaient nés l'un pour l'autre; et, un soir qu'il s'était attardé à la campagne des parents, comme il pouvait y avoir danger pour lui à se retirer, on lui fit signer un bout de promesse de mariage, moyennant quoi il put passer la nuit sous le même toit que mademoiselle Camille. C'était mettre le loup dans la bergerie; mais, ma foi!

le secrétaire de la police avait quatre filles à marier, et il n'était pas fâché de se débarrasser de la plus grande.

Pourtant ce n'était pas tout d'avoir un gendre ; encore fallait-il que ce gendre gagnât sa vie et exerçât une profession quelconque. En attendant la publication des bancs, on obtint pour lui une place de surnuméraire dans le bureau de M. de Sartine. Dire qu'il s'y plut considérablement serait aller contre toutes les lois de la vérité. Il appela plus que jamais la littérature à son secours, et un matin qu'il s'ennuyait dans son grillage, il se mit à écrire une parade en un acte, qui, commencée à huit heures, fut terminée à midi. Le fameux Nicolet arriva en ce moment. — Tiens, lui dit le futur beau-père, prends cette pièce, et joue-moi cela tout de suite. Il n'y avait pas de réplique : Nicolet l'emporta, la joua dans la huitaine et en retira un argent immense ; pour Desforges, il n'en eut pas un sou.

Il ne fut pas longtemps à se dégoûter de la police, comme il s'était dégoûté de la médecine et de la peinture. Cependant, il lui fallait absolument un état avant d'entrer en ménage, et les parents de sa future le pressaient de se décider. Choudard-Desforges se décida donc. Confiant dans les bravos qu'il avait obtenus sur plusieurs scènes de société, il se fit comédien, et, grâce à la protection de M. de Sartine, il obtint du maréchal de Richelieu un ordre de début à la Comédie-Italienne.

III

Desforges débuta, le 25 janvier 1769, dans l'emploi de Clairval ou des amoureux, par les rôles de Nouradin dans *Le Cadi dupé*, et de Colin dans *La Clochette*. Il fut accueilli du public avec une bienveillance marquée, et de ce moment il crut avoir mis le doigt sur sa véritable vocation. A bien réfléchir, en effet, cet homme ne pouvait pas être autre chose qu'un comédien, et un comédien de la Comédie-Italienne, c'est-à-dire un Lindor, un Azor, un Lubin, un Blinval, un troubadour à mollets et à roulades. Il y a une justice et une fatalité. Desforges fit sa vie publique de ce qui avait été sa vie privée : *il aima* à appointements fixes ; du reste, réunissant toutes les qualités de son emploi, il joua souvent au naturel et fut doublement récompensé, dans la salle et dans la coulisse. Les comédiens ont toujours été d'heureux personnages, lorsqu'ils ont eu de la figure, de l'esprit et du talent.

Il courut la province, comme tous ceux de ce temps-là; et, comme tous ceux de ce temps-là, il mena une vie ondoyante et cahotée. A Amiens, il adora une pâtissière de la rue des Verts-Aulnois; à Compiègne, il se trouva en rivalité avec Préville du Théâtre-Fançais, au sujet d'une figurante *de toute beauté;* à Versailles, il eut un duel et reçut deux coups d'épée, l'un sur le second os du sternum, l'autre le long de la première des fausses côtes, ce qui lui occasionna un séjour d'une huitaine au For-l'Evêque, où on lui donna la chambre de Mongeot, l'amant infortuné de la Lescombat. Mais alors on n'était pas bon comédien sans un bout de For-l'Evêque. Dans son *cachot*, Desforges tint table ouverte et fêta ses maîtresses, anciennes et nouvelles, avec du vin blanc et des huîtres; et s'il ne s'échappa point avec la fille du concierge, c'est que probablement l'ordre de sa mise en liberté arriva trop tôt.

Le reste de sa jeunesse se passa sur les grands chemins, en folle et belle compagnie, tantôt sur des charrettes de paille, tantôt en voitures de poste, jouant à la foire de Guibrai ou au château de M. de Choiseul, à Chanteloup : aujourd'hui Montauciel du *Déserteur,* Colin du *Maréchal*, ou Dorval de *Lucile*, gai compagnon toujours, cœur franc et désintéressé, tête chaude, santé robuste. Faut-il dire les noms de toutes celles qu'il a aimées en route, Gabrielle, Eugénie, Claimerade,

Nina, Viviane, comédiennes ou grisettes, bourgeoises affolées, filles imprudentes? Lui seul a pu se reconnaître au milieu de ce prodigieux total. «Supposez un bibliomane, écrivait-il plus tard, autrement dit un homme fou de livres : autant il en voit, autant il en désire, autant il en acquiert ; et lorsqu'ils sont en sa possession, il les feuillette et les refeuillette jour et nuit jusqu'à ce qu'il les sache sur le bout du doigt. Quand il est parvenu à cette entière et parfaite connaissance, il ne lit plus, mais il a une bibliothèque sur les tablettes de laquelle il les range suivant l'ordre de leur acquisition, de leur possession et de leur lecture. Tous ces livres sont étiquetés; en outre, il a un petit livret ou catalogue qu'il consulte en cas de besoin. Eh bien! le bibliomane, c'est moi ; les livres, ce sont les femmes ; la bibliothèque à tant de rayons, c'est le cœur, et le catalogue, la mémoire. »

Caen, Bordeaux, Marseille, reçurent tour à tour cet infatigable trouveur d'aventures. Dans cette dernière ville, le nombre de myrtes qu'il cueillit exaspéra à un tel point la jeunesse phocéenne qu'il fut forcé de résilier son engagement, après avoir mis trois ou quatre fois l'épée à la main et avoir sollicité vainement la protection des magistrats. — Parbleu, monsieur, lui répondait-on, soyez Don Juan tout à votre aise, mais alors ne chantez pas l'opéra!

IV

On s'est beaucoup entretenu vers cette époque d'un horrible événement arrivé le 28 novembre 1772, et dont Choudard-Desforges se trouva le témoin. Par une mesure bien peu politique dans une ville bouillante comme Marseille, on avait annoncé la veille : PAR ORDRE SUPÉRIEUR, la dix-huitième représentation de *Zémire et Azor*. Or, le public sut, je ne sais comment, que c'était la femme d'un magistrat, généralement détestée, qui avait demandé ce spectacle; en conséquence, les jeunes gens du parterre se promirent une petite vengeance pour le lendemain, vengeance qui dégénéra en catastrophe épouvantable, comme on va voir, et dont les papiers du temps n'ont pu donner un récit aussi exact que celui que nous reconstruisons sur les renseignements de Desforges lui-même.

Le lendemain, en effet, à trois heures, la salle de spectacle était pleine, ainsi que la rue des Carmes, où

elle était située alors. Si compacte était la foule, que Desforges fut obligé de descendre de son logement par une fenêtre donnant sur la cour du théâtre, afin de pouvoir aller s'habiller et se tenir prêt. A l'heure où commence ordinairement le spectacle, l'orchestre joua l'ouverture, qui fut écoutée en silence; mais aussitôt que les acteurs parurent sur la scène, les exclamations du public commencèrent, et voici quel en était le sens: — Vous ne jouerez point *Zémire et Azor* aujourd'hui, nous ne voulons point de *Zémire et Azor!* Trois fois l'ouverture fut recommencée et paisiblement écoutée, trois fois les acteurs se montrèrent et se virent éconduits. Enfin, la garde bourgeoise reçut l'ordre d'entrer dans le parterre; mais cette mesure fut accueillie par une risée unanime, et le parterre chassa doucement la garde bourgeoise par les épaules. A partir de cet instant, le tumulte ne fit que s'accroître. Le public s'obstinait à vouloir une tragédie, les magistrats à la lui refuser. Impatienté de ce débat, qui menace de se prolonger trop longtemps, un échevin ose prendre sur lui d'envoyer demander au commandant du château un détachement de deux cents hommes en armes. Ils arrivent. M. le comte de P***, qui les conduit, les remet à l'échevin, en lui disant : — Vous m'avez demandé du secours, en voilà; souvenez-vous qu'il s'agit de vos enfants. Mais celui-ci l'a écouté à peine : il fait dispo-

ser cent hommes dans la rue, et fait entrer les cent autres dans le parterre par les deux portes. — Mettez-les à la consigne morts ou vifs! Tel est l'ordre barbare qu'il leur donne.

Le public continuait son tapage, ignorant ce qui se passait au dehors.....

Cependant les grenadiers, baïonnette au bout du fusil, se sont glissés dans le parterre, sous la voûte des premières loges, et l'ont cerné. Soudain, un coup de feu se fait entendre. Il est suivi d'un autre, et puis d'un autre; bref, on en compte jusqu'à huit distinctement. Le rideau était levé; Desforges et les autres acteurs se trouvaient en scène, les balles leur sifflaient aux oreilles. Bientôt, les baïonnettes se joignant au feu, le sang coule de tous côtés dans le parterre : un jeune homme, cherchant à s'accrocher à l'amphithéâtre, est percé par derrière et tombe mourant aux pieds de son bourreau; un autre, franchissant l'orchestre, arrive sur le théâtre avec la cuisse fendue depuis le genou jusqu'à la hanche; un autre enfin, un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Rémusat, déjà atteint d'un coup de baïonnette dans le flanc et d'une balle qui lui avait traversé la mamelle droite et l'omoplate gauche, se défendait encore, appuyé contre un des piliers du parterre et sur un de ses genoux. Un scélérat accourt le percer d'un second coup de baïonnette dans l'aine en

disant : « Parbleu ! voilà bien des façons pour mettre un homme comme ça à l'ombre ! » Les soldats, furieux sans savoir pourquoi, chassaient devant eux une foule tremblante et sans armes. Le carnage ne s'arrêta que grâce à l'intrépidité de M. d'Onzembrune, capitaine de dragons, qui se précipita, l'épée à la main, de l'amphithéâtre dans le parterre, et se jeta au devant des grenadiers, à qui imposa son uniforme. Pour prix de son héroïsme, M. d'Onzembrune, après avoir été à minuit demander un asile à Desforges, fut obligé de s'enfuir une heure après pour aller en chercher un plus sûr à Nice.

Telle fut cette soirée atroce, qui laissa des traces profondes dans l'esprit des Marseillais. On a évalué le nombre des blessés à quatre-vingt-dix environ ; peut-être ce chiffre est-il exagéré ; Desforges ne se prononce pas là-dessus (1).

(1) Les événements les plus désastreux sont quelquefois accompagnés de circonstances burlesques ; en voici un exemple. Un bon capitaine hollandais qui de sa vie n'était allé à la comédie, y vint ce jour-là pour son malheur. Ne se faisant aucune idée d'une chose qu'il n'avait jamais vue, il croyait que tout le tumulte auquel il assistait était la comédie elle-même ; et il ne sortit de son erreur qu'au moment où il reçut un coup de feu qui lui cassa la cuisse. Il mourut dans la nuit, jurant, maugréant, et ne cessant de dire que s'il avait pu croire que tout ce train était sérieux, il aurait tué au moins une douzaine de ces forcenés.

Je reviens à mon récit. Peut-être le lecteur a-t-il souvenance d'une certaine demoiselle Camille, à laquelle notre héros avait bénévolement signé une promesse de mariage, un soir qu'il était tard et qu'il ne se souciait que médiocrement de rentrer chez lui. Il faut croire que les parents de la demoiselle avaient pris cette promesse très au sérieux, car dans un voyage que Desforges fit à Paris il se vit fort vivement inquiété pour ce que sa mémoire ne lui rappelait que comme une bagatelle. Néanmoins il n'y eut aucun moyen de faire entendre raison à ce mauvais sujet, qui ne se fit pas même un scrupule de rosser le père de mademoiselle Camille, pour lui apprendre à le laisser en repos. Ce dernier argument produisit son effet : Choudard-Desforges ne fut plus disputé au célibat, et, comme il avait fait rire M. de Sartine, il lui fut permis de partir pour Nantes, où l'attendait un brillant engagement.

Mais cette dernière aventure avait apparemment éveillé en lui certaines idées de moralité et d'ordre, car, une fois à Nantes, il se maria réellement et publiquement, à la grande satisfaction de bien des époux. Quatorze ans et trois mois, un bel œil bleu, une bouche si petite que l'envie essayait de lui en faire un défaut, des lèvres fraîches, des dents de perles qui laissaient passage à un sourire charmant, un menton rond

et potelé, les plus superbes cheveux blonds qu'il soit possible de voir, telle était Angélique Erbennert, telle était celle que Desforges avait choisie pour femme. Elle jouait les amoureuses et les ingénues dans l'opéra-bouffon et dans la comédie. Cette union, toute fortunée à son aurore, devait plus tard avoir des nuages, par suite du caractère ombrageux et jaloux de la jeune Angélique, à laquelle il arriva de tomber à coups de canne sur une ancienne maîtresse de son mari.

C'est à cette époque, — 24 octobre 1775, — que les bonnes fortunes semblent commencer à abandonner Desforges ; c'est à cette époque que, par manière de compensation, il se ressouvient de la poésie, cette ancienne compagne de sa jeune pauvreté. La poésie, qui ne garde pas rancune à ses amants infidèles, revint vers le *Colin en chef* du théâtre de Nantes et le consola le mieux qu'elle put des bourrasques conjugales. Il avait alors trente ans. Il se reprit à rimer comme au temps où il n'en avait que dix-huit et où il ne possédait pour toute fortune que l'habit en peluche bleue de son grand-père. Malheureusement sa femme était un peu comme la femme d'Adam Billaut, qui prenait les neuf Muses pour les neuf maîtresses de son mari. Que de fois il lui fallut redescendre de son Olympe pour se mêler aux discussions les plus prosaïques et aux tracasseries les moins justifiées. Mais, hélas ! ainsi finissent la plupart

des hommes à bonnes fortunes ; la dernière femme est celle qui venge toutes les autres. Cinq années s'écoulèrent de la sorte, cinq années de purgatoire, au bout desquelles, après avoir parcouru la moitié de l'Europe et avoir été attaché trois ans au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, Desforges revint se fixer pour toujours à Paris, *traînant l'aile et tirant du pied.*

V

Un soir que sa femme Angélique avait déchaîné sur lui tous les autans de l'hyménée, Desforges s'assit tristement devant sa modeste table de travail, et écrivit son chef-d'œuvre, *la Femme jalouse*, chef-d'œuvre de chagrin et d'amertume. Cette comédie, — il avait appelé cela une comédie! — eut un succès considérable de pleurs et de sanglots. Desforges la dédia à son véritable père, le docteur Petit, qui ne l'avait jamais quitté de vue. Ce fut le commencement de sa réputation littéraire, car nous croyons inutile de parler de ses premiers essais, représentés tant en province qu'à Paris. D'ailleurs, nous nous mettrons tout de suite à l'aise avec le lecteur en déclarant que nous n'avons affaire ici qu'à un écrivain du deuxième et même du troisième ordre.

La Femme jalouse, qui, de la Comédie-Italienne passa au répertoire du Théâtre-Français, se joue encore de loin en loin, et est écoutée avec faveur. Voici, sur

cette pièce, l'opinion de la Harpe, que l'on ne peut accuser d'indulgence à l'égard des auteurs de son siècle : « C'est un drame où IL Y A quelque intérêt, ce n'est pas une bonne comédie. IL Y A dans le sujet un vice radical : la jalousie de la femme est fondée sur des apparences si fortes et si bien justifiées, qu'IL N'Y A PAS moyen de lui en faire un reproche. Ainsi le but moral est manqué ; mais ces apparences produisent des situations qui ont de l'effet au théâtre. Le style est naturel et facile, sans déclamation, sans écarts et sans jargon ; il est vrai qu'IL Y A peu de vers heureux. Les caractères, d'ailleurs, sont dessinés avec vérité, et la pièce marche bien. » Quoique écrites dans ce mauvais style qui est particulier à l'auteur du *Cours de littérature*, ces lignes résument assez notre opinion personnelle.

J'ignore si ce drame corrigea quelques femmes, mais ce que je sais parfaitement, c'est qu'il ne corrigea pas celle de Desforges. Il l'avait fait débuter aux Italiens et recevoir à quart de part quelques mois après ses débuts. « Superbe femme, talent médiocre, » disent les almanachs du temps. Le seul rôle où elle ait marqué est celui de la comtesse d'Arles dans *Euphrosine et Coradin.*

Acquis désormais tout entier à la littérature, Choudard-Desforges composa et fit représenter, dans l'espace de dix-huit ans, une trentaine de pièces environ. Au nombre des drames que l'on peut citer après *la*

Femme jalouse, n'oublions pas *Tom Jones à Londres*, qui se fait remarquer par d'intéressantes péripéties et une certaine originalité d'allures. Desforges a écrit encore une foule d'opéras-comiques, en compagnie de Grétry, de Philidor, de Jadin ; les principaux sont : *Joconde*, *l'Epreuve villageoise*, *Griselidis*, *l'Amitié au village*, et *Jeanne d'Arc à Orléans*.

De plus, il a, un des premiers, tracé la voie au mélodrame par sa pièce intitulée : *Novogorod sauvée*. Voici un compte-rendu que nous trouvons dans un recueil périodique : « *Novogorod sauvée* est un de ces ouvrages dont le premier effet est horrible et repoussant, et que l'on aime à revoir ensuite, lorsque l'âme, revenue du trouble qu'elle a éprouvé, permet à l'esprit de se familiariser avec eux. Lorsque cette pièce fut donnée à Paris pour la première fois, le second acte jeta les spectateurs dans un état d'anxiété stupide ; on sortit du spectacle en frémissant ; la curiosité amena l'affluence ; insensiblement on s'accoutuma à la voir, et l'espoir d'un dénoûment heureux atténua ce que le nœud pouvait avoir d'atroce... Les costumes ont été exécutés sur les dessins qu'en a fait faire M. Desforges. Cet écrivain a demeuré trois ans à Saint-Pétersbourg ; ainsi, on peut regarder comme un modèle exact ses costumes russes. » (*Costumes et Annales* des grands théâtres de Paris, par M. de Charmois ; année 1788.)

Mais ce qui est vraiment un hasard extraordinaire et joyeux dans son existence semée de récifs conjugaux, c'est cette grande parade du *Sourd ou l'Auberge pleine* qu'il écrivit de verve, en un jour d'ivresse ou d'oubli bien certainement. *Le Sourd*, donné d'abord au théâtre de mademoiselle Montansier, passa ensuite sur le théâtre de la Cité, pour arriver enfin à la Comédie-Française, où il eut sa place à côté du *Médecin malgré lui*. Baptiste cadet, et Brunet plus tard, se sont fait une réputation dans le rôle de *M. Dasnières*, qui est devenu un type comme M. Deschalumeaux et M. Dumolet. Le moment où M. Dasnières dresse son lit sur une table, se fait des rideaux avec la nappe et des draps avec les serviettes, se déshabille, se couche et éteint sa chandelle avec son soulier, ce moment-là, dis-je, étoilé de quolibets grotesques et de calembours triomphants, soulevait des trépignements d'hilarité par toute la salle.

Desforges paraît avoir embrassé franchement les principes révolutionnaires, si l'on en juge du moins par les pièces de circonstance auxquelles sa plume ne se refusa pas : *la Liberté et l'Egalité rendues à la terre*, *Alisbelle, ou les Crimes de la féodalité*, deux opéras composés pour la République, et représentés en 1794. A ces déclamations sans talent nous préférons de beaucoup les innocents coq-à-l'âne de M. Dasnières. Mais que voulez-vous? Sommes-nous bien sûrs que Desforges ne

cherchait point dans la politique une distraction à ses infortunes maritales?

Une fois sur cette pente, il est hors de doute que le pauvre homme ne fût tombé dans le mélodrame le plus sombre. Heureusement pour lui que la loi du divorce fut décrétée, et qu'il fut, comme on le suppose bien, un des premiers à bénéficier de cette loi. Son contentement fut tel, qu'il en composa sur l'heure une comédie intitulée: *les Époux divorcés*, sa dernière comédie. Après quoi il se remaria avec une veuve pour laquelle il *soupirait* depuis longtemps; et le ciel, touché de ses malheurs, lui fit rencontrer dans ce second hymen la paix qu'il avait si vainement cherchée.

Quant à madame Angélique Desforges, elle épousa l'acteur Philippe, des Italiens, qui n'avait pas son pareil dans l'emploi des tyrans et des *tabliers*.

Echappé aux ongles de cette exigeante personne, la galanterie revint à Desforges. Il se mit à évoquer ses souvenirs, et, se consolant avec des fictions de la perte de la réalité, il commença à écrire des romans où, selon son expression, il *sacrifia à l'autel des Grâces*. On sait ce que parler veut dire : sacrifier aux Grâces, pour Pigault-Lebrun, c'était écrire *l'Enfant du carnaval;* pour le général Lasalle, pour Dorvigny, c'était rivaliser d'audace et de grivoiserie. Choudard-Desforges ne resta pas au-dessous de ces modèles.

Au fond des vieux cabinets de lecture, sur les derniers et plus hauts rayons, il existe un ouvrage à peu près délaissé, intitulé *le Poëte*. Ce livre, dont la réputation n'est pas arrivée jusqu'à la génération actuelle, rebute assez unanimement, par son titre, la classe frivole des lecteurs à deux sous le volume. Semblable à un flacon qui, sous une insignifiante étiquette, cache un poison des plus dangereux, *le Poëte* recèle, en ses quatre volumes, tout ce que le libertinage du Directoire enfanta de perfide et de raffiné. Publié pour la première fois en 1798 (4 vol. in-12), sans nom d'auteur, sous la rubrique de Hambourg, il passa presque inaperçu, ne pouvant soutenir la concurrence avec tant d'autres œuvres plus infâmes qui s'étalaient avec impudeur chez les libraires des galeries de bois, au Palais-Royal. La vente s'en opéra cependant de manière à en permettre, l'année suivante, une deuxième édition, en huit volumes in-18, cette fois. Mais, je le répète, le titre, peu fait pour allécher la foule, en a toujours fort heureusement circonscrit le succès.

Ce livre, le premier essai de Desforges dans le roman, renferme, en un cadre évidemment arrangé, les principaux événements de sa vie ; il a le tort très-grave d'y afficher, sous des couleurs souvent scandaleuses, les personnes de sa famille, et particulièrement sa sœur. En cela réside l'écueil ordinaire des faiseurs de mé-

moires et d'autobiographies; ils se modèlent tous sur Jean-Jacques Rousseau et sur *les Confessions*. Qu'ils se mettent donc bien dans la tête, ces imprudents et ces impudents, que ce n'est pas *à cause* de ses défauts que l'on aime Jean-Jacques, mais *malgré* ses défauts, ce qui est bien différent. Or, pris comme œuvre littéraire, le livre de Desforges n'a qu'une valeur absolument relative et toute de curiosité. Son style, d'un abandon inconcevable, ne se relève par aucune qualité réelle. Il fait un abus extravagant des métaphores en usage chez l'école licencieuse : tout est rose, corail, ébène, autel de la volupté, calice, coupe. Un amant n'est plus un amant, c'est un *sacrificateur*, un *athlète;* une amante devient une victime, une prêtresse; ses jambes sont deux colonnes, ses seins deux globes en marbre, en ivoire ou en albâtre; la peau est au moins du satin ou de la neige.

Ce genre de littérature comporte d'ailleurs une uniformité de scènes qui suffirait à le rendre insupportable, s'il n'était odieux. Tout est prévu et bien prévu dans ces rencontres galantes; dès lors l'intérêt s'évanouit, le charme s'envole; il ne reste à la place qu'un appât grossier, bon tout au plus pour les gens qui, comme dit Molière, ont *la forme enfoncée dans la matière.*

Desforges a fait précéder *le Poëte* d'un avertissement en style ambitieux, et dont voici le début :

« L'AUTEUR A SES CONTEMPORAINS. Minuit sonne, le 15 septembre expire, ma cinquante-deuxième année commence. C'était l'époque que j'avais fixée au travail que j'entreprends aujourd'hui. Quand on a vécu un demi-siècle, surtout quand on a beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup senti, on peut parler savamment de la vie et l'on n'a plus grand temps à perdre pour écrire la sienne. »

Malgré ce que nous en avons dit, il serait injuste cependant de contester à ce livre des aspects particuliers, un entrain réel, certains détails de costumes et de lieux, une franchise vraiment engageante, et çà et là quelques figures célèbres assez bien présentées [1].

Je ne sais pas quel parfum de licence il y avait alors dans l'air ; toujours est-il que, non satisfait d'avoir produit *le Poëte,* Desforges lança l'année suivante un ouvrage de la même humeur et de la même longueur, *les Mille et un Souvenirs, ou les Veillées conjugales.* C'était trop se complaire dans cette série de peintures. Voici le raisonnement qu'il faisait à ce propos:

« Un guerrier raconte ses combats, un navigateur ses courses et ses naufrages, un homme sensible ses

[1] La dernière édition du *Poëte* a été essayée en 1819, par M. Émile Babeuf, qui avait annoncé la publication des œuvres complètes de Desforges, en 22 vol. in-12. Cette édition contient un portrait.

peines et ses plaisirs dans la carrière de l'amour. Aucun de ces conteurs n'est dangereux, et tous les trois peuvent être utiles. La carrière d'amour, dont je parle en homme qui l'a parcourue dans toute son étendue, est à la fois un champ de bataille et un océan tempêtueux. Maintenant que je suis dans un port charmant, à l'abri de tous les orages, je crois ne pouvoir mieux employer mon loisir qu'en le consacrant au souvenir de mes innombrables aventures[1]. »

Et ainsi fait-il. *Les Mille et un Souvenirs* sont l'appendice et le complément du *Poëte;* sous le nom de Mélincourt, Desforges raconte à sa seconde femme plusieurs anecdotes tour à tour bouffonnes, amoureuses et tragiques, auxquelles il s'est trouvé mêlé plus ou moins indirectement.

La seule chose dont je sache réellement gré à Desforges, c'est de s'être abstenu de nous raconter ses bonnes fortunes en diligence. Après cela, peut-être n'y a-t-il pas pensé. C'est le seul trait absent de sa littérature, laquelle résume cependant tous les procédés et toutes les rengaines de son temps. Un livre badin n'existait pas alors sans une aventure en diligence; dans la

[1] Je remarque en ce moment que le chevalier de Parny s'appelait également Desforges, de son nom de famille, bien qu'il n'existât aucune autre parenté que celle de l'esprit entre l'auteur de *la Guerre des Dieux* et l'auteur du *Poëte*.

seule légèreté écrite qu'il se soit permise : *le Dernier Chapitre de mon roman*, Charles Nodier lui-même n'a pas manqué de tomber dans ce défaut caractéristique.

Les Mille et un Souvenirs furent suivis de trois autres romans sans aucune valeur; après quoi Desforges cessa complétement d'écrire, ou du moins de faire imprimer. On était en 1800 [1].

[1] Il convient cependant de remarquer qu'avant d'écrire des romans licencieux, Desforges avait essayé de mieux employer son talent. Nous avons en notre possession une lettre adressée par lui au citoyen Grégoire, représentant du peuple, membre du Conseil des Anciens, rue du Colombier, F. G., n° 16; c'est une demande d'emploi :

« 17 Brum. an IV républicain.

» Enfin, mon cher et digne concitoyen, voici le moment où mes espérances peuvent se voir réalisées. On s'occupe sans doute avec chaleur de l'organisation de l'Instruction publique, et il me serait bien doux de pouvoir enfin payer à ma Patrie mon tribut d'utilité dans un genre analogue à mes facultés. Une place de professeur de Poésie est celle qui me conviendrait; et comme il y en a un certain nombre de désignées spécialement pour cet objet, tous mes vœux seraient remplis si je pouvais en obtenir une.

» Veuillez m'indiquer, mon sage ami, la route à tenir dans cette affaire, et ne me refusez pas un suffrage qui ne pourra, d'une part, que m'être très-favorable pour le succès de mes vues, et, de l'autre, m'élever à la hauteur de mon entreprise par le vif désir qu'il m'inspirera de le mériter.

» Un mot de réponse à votre reconnaissant et bien affectionné concitoyen.

DESFORGES.

» F. G. rue de Lille, ci-dev. Bourbon, n° 485. »

Ecriture belle et ferme.

VI

Voyez-vous ce vieillard étendu sur une chaise longue, immobile, sans regard et sans voix, auprès d'une croisée aux rideaux entr'ouverts? Son front penche, couronné de mèches rares et blanches; sa main pend, sèche et abandonnée; quelquefois un tremblement passe dans ses jambes amaigries, et les agite. Une femme est auprès de lui, qui brode en silence et qui le regarde mourir; car cet homme se meurt, il s'en va d'épuisement comme Dorat; mais autour de lui les danseuses ne font point cortége comme autour du poëte décoiffé. Pourtant il fut aussi, lui, un libertin de poudre et d'épée; lui aussi courut les boudoirs, les salons et les chambrettes, laissant un peu de son cœur aux mains de toutes les femmes. Maintenant ce vieillard s'en va,

triste, délaissé, au milieu d'une époque de fanfares et de gloire qu'il ne comprend pas. Le bruit d'une pendule est le seul qui se fasse entendre dans cette chambre remplie de mélancolie.

Quelquefois, lorsque sa pensée se réveille, lorsque son cerveau affaibli sent remonter sa mémoire, il se surprend à murmurer des noms charmants : Manon, Herminie, Louison, Sainte-Agathe, Ursule! Il voit repasser, vagues et confus, les événements des jours anciens ; de vieux airs lui reviennent en tête, tels que celui du *Confiteor;* il se reporte dans cette petite chambre d'auberge où il faisait si beau soleil et où l'on aimait si bien ! Alors un soupir de regret sort de cette poitrine exténuée, une larme qui brûle tombe et se perd dans les rides de cette face morne.

Desforges représente complétement la décadence du XVIIIe siècle. Il est le produit sans ampleur de la Régence, et a en lui le sang mélangé du duc de Richelieu et de madame Michelin. Il est le type accompli d'une société qui se déprave à chaque étage. Il porte très-haut une tête sans cervelle, et il traîne très-bas un cœur généreux. Tous les sentiments ne lui arrivent que sophistiqués par l'impure philosophie de Du Laurens et du curé Meslier ; ce qu'il nomme *sensibilité* n'est que la débauche ; il a cette candeur dans le vice, qui ne voit qu'une faiblesse dans une faute, qu'un oubli

dans un crime. Du reste, beau, brillant, ferrailleur, ainsi que je l'ai montré, tantôt rusé par boutades comme Guzman d'Alfarache, tantôt naïf comme la rue Grénetat. Tels étaient et tels devaient être, en effet, ces bâtards de la Régence, qui tranchaient à la fois sur la bourgeoisie et sur la noblesse. On conçoit que de tels beaux-fils ne pouvaient guère faire autre chose que des comédiens ou des auteurs de deuxième ordre.

Si je me suis plutôt appesanti sur sa vie que sur ses œuvres, c'est que celles-ci découlent évidemment de celle-là, qu'elles en sont le fruit direct, et que, dans presque toutes, l'auteur n'est que l'homme raconté. Sans vouloir faire, à propos de ses romans, un plaidoyer en faveur de la vertu, qui n'en a pas besoin, je n'ai pu m'empêcher de condamner une littérature inutile et absurde. Il faut être ou bien pauvre, ou bien déraisonnable, ou bien corrompu, pour flatter les goûts licencieux d'une époque frappée de vertige. J'aime à me figurer que Desforges n'était que pauvre et étourdi.

Desforges expira le 13 août 1806 [1].

[1] Nous sommes bien tenté de considérer comme un ouvrage posthume de Desforges les *Mémoires d'un vieillard de vingt-cinq ans*, publié sous le nom imaginaire de M. Louis-Julien de Rochemond, à Hambourg, en 1809, 5 vol in-18. C'est tout à fait le style du *Poëte* et des *Mille et un Souvenirs;* ce sont les mêmes procédés de narration, le même genre de tableaux, avec une des-

cription de Nantes, où Desforges a vécu assez longtemps, comme on l'a vu.

Il parait d'ailleurs avoir laissé des manuscrits, à en juger par cette indication du catalogue d'autographes de la bibliothèque Soleinne (appendice au tome troisième) :

Desforges (P.-J.-B. Choudard). — L. A. S., in-4, 12 prairial an VI. Au citoyen Maradan, libraire. Il lui offre un roman intitulé *Kim-Fenin, ou l'Initié, histoire mystérieuse*, et il lui donne le sujet d'une gravure pour le quatrième volume du *Poëte*.

CAZOTTE

I

LES ROSES DE FRAGONARD

En ce temps-là il y avait, dans un des appartements les plus tristes de Paris, — rue Gît-le-Cœur, s'il m'en souvient, — un bonhomme de soixante ans qui s'appelait Fragonard et qui avait été jadis un peintre à la mode, comme Boucher, son maître. Il avait vu poser devant lui, et dans le jour qui lui seyait le mieux, c'est-à-dire aux bougies, toute la France galante, depuis la France de l'Opéra jusqu'à la France de Trianon, les deux confins de la galanterie suprême. Il avait été peintre de sourires exclusivement, — peintre de

S. M. la Grâce, *plus belle encore que la beauté*, selon le dire du poëte; et il avait fait courir tout le long des boudoirs ces guirlandes de petits Amours vêtus à la mode de l'Olympe, qui gèlent et s'écaillent aujourd'hui dans les vitrines du quai Voltaire. Il est vrai qu'alors Fragonard était jeune et joyeux; c'était surtout un garçon de bonne mine, portant le taffetas rose comme les Léandre de la Comédie-Italienne, plus galant que le dernier numéro des *Veillées d'Apollon*, baisant le bout des doigts à la façon des abbés poupins et pirouettant comme un militaire de paravent.

Pendant trente ans et plus, Fragonard vécut de cette vie brillante et douce que le règne de Louis XV faisait à tous les artistes mondains. Il fut grand peintre aussi, lui, dans le sens que le XVIIIe siècle attachait à ce mot, grand peintre à la manière de Baudouin, de Lancret, de Watteau, enchanteurs de ruelles, qui ne regardaient ni aux rubans ni aux fleurs lorsqu'il s'agissait de costumer la Vérité, — pléiade ravissante, que l'on pourrait appeler les *mignons de l'art*. Que n'a-t-il pas dépensé de charme et d'esprit dans ce chemin de la faveur qu'il parcourut d'un pied si léger! Combien de chefs-d'œuvre naquirent sous ce pinceau, fait sans doute de quelques brins arrachés aux ailes de Cupidon! Tous les amateurs connaissent *le Chiffre*

d'amour, le Sacrifice de la rose, la Fontaine, sujets tendres, qui font à peine rêver, qui font toujours sourire. Fragonard inventait cela, j'imagine, dans les soupers galants où on le conviait; et les allégories lui étaient fournies par ces Claudines d'hier, métamorphosées en Éliantes du jour par un coup de la baguette dorée de quelques fermiers généraux.

Fragonard vit de la sorte arriver chez lui la renommée et la richesse, ces deux courtisanes qui s'éprennent si rarement du même homme. Il vécut avec elles en bonne intelligence jusqu'au jour où la Révolution vint faire la part mauvaise à tous ceux qui vivaient de poésie peinte ou écrite, sculptée ou chantée. La Révolution les fit remonter, ceux-là, dans les mansardes d'où ils étaient descendus, en leur disant : « On n'a que faire de vous maintenant; voici venir le temps des choses politiques; restez là. » Imprudent comme tous les beaux-fils prodigues, le peintre n'écouta pas la Révolution. Il crut que les nymphes et les dieux étaient éternels en France, à Paris, sous ce ciel d'un blanc de poudre en été, dans ces hôtels gardés par de si beaux suisses à galons, dans ces cercles où le tournebroche de l'esprit était incessamment monté, dans ces bosquets toujours remplis d'amants, dans ces théâtres toujours remplis d'oisifs. Il crut à l'immortalité du luxe et de l'art, son compère.

Que dire enfin? Il crut aussi un peu à lui-même et à son talent; c'était une faiblesse bien pardonnable chez un homme qui avait été aussi longtemps à la mode que Fragonard. Il continua donc à jeter de tous les côtés ces petits tableaux coquets, ces dessins lavés au bistre, ces scènes d'enchanteresse perdition où l'amour joue le principal rôle; — amour qui badine et par qui on se laisse badiner, flamme d'un quart d'heure qui s'éteindra au bout de cette svelte allée de peupliers, soupirs qui voltigent sur les lèvres à la façon des papillons, jeux de l'esprit et du cœur. O Fragonard! cette fois on passa auprès de vos petits chefs-d'œuvre, non-seulement sans les voir, mais même sans vouloir les voir.

Il s'obstina pourtant. Lorsque le peuple tirait le canon contre les invalides de la Bastille, Fragonard encadrait un *aveu* dans un boudoir lilas, le dernier boudoir de ce temps. Lorsque le peuple massacrait les gardes du corps de Versailles, aux journées des 5 et 6 octobre, Fragonard chiffonnait la houppelande azurée d'un Tircis dansant sur l'herbe au son d'un fluet tambourin. Lutte courageuse, mais désespérée! car nul ne pensait plus à Fragonard. Son monde de marquises et de petits-maîtres, à présent tremblant et retiré, n'avait plus le cœur aux fantaisies galantes de son pinceau. Les danseuses? Elles étaient passées des

bras de la noblesse aux bras du tiers état, qui n'entendait que bien peu de chose aux élégances. Fragonard avait donc l'air de revenir du déluge avec ses tableaux d'un autre âge; peu s'en fallut même qu'on ne le traitât de contre-révolutionnaire.

Il se résigna, à la fin; et quand il se vit bien et dûment oublié, il laissa de côté sa palette, comme font toutes les réputations chagrines qui ne peuvent travailler qu'aux lueurs du triomphe. Là-dessus, la Révolution, — qui n'a rien fait à demi, — lui prit sa fortune, comme elle lui avait pris sa gloire! Au lieu de résister et de se faire emprisonner pour la peine, il se retira, désolé et bourru, au milieu de quelques-uns de ses tableaux, dont il se créa une compagnie, la seule qu'il pût supporter. Ce fut ainsi que l'année 1792 surprit le vieux Fragonard dans une maison renfrognée de la rue Gît-le-Cœur, où il se laissait aller solitairement à la mort et à l'oubli.

— S'ils savaient seulement s'habiller! disait-il quelquefois, les jours qu'il se hasardait à mettre les yeux à sa fenêtre; mais ils ont perdu le grand secret de l'ajustement. Plus de soie, plus de brocart. Ils ont des chapeaux américains, des lévites de drap sombre, des souliers sans rouge au talon. A peine si quelques-uns se font poudrer encore. Les autres vont les cheveux plats et sales. Et le peuple? Ah! le peuple! qui me

rendra mes petites grisettes au corsage fleuri comme une corbeille? Qu'elles étaient jolies, et comme cela valait la peine alors d'être peintre!

Fragonard se lamentait de la sorte ou à peu près, lorsque, le 16 août au matin, comme il contemplait avec tristesse une très-jolie gravure faite d'après son tableau du *Serment d'amour*, il entendit frapper à sa porte d'un doigt timide. Il y avait bien longtemps que l'on n'avait frappé ainsi à la porte de Fragonard. Le vieux peintre sentit aux battements de son cœur que tout n'était pas complétement mort en lui. Il alla ouvrir et vit entrer une jeune personne de seize à dix-sept ans environ; une ample jupe en mousseline blanche, un mantelet noir attaché par un nœud de rubans bleus, un autre nœud semblable dans ses cheveux, composaient toute sa parure. Elle était suivie d'une négresse coiffée d'un madras.

— M. Fragonard? demanda la jeune fille, qui parut un peu surprise de l'aspect mélancolique de cette chambre.

— C'est moi, répondit-il, ébloui de cette apparition charmante; ou plutôt c'était moi... Que voulez-vous à Fragonard, mon enfant, et qui êtes-vous pour vous être souvenue de ce nom, au temps où nous sommes?

La jeune fille détacha le mantelet qui couvrait ses épaules. Ainsi dégagée, sa taille parut dans toute son idéale perfection. Son teint jetait de la lumière, et sa

figure, d'un bel ovale, avait une expression ardente et douce à la fois.

— Je suis la fille de M. Cazotte, dit-elle, et je désire que vous fassiez mon portrait.

Fragonard se ressouvint. Dans les spirituelles compagnies d'autrefois, il lui était arrivé souvent de rencontrer le fantasque auteur du *Diable amoureux*, cet enjoué Cazotte, dont le mérite n'est pas apprécié suffisamment. Il avait causé plusieurs fois avec lui, sur le coin de la cheminée, à l'heure où le poétique rêveur se plaisait à écarter de la meilleure foi du monde un pan du voile de l'avenir. Cela avait suffi pour établir entre eux une liaison, frivole sans doute, mais toutefois durable dans sa frivolité. Fragonard ne pensait jamais à Cazotte sans ressentir un petit frisson; cela venait de quelques prédictions singulières que l'illuminé des salons avait faites au peintre des boudoirs, — tout en le regardant de ce grand œil, bleu et ouvert, qui était bien l'œil d'un illuminé, en effet.

Mais Fragonard ne connaissait pas la fille de Cazotte. En la voyant entrer dans sa pauvre cellule, il avait été tenté de la prendre tout d'abord pour le spectre adoré de madame de Pompadour à quinze ans. Il la fit asseoir, et lui dit d'un accent ému :

— Soyez bien venue, vous, la fête de mes pauvres yeux; soyez bien venue, vous qui me rapportez l'éclat

et la suavité d'un temps que je pleure tous les jours avec égoïsme. Ah! mademoiselle Cazotte, je ne vous attendais pas! Je croyais toute espérance ensevelie pour moi. Savez-vous que voilà deux années que je vis dans cette solitude de la rue Gît-le-Cœur, la rue bien nommée! Soyez bénie, vous qui me revenez avec mes rubans bleus sur votre tête, avec mes roses sur vos joues, avec mes paillettes dans votre regard! Vous êtes la muse de Fragonard autant que la fille de Cazotte!

Il pleurait de joie en disant cela; et, comme elle lui rappela qu'elle était venue pour son portrait :

— Votre portrait? ajouta-t-il, mais ne l'ai-je pas déjà fait cent fois! Ne le voilà-t-il pas là et là, puis encore là (il montrait ses toiles accrochées au mur) : ici Colinette, et plus loin Cydalise; ici Hébé, et à côté Léda? N'êtes-vous pas l'idéal que j'ai toujours poursuivi et quelquefois atteint? Pourquoi voulez-vous que je fasse votre portrait? le voilà tout fait, emportez-le; jamais je n'ai fait mieux.

Et Fragonard, monté sur une chaise, atteignait un merveilleux petit tableau où une jeune fille était représentée attachant un billet doux au cou d'un *chien fidèle*.

Mademoiselle Cazotte, souriant de ce délire, essaya de lui faire comprendre qu'elle désirait être peinte dans une attitude plus conforme à ses projets, car c'était à son père qu'elle destinait ce portrait, à son père

de qui les événements politiques pouvaient un jour la séparer. Fragonard comprit enfin. Mais alors son front s'assombrit et il secoua douloureusement la tête.

— Hélas! je ne sais plus peindre, murmura-t-il; c'est une mauvaise vie pour un homme d'inspiration gracieuse et légère que cette vie de guerre civile! Toujours la fusillade qui vient ébranler les vitres de vos fenêtres! toujours les fureurs de la multitude! Encore ces jours-ci, n'ai-je pas eu la tête brisée par l'écho des mitraillades de la place du Carrousel? Il y a bien longtemps, ma chère demoiselle, que j'ai oublié mon métier; avec l'âge et avec la Révolution, ma main est devenue tremblante comme mon cœur. Je ne suis plus un peintre.

— Monsieur Fragonard... dit la jeune fille, en insistant avec un sourire.

— Vous le voulez donc bien?

— C'est pour mon père.

— Eh bien, répondit-il avec effort, revenez demain: nous essayerons.

Le lendemain, la fille de Cazotte revint dans l'atelier de Fragonard. Il avait acheté une toile de petite dimension sur laquelle il commença à tracer ses premières lignes. Mais tout en jetant les yeux sur son adorable modèle, il s'aperçut que peu à peu ce visage, d'une expression si brillante, s'obscurcissait sous l'em-

pire d'une inquiétude secrète, que ce front limpide s'altérait graduellement, que ce regard radieux se couvrait d'un voile humide. Fragonard, surpris, lui demanda, avec une sollicitude que son âge autorisait, d'où venait cette préoccupation chagrine. Mademoiselle Cazotte lui apprit que son père était compromis dans les événements du 10 août, et que sa correspondance tout entière avait été découverte dans les papiers du secrétaire de l'intendant de la liste civile. Heureusement que Cazotte était en ce moment éloigné de Paris : il habitait, auprès d'Épernay, un petit village dont il était le maire; peut-être y demeurerait-il inaperçu et à l'abri des perquisitions.

— Aussitôt mon portrait achevé, dit-elle, ma mère et moi, ainsi que cette bonne négresse qui nous a accompagnées, nous retournerons le rejoindre, car il doit être bien inquiet!

Fragonard l'avait écoutée avec attention et en frémissant. Il savait que l'orage révolutionnaire franchissait les provinces, et il craignait que la justice du peuple ne regardât pas aux cheveux blancs avant de s'abattre sur une tête proscrite. Néanmoins, il se garda bien de communiquer ses craintes à la jeune fille; il essaya, au contraire, de la rassurer. — Mais le portrait n'avança guère ce jour-là.

Il n'avança guère non plus le 18. Mademoiselle Ca-

zotte, instruite du décret qui ordonnait la formation d'un tribunal criminel, accourut épouvantée dans la maison de la rue Gît-le-Cœur. Des pleurs coulaient sur ses joues; elle essaya de poser cependant. La même désolation opprimait Fragonard.

— Mademoiselle, disait-il, je n'ai jamais peint que la joie et le plaisir; je ne sais pas, je n'ai jamais su peindre les pleurs. De grâce, faites trêve à votre chagrin. Voulez-vous encore des roses autour de vous? j'en sèmerai autant qu'il vous plaira. Mais, par pitié! ne me faites pas peindre ces pleurs!

A travers ces souffrances partagées, le portrait s'acheva cependant. Mademoiselle Cazotte était représentée assise sous un berceau de roses. Les roses avaient toujours enivré Fragonard. Lors de la dernière séance, mademoiselle Cazotte vint chez lui, accompagnée de sa mère, une créole qui avait été parfaitement jolie et qui l'était encore, quoiqu'elle eût de grands enfants. Elle avait cette grâce négligée des femmes de la Martinique, et cet accent nonchalant d'enfance et de caresse. Quelque chose d'étranger se remarquait aussi dans ses vêtements; sa tête était entourée d'une mousseline des Indes, disposée avec un goût infini. La mère et la fille remercièrent avec effusion le vieux peintre, qui ne s'était jamais senti si ému; et, le soir même, elles reprenaient la route de la Champagne.

— Pourvu qu'elles arrivent à temps! soupira Fragonard.

Et serrant avec soin ses pinceaux dans la grande armoire, il ajouta d'un ton de voix fort singulier :

— Elles étaient bien rouges, les roses que j'ai amoncelées autour de cette enfant!

II

UNE MAISON EN CHAMPAGNE

Jacques Cazotte était maire de Pierry, petit village de vignobles à une demi-lieue d'Épernay. Il habitait une grande maison, composée d'un rez-de-chaussée et de mansardes, et flanquée de deux ailes qui n'existent plus. On entrait par une vaste cour entourée d'arbres et coupée par de nombreuses plates-bandes toutes couvertes de plantes de la Martinique apportées et multipliées par madame Cazotte. En haut d'un perron très-élevé, un magnifique perroquet blanc se pavanait sur un juchoir. — Tel était l'aspect extérieur de cette maison, devenue aujourd'hui, après plusieurs possesseurs intermédiaires, la propriété de M. Aubryet, père d'un de nos littérateurs les plus spirituels. Les jardins et le parc qui en dépendent, quoique encore très-beaux assurément, n'ont plus l'étendue d'autrefois.

La maison de Cazotte donnait et donne toujours sur la rue principale de Pierry.

En attendant le retour de sa femme et de sa fille, qu'il avait envoyées à Paris pour s'enquérir de la réalité des périls qu'il courait, Jacques Cazotte, resté seul avec son fils Scévole, passait les jours dans la lecture des livres saints. C'était alors un vieillard de soixante-douze ans, haut de taille, le regard vif et bienveillant, les dents belles. Profondément religieux, il savait, quand il le voulait, redevenir un homme du monde ; et son langage, trempé aux plus pures sources de l'esprit français, charmait les gens de qualité et les gens de science qui le fréquentaient d'habitude. Célèbre par ses visions, plus célèbre par ses romans, et entre autres par le *Diable amoureux*, qui est vraiment un chef-d'œuvre, il ralliait autour de lui l'estime, la curiosité, la tendresse, l'admiration, c'est-à-dire tout ce qu'un homme peut envier pour couronner le déclin de ses ans. C'eût été un heureux vieillard, si, en face des désastres de son pays, il eût pu conserver ce rare et précieux sang-froid, ce calme souverain, qui, dans tous les cas, n'est que le partage de l'égoïsme ou de la philosophie, — deux termes synonymes en temps de révolution. Par malheur, ou plutôt par bonheur (c'est comme on veut l'entendre), Cazotte avait une âme impressionnable, généreusement imbue de l'amour de la

patrie, vibrant à toutes ses gloires et à toutes ses douleurs. Quoique sur le bord de la tombe, il n'avait pu voir s'avancer les faucheurs révolutionnaires sans essayer de les combattre; et de sa plume colorée, toujours jeune, emportée et brillante, il avait aidé au succès du journal de son ami Pouteau, intitulé : *les Folies du mois, journal à deux liards.* Pouteau était secrétaire de M. Arnaud de Laporte, intendant de la liste civile. Il recevait les articles que Cazotte lui envoyait de Pierry.

Cette collaboration, anonyme du reste, comme toutes les collaborations à cette époque, n'aurait pas suffi à compromettre le maire de Pierry, si, après la journée du 10 août, les papiers de la liste civile n'eussent été inventoriés, et si la correspondance tout entière de Cazotte ne fût tombée, comme nous l'avons dit plus haut, entre les mains de ses ennemis politiques. Ces lettres, qu'il avait l'habitude de dicter à sa fille Élisabeth, — lettres excessivement remarquables par la forme, et dont quelques-unes ont été publiées par les journaux d'alors, contenaient l'expression sans voile de ses sentiments royalistes. « O Paris! s'écriait-il, Paris! vaux-tu bien la peine qu'on pleure sur toi! On voit quelquefois, dans le marais le plus infect, des portions de gaz fixé que le soleil dore des plus brillantes couleurs du prisme. Voilà ton image. »

Il appelait les Jacobins les *Jacoquins* et disait : « Nous ne serons malheureusement délivrés de cette vermine que par la vapeur de la poudre à canon. »

Cazotte ignorait cette importante et funeste découverte. Sa fille et sa femme, lorsqu'elles furent de retour à Pierry, tâchèrent de la lui cacher ; mais à leurs embrassements mêlés de larmes, à leurs transes continuelles, surtout à leurs instances pour l'engager à fuir, à s'expatrier, comme faisaient désespérément les derniers serviteurs de la royauté, il devina une partie du danger qui le menaçait.

Mais lui, mû par cette obstination douce des vieillards, il résista à toutes les prières, disant que s'il devait mourir, il voulait mourir en France, à son poste comme un soldat, à son autel comme un prêtre.

Un jour cependant que son fils Scévole s'était joint à sa fille et à sa femme pour le supplier de se rendre à leurs vœux, il parut un instant ébranlé. Ses yeux se promenèrent avec attendrissement sur ces trois fronts baignés de larmes ; ses bras entourèrent ces trois têtes levées vers lui ; son cœur se prit à battre comme à l'heure des grandes décisions. Il allait céder peut-être, lorsque tout à coup, s'arrachant à leurs embrassements, il ouvrit le livre des Machabées, et, comme saisi d'une inspiration sainte, il lut d'une voix assurée et haute ce passage où le vieil Éléazar repousse les propositions de

ceux de ses amis qui veulent le soustraire à la mort.

« Mais lui, considérant ce que demandaient de lui un âge et une vieillesse si vénérables, et ces cheveux blancs qui accompagnaient la grandeur de cœur qui lui était si naturelle, et la vie innocente et sans tache qu'il avait menée depuis sa jeunesse, il répondit : En mourant avec courage, je paraîtrai plus digne de la vieillesse où je suis, et je laisserai aux jeunes gens un exemple de courage et de patience, au lieu de chercher à conserver un petit nombre de jours qui ne valent plus la peine d'être préservés. »

La famille de Cazotte baissa la tête, car il lui semblait être en présence du vieil Éléazar lui-même ; et à partir de ce jour, il ne fut plus question de fuite entre ces quatre croyants, qui tiraient leur règle de conduite des exemples de l'Écriture.

Mais la vie n'était pas heureuse à Pierry. Si petit que fût ce village, si peu d'importance que lui accordassent les dictionnaires géographiques, il renfermait néanmoins assez de mécontents et d'exaltés pour fournir un contingent à la révolte populaire. Cazotte était bienfaisant, mais il était riche ou du moins aisé ; il était honnête homme, mais il aimait le roi et il allait à la messe ; ces torts prévalurent aux yeux de ses administrés, on ne considéra ni son âge ni les services qu'il avait rendus dans ce coin de terre. Dénoncé à Paris,

dénoncé à Pierry, Cazotte ne pouvait éviter son sort. Il attendait le malheur, le malheur ne se fit pas attendre.

Un agent de la Commune, gros homme dont le nom est resté inconnu, fut envoyé à Pierry. Il arriva le matin, suivi de quelques gendarmes et d'un commissaire d'Épernay. Il trouva une maison calme, en fleurs; le perroquet était sur son bâton; la négresse travaillait auprès d'une fenêtre; un petit chien bichon était touché auprès d'elle. L'agent pénétra jusque dans le salon, où étaient réunis Jacques Cazotte, son fils, sa femme et sa fille.

— Reconnaissez-vous ces lettres? demanda-t-il au vieillard.

— Oui, monsieur, répondit celui-ci.

Et apercevant le commissaire d'Épernay, qui cherchait à dissimuler sa présence derrière les gendarmes, il le salua d'un sourire.

— C'est bien, reprit l'agent; vous allez nous suivre, voici le mandat d'arrêt.

— Monsieur! s'écria Élisabeth, c'était moi qui écrivais pour mon père!

— Eh bien, repartit l'agent étonné, je vous arrête avec lui.

C'était là tout ce que demandait la noble fille. La mère sollicita la même faveur, elle lui fut refusée;

l'agent de la Commune n'était pas venu pour faire tant d'heureux !

On parcourut la maison, on saisit tous les papiers. La cour était encombrée de gens du village qui venaient avec une curiosité bête chez les uns, cruelle chez les autres, assister à l'arrestation de leur maire.

Après que les scellés eurent été mis partout, Cazotte, qui avait réuni Élisabeth, Scévole et sa femme dans une suprême et douloureuse étreinte, ordonna à Jacques, son cocher, d'atteler tout de suite les chevaux à la voiture. On partit de Pierry à midi environ, et l'on arriva le lendemain à Paris par la barrière Saint-Martin. Conduits immédiatement à l'hôtel de ville, où se tenaient les séances permanentes du comité de surveillance, le père et la fille, après avoir subi un interrogatoire préalable, furent envoyés à la prison de l'Abbaye-Saint-Germain pour y attendre que leur procès fût instruit.

III

LE TRIBUNAL DU PEUPLE

Il est, dans notre histoire, cinq ou six dates effrayantes qui se dressent, semblables à des poteaux, comme pour indiquer les trébuchements de la civilisation, et qui justifient presque les omissions du père Loriquet. Les 2, 3 et 4 septembre 1792 appartiennent à ces dates particulières devant lesquelles la peinture, le roman et le théâtre reculent épouvantés. Tragédie ignoble, dont les actes ne se passent que dans des cachots à peine éclairés par la torche et par l'acier, l'*expédition des prisons*, comme on l'a appelée honnêtement, est, avec la Saint-Barthélemy, une de nos plus grandes hontes nationales. Vainement ceux qui placent la loi politique au-dessus de la loi morale ont plusieurs fois tenté de présenter ces massacres sous un côté supportable, compréhensible; il y a quelque chose en nous qui repousse jusqu'à la simple atténua-

tion de tels crimes. Là où l'humanité disparaît, le patriotisme n'est plus qu'un exécrable mot.

On sait que la prison de l'Abbaye-Saint-Germain, située rue Sainte-Marguerite, fut la première par laquelle on commença. Après avoir égorgé — sans jugement — dans la cour dite abbatiale, une vingtaine de prêtres, la multitude, prise d'un singulier scrupule, imagina d'établir au greffe de l'Abbaye un *tribunal du peuple*, chargé de donner une apparence de justice à ces sinistres représailles. L'ancien huissier Maillard fut élu président par acclamation ; il s'adjoignit douze individus pris au hasard autour de lui. Deux d'entre eux étaient en tablier et en veste. Quelques-uns des noms de ces juges ont été conservés : le fruitier Rativeau, Bernier l'aubergiste, Bouvier, compagnon chapelier, Poirier. Ils s'assirent à une table sur laquelle on fit apporter, en outre du registre d'écrou, quelques pipes, quelques bouteilles et un seul verre pour tout le monde. C'était le 2 septembre au soir.

Cent trente victimes environ furent livrées aux massacreurs par ce tribunal ; quelques détenus furent réclamés par leur section ; d'autres surent exciter la compassion des juges ou réveiller en eux quelques sentiments d'humanité. C'est à ces ressuscités que nous devons de connaître la physionomie caverneuse du tribunal de l'Abbaye et les semblants de formes judi-

ciaires qui furent employées à l'égard de quelques-uns. — M. Jourgniac de Saint-Méard, particulièrement, a tracé un vif tableau de l'interrogatoire qu'il eut à subir; son *Agonie de trente-huit heures*, qui a eu un nombre incalculable d'éditions, est trop connue pour que nous en détachions quelques passages; il faut d'ailleurs la lire tout entière, en songeant qu'elle fut publiée peu de temps après les journées de septembre, et qu'elle reçut l'approbation de Marat. La relation de l'abbé Sicard et celle de la marquise de Fausse-Lendry jettent également d'horribles lueurs sur ces événements. Nous n'indiquons là et nous ne voulons indiquer que les récits des témoins oculaires, car ce n'est qu'aux témoins oculaires qu'il convient de se fier en ces monstrueuses circonstances.

Pour ces motifs, nous donnerons accueil dans ces pages à une narration très-émouvante de madame d'Hautefeuille (Anna-Marie), rédigée sur les lettres de mademoiselle Cazotte elle-même. On se rappelle les détails de l'arrestation de l'honnête et aimable vieillard. Sa fille avait obtenu la permission d'être enfermée, non avec lui, mais dans la même prison; elle le voyait plusieurs fois par jour. Lorsque arriva l'heure des massacres et que le tribunal populaire se fut installé au greffe, elle se mit aux aguets, écoutant avec anxiété les noms des détenus.

Maillard venait de lire sur le registre d'écrou le nom de Jacques Cazotte.

— Jacques Cazotte !

A ce cri répété deux fois par une voix de stentor, un cri terrible a retenti dans les cloîtres supérieurs.

Une jeune fille descend précipitamment les marches de l'escalier, elle traverse la foule comme un nageur intrépide fend les flots ; elle pousse les uns, elle glisse à travers les autres, se fraye un passage de gré, de force ou d'adresse ; elle arrive, pâle, échevelée, palpitante, au moment où Maillard, après avoir rapidement parcouru l'écrou, venait de dire froidement :

— A la Force !

On sait que c'était l'expression convenue pour désigner les victimes aux assommeurs.

La porte s'ouvrait déjà. Deux assassins ont saisi Cazotte et vont l'entraîner au dehors.

— Mon père ! mon père ! s'écria la jeune fille ; c'est mon père ! Vous n'arriverez à lui qu'après m'avoir percé le cœur.

Et, se précipitant vers lui, de ses bras Élisabeth étreint le vieillard et le tient embrassé, tandis que, sa belle tête tournée vers les bourreaux, elle semble défier leur férocité par un élan sublime.

Ce mouvement imprévu avait rendu les bourreaux

immobiles; ils écoutaient avec surprise et curiosité.

— Voici du nouveau, dit une voix; et du dehors on s'approcha.

Le vieillard regardait sa fille avec un indicible amour, la serrait dans ses bras, baisait ses longs cheveux répandus autour d'elle, et puis levait ses yeux au ciel comme pour le remercier de lui avoir encore permis d'embrasser sa noble fille.

— Ange, lui disait-il, charme de ma vieillesse, ange de mes derniers jours, adieu! Vis pour consoler ta mère; va, va, *Zabeth*, laisse-moi.

— Non, non, je ne te quitte point, et je mourrai là, sur ton sein, si je ne puis te sauver!

Et la jeune fille s'attachait plus étroitement encore à lui, cherchant à le couvrir de son corps.

— C'est un aristocrate! cria Maillard d'une voix enrouée; emmenez-le.

— C'est un vieillard sans force et sans défense! reprit la jeune fille; voyez ses cheveux blancs, vous ne pouvez pas lui faire du mal! Non, non, c'est impossible! Épargnez mon père, mon bon père!

Ici un homme au bonnet rouge baissa son sabre et s'appuya sur la poignée en faisant ployer la lame; il semblait incertain.

Au dehors, les bourreaux s'étaient arrêtés, plusieurs même s'étaient approchés de la porte; ils écoutaient

cette enfant. Les accents de sa voix remuaient leurs cœurs farouches; son appel à des sentiments qui vivaient encore en eux à leur insu les subjuguait. Quand elle eut fini de parler, haletante, épuisée, l'un dit :

— Mais ça m'a l'air de braves gens, ça; pourquoi leur faire du mal ?

Ces mots opérèrent une réaction.

— Le peuple français n'en veut qu'aux méchants et aux traîtres; il respecte les braves gens ! dit l'homme au bonnet rouge; citoyen Maillard, un sauf-conduit pour ce bon vieux et pour sa fille.

— Mais j'ai lu l'écrou, criait toujours Maillard; ce sont des aristocrates endiablés, vous dis-je ! ce sont des conspirateurs !

— Allons donc ! cette jeunesse, ça ne s'occupe pas des affaires; c'est une brave fille qui aime bien son vieux père.

— Eh ! non, s'écria Maillard; si on les écoutait tous, on n'en finirait pas; faites-la remonter et conduisez son père *à la Force*.

— Non ! non !

— Si !

Élisabeth se sentait mourir en voyant renouveler cette sanglante discussion; elle se pressa de nouveau sur son père, qui lui disait :

— Va, va, laisse-moi mourir, retire-toi.

— Jamais ! répondit-elle.

(Les lettres de mademoiselle Cazotte nous apprennent qu'il s'écoula plus de DEUX HEURES dans ces terribles débats!...)

Alors l'homme au bonnet rouge, qui désirait accorder les différents avis :

— Écoutez-moi, petite citoyenne ; pour convaincre le citoyen Maillard du civisme de vos sentiments, venez trinquer au salut de la nation et criez avec moi : Vive la liberté, l'égalité ou la mort !

De sa main sanglante, il lui tendit un verre dans lequel les égorgeurs se désaltéraient chacun à leur tour.

Élisabeth prit le verre :

— Oui, je vais boire, dit-elle en détournant les yeux.

Elle tendit sa main pour qu'on lui versât du vin, mais sans cesser d'entourer son père avec son autre bras, car elle craignait que cette proposition ne fût une ruse pour l'éloigner de lui.

— Allons, reprit l'homme, après avoir versé : Vive la liberté, l'égalité ou la mort !

— Vive la liberté, l'égalité ou la mort! répéta la

pauvre enfant ; et portant le verre à ses lèvres, elle le vida d'un seul trait.

Il y eut une acclamation générale ; les hommes qui l'environnaient s'écrièrent :

— Il faut les porter en triomphe ! Ils méritent les honneurs du triomphe !

Alors tous les spectateurs, hommes et femmes, se mirent sur deux haies ; on apporta deux escabeaux sur lesquels on fit asseoir le père et la fille, et l'on choisit quatre hommes pour les porter. Ceux-ci, les élevant à la hauteur de leurs épaules, les emportèrent hors de la cour de l'Abbaye, aux applaudissements unanimes.

— Place à la vieillesse et à la vertu ! s'écriait l'un.

— Honneur à l'innocence et à la beauté !

Un fiacre venait d'amener de nouveaux prisonniers ; on y fait monter Cazotte et sa fille ; deux hommes montent avec eux, et le cortége se met en marche au trot de deux chevaux, suivi d'une foule qui criait sans relâche :

— Vive la nation ! à bas les aristocrates, les prêtres et les conspirateurs !

Ce fut ainsi qu'on arriva rue Thévenot, où était venue loger madame Cazotte. Elisabeth, jusque-là si courageuse et si forte, tomba évanouie dans les bras de sa mère.

D'affreuses convulsions succédèrent à cet évanouissement, et l'on dut craindre pendant plusieurs jours pour sa vie[1]......

[1] M Michelet, dans l'étrange patois de son *Histoire de la Révolution française* (t. IV), a raconté différemment cette touchante aventure : « Il y avait, dit-il, à l'Abbaye, une fille charmante, mademoiselle Cazotte, qui s'y était enfermée avec son père. Cazotte, le spirituel visionnaire, auteur d'opéras-comiques, *n'en était pas moins* très-aristocrate, et il y avait contre lui et ses fils des preuves écrites très-graves. Il n'y avait pas beaucoup de chances qu'on pût le sauver. Maillard accorda à la jeune demoiselle *la faveur d'assister au jugement et au massacre* (la faveur d'assister au massacre!), de circuler librement. Cette fille courageuse en profita pour capter la faveur des meurtriers ; elle les gagna, les charma, *conquit leur cœur*, et quand son père parut, il ne trouva plus personne qui voulût le tuer. »

Cette manière lâchée de raconter un des plus beaux traits de notre histoire, et cette mauvaise grâce à reconnaître l'héroïsme chez les royalistes, se retrouvent à chaque ligne dans l'historien des écoles.

IV

DERNIER MARTYRE

— Respect à la vieillesse et à l'innocence ! s'étaient écriés, en présence de Cazotte et de sa fille, les tueurs de l'Abbaye. On pouvait croire que c'était aussi la devise de la Commune, lorsqu'un ordre signé Pétion, Panis et Sergent, expédié le 13 septembre, vint arrêter pour la seconde fois Jacques Cazotte, « mis hors de l'Abbaye sans avoir subi son jugement. »

Eh quoi ! la Commune cherche à détourner d'elle tout soupçon de participation aux crimes de septembre, et voilà qu'elle se montre plus féroce que les égorgeurs eux-mêmes : elle fait arrêter de nouveau et emprisonner un septuagénaire devant lequel leurs haches rougies s'étaient abaissées. Le peuple avait acquitté Cazotte ; la Commune le reprit, et le tribunal le reçut des mains de la Commune, donnant ainsi l'exemple de

la violation d'un principe respecté de tous les jurisconsultes. — Croyaient-ils donc, ces juges sans pitié, que les deux heures d'angoisses suprêmes subies par Jacques Cazotte devant le tribunal de Maillard n'étaient pas suffisantes pour expier ses fautes réelles ou prétendues? Il y a dans cet acharnement après un homme en cheveux blancs quelque chose de honteusement cruel qui s'explique à peine; ces raffinements inutiles ne peuvent appartenir qu'à une nation débordée.

Cazotte ne montra point de surprise. Malgré sa récente délivrance, — délivrance presque triomphale, — il avait gardé un pressentiment de sa fin prochaine; témoin le trait suivant :

Après sa sortie de l'Abbaye, ses amis vinrent le féliciter en foule; M. de Saint-Charles fut du nombre.

— Eh bien, vous voilà sauvé, dit-il en l'abordant.

— Je ne crois pas, répondit Cazotte.

— Comment cela?

— Je serai guillotiné sous très-peu de jours.

— Vous plaisantez, dit M. de Saint-Charles, surpris de l'air profondément affecté du vieillard.

— Non, mon ami; sous peu de jours, je mourrai sur l'échafaud.

Et comme on le pressait de questions, il ajouta :

— Un moment avant votre arrivée, il m'a semblé

voir un gendarme qui est venu me chercher de la part de Pétion; j'ai été obligé de le suivre. J'ai paru devant le maire, qui m'a fait conduire à la Conciergerie et de là au tribunal. Mon heure est venue, mon ami, et j'en suis si convaincu, que j'ai mis ordre à mes affaires. Voici des papiers importants pour ma femme; je vous charge de les lui faire tenir et de la consoler.

Naturellement M. de Saint-Charles traita ces pressentiments de rêveries et ne voulut rien entendre. Il quitta Cazotte, persuadé que sa raison avait souffert par suite de l'impression des massacres. Mais lorsqu'il revint quelques jours après, ce fut pour apprendre son arrestation.

Cette fois encore, mais non sans peine, Elisabeth obtint de suivre son père jusqu'au tribunal, qui commença son audience le matin du 24 pour ne la terminer que le lendemain au soir. Une multitude immense, composée en partie de femmes, remplissait l'espace réservé au public; on remarquait aussi quelques-uns des hommes du 2 septembre qui avaient appuyé auprès de Maillard et de ses acolytes la mise en liberté de Jacques Cazotte. Celui-ci avait pour défenseur le célèbre Julienne. Julienne s'est fait beaucoup connaître sous la Révolution; d'importantes causes lui ont été confiées. « Ce n'est, dit l'auteur anonyme d'un petit dictionnaire biographique publié en 1807, ni le talent

de Démosthène, ni celui de Cicéron, ni même celui de Linguet, de Chauveau, de Belard : c'est le sien. Son style est quelquefois obscur, amphigourique, gigantesque, un peu *ivre*, si nous pouvons hasarder l'expression ; son imagination le grise. N'importe ; malgré ses défauts, qu'il fasse imprimer ce qu'il a dit pour arracher à la mort Kolli, Beauvoir et beaucoup d'autres, il obtiendra un rang distingué parmi les gens de lettres. »

— Du courage ! dit Julienne à Cazotte au moment de l'ouverture de l'audience.

Cazotte hocha la tête et répondit, mais de façon qu'Elisabeth ne pût l'entendre :

— Je m'attends à la mort, et je me suis confessé il y a trois jours. Je ne regrette pas la vie, je ne regrette que ma fille.

On l'interrogea sur son nom, sur son âge et sur ses qualités. Après quoi, son défenseur déposa sur le bureau une protestation contre la compétence du tribunal. Cette protestation était fondée sur ce que Jacques Cazotte ayant été acquitté et mis en liberté le 2 septembre par le peuple souverain, on ne pouvait, sans porter atteinte à la souveraineté de ce même peuple, procéder contre Jacques Cazotte à un jugement sur des faits pour lesquels il avait été arrêté et ensuite élargi. C'était de toute évidence. Il fallait respecter les arrêts

des juges populaires ou poursuivre ces mêmes juges, si on ne voulait pas reconnaître leur autorité. « Peuple, tu fais ton devoir ! » Ces paroles fameuses de Billaud-Varennes et la présence de tant de membres de la Commune dans les prisons au moment des massacres ne consacraient-elles pas les tribunaux souverains ? Cependant la Commune était la première aujourd'hui à infirmer les actes de ses représentants ; et quels actes encore ? les actes de clémence ! Elle ne blâmait pas les bourreaux pour avoir tué, elle les blâmait pour avoir fait grâce.

Le tribunal crut devoir ne pas s'arrêter à cette protestation et ordonna qu'il serait passé à la lecture de l'acte d'accusation, daté du 1er septembre, dressé par Fouquier-Tinville et signé par Perdrix, commissaire national. Après l'acte d'accusation, il fut donné connaissance à haute voix de la correspondance intime de Cazotte. Chaque lettre était suivie d'un interrogatoire par le président Laveaux.

Cazotte répondait avec simplicité et avec précision.

La faiblesse de son organe ayant excité les réclamations des jurés et de l'accusateur public, le tribunal ordonna que l'inspecteur de la salle ferait disposer un siége, afin que Cazotte pût être mieux entendu. Au bout d'un quart d'heure environ, il fut placé tout au-

près des jurés, ayant à sa droite sa fille, et à sa gauche son défenseur.

On le questionna beaucoup sur la secte des Illuminés, à laquelle il avait appartenu ; ce fut pourquoi il demanda *si c'était comme visionnaire qu'on lui faisait son procès.* Quelques auteurs ont insinué que Laveaux, qui l'interrogeait, était lui-même un Illuminé de la secte des Martinistes, et que des signes d'intelligence avaient été échangés entre eux dès les premiers mots de l'interrogatoire. Cela ne paraît guère fondé ; car Laveaux posa à Cazotte des questions tellement indiscrètes, qu'on ne comprend pas qu'elles puissent venir d'un frère d'ordre, — à moins toutefois qu'elles ne tendissent à dérouter les profanes. Mais, encore une fois, cela me semble étrange. C'est ainsi qu'il lui demanda les noms de ceux qui l'avaient initié dans la secte des Martinistes.

— Ceux qui m'ont initié, répondit Cazotte, ne sont plus en France ; ce sont des gens qui séjournent peu, étant continuellement en voyage pour faire les réceptions. Je sais seulement qu'un de ceux qui m'ont reçu était il y a cinq ans en Angleterre.

Lorsqu'on arriva à la question religieuse, Cazotte établit qu'il allait régulièrement à la messe du curé constitutionnel de Pierry.

— Il est singulier, dit le président, que vous alliez

à la messe d'un prêtre auquel vous ne croyez pas.

— Je le fais pour l'exemple, répondit Cazotte, et en ma qualité de maire de Pierry. Il est vrai que je ne reconnais pas le curé constitutionnel ; mais Judas était à la suite de Jésus-Christ et faisait des miracles comme les autres apôtres.

Un autre mot qui causa diverses sensations chez les auditeurs, ce fut celui-ci :

— Qu'entendez-vous, demanda le président, par ces mots : *fanatisme* et *brigandages*, souvent répétés dans vos lettres?

— J'entends par fanatisme l'exaltation qui règne dans tous les partis. Il y a fanatisme dans la liberté quand on passe par-dessus toute considération humaine.

On lui demanda encore des choses singulières; par exemple, *ce qu'il pensait de Louis XVI pendant les travaux de la constitution.*

— Je le regarde, répondit-il, comme ayant été forcé dans tout ce qu'il a fait; mais je ne peux dire s'il a fait bien ou mal, attendu que je ne suis pas juge du roi.

— Il est bien évident, dit le président, que vous étiez en correspondance avec les ennemis du dehors, puisque vous assuriez que dans trente-quatre jours juste la France serait envahie. Pourriez-vous dire quel

était le nom de cet officier général qui, entre autres, vous avait si bien instruit ?

— Me croyez-vous assez lâche pour être le dénonciateur de quelqu'un ? Dussé-je obtenir le prolongement de mes vieux jours, jamais je ne consentirai à une pareille infamie !

Après quelques autres interrogations, Laveaux, qu'embarrassaient quelquefois les réponses du vieillard et qu'attendrissaient aussi les regards suppliants de la jeune fille, dit à Cazotte :

— Vous êtes peut-être fatigué ; le tribunal est prêt à vous accorder le temps nécessaire pour prendre du repos ou quelque rafraîchissement.

— Merci, répliqua Cazotte ; je suis très-sensible à l'attention du tribunal, mais je suis dans le cas de soutenir les débats, grâce à la fièvre qui me tient en ce moment. D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, plus tôt le procès sera terminé, plus tôt j'en serai quitte... ainsi que messieurs les jurés et les juges.

Le procès continua donc.

Une de ses parentes se trouvait désignée dans la correspondance avec Pouteau ; le président l'interpella de déclarer le nom de cette parente.

— Dans l'état où je me trouve, répondit le vieillard, je serais bien fâché d'y entraîner ma famille.

— Dites-nous du moins ce que vous avez entendu

par ces mots d'une de vos lettres : « Voilà une occasion que le roi doit saisir : il faut qu'il serre les pouces au maire Pétion et le force à découvrir les fabricants de piques et ceux qui les soldent. »

— Les lettres que je recevais m'informaient alors qu'il se fabriquait à Paris cent mille piques. Je ne vis là-dedans qu'un projet de tourner ces armes contre la garde nationale, qui suffisait pour le service et le maintien de la tranquillité publique ; ces craintes m'étaient transmises par un ami dont les intentions ne m'étaient pas suspectes. Il se peut que j'aie été mal informé, mais ce n'est pas ma faute.

Lorsque la liste des lettres fut épuisée, — il y en avait une trentaine, — et que les débats furent clos, l'accusateur Réal se leva. Il parla longuement de la bonté, de la franchise et de l'énergie du peuple depuis la Révolution, des trahisons et des crimes de la cour, de la perfidie des grands. Il analysa les charges qui pesaient sur l'accusé, et, s'adressant à lui :

— Pourquoi faut-il que j'aie à vous trouver coupable après soixante-douze années de loyauté et de vertu? Pourquoi faut-il que les deux années qui les ont suivies aient été employées à méditer des projets d'autant plus criminels qu'ils tendaient à rétablir le despotisme et la tyrannie, en renversant la liberté de votre pays? La vie que vous meniez à Pierry (il y avait trente-deux ans que

Cazotte s'y était retiré) retraçait les mœurs patriarcales ; chéri des habitants, que vous aviez vus naître, vous vous occupiez de leur bonheur. Pourquoi faut-il que vous ayez conspiré contre la liberté de votre pays? Il ne suffit pas d'avoir été bon fils, bon époux et bon père, il faut surtout être bon citoyen.

« Pendant ce discours, qui dura une heure entière, raconte Desessarts, les yeux de Cazotte ne cessèrent pas un instant d'être fixés sur l'accusateur public; mais on y cherchait en vain quelque signe d'agitation et de trouble : l'impassibilité la plus profonde y était peinte. Il n'en était pas ainsi de sa fille, dont les alarmes semblaient recevoir toutes les impressions du discours de Réal, et s'aggraver ou s'adoucir en proportion des sentiments qu'il exprimait ; lorsqu'elle entendit ses conclusions terribles, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Son père lui adressa quelques mots à voix basse qui parurent la calmer. »

Ce fut alors que Julienne commença sa défense. Il fut éloquent et sensible, il émut l'auditoire par l'exposé touchant de la vie privée de l'accusé ; il retraça l'affreuse nuit du 2 septembre, — et il demanda si un homme à qui il ne restait plus que quelques jours à exister auprès de ses semblables n'était pas digne de trouver grâce aux yeux de la justice après avoir passé par des épreuves si cruelles ; si celui dont les cheveux

blancs avaient pu fléchir des assassins ne devait pas trouver quelque indulgence auprès des magistrats qu'inspirait l'humanité.

Cette plaidoirie tira des pleurs de toute l'assemblée ; Jacques Cazotte fut peut-être le seul dont elle ne put réussir à entamer le sang-froid presque divin. Sa fille reprit quelque courage en s'apercevant de l'effet produit par les paroles de Julienne. Avant la délibération des jurés, le président demanda à Cazotte s'il n'avait rien à ajouter. Cazotte argua en peu de mots des mêmes moyens présentés par la défense : — *Non bis in idem!* dit-il ; on ne peut être jugé deux fois pour le même fait ; j'ai été acquitté par jugement du peuple.

C'était l'heure où le sort du malheureux vieillard allait être décidé. On fit retirer Élisabeth de la salle d'audience et on la conduisit dans une des chambres de la Conciergerie, en l'assurant que son père viendrait bientôt l'y rejoindre. Hélas ! elle l'avait vu pour la dernière fois. Reconnu coupable sur la déclaration des jurés, après vingt-sept heures d'audience, Jacques Cazotte fut condamné à la peine de mort. En entendant cet arrêt qui prenait sa tête et confisquait ses biens (d'après la loi du 30 août), il se retourna machinalement comme pour bien s'assurer que sa fille n'était pas là ; — ce fut le seul moment où l'on remarqua en

lui quelque inquiétude ; — mais ne la voyant point, la sérénité reparut sur son front.

— Je sais, murmura-t-il, que dans l'état des choses, je mérite la mort. La loi est sévère, mais je la trouve juste.

La parole appartenait au président Laveaux ; il en usa pour prononcer la plus emphatique des exhortations.

— Faible jouet de la vieillesse ! s'écria-t-il, victime infortunée des préjugés, d'une vie passée dans l'esclavage ! toi dont le cœur ne fut pas assez grand pour sentir le prix d'une liberté sainte, mais qui as prouvé, par ta sécurité dans les débats, que tu savais sacrifier jusqu'à ton existence pour le soutien de ton opinion, écoute les dernières paroles de tes juges ! puissent-elles verser dans ton âme le baume précieux des consolations ! puissent-elles, en te déterminant à plaindre le sort de ceux qui viennent de te condamner, t'inspirer cette stoïcité qui doit présider à tes derniers instants, et te pénétrer du respect que la loi nous impose à nous-mêmes !... Tes pairs t'ont entendu, tes pairs t'ont condamné ; mais au moins leur jugement fut pur comme leur conscience ; au moins aucun intérêt personnel ne vint troubler leur décision par le souvenir déchirant du remords ; va, reprends ton courage, rassemble tes forces ; envisage sans crainte le trépas ; songe qu'il n'a pas droit de

t'étonner ; ce n'est pas un instant qui doit effrayer un homme tel que toi.

A ces mots : *Envisage sans crainte le trépas,* Cazotte, sur qui ce discours n'avait paru produire aucune impression, leva les mains vers le ciel et sourit avec béatitude.

Laveaux continua :

— Mais, avant de te séparer de la vie, avant de payer à la loi le tribut de tes conspirations, regarde l'attitude imposante de la France, dans le sein de laquelle tu ne craignais pas d'appeler à grands cris l'ennemi... que dis-je?... l'esclave salarié. Vois ton ancienne patrie opposer aux attaques de ses vils détracteurs autant de courage que tu lui as supposé de lâcheté. Si la loi eût pu prévoir qu'elle aurait à prononcer contre un coupable tel que toi, par considération pour tes vieux ans, elle ne t'eût pas imposé d'autre peine ; mais rassure-toi : si elle est sévère quand elle poursuit, quand elle a prononcé le glaive tombe bientôt de ses mains. Elle gémit même sur la perte de ceux qui voulaient la déchirer. Ce qu'elle a fait pour les coupables en général, elle le fait particulièrement pour toi. Regarde-la verser des larmes sur ces cheveux blancs, qu'elle a cru devoir respecter jusqu'au moment de ta condamnation ; que ce spectacle porte en toi le repentir ; qu'il t'engage, vieillard mal-

heureux, à profiter du moment qui te sépare encore de la mort, pour effacer jusqu'aux moindres traces de tes complots par un regret justement senti ! Encore un mot : tu fus homme, chrétien, philosophe, *initié;* sache mourir en homme, sache mourir en chrétien; c'est tout ce que ton pays peut encore attendre de toi.

On était dans la soirée du 25 septembre.

Cazotte fut reconduit à la Conciergerie, où bientôt l'exécuteur se présenta pour lui couper les cheveux, qu'il avait abondants et flottants. — Je vous recommande, dit Cazotte, de les couper le plus près de la tête qu'il vous sera possible et de les remettre à ma fille.

Ensuite il passa une heure avec un prêtre.

Puis il demanda une plume et de l'encre, et il écrivit ces mots : « Ma femme, mes enfants, ne me pleurez pas, ne m'oubliez pas ; mais souvenez-vous de ne jamais offenser Dieu. »

Le *Moniteur*, qui rendit compte dans les plus grands détails (numéro du 30 septembre) de l'exécution, commence son récit en termes officiellement indignés : « Le glaive vient encore d'abattre une tête conspiratrice. Un vieillard de soixante-quatorze ans tramait sur le bord de sa tombe la perte et l'asservissement de sa patrie. Le ciel était aussi du complot, si on veut

l'en croire; c'est au nom du ciel et pour la cause du despotisme que Jacques Cazotte entretenait une correspondance avec les émigrés et des relations avec le secrétaire d'Arnaud de Laporte, intendant de la liste civile! » Après cette froide raillerie, le journal-girouette est forcé d'ajouter que « l'inaltérable sang-froid qu'il a conservé jusque sur l'échafaud, ses cheveux blancs, et plus encore les larmes de sa fille, qui ne l'a point quitté, ont intéressé la sensibilité de ceux qui les ont vus. »

Il paraît que la voiture qui conduisait Cazotte s'arrêta deux fois avant de sortir de la cour du Palais; on raconte qu'il tournait ses regards vers le peuple dont elle était remplie, et qu'il semblait vouloir lui parler. Même à un certain moment, il se fit un grand silence, qui fut rompu tout à coup par ce cri unanime : — Vive la nation! « On ne peut guère que deviner les motifs de cette circonstance, écrit le *Moniteur;* peut-être que M. Cazotte, qui avait éprouvé combien la vieillesse et le respect qu'elle inspire ont de pouvoir sur la pitié du peuple, nourrissait l'espoir de l'intéresser de nouveau en sa faveur et de pouvoir échapper à la mort. Mais cette fois le peuple partagea l'impassibilité de la loi et ne fit aucun mouvement pour arrêter l'exécution de l'arrêt qu'elle venait de prononcer. »

Ajoutons qu'en marchant au supplice, Cazotte tint presque constamment ses yeux levés vers le ciel; toutefois on le vit sourire en apercevant l'échafaud, et c'est là sans doute ce qui fit penser à quelques personnes qu'il était tombé en enfance. Cette erreur n'a pas besoin d'être combattue : Cazotte conserva jusqu'au dernier moment son habituelle sérénité. Avant de livrer sa tête à l'exécuteur, il s'adressa à la foule de la place du Carrousel et d'un ton de voix qu'il s'efforça d'élever :

— Je meurs comme j'ai vécu, cria-t-il, fidèle à Dieu et à mon roi !

Ainsi fut guillotiné, à sept heures du soir, celui que le *Patriote français* devait appeler le *Marat du royalisme*, — horrible injure à laquelle ne s'attendait pas ce juste et ce martyr !

Quelques mots sur sa fille sont devenus indispensables au complément de cette douloureuse trilogie dont nous avons déroulé les actes en Champagne, au fond des cachots et devant le tribunal du 17 août. Élisabeth Cazotte, entraînée hors de la Conciergerie par des amis de son père, vécut longtemps dans les larmes et dans l'isolement. En 1800, elle épousa M. de Plas, qu'elle avait autrefois connu à Épernay. Mais le bonheur ne devait pas longtemps cou-

ronner de son auréole le front de cette noble femme. Un an après son mariage, elle mourut dans les douleurs de l'enfantement, laissant une mémoire bénie.

Ce récit a été publié pour la première fois, il y a dix ans, dans un journal de Paris. A cette époque, le fils de Cazotte écrivit à l'auteur une lettre qui se termine par ces mots :

« En conservant au vénérable Cazotte et à son héroïque fille leur touchant caractère, M Monselet s'est acquis des droits à la gratitude du fils aîné de Jacques et des enfants dont sa vieillesse est entourée. *Signé :* Jacques-Scévole Cazotte, rue du Cherche-Midi, 44. »

De tels témoignages sont la meilleure récompense de l'écrivain, auquel ils apportent la confirmation d'un travail accompli avec conscience ; et c'est pour lui un grand bonheur que de se voir rendre par les fils la sympathie qu'il a vouée aux pères.

LES DIAMANTS DU GARDE-MEUBLE

Les massacreurs de septembre, en exerçant leur fureur dans les prisons de Paris, avaient épargné la tourbe entraînée par la misère ou par la perversité. Les nobles et les prêtres ayant eu le terrible privilége d'assouvir leur soif sanguinaire, on avait laissé passer entre les réseaux de l'accusation un grand nombre de détenus ordinaires, considérés comme du menu fretin.

N'ayant plus le pain de la prison, et jouissant d'une liberté complète, tant la police était occupée alors à déjouer exclusivement les attentats contre-révolutionnaires, ces fils adoptifs de la potence cherchaient quelque grande occasion de signaler leur adresse et

d'asseoir leur fortune. Sous le calme des verrous, plusieurs hommes d'un vrai mérite en ce genre s'étaient rencontrés et liés d'amitié. Rendus à des loisirs dangereux, ils discutèrent ensemble l'opportunité de diverses tentatives; ce groupe de malfaiteurs comptait parmi ses fortes têtes deux meneurs inventifs et résolus : l'un Joseph Douligny, originaire de Brescia (Italie), âgé de vingt-trois ans; l'autre Jean-Jacques Chambon, né à Saint-Germain-en-Laye, âgé de vingt-six ans, et ancien valet de la maison Rohan-Rochefort.

Un jour ces deux amis, dignes l'un de l'autre, entendirent dans un café du faubourg Saint-Honoré une conversation qui leur fit naître la pensée d'un vol gigantesque.

— Je vous le répète, moi, disait un petit vieillard à deux habitués qui méditaient avec lui chaque ligne d'une gazette, ce ministre Roland est un pauvre homme, qui cache sous des dehors d'austérité un cœur accessible aux plus sottes faiblesses; il tolère dans sa maison de véritables scandales, et sous prétexte qu'il aime sa femme, il se croit forcé de protéger les gens dont elle s'entoure. Il n'y a pas un poste qui ne soit occupé par un des favoris de la citoyenne Roland; jusqu'à cette place de conservateur du Garde-Meuble qui vient d'être donnée à l'un de ces mendiants!

— Oh! oh! quelle colère! répondit l'un des cau-

seurs en souriant; on voit bien que tu avais songé à demander pour toi-même cette petite position.

— Pour moi! reprit le vieillard mécontent; je n'ai jamais demandé aucune faveur, c'est pour cela que je suis indigné contre le conservateur du Garde-Meuble, un homme qui monte à cheval et qui apprend à danser; qui n'est jamais, ni jour ni nuit, occupé des devoirs de sa charge. Les trésors qui lui sont confiés peuvent devenir la proie de quelque filou entreprenant; on n'aurait qu'à escalader une fenêtre, et tout serait dit.

— Tout beau! mais les surveillants?

— Ils imitent leur chef, et vont s'enivrer aux barrières...

Chambon et Douligny avaient écouté; et la même cause avait produit chez eux le même effet; ils échangèrent un regard, et ce regard contenait à lui seul tout un projet d'une audace extrême. Ils se levèrent tranquilles comme des bourgeois qui vont porter le reste de leur sucre à leurs enfants; mais à peine furent-ils dans la rue qu'ils se frottèrent le nez. Les diplomates habiles entendent avant qu'on leur ait parlé, il en est de même des voleurs émérites : ils se dirigèrent immédiatement vers la place de la Révolution, afin de reconnaître le monument contre lequel ils méditaient une attaque.

Particulièrement réservé aux richesses inhérentes à la couronne de France, telles que joyaux du vieux temps, cadeaux des nations étrangères, présents des seigneurs du royaume, le Garde-Meuble contenait des objets d'une valeur inappréciable ; on les avait rangés dans trois salles et symétriquement enfermés dans des armoires ; le public était admis à les visiter tous les mardis. On y voyait les armures des anciens rois et paladins, notamment celles de Henri II, de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, de Philippe de Valois, de Casimir de Pologne ; et la plus admirable par le fini du travail, celle que François Ier portait à la bataille de Pavie.

A côté de ces souvenirs presque vivants de l'ancienne splendeur royale, on remarquait, sombre et menaçant, l'espadon que le pape Paul V portait lorsqu'il fit la guerre aux Vénitiens ; cette arme, longue de cinq pieds, se montrait, orgueilleuse, à côté de deux bonnes petites épées du grand Henri. Deux canons damasquinés en argent, montés sur leur affût, représentaient la vanité du roi de Siam. — Dépôt plus précieux encore, les diamants de la couronne, contenus dans différentes caisses, étaient placés dans les armoires du Garde-Meuble. Le *Régent*, le *Sanci* et le *Hochet du Dauphin*, formaient les trois astres principaux de ce groupe d'étoiles. Des tapisseries, des chefs-d'œuvre

d'art en or et en argent, disposés dans les salles, représentaient également une valeur de plusieurs millions.

Douligny et Chambon n'ignoraient pas ces détails : aussi furent-ils pris de fièvre en voyant qu'un tel vol n'était pas impossible. Les poteaux des lanternes s'élevaient assez près du mur et assez haut pour faciliter l'escalade par l'une des fenêtres ; il n'y avait pas le moindre corps de garde duquel on eût à se méfier ; seulement cette équipée nécessitait le concours de quelques amis. Le premier auquel ils firent part de leur audacieux projet fut un nommé Claude-Melchior Cottet, dit le *Petit-Chasseur,* qui les exhorta à réunir l'élite de la bande, c'est-à-dire neuf de leurs camarades connus pour leur adresse et leur courage.

D'après l'interrogatoire de cet homme et d'après la déposition de plusieurs témoins au procès, il paraît démontré que le premier assaut tenté contre le Garde-Meuble, dans la nuit du 15 au 16 septembre, ne rapporta aux douze associés qu'une parfaite connaissance des lieux. Ils ne purent, vu leur petit nombre et le manque absolu de pinces et de lanternes, pénétrer par la voie qui leur avait semblé praticable ; à peine leur fut-il permis de s'introduire dans un pauvre petit cabinet où ils dérobèrent des pierreries de faible valeur. La partie fut remise à la nuit suivante ; mais cette fois Douligny et Chambon décidèrent qu'il fallait convo-

quer le ban et l'arrière-ban de leurs troupes. Afin de procéder par des ruses de haute école, quelques fausses patrouilles de gardes nationaux circulant autour du Garde-Meuble pendant que les assaillants se glisseraient vers le trésor, ne leur parurent pas d'une invention trop mesquine.

Il fut en outre convenu entre les douze coquins qu'on s'adjoindrait vingt-cinq à trente filous du second ordre, auquel on promettrait une part du butin; mais afin de n'être pas trahis, on convint de ne les instruire que lorsqu'on serait sur le terrain. On leur ordonna de s'habiller en gardes nationaux et de se pourvoir de fusils ou de sabres. Le rendez-vous était à l'entrée des Champs-Élysées; l'heure était celle de minuit; chacun fut exact.

Chambon et Douligny arrivèrent sur la place, formèrent de ceux qui étaient revêtus de l'uniforme une patrouille chargée de rôder le long des colonnades pour donner à croire aux passants que la police se faisait exactement. Ils placèrent ensuite à toutes les issues des surveillants qui devaient donner l'alarme au moindre danger. Comme les deux chefs traversaient la place après avoir pris toutes leurs précautions, ils trouvèrent, près du piédestal sur lequel avait été la statue de Louis XV, un jeune homme de douze à quatorze ans, qui leur inspira de l'inquiétude. Ils l'abordèrent, l'in-

terrogèrent, et le firent consentir à rester en sentinelle à cet endroit et à pousser des cris pour attirer vers lui les personnes qui lui paraîtraient suspectes. On lui promit une récompense, sans le mettre au fait de l'expédition.

Après toutes ces précautions, Chambon grimpe le long des colonnades, en s'aidant de la corde du réverbère; Douligny le suit, ainsi que plusieurs autres. Avec un diamant, on coupe un carreau que l'on enlève et qui donne la facilité d'ouvrir la croisée par laquelle les voleurs s'introduisent dans les appartements du Garde-Meuble. Une lanterne sourde sert à les guider vers les armoires, que l'on ouvre avec les fausses clefs et les rossignols. On s'empare des boîtes, des coffres, on se les passe de main en main; ceux qui sont au pied de la colonnade les reçoivent de ceux qui sont en haut. Tout à coup, le signal d'alerte se fait entendre. Les voleurs qui sont sur la place s'enfuient; ceux qui sont en haut se laissent glisser le long de la corde du réverbère. Douligny manque la corde, tombe lourdement sur le pavé et y reste étendu. Une véritable patrouille, qui avait aperçu la lumière que la lanterne sourde répandait dans les appartements, avait conçu des soupçons. En s'approchant, elle entend tomber quelque chose, elle court, trouve Douligny, le relève et s'assure de lui. Le commandant de la patrouille, après avoir laissé

la moitié de son monde en dehors, frappe à la porte du Garde-Meuble, se fait ouvrir, et monte aux appartements avec ce qu'il a de soldats. Chambon est saisi au moment où il va s'esquiver ; on le joint à son compagnon et l'on envoie chercher le commissaire.

L'officier public interroge les voleurs, qui, se trouvant pris en flagrant délit et les poches pleines, avouent avec franchise, mais ne dénoncent aucun de leurs compagnons. Au même instant, on ramasse sous la colonnade le beau vase d'or appelé *Présent de la ville de Paris.*

La fausse patrouille, à laquelle la véritable cria : *Qui vive?* n'ayant pas le mot d'ordre, crut prudent d'y répondre par la fuite. Elle se dispersa dans les Champs-Élysées et dans les rues qui y aboutissent. Du nombre des voleurs qui avaient reçu des boîtes de diamants, deux se retirèrent dans l'allée des Veuves, firent une excavation au fond d'un fossé, y enfouirent leur larcin, le recouvrirent de terre et de feuilles, et se retirèrent tranquillement chez eux. Plusieurs autres allèrent déposer leur part chez des recéleurs. Le plus grand nombre se réunit sous le pont Louis XVI, et, après avoir posé un des leurs en sentinelle au-dessus du pont, ils s'assirent en rond. Le plus important de la bande fit déposer au centre les coffres volés ; il en ouvrit un, y prit un diamant qu'il donna à son voisin de droite, en prit un autre pour le suivant, et ainsi de suite. Il avait soin d'en

mettre d'abord un dans sa poche pour lui, et, après avoir fait le tour du cercle, d'en déposer un autre pour le camarade qui était en sentinelle. Lorsqu'un coffre était vidé, on passait à un autre. Il était en train de faire la distribution du dernier, lorsque la sentinelle donna le signal de sauve qui peut. Le distributeur jeta dans la Seine le reste des diamants à distribuer, et chacun s'échappa. Plusieurs répandirent, en fuyant, des brillants qui furent trouvés et ramassés le lendemain par des particuliers.

Averti des graves événements de la nuit, et comprenant quelles insinuations perfides ses ennemis en tireraient contre lui, le ministre Roland se rendit à l'Assemblée vers dix heures du matin et demanda la parole pour une communication urgente.

—Il a été commis, dit-il, cette nuit, un grand attentat. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'en occupe. On a volé au Garde-Meuble les diamants et d'autres effets précieux. Deux personnes ont été arrêtées; leurs réponses dénotent des gens qui ont reçu de l'éducation et qui tenaient à ce qu'on appelait autrefois des personnes au-dessus du commun. J'ai donné des ordres relativement à ce vol.

Les députés frémirent d'indignation; la Montagne fit entendre les grondements de sa colère. Le ministre, en montrant derrière les brouillards de Coblentz l'armée

royaliste attendant les trésors du Garde-Meuble pour s'habiller et se nourrir, évitait parfaitement qu'on songeât au défaut de précautions qui devait retomber sur lui. Quatre députés, Merlin, Thuriot, Laporte et Lapleigne, furent nommés pour être présents à l'information.

La nouvelle de cet attentat remua tous les quartiers de Paris : le rappel fut battu; le ministre de l'intérieur, le maire et le commandant général se réunirent et prirent des mesures pour garder les barrières; jamais on n'avait fait tant d'honneur à de simples bandits; il est vrai que jamais on n'avait vu un vol si considérable. Certaines rues étaient semées de pierreries, de saphirs, d'émeraudes, de topazes, de perles fines. Quelques citoyens honnêtes rapportèrent leurs précieuses trouvailles; mais d'autres patriotes fougueux, qui avaient horreur de tout ce qui provenait de l'ancien tyran, enfouirent leur épave dans leur paillasse ou au fond de leur commode, afin que leurs yeux ne fussent pas souillés par la vue d'un métal impur.

Un pauvre homme, passant dans le faubourg Saint-Martin pour se rendre à son travail, trouva un de ces diamants et se hâta d'aller le restituer aux employés du Garde-Meuble. Trois jeunes enfants furent admis à la barre de l'Assemblée pour y déposer des bijoux que le hasard avait pareillement mis entre leurs mains.

L'Assemblée ordonna que leurs noms seraient inscrits au procès-verbal. Des cassettes furent encore retrouvées au Gros-Caillou, rue Nationale et rue de Florentin. Mais de ces différents traits de probité, le plus éclatant est évidemment celui-ci : un commissaire monte chez la maîtresse d'un des voleurs; sur sa cheminée se trouvait un gobelet rempli d'eau-forte, dans lequel elle avait mis un objet volé, afin d'en séparer l'alliage. Informée de l'arrivée du commissaire, n'ayant plus le temps de cacher le gobelet, elle le lance par la fenêtre. Une vieille mendiante passe quelques minutes après; ses yeux collés sur le pavé rencontrent de petites étoiles qui brillent dans la boue; elle ramasse par curiosité ces étincelles inexplicables pour elle, et, à quelques centaines de pas, elle entre chez un orfévre, qui lui apprend que ce sont des diamants. Aussitôt elle se rend au comité de sa section, dépose sa trouvaille, demande un reçu et va mendier son pain.

Joseph Douligny et Chambon, pris en flagrant délit et surabondamment nantis de pièces de conviction, n'essayèrent pas, comme nous l'avons dit, de nier leur culpabilité; les premiers interrogatoires que leur firent subir les juges sous l'inspiration des immenses conjectures du ministre Roland, durent singulièrement flatter ces coquins (un d'eux, Douligny, était marqué de la lettre V, voleur); pendant quelques jours ils espérè-

rent pouvoir se dire martyrs d'une opinion et victimes de leur courage. Il y a lieu de croire qu'ils eussent immédiatement nommé leurs complices s'ils n'avaient tenu à prolonger l'erreur de la justice. Le jugement rendu contre eux prouve jusqu'à quel point on avait admis les idées de connivence avec les royalistes; nous citons textuellement cet arrêt, qui fut rendu le 23 septembre, après une audience continue de quarante-cinq heures.

« Vu la déclaration du jury de jugement, portant: 1° qu'il a existé un complot formé par les ennemis de la patrie, tendant à enlever de vive force et à main armée les bijoux, diamants et autres objets de prix déposés au Garde-Meuble, pour les faire servir à l'entretien et au secours des ennemis intérieurs et extérieurs conjurés contre elle; 2° que ce complot a été exécuté dans les journées et nuits des 15, 16 et 17 septembre présent mois, et particulièrement dans la nuit du dimanche 16 au lundi 17, par des hommes armés qui ont escaladé le balcon du rez-de-chaussée et premier étage du Garde-Meuble, en ont forcé les croisées, enfoncé les portes des appartements et fracturé les armoires, d'où ils ont enlevé et emporté tous les diamants, pierres fines et bijoux de prix qui y étaient déposés, tandis qu'une troupe de trente à quarante hommes, armés de sabres, poignards et pistolets, faisaient de fausses

patrouilles autour dudit Garde-Meuble, pour protéger et faciliter lesdits vols et enlèvements, lesquels ne se sont dispersés, ainsi que ceux introduits dans l'intérieur, que lorsqu'ils ont aperçu une force publique considérable et que deux d'entre eux étaient arrêtés; 3° que les nommés Joseph Douligny et J.-J. Chambon sont convaincus d'avoir été auteurs, fauteurs, complices, adhérents desdits complots et vols à main armée, et notamment d'avoir, dans la nuit du 16 au 17 de ce mois, sous la protection desdites fausses patrouilles, escaladé le balcon dudit Garde-Meuble, d'en avoir brisé et fracturé les croisées, portes et armoires, à l'aide de limes, marteaux, vilebrequins et autres outils, de s'être introduits dans les appartements et d'y avoir pris une grande quantité de bijoux d'or, de diamants et pierres précieuses dont ils ont été trouvés nantis au moment de l'arrestation; 4° et enfin que, méchamment et à dessein de nuire à la nation, lesdits J. Douligny et J.-J. Chambon se sont rendus coupables de tous lesdits délits, le tribunal, après avoir entendu le commissaire national, condamne lesdits Douligny et Chambon à la peine de mort. »

Sous le coup de cette sentence, leur caractère se produisit à nu : troublés, pâles, ils déclarèrent qu'ils feraient des révélations complètes, si on voulait leur accorder la vie pour récompense. Le tribunal ne sut

comment répondre à cette proposition : le président leur dit que la Convention seule pouvait statuer sur leur demande.

Pendant ce temps, la police, aux aguets, était parvenue à retrouver, très-incomplètes encore, quelques traces des coupables qu'elle cherchait. Un citoyen du nom de Duplain avait déposé au comité de sa section que, le 16 septembre au soir, dans un café de la rue de Rohan, il avait entendu deux hommes se quereller au sujet d'un vol de diamants : l'un reprochait à l'autre sa pusillanimité, qui les avait privés d'une capture importante ; il se consolait néanmoins, espérant, la nuit suivante, réitérer leur prouesse de manière à n'avoir plus rien à désirer. A cette déclaration, le citoyen Duplain ajouta le signalement de l'un des deux hommes, celui qu'il avait pu le mieux voir. On mit des agents en embuscade dans la rue de Rohan, et, le quatrième jour, on y arrêta un personnage dont l'extérieur et la physionomie se rapportaient au signalement donné. Amené au comité de surveillance, cet homme déclara se nommer Badarel et être natif de Turin ; il nia les propos qu'on lui imputait, se récriant sur des doutes aussi injurieux ; mais ayant été fouillé, il fut trouvé détenteur de plusieurs pierres. Alors il avoua que le 15 septembre, deux individus, qu'il ne connaissait pas, l'avaient engagé à se rendre la nuit avec eux sur la place Louis XV,

lui disant qu'il y allait de sa fortune; ils exigèrent simplement qu'il fît le guet pendant un quart d'heure. Ces messieurs étaient si honnêtes qu'il avait cru servir des amoureux et non des voleurs. Ils étaient bientôt revenus auprès de lui, et l'avaient accompagné jusque dans sa chambre, rue de la Mortellerie, près l'hôtel de Sens. Là, que s'était-il passé tandis qu'il avait été chercher des rafraîchissements, il l'ignorait; mais le lendemain, quand il fut seul chez lui, il aperçut des diamants sur la cheminée, et il fut porté à croire qu'il avait été pendant quelques heures le compagnon de deux nababs déguisés.

Cette histoire, richement brodée comme on voit, n'abusa pas un instant les juges instructeurs. Ils mirent Badarel en présence de Douligny et de Chambon; ceux-ci, désireux d'appuyer leur demande en grâce sur des faits, ne firent aucune difficulté de reconnaître Badarel.

— Mon pauvre vieux, lui dit Douligny devant le président du tribunal criminel, il n'y a plus à vouloir rester blanc comme un agneau; nous sommes pris, nous n'avons d'espoir qu'en la clémence des magistrats, et cette clémence est subordonnée à nos aveux, à notre sincérité. Tu es dans un très-mauvais cas; veux-tu obtenir ta grâce d'avance? tu n'as qu'à te rendre avec le citoyen président sous cet arbre des Champs-Élysées

au pied duquel tu as enfoui cette grande cassette. Dès que tu l'auras restituée, tu seras sûr de ne plus avoir affaire à des juges, mais à de vrais amis.

Badarel essaya bien d'envoyer Douligny à tous les diables et de prouver qu'il ne le connaissait pas, mais sa résistance ne put être de longue durée. Douligny l'exhorta si bien, lui fit de telles promesses, qu'enfin ce malheureux consentit à se rendre aux Champs-Élysées avec le président.

Ce transport de justice eut des résultats considérables; les fouilles opérées d'après les indications de Badarel firent découvrir 1,200,000 francs de diamants. La procédure recommença avec plus d'acharnement; les dépositions de Douligny et de Chambon furent jugées si utiles pour éclairer les recherches et confondre les accusés, que le président du tribunal criminel se rendit en personne à la barre de la Convention et y parla en ces termes: — Je crois de mon devoir de prévenir la Convention que, depuis vendredi 21, la première section du tribunal s'est occupée sans désemparer de l'interrogatoire de deux voleurs du Garde-Meuble. Pendant quarante-huit heures ils n'ont voulu donner aucun renseignement; mais hier, lorsque la peine de mort a été prononcée contre eux, ils m'ont fait dire qu'ils avaient à faire des déclarations importantes; ils m'ont demandé ma parole d'honneur que,

pour prix de ces aveux, leur grâce leur serait accordée. Je n'ai pas cru devoir prendre sur moi une pareille promesse; mais je leur ai dit que s'ils me disaient la vérité, je porterais leur demande auprès de la Convention nationale; alors le nommé Douligny m'a révélé toute la trame du complot; il a été confronté avec un de ses co-accusés non jugé; il l'a forcé de déclarer l'endroit où étaient cachés plusieurs des effets volés. Je me suis transporté aux Champs-Élysées, dans l'allée des Veuves; là le co-accusé m'a découvert les endroits où il y avait des objets très-précieux. N'est-il pas important de garder ces deux condamnés pour les confronter encore avec les autres complices? Mais le peuple demande leurs têtes. Que la Convention rende un décret, qu'elle le rende tout de suite; le peuple la respecte, il se tiendra toujours dans la plus complète soumission aux ordres de l'assemblée. »

Ordonner la mort de Douligny et de Chambon, c'eût été tuer deux poules aux œufs d'or; chacune de leurs déclarations, ou plutôt de leurs dénonciations, produisait quelques nouvelles découvertes. La Convention décida qu'il fallait garder ces deux voleurs pour traquer les autres.

L'un des premiers complices dont ils révélèrent le nom fut le malheureux juif Louis Lyre; il n'avait pas aidé à commettre le vol, mais il avait acheté à vil prix

une grande quantité de bijoux. Ce malheureux parlait un français mêlé d'italien qui fit beaucoup rire les juges. Ayant intégralement payé ses petites acquisitions, disait-il, il ne comprenait pas qu'on lui réclamât encore quelque chose. Après s'être égayé de son galimatias, le tribunal le condamna à la peine de mort. On le conduisit au supplice le 13 octobre, à dix heures. Ne concevant pas qu'une spéculation heureuse fût considérée comme un crime, il marcha à la mort avec le courage que donne la paix de la conscience. Monté dans la voiture, seul avec l'exécuteur, il criait d'une voix très-haute et très-libre : — Fife la nazion ! Il voulut parler au peuple ; la cavalerie essaya de s'y opposer, mais alors la canaille qui accompagnait les victimes à l'échafaud était souveraine ; elle accorda la parole au juif.

— Messious, dit-il, ze mours innozent, ze ne zouis point volour, ze pardonne à la loi et à mes zouzes.

Mais vu qu'il se faisait tard, le bourreau le pria de se hâter.

En mesurant leurs dénonciations, et en ne les faisant que peu à peu, Douligny et Chambon espérèrent échapper à la mort, protégés qu'ils étaient maintenant par la Convention. Conformément à ces calculs, ils jetèrent quelques jours après une nouvelle proie à la justice. Ce fut cette fois leur ami Claude-Melchior Cottet, dit *le*

Petit-Chasseur. Arrêté et conduit à la Conciergerie, ce dernier fut convaincu d'avoir été le sergent recruteur des fausses patrouilles. Dans la nuit du 15 au 16 septembre, il s'était rendu en costume de garde national chez le nommé Retour, chez Gallois, dit *Matelot*, et chez Meyran ; il leur avait remis des pistolets destinés à protéger l'entreprise. On lui prouva, en outre, qu'il avait vendu pour 30,000 livres de perles fines. Un témoin, un nommé Joseph Picard, lequel ne tarda pas à changer son rôle de témoin contre celui d'accusé, vint déposer qu'étant encore au lit, un matin, le personnage connu sous le nom de *Petit-Chasseur* s'était rendu chez lui, afin d'acheter une paire de bottes. Le marché conclu avec la femme Picard, l'acheteur l'avait engagée à aller chercher du vin et à lui rapporter en même temps pour six sous d'eau-forte. Cette commission faite, Picard avait vu *le Petit-Chasseur* glisser quelque chose dans cette eau-forte ; mais les commissaires venant au même instant pour l'arrêter, il jeta le tout dans la rue. Alors il fut facile de reconnaître que c'étaient des diamants.

Écrasé par les preuves et par les dépositions, Melchior Cottet fut condamné à la peine de mort. Voyant par quels moyens Douligny et Chambon avaient obtenu un sursis illimité, il imagina d'avoir recours aux mêmes ruses, et, en effet, il livra le nom de quelques com-

plices. Mais on reconnut bientôt qu'il n'avait qu'un but : retarder le jour de son exécution. On refusa de prêter davantage l'oreille à ses déclarations interminables. Arrivé au lieu du supplice, il gagna encore deux heures par une dernière supercherie. Il demanda à se rendre au Garde-Meuble avec un magistrat, disant qu'il y allait de la fortune de la nation. Monté dans les salles, il y resta plus d'une heure et demie à parler de complots imaginaires dont il connaissait, disait-il, tous les secrets. Mais à la fin la foule impatientée refusa d'attendre plus longtemps le spectacle qui avait été promis à sa curiosité sanguinaire. En descendant du Garde-Meuble, *le Petit-Chasseur* eut beau crier : — Citoyens, je ne suis pas coupable ; intercédez pour moi, intercédez pour moi ! — Nul ne fut accessible à la pitié, et la loi reçut son application.

Grâce aux renseignements fournis par Douligny et Chambon, on arrêta successivement leurs principaux complices, qui furent condamnés à la peine capitale. Des femmes et même un enfant, Alexandre, dit *le Petit Cardinal*, se virent impliqués dans cette affaire, qui prit peu à peu une telle dimension, que le député Thuriot, l'un des membres de la commission de surveillance, proposa à la Convention d'autoriser le déplacement du chef du jury, afin que ce dernier allât dans les endroits de la France qu'il croirait néces-

saires, décernât des mandats d'amener, et fît des visites domiciliaires. Cette proposition fut rejetée, parce qu'elle n'assurait pas au procès une marche assez rapide.

S'il faut en croire les révélations de Sergent, consignées dans une lettre datée de Nice en Piémont, du 5 juin 1834, et adressée à la *Revue rétrospective*, ce serait à lui qu'on devrait la découverte des principaux diamants de la couronne. Il raconte que pendant les débats du tribunal criminel, alors qu'il était administrateur de la police, une mulâtresse, habituée de la tribune publique des Jacobins, vint le trouver dans son cabinet. — Que direz-vous, si je vous fais trouver les diamants? Je le puis, en amenant un homme qui a une révélation à vous faire. Je voulais le conduire au comité des recherches de l'assemblée législative, mais il ne veut faire qu'à vous sa déposition; car il vous a, dit-il, une grande obligation, et c'est par reconnaissance qu'il veut que ce soit à vous que la patrie doive d'être rentrée dans la possession de ces richesses. — Amenez-le promptement.

Une heure après, on introduisit dans un des salons du maire, où Sergent se trouvait seul, un quidam vêtu proprement en garde national; il était conduit par la mulâtresse. — Voilà celui dont je vous ai parlé, dit-elle, et elle s'éloigna. — Monsieur l'administrateur, dit

cet homme d'une voix basse, je puis vous faire reprendre tous les diamants de la couronne; mais il me faut votre parole que vous ne me perdrez pas. — Quoi! lorsque vous allez rendre un service aussi important, que devez-vous craindre? ne méritez-vous pas au contraire une récompense? — Je ne puis en avoir d'autre que celle de ma vie. Dans cette affaire, mon nom ne peut être prononcé sans risquer de la perdre. — Parlez, dit Sergent surpris, je vous promets toute ma discrétion. — Vous ne me reconnaissez pas, monsieur? — Non, je ne vous ai pas vu, je crois, avant cet entretien. — Ah! monsieur l'administrateur, donnez-moi votre parole de magistrat que vous ne me livrerez point! — Quel mystère! Révélez, si vous savez quelque chose de ce vol; seriez-vous complice? Je vous sauverai... — Non, monsieur, reprit cet homme, je suis ***, le prisonnier que vous avez visité à la Conciergerie vers la fin du mois d'août, et que vous avez eu la bonté de faire raser sur sa demande; vous savez que j'étais condamné à mort pour fabrication de faux assignats, et que j'attendais alors, quoique sans espoir, l'issue de mon pourvoi en cassation. Les juges populaires de septembre m'ont mis en liberté, mais le tribunal peut me faire reprendre. — Eh bien, soyez tranquille, dit Sergent; voyons, que savez-vous des diamants?

Le quidam entra dans les détails les plus étendus. Une nuit qu'il feignait de dormir, il avait entendu auprès de lui des gens s'entretenir en argot du vol fameux. Il ignorait leurs noms, mais il avait appris que les diamants étaient cachés dans deux mortaises d'une grosse poutre de la charpente du grenier d'une maison de la rue de... — Envoyez-y promptement, ajouta-t-il; ils ne doivent pas être encore enlevés; mais, je vous supplie, ne parlez pas de moi dans vos bureaux.

Le récit contenu dans la lettre de Sergent est plein de trouble et de confusion, surtout à l'endroit des dates; nous avons dû souvent l'élucider. A cette époque de 1834, Sergent, très-avancé en âge, ne commandait plus à sa mémoire; et d'ailleurs il n'était préoccupé, comme Barère, que du soin de sa réhabilitation. Cependant sa version coïncide tout à fait avec le rapport de Vouland, consigné dans *le Moniteur* du 11 décembre : — Votre comité de sûreté générale, dit Vouland, ne cesse de faire des recherches sur les auteurs et complices du vol du Garde-Meuble; il a découvert hier le plus précieux des effets volés : c'est le diamant connu sous le nom de *Pitt* ou *Régent,* qui, dans le dernier inventaire de 1791, fut apprécié douze millions. Pour le cacher, on avait pratiqué, dans une pièce de charpente d'un grenier, un trou d'un pouce

et demi de diamètre. Le voleur et le recéleur sont arrêtés; le diamant, porté au comité de sûreté générale, doit servir de pièce de conviction contre les voleurs. Je vous propose, au nom du comité, de décréter que ce diamant sera transporté à la trésorerie nationale, et que les commissaires de cet établissement seront tenus de le venir recevoir séance tenante. » Ces propositions furent décrétées. Quant à l'homme dont parle Sergent, il fut seulement présenté à Pétion, qui le fit partir pour l'armée, où, sur la recommandation du ministre de la guerre, il entra avec un grade dans un régiment de la ligne. Que devint-il? Nous l'ignorons. Seulement, plus tard, dans un compte rendu du tribunal en date du 26 mars 1795, ayant trait à un procès de faux assignats, on trouve parmi les accusés un nommé Durand, désigné comme étant celui aux indications duquel on doit la découverte du *Régent*. Est-ce l'homme de Sergent? On peut le supposer.

Le sort de ce *Régent* fut assez singulier : au mois d'avril 1796, on l'envoya en Prusse pour servir de cautionnement à un prêt de cinq millions. Retiré ensuite des mains des banquiers, il orna la garde de l'épée consulaire de Bonaparte.

Mais retournons à la procédure du tribunal criminel. Le ministre de l'intérieur s'occupa, lui aussi, avec une grande énergie, de ce prétendu complot; il dut bientôt

s'apercevoir que l'esprit politique y était complétement étranger, car il devenait de plus en plus évident que les acteurs de ce drame nocturne étaient presque tous des malfaiteurs d'antécédents connus, et qu'ils avaient immédiatement cherché à réaliser à leur profit leur part du vol. Le ministre recevait lui-même les citoyens qui avaient des communications à lui faire à ce sujet. Un joaillier du nom de Gervais vint lui apprendre qu'un homme d'allure suspecte lui avait offert de lui vendre une bonne partie de diamants. On comprend avec quel empressement M. Roland pria Gervais de ne pas effaroucher ce mystérieux client ; une somme de 15,000 livres, prise sur les fonds secrets, fut remise au joaillier, afin qu'il allèchât par quelques avances le vendeur. Les prévisions se réalisèrent. Moyennant quelques centaines de louis, le voleur apporta pour plus de 200,000 livres de joyaux. Le marchand se montra de plus en plus satisfait, jusqu'à l'heure où il n'eut plus rien à attendre de ce superbe filou ; alors la comédie fut terminée et notre homme mis entre les mains de la justice. Grâce à l'habileté avec laquelle M. Roland avait dirigé cette opération par l'intermédiaire de Gervais, cette seule capture valut au trésor un remboursement qu'on évalua à 500,000 livres.

Le jour que l'on vint dissoudre le tribunal du 17 août, c'est-à-dire le 29 novembre 1792, il s'occu-

pait encore de juger un voleur du Garde-Meuble. On ne permit pas d'achever l'instruction. Le président fit venir les deux principaux coupables, Chambon et Douligny, et il leur annonça que le tribunal cessant ses fonctions, il était à craindre pour eux que le sursis qu'ils avaient obtenu ne fût plus d'aucune force. Il leur conseilla de se pourvoir en cassation ou de s'adresser à la Convention nationale. Singulière preuve de la vérité de cet axiome : *Qui a terme ne doit rien!* Joseph Douligny et Jean-Jacques Chambon, traduits devant de nouveaux juges, en furent quittes pour quelques années de fers. Encore a-t-on prétendu que, dans un des mouvements de la Révolution, ces misérables trouvèrent le moyen de s'échapper des prisons.

Quelques jours avant la dissolution du tribunal du 17 août, Thomas Payne, comparant Louis XVI à Chambon et à Douligny, s'était exprimé de la sorte au sein de la Convention : « Il s'est formé entre les brigands couronnés de l'Europe une conspiration qui menace non-seulement la liberté française, mais encore celle de toutes les nations : tout porte à croire que Louis XVI fait partie de cette conspiration ; vous avez cet homme en votre pouvoir, et c'est jusqu'à présent le *seul de sa bande* dont on se soit assuré. *Je considère Louis XVI sous le même point de vue que les deux premiers voleurs arrêtés dans l'affaire du Garde-Meuble :*

leur procès vous a fait découvrir la troupe à laquelle ils appartenaient. »

Pendant longtemps on s'obstina encore à voir dans le vol des diamants un complot politique, à en juger par la teneur d'une sentence du tribunal révolutionnaire, prononcée le 12 prairial an II, qui condamne à mort le sieur Duvivier, âgé de soixante ans, ancien commis au bureau de l'extraordinaire, « pour avoir aidé ou facilité le vol fait, en 1792, au Garde-Meuble, afin de fournir des secours aux ennemis de la France[1]. » Ce ne fut guère qu'en l'an V qu'on revint un peu de cette prévention. Par décision du conseil des Anciens, prise dans la séance du 29 pluviôse, 6,000 livres d'indemnité furent accordées à la citoyenne Corbin, première dénonciatrice des voleurs du Garde-Meuble. Il y a tout lieu de supposer que cette femme Corbin est la mulâtresse dont il est question dans le récit de Sergent. « Les recherches de la commission, ajoute *le Moniteur,* ont mis à même de juger que, quoi qu'en ait dit autrefois le ministre Roland, le vol du Garde-Meuble n'était lié à aucune combinaison politique, et qu'il fut le résultat des méditations criminelles des scé-

[1] Cette procédure s'éternisa pendant tout le cours de la Révolution. La veille du jour où l'on arrêta Babeuf, on avait condamné aux fers quatre voleurs du Garde-Meuble.

lérats à qui le 2 septembre rendit la liberté. » C'est ce que nous avons posé en commençant.

Quoi qu'il en soit, à cette date, l'affaire de ce vol homérique était loin d'être terminée. Même aujourd'hui elle ne l'est pas encore. La soustraction des diamants a été évaluée à TRENTE-SIX MILLIONS. En 1814, il en fut restitué pour cinq millions ; l'histoire de cette restitution est même des plus intéressantes. Il y avait autrefois au Garde-Meuble un employé subalterne du nom de Charlot, qui était chargé de nettoyer les bijoux. Après le vol de la nuit du 16 septembre, un de ses amis, un sans-culotte, vint lui remettre une boîte, en le priant de la garder jusqu'à ce qu'il vînt la reprendre lui-même. Peu de temps après, Charlot fut renvoyé, ainsi que toutes les personnes qui faisaient partie de l'administration du Garde-Meuble sous l'ancienne cour. Il emporta le dépôt du sans-culotte, qui ne reparut plus. Lassé de l'attendre et finissant par concevoir des soupçons, il força un jour la serrure du petit coffre. Un flot de lumière lui sauta aux yeux, et il reconnut plusieurs diamants de la couronne. L'embarras de ce pauvre diable fut aussi grand qu'on peut le concevoir ; les rapporter, n'était-ce pas s'exposer à être pris lui-même pour le voleur, ou tout au moins n'était-ce pas risquer plusieurs mois, plusieurs années de prison préventive ? Dans cette conjoncture, il ne décida rien,

ou plutôt il décida qu'il attendrait les événements; il cacha les diamants et les garda.

Charlot se retira à Abbeville, sa ville natale; ses moyens d'existence étaient si bornés, que madame Cordonnier, sa sœur, marchande orfévre près le marché au blé, lui donna asile; mais le déréglement de Charlot et son penchant à l'ivrognerie obligèrent sa sœur à le renvoyer. Il alla alors occuper une très-petite chambre dans un grenier, où il vécut, pour ainsi dire, des secours que lui accordaient plusieurs personnes de sa connaissance. Parmi celles qui l'obligeaient le plus fréquemment était un M. Delattre-Dumontville, qui, quoique fort peu aisé lui-même, lui prêtait souvent de petites sommes. Charlot se trouvait donc dans le plus complet dénûment, bien qu'il fût riche comme pas un négociant d'Abbeville; et il souffrait les horreurs de la faim et du froid à côté d'une cassette renfermant cinq millions de diamants. Il est vrai que ces diamants, Charlot ne pouvait en trafiquer sans s'exposer à être reconnu comme un des voleurs du Garde-Meuble.

La profonde misère de ce millionnaire s'accrut au point qu'il en tomba mortellement malade. Sentant sa fin très-prochaine, il dit un jour à Dumontville, qui n'avait pas cessé de lui témoigner beaucoup d'intérêt :

— Ouvre le tiroir de cette table; il y a dedans une petite boîte qui me fut confiée il y a bien longtemps;

prends-la, et si je meurs, fais-en l'usage que tu voudras. Dumontville s'en alla avec la boîte qui était fermée par un papier cacheté; le lendemain, lorsqu'il voulut monter au grenier de Charlot pour savoir de ses nouvelles, on lui apprit qu'il venait d'expirer. Rien n'empêchait plus Dumontville de briser le papier cacheté : il fut ébloui, aveuglé. Mais, aussi embarrassé que Charlot, il n'osa pendant longtemps parler à personne de son trésor; son seul plaisir était, dans un beau jour, après avoir verrouillé sa porte, de prendre les diamants dans sa main et de les mouvoir au soleil pour jouir de leur éclat. Il finit cependant, après bien des hésitations et des réticences, par s'ouvrir à un de ses parents, M. Delattre, ancien membre de l'Assemblée législative, et qui avait été chargé autrefois de faire le recensement des objets volés au Garde-Meuble; il apprit de lui que les susdits diamants étaient la propriété de l'État. Effrayé de cette découverte, Dumontville jugea opportun de garder le silence, comme avait fait autrefois Charlot.

Ce ne fut que lors de la Restauration qu'il se hasarda à solliciter une audience de M. le comte de Blacas, ministre de Louis XVIII, et à lui remettre la précieuse cassette. M. le comte de Blacas exalta vivement sa loyauté, sa fidélité, et le patriotisme pur qui l'avait guidé à conserver intact ce trésor national pour ne le

déposer qu'entre les mains de ses légitimes possesseurs. Quelques mois après cette entrevue, Dumontville (il n'était alors qu'un modeste employé des droits réunis) reçut le titre de chevalier de la Légion d'honneur et le brevet d'une pension de 6,000 francs.

Cette aventure, qui est racontée longuement par l'abbé de Montgaillard, représente, jusqu'à présent du moins, le dernier chapitre de cette procédure romanesque des diamants de la couronne. Je dis *jusqu'à présent*, car de nos jours plusieurs gens se bercent encore (le croirait-on?) de l'espoir de retrouver quelques-uns de ces cailloux miraculeux; bien des plongeons ont été faits dans la Seine sous le pont Louis XVI, à l'endroit où l'on assure que les voleurs ont jeté une partie de leur brillant butin; bien des poutres ont été dérangées dans les greniers des faubourgs. Mais ne peut-on pas comparer ces obstinés chercheurs d'or à ces pauvres croyants sans cesse préoccupés des millions de Nicolas Flamel, enterrés on ne sait où, ou bien encore à ces maniaques qui décousent les vieux fauteuils pour découvrir les trésors des émigrés?

FIN.

PORTRAITS

APRÈS DÉCÈS

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

CHARLES MONSELET

PORTRAITS APRÈS DÉCÈS

Avec Lettres inédites & Fac-Simile

M. DE JOUY
FRÉDÉRIC SOULIÉ - LASSAILLY
CHATEAUBRIAND - MADAME RÉCAMIER - ÉDOUARD OURLIAC
ANTÉNOR JOLY
GÉRARD DE NERVAL - HENRY MURGER
JEAN JOURNET - ANDRÉ DE GOY



PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1866


LENOX LIBRARY
NEW YORK

M. DE JOUY

M. DE JOUY

Ci-gît M. de Jouy.

J'ai toujours eu un grand respect pour les grognards littéraires; — &, si l'on veut bien m'entendre, je dirai aussi que la poésie de l'Empire a été souvent calomniée dans ces derniers temps, & que ce n'est pas tout à fait cette pauvre femme en douillette cendrée qu'on a essayé de nous faire voir. J'en suis fâché pour ceux qui ne connaissent que les poésies ossianiques de Baour-Lormian & les romans de Pigault-Lebrun, — cet homme de lettres de l'Empire qui écrivait sur une schabraque. Mais je sais d'autres noms & d'autres livres, glorieux & respectables, ceux de Chateaubriand, par exemple, de Nodier & de madame de Staël, qui m'ont toujours fait

penser qu'une semblable époque, — une époque de vingt ans, — ne méritait pas la raillerie & le dédain avec lesquels la plupart de nos critiques ont l'habitude de la saluer.

Il en eſt bien peu de ceux-là qui n'aient à se reprocher un bon mot sur M. Jouy, — une épigramme sur M. Jay, — une plaisanterie sur M. Arnault. On ferait un volume d'un tel recueil, & ce recueil pourrait être intitulé sans inconvénient la *Cravate blanche littéraire*.

Laissons dire. Celui de qui je veux parler aujourd'hui valait bien les trois quarts de nos écrivains d'à-présent, je vous l'atteſte. Ses vaudevilles étaient tout aussi spirituels que les nôtres, ses tragédies tout aussi froides, ses livrets tout aussi ridicules. Seulement c'était un autre ridicule, une autre froideur & un autre esprit. La pensée & le ſtyle ont leurs modes, comme on sait, & ces modes ont leur Longchamps. La phrase se taille comme un habit, tantôt courte & tantôt longue, hier en veſte & demain en redingote. La littérature d'alors portait un carrick, celle d'aujourd'hui porte un paletot.

Ne nous moquons pas du carrick de M. de Jouy. Le carrick eſt un bon & honnête vêtement, très-ample & très-chaud. Et personne mieux que M. de Jouy ne savait porter le carrick. C'était un homme charmant en société, un

oracle de goût, un modèle de galanterie, l'homme de son ſtyle en un mot. Sa plume avait des précautions inimaginables. Je dis précautions & non délicatesses, parce que la délicatesse même était dangereuse dans ce temps de censure irritée, ce qui rendait le métier d'écrivain fort difficile. Au régime des suspects politiques avait succédé le régime des suspects littéraires. On arrêtait, pour un hémiſtiche, les tragédies de Lemercier & les comédies d'Étienne. M. de Jouy fut à peu près le seul homme à succès de l'Empire. Il eſt vrai que l'empereur ne l'a jamais regardé comme un *idéologue*.

Je compare M. de Jouy à Marmontel, — le *Zémire & Azor* de la littérature.

Donnez un habit pailleté à M. de Jouy, & vous aurez Marmontel. Jetez un carrick sur les épaules de Marmontel, & vous verrez M. de Jouy. C'eſt absolument la même façon de dire, de voir, de sentir. C'eſt le même bonheur dans le même talent. Je vais plus loin, ce sont les mêmes ouvrages. — Comme Marmontel, M. de Jouy a fait des tragédies, des opéras & des romans. C'eſt la même plume qui a écrit le *Zirphile* de l'un & la *Guirlande* de l'autre; c'eſt la même pensée qui a dicté *Fernand Cortez* & les *Incas*. Marmontel a fait les *Contes moraux*, M. de Jouy a fait l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*.

Tous les deux enfin ont mis au monde un *Bélisaire*. — Trouvez-moi l'exemple d'une plus frappante analogie.

Il y a comme cela un homme qui se perpétue à travers tous les siècles, — un *beau masque, je te connais*, qui revient tous les cinquante ans avec un habit neuf, — un même académicien qui occupe sans cesse le même fauteuil, — un auteur qui n'eſt éternellement occupé qu'à se dédoubler & à se tirer à plusieurs exemplaires. Au dix-septième siècle, ce personnage s'appelait Quinault, au dix-huitième Marmontel, au dix-neuvième M. de Jouy. Chacun d'eux n'a jamais été que l'édition revue & corrigée de son prédécesseur. Ouvrez le volume : il n'y a de changé que la reliure; hier en veau, aujourd'hui en maroquin. Barbin & Panckoucke remplacés par Didot. Quant au texte, c'eſt toujours le même, avec cette différence seulement que l'anneau royal d'*Adraſte* eſt devenu l'aspic de *Cléopâtre*, — qui lui-même eſt devenu la perruque de *Sylla*.

Ce fut une perruque qui fit la réputation de M. de Jouy. — Mais qui n'a pas eu sa perruque, au temps où nous sommes? La perruque de Liszt, n'eſt-ce pas un peu son sabre d'honneur? La perruque de George Sand, n'eſt-ce pas un peu son pantalon? — Cherchez bien au fond

de toutes nos célébrités. Vous y trouverez une perruque.

Seulement, la perruque de M. de Jouy était une perruque véritable. C'était la perruque de Talma; — à peine deux ou trois mèches qui, tombant plates & noires sur le front du comédien, lui donnaient une vague ressemblance avec l'empereur. Rien qu'avec cette perruque, M. de Jouy & Talma ont épouvanté tout Paris.

Il eſt vrai que c'était la première fois qu'on osait rappeler cette grande figure. A cette époque, l'empereur était encore chose neuve & soudaine. M. de Jouy eut la gloire d'être le premier à déshabiller cette ombre auguſte, & son exemple ne tarda pas à être suivi de toutes parts.

M. de Jouy a surtout été un homme, — & un talent — de circonſtance. Il fut tour à tour le *seul* & le *premier*, deux grands mérites. Le seul prudent sous l'Empire, le premier hardi sous la Reſtauration. Il a cultivé tour à tour l'à-propos innocent dans le tableau des *Sabines* & *Tippo-Saëb*, & l'à-propos séditieux dans *Bélisaire* & *Sylla*. Et quand il n'y eut plus hommes ni choses à exploiter, il en vint à se mettre lui-même en exploitation, lui & son succès. De même qu'avec une bouteille d'eau de Cologne il y a des gens qui ont l'art de faire quinze bou-

teilles d'eau de Cologne, de même M. de Jouy trouva le secret de faire quinze *Ermites* avec son premier *Ermite :* « Ermite, bon ermite, » comme dit la chanson. — Cette littérature en cagoule dura assez longtemps, puis on finit par s'en lasser & par la trouver fade. On s'attendait vainement à voir frétiller la queue du diable sous la robe du capucin; la robe ne laissait rien passer. Saint Antoine n'eut pas de tentation.

Je me suis toujours étonné que la vie de M. de Jouy n'ait pas réagi davantage sur ses écrits. — C'était bien la peine d'avoir quitté la France à treize ans, d'avoir traversé les mers, d'avoir vu les Indes, Chandernagor; d'avoir été lieutenant, capitaine; puis d'être revenu, d'avoir eu sa tête à prix, de s'être mis en voyage une seconde fois, de s'être promené au bord du lac de Genève, en Belgique, en Hollande, en Italie, — & cela, pour en rapporter l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, tout simplement. Il eſt vrai que tant d'autres écrivent sur l'Inde, la Suisse, la Belgique, la Hollande & l'Italie, qui n'ont jamais mis le pied hors du Palais-Royal.

Il fut le premier feuilletonniſte *de genre* de ce temps-là. Il retroussa ses manchettes, comme faisait le comte de Buffon, & se prit à nous raconter en petits tableaux anodins les mœurs & la société auxquelles il avait l'honneur d'appar-

tenir. Pour cela, il s'y prit le plus galamment & le plus discrètement possible, frappant toujours à la porte avant d'entrer, & criant à la jolie femme par le trou de la serrure : — « Madame, ayez l'obligeance de vous vêtir, je viens vous peindre en déshabillé.. »

Ce fut ainsi qu'il pénétra dans l'étude du notaire & dans le boudoir de l'actrice, dans le cabinet du magistrat & dans l'atelier de la grisette, partout, en un mot, où il y a une patte de lièvre à gratter ou un bouton à tourner longuement. Puis, une fois entré, il plaça son chevalet dans le jour le plus favorable, choisit ses couleurs les plus flatteuses, pria son modèle de prendre la pose qui lui séyait le mieux, — & fit alors ce musée officiel que nous savons, & dont les premiers portraits eurent un si grand retentissement.

Mais partout où il n'y eut pas moyen de se faire annoncer, ou de frapper, — c'est-à-dire là où la porte demeure toujours ouverte, — M. de Jouy recula dédaigneusement, en se disant que son ton & son bel esprit n'avaient rien à faire en tel lieu. Il préféra laisser sa galerie incomplète, plutôt que de la compléter avec de grossières peintures de guinguettes & de cabarets. En descendant les marches qui vont à ces caveaux, peut-être se fût-il exposé à rencontrer

quelqu'un de ces ivrognes, comme Hoffmann l'Allemand, par exemple, — & qu'eussent dit, je vous le demande, ses élégantes en turban à plumes & ses muscadins en chapeau de paille de riz?

Je répète pourtant que cela n'empêche pas M. de Jouy d'être un homme de beaucoup d'esprit. Il a eu l'esprit du succès. Il venait après Rétif de la Bretonne, ce charbonnier de mœurs, & il a suffisamment expié *les Contemporaines* & *les Nuits de Paris*. Il a eu de l'élégance, de la finesse, de l'observation, du tact, alors que c'était chose presque nouvelle. Brossez & faites retoucher un peu ses toiles, & il vous reftera d'agréables cadres d'antichambre, dont il ne faut pas trop faire fi.

M. de Jouy était né académicien. — Il fallait avoir fait bien peu de chose pour ne pas mériter un fauteuil à cette époque. Le *pas même académicien* de Piron n'était plus possible, & les immortels n'étaient point encore tourmentés par cet essaim de mouftiques éclos dans les ruches nouvelles du journalisme. Ils marchaient fièrement dans leur force & dans leur liberté, comme l'*Othello* de leur camarade Ducis. Ils étaient eux-mêmes leurs critiques & leurs courtisans. Jamais l'Académie ne fut environnée de tant de majefté sereine. Jamais cette *bonne personne*,

comme l'appelait Voltaire, ne parla tant d'elle-même que lorsqu'il n'y eut plus personne pour en parler.

On lui donna le fauteuil de Parny, — celui-là qui se roulait sur un lit de roses, & rimait chaque matin les baisers de la veille; un poëte trop impie cependant pour être bien amoureux, & un drôle d'académicien, à vrai dire : un marquis en habit de berger, qui avait crayonné douze chants de blasphèmes en se jouant, — *la Guerre des Dieux*, — que vous vous rappelez peut-être pour l'avoir lue avec un souriant effroi. C'était le seul fauteuil vacant, & M. de Jouy n'eut garde de le refuser.

Je m'aperçois que je laisse de côté les dates. Pour peu que vous y teniez cependant, je vous apprendrai que M. de Jouy a vécu soixante-dix-sept ans, & qu'il eſt né dans la vallée de Bièvre.

Douce vallée de Bièvre! — Il n'a jamais perdu de vue ses frais ombrages, ses gazons verts & ses troupeaux blancs. Même dans l'Inde, en France au plus fort de la Terreur, en Suisse, en Belgique, en Italie, M. de Jouy eſt toujours reſté l'homme de la vallée de Bièvre. Le *beau* du Consulat & de l'Empire, l'*ermite*, le *causeur*, le *franc-parleur* n'a jamais pu dépouiller entièrement le villageois de Seine-&-Oise, — naïf villageois, avec du bon sens & de l'esprit

itou, le coq de son village & aussi des grandes villes!

Il se perdit pourtant par la politique. C'eſt là le mal. — Il avait fait des vaudevilles pleins de sel & de calembours, des opéras tout brillants de feux de Bengale, des romans *palpitants d'actualité*, des tragédies jouées par Talma. Il se dit que la politique n'était qu'une autre espèce d'opéra & de tragédie, & que le premier-Paris se traitait absolument comme le couplet de facture. Parce qu'il avait coiffé un comédien d'une perruque de sa façon & que le public s'était mis à trembler devant cette perruque, M. de Jouy voulut confectionner des toupets en grand & en coiffer non plus les comédiens du Théâtre-Français, mais les comédiens des Tuileries, cette fois.

Il entra donc dans *le Courrier français* comme il serait entré dans le veſtibule de l'Académie royale de Musique. L'ermite jeta le froc aux orties, ou plutôt il se fit ermite politique pour sa dernière métamorphose. Il regarda l'affiche de ce jour-là, &, comme on donnait le spectacle de l'opposition libérale (première représentation), il se dirigea, non plus vers la salle, mais dans les coulisses, où il demanda un casque & une épée de comparse, en chantant de toute la force de ses poumons ce que Duprez devait

chanter plus tard : *Amis, secondez ma vaillance!*

Un jour, il rencontra Benjamin Conſtant qui lui rit au nez. — M. de Jouy faillit se fâcher, & lui demanda sérieusement si ce nouveau costume ne lui allait pas aussi bien qu'à tout autre. Et, à ce sujet, il le pria d'écouter un inſtant ce petit morceau d'éloquence sur les affaires intérieures, & puis cet autre aussi sur nos relations avec le cabinet de Londres. Et quand M. de Jouy eut fini, il n'attendit pas que Benjamin Conſtant lui eût répondu pour lui dire son avis, il s'en alla tout droit faire imprimer ses deux articles. — Ces poëtes sont tous ainsi. Il leur faut absolument la politique pour baisser de rideau.

M. de Jouy fut un des derniers voltairiens, — un voltairien paisible & inoffensif toutefois, le Voltaire du *Temple du Goût* & celui de la tragédie de *Tancrède*, un Voltaire fort présentable, comme vous voyez, & qui n'a jamais eu maille à partir avec les lettres de cachet, — ce qui ne l'empêcha pas d'être un enragé de modéré, lui aussi, en ce sens que nul n'eſt reſté plus tenace dans son principe, plus ardent dans sa conviction, plus ferme dans son chemin. Je parle du Jouy littéraire. — Le Jouy politique, c'eſt autre chose. Une croix de Saint-Louis qu'on lui refusa

le détourna brusquement de sa route. Le Jouy littéraire avait eu toutes les croix de Saint-Louis qu'il avait désirées.

Avec lui s'en sont allées les dernières traces de cette école de l'esprit sans poésie, & de la poésie sans enthousiasme. — Le beau hussard de l'Empire, qui avait été l'élégant marquis du dix-huitième siècle, tombe sur le champ de bataille, la poitrine froide sous son échelle de galons. Et l'on s'aperçoit en ce moment qu'il n'eſt point mort d'un boulet ou d'un coup de sabre, ainsi qu'on le pensait, mais tout vulgairement comme le premier phthisique venu. Il n'a pas été tué, il s'eſt éteint. Seulement il s'eſt éteint au champ d'honneur, & sa mort a eu tout le preſtige d'une mort militaire.

Telle eſt l'hiſtoire du grand duel de 1830. — L'école de Voltaire tomba dans la fosse avant d'y être poussée. Jusqu'au dernier moment, elle eut encore l'art de dissimuler son agonie, de poser du fard sur ses rides & de faire de son râle une tirade solennelle. Le jour de sa mort, elle mit sa cravate la plus blanche, son bas de soie le plus fin, son habit le plus académique, & elle se rendit sur le terrain, appuyée simplement au bras d'un vieux valet de chambre. Là elle regarda l'heure qu'il était à sa montre, &, sentant qu'il lui reſtait encore quelques minutes de

bravade, elle les employa à tirer lentement ses gants & à se boutonner jusqu'au menton d'un air héroïque. Puis, elle se mit en garde, &, après avoir croisé le fer, elle s'affaissa tout à coup en portant la main à son cœur & s'écriant : — « Touché!.. »

Mensonge!—L'école de Voltaire eſt morte de sa belle mort, & sans avoir eu besoin de personne pour l'y aider. Elle eſt morte de vieillesse, & pas autrement; parce qu'elle avait vécu sa vie pleine & entière, & qu'il était temps de mourir.

Ses derniers disciples, — en tête M. de Jouy, — l'assiſtèrent pieusement jusqu'à la fin. Ils reculèrent autant que possible l'inſtant fatal, & escarmouchèrent autour d'elle avec une présence d'esprit & un semblant de sécurité vraiment remarquables. A peine si l'on compte une défection dans cet autre Waterloo, — celle de M. Soumet, un Bourmont littéraire. On eût dit qu'ils avaient encore cent ans à vivre, tant leur ripoſte était allègre & leur coup de feu décisif. L'opinion publique en fut ébranlée plus d'une fois & n'en assiſta que plus curieusement à ce dernier acte de tragi-comédie.

M. de Jouy s'eſt beaucoup moqué de nous dans ces derniers temps-là. — Il a eu quelquefois raison. Il préférait toujours son carrick à nos surcots moyen âge, à nos manteaux espagnols,

à nos robes dantesques, à nos ailes myſtiques de séraphin. — voire même à la feuille de vigne de la Morgue, où il nous a si souvent reproché d'aller quérir nos héros. Il a vaillamment combattu l'essor du romantisme, il s'eſt opposé de toutes ses forces à l'invasion des barbares; — puis, enfin, quand le torrent révolutionnaire s'eſt épandu par toutes les digues débordées, il s'eſt sauvé de Paris, comme le soldat des Thermopyles, & il ne s'eſt arrêté qu'à Saint-Germain, où il eſt mort dans ses œuvres complètes, — vingt-quatre volumes in-octavo.

Ci-gît M. de Jouy (1).

(1) M. Clément Caraguel, dans la *Revue nouvelle*, et M. Auguſte Vitu, dans le *Messager de l'Assemblée*, ont tracé de vives esquisses de M. de Jouy. Il faut les consulter.

Mais le seul auteur qui puisse écrire *avec certitude* la vie de M. de Jouy, — & qui, par cela même, ne l'a pas encore écrite, — c'eſt le malicieux M. Philarète Chasles. Il a été longtemps le secrétaire de l'auteur de la *Vestale*, & il sait les plus ravissantes anecdotes sur cet avant-dernier voltairien.

FREDÉRIC SOULIÉ

FRÉDÉRIC SOULIÉ

« Paris eſt le tonneau des Danaïdes : on lui jette les illusions de sa jeunesse, les projets de son âge mûr, les regrets de ses cheveux blancs; il enfouit tout & ne rend rien. O jeunes gens que le hasard n'a pas encore amenés dans sa dévorante atmosphère, ne venez pas à Paris si l'ambition d'une sainte gloire vous dévore! Quand vous aurez demandé au peuple une oreille attentive pour celui qui parle bien & honnêtement, vous le verrez suspendu aux récits grossiers d'un trivial écrivain, aux récits effrayants d'une gazette criminelle; vous verrez le public crier à votre muse : Va-t'en, ou amuse-moi; il me faut des aſtringents & des moxas pour ranimer mes sensations éteintes; as-tu des

inceftes furibonds ou des adultères monftrueux, d'effrayantes bacchanales de crimes ou des passions impossibles à me raconter? Alors parle, je t'écouterai une heure, le temps durant lequel je sentirai ta plume âcre & envenimée courir sur ma sensibilité calleuse ou gangrenée; sinon tais-toi, va mourir dans la misère & l'obscurité. — La misère & l'obscurité, entendez-vous, jeunes gens? La misère, ce vice puni par le mépris; l'obscurité, ce supplice si bien nommé. La misère & l'obscurité, vous n'en voudrez pas! Et alors que ferez-vous, jeunes gens? Vous prendrez une plume, une feuille de papier, & vous écrirez en tête : *Mémoires du Diable*, & vous direz au siècle : Ah! vous voulez de cruelles choses pour vous réjouir; soit, monseigneur, voici un coin de votre hiftoire. »

La vie de Frédéric Soulié eft toute dans ces lignes, — préface amère d'un livre de rage & de larmes.

En a-t-il fait passer assez de douleurs inouïes, d'aventures étranges, de drames éplorés, sous cette arche triomphale élevée à Satan dans un jour de désespoir! Ce n'était plus avec une plume, c'était avec un charbon rouge qu'il écrivait. Son diable n'avait aucune des traditions de Lewis ou de Maturin; il était vêtu de noir & de blanc comme un valseur, mais il était réel

comme un procureur du roi. Cela le rendait encore plus effrayant à voir & à lire. — Frédéric Soulié, qui l'avait appelé à lui pour fuir la misère & l'obscurité, une nuit que ses larmes tombaient silencieusement sur ses vers inconnus & sur ses hiſtoires d'amour incomprises, dut hésiter avant de se cramponner à la queue du manteau qui allait l'enlever de terre. Il renonçait pour longtemps, pour toujours peut-être, aux douces causeries avec la muse de sa jeunesse & de son cœur; il partait pour un voyage lointain & hardi, à travers les routes tortueuses du monde, les alcôves, les boudoirs, les comptoirs, les eſtaminets & la cour d'assises. Il pouvait ne pas revenir de ce voyage.

Il n'en eſt pas revenu, en effet.

A dater de cette heure, sa littérature eſt devenue une littérature à coups de piſtolet, un couteau incessamment plongé & remué dans la gorge de l'humanité, une perpétuelle cause célèbre. A peine si de temps en temps il lui a été donné de se ressouvenir, comme dans le *Lion amoureux*, qu'il y avait çà & là des amours chaſtes dispersés sur la terre, des bouquets séchés à des corsages de seize ans, des rendez-vous sous les tilleuls enivrants des avenues. Le diable l'emportait dans une course sans frein, haletante, pleine de ricanements. Et tous les

deux s'en allaient terribles, implacables, tuer des hommes, déshonorer des femmes, déchirer des voiles & des parures, pour le seul plaisir de philosopher tranquillement, un inftant après, au fond d'un ravin, ou sur un sopha taché de sang. —Pauvre Frédéric Soulié! né poëte, mort poëte, sans avoir eu son heure suprême de poésie !

C'était une plume vaillante, un esprit énergique, un talent inconteftable. Son nom refte attaché à plus de cent volumes; roman, drame, hiftoire, opéra, critique même, il a tout abordé, il a touché à tous les rivages de la littérature. Sans avoir la loupe microscopique de Balzac, la touche passionnée de George Sand, la verve gasconne d'Alexandre Dumas, il a glorieusement conquis une place à leur côté. Ceux-ci avaient l'esprit, la grâce, la fantaisie, l'amour, la passion; lui a eu la force, qui lui a souvent tenu lieu de tout. Aussi, quels muscles dans ses drames! C'eft l'homme des colères par excellence, des haines vigoureuses, des violences! — Et jusqu'à : *Je vous aime!* tout s'y dit brutalement. Cette brutalité a fait deux ou trois chefs-d'œuvre : *Clotilde,* les *Mémoires du Diable* & la *Closerie des Genêts.*

Il débuta vers 1830, comme tout le monde, avec des drames à la Shakspeare & deux ou trois romans dans le goût de sir Walter Scott.

On lui siffla ses drames, comme on sifflait tous les drames en ce temps-là. « C'eſt, en vérité, un pitoyable métier que celui d'auteur dramatique, s'écrie-t-il dans une préface... vous avez égorgé mon drame sans le connaître!... » Pourtant, il ne se rebuta pas, parce qu'il avait la force. Le Théâtre-Français lui fut plus heureux que l'Odéon. Il fit des comédies avec M. Bossange, avec M. Arnauld, avec M. Badon; il fit un opéra-comique avec Monpou, le pittoresque musicien qui l'a précédé au tombeau; — & d'opéra en comédie, de comédie en drame, de drame en roman, il commença peu à peu à s'appeler Frédéric Soulié.

Alors, il se remit à travailler tout seul. *Clotilde* avait donné la mesure de ce talent fougueux & volontaire; *Diane de Chivry* en révéla les aspects attendris. Il entra en maître dans le roman-feuilleton, botté, éperonné, cravaché, & il lança à fond de train dans les journaux ses hiſtoires altières & sauvages. Pendant dix ans il s'eſt attaché à peindre la société sous les couleurs les plus sombres; pendant dix ans il a disputé pied à pied le premier rang où il s'eſt placé du second coup; pendant dix ans il a tenu en échec les succès d'Eugène Sue; il a balancé la fécondité de l'auteur des *Mousquetaires;* il a fait tête aux nouveaux venus poussés de toutes

parts & dressés en une nuit autour des réputations anciennes. Rien n'a réussi à l'abattre, nul ne l'a fait pâlir. Seulement, quand la critique a été lasse de le mordre par les côtés attaquables de ses livres & de ses pièces, il s'eſt retourné & il s'eſt fait critique à son tour; critique de théâtre & de roman; rien que pour quelques semaines, — hiſtoire de rire, — & mal en a pris à ses détracteurs. C'était la griffe du léopard jouant à la main chaude.

Nous ne rappellerons pas tous les romans de Frédéric Soulié, dont il eſt réservé à l'avenir de faire le triage. Plusieurs ne sont que de chaleureuses improvisations. Nous nous contenterons d'en citer trois ou quatre, tels que le *Maître d'école,* brûlante esquisse révolutionnaire; les *Drames inconnus,* qui contiennent une idée immense, & la *Comtesse de Monrion,* — bonne chose.

C'eſt plutôt par l'idée que par la forme, & c'eſt surtout par l'action, par le sentiment, par la véhémence en un mot, que la plupart des œuvres de Frédéric Soulié reſteront vivantes dans l'hiſtoire littéraire du dix-neuvième siècle. Nous le répétons, parce que là eſt le côté diſtinctif de son talent. Chez lui, la forme, à proprement parler, ne tient le plus souvent qu'une place secondaire. Il marche, non point pour faire admi-

rer la grâce de sa tournure ou la richesse de son habit, mais pour arriver tout bonnement au but qu'il se propose. Ce n'eſt point un auteur petit-maître, chaussé d'escarpins à talons rouges, qui procède par entrechats & par cabrioles, faisant la roue & secouant la poudre de ses cheveux; c'eſt un voyageur en souliers ferrés, avec un bâton ferré, emporté sur un chemin ferré. S'il rencontre en route une bonne fortune de ſtyle, il la saisit par la fenêtre du wagon, mais il ne la guettera point; ou si, dans l'intervalle d'une ſtation, il s'arrête à piper des mots en l'air, ce sera alors quelque grosse excentricité, comme « une voix éperonnée de sourires moqueurs; » mais ces curiosités sont rares chez lui, & il faut vraiment qu'il n'ait rien de mieux à faire pour s'amuser à guillocher des phrases de la même façon qu'un pâtre guilloche un aubier.

Au théâtre, son succès eſt peut-être moins net, moins franc, moins décidé. Longtemps il a cherché sa route à travers la tragédie, la comédie & le drame; souvent on dirait qu'il se sent à l'étroit sur les planches : il eſt saccadé, contraint : il ose trop & n'ose pas assez. Le *Proscrit* & *Gaëtan,* quoique renfermant des scènes d'une beauté réelle, sont peut-être indignes de l'homme qui a écrit *Clotilde*. Dans ces derniers temps il avait inſtallé son drame en plein boule-

vard. Son drame s'appela dès lors l'*Ouvrier*, les *Étudiants*, la *Closerie*, & devint le drame du peuple. Il dit adieu aux grandes dames de la comédie, comme il avait déjà dit adieu aux grandes dames du roman; il prit ses héros & ses héroïnes dans la rue, dans la mansarde, un peu partout; il ne s'inquiéta pas s'ils étaient bien ou mal vêtus, bien ou mal nourris. Il copia ses ouvriers comme Murillo copiait ses mendiants, avec la même fierté dans le réalisme. — Sa dernière œuvre indiquait un acheminement à la véritable poésie, simple & forte, à la poésie de cœur.

Frédéric Soulié eſt mort à quarante-sept ans.

LASSAILLY

LASSAILLY

I

Il était un peu plus de minuit. Le poëte Lassailly venait de se coucher.

Lassailly n'était alors connu que par sa maigreur extraordinaire, quelques ſtrophes farouches, & un livre intitulé : *Les Roüeries de Trialph, notre contemporain avant son suicide.*

Lassailly venait de se coucher, bien que l'on fût en pleine époque de romantisme & que les nuits appartinssent de droit aux *orgies échevelées*, ou tout au moins aux veillées fiévreuses. Il s'était couché en ricanant, en se traitant lui-

même de bourgeois, & en récitant ironiquement devant son miroir des fragments de la *Henriade.*

Puis, après ces *affreux blasphèmes*, il avait soufflé sur la tête de mort dans l'intérieur de laquelle il avait coutume de placer sa bougie, — & il s'était endormi en invoquant le cauchemar.

A ce moment, la maison fut ébranlée par plusieurs coups de marteau. Une voiture venait de s'arrêter devant la porte; un homme en descendit, qui se fit indiquer la chambre de Lassailly, voisine des étoiles, & qui y monta malgré l'heure indue.

Deux laquais en livrée le précédaient, porteurs d'étincelants flambeaux.

Aux lueurs féeriques qui se répandirent par le trou de la serrure, & au bruit de voix qui remplissait l'escalier, Lassailly se réveilla en sursaut & chercha convulsivement sous l'oreiller son poignard malais, tordu en flamme.

— Ouvrez, lui cria-t-on.

— Qui eſt là?

— Monsieur de Balzac.

A ce nom, qui était alors aussi glorieux qu'aujourd'hui, Lassailly s'empressa de revêtir le pantalon de molleton, mi-partie rouge & vert, qui lui donnait l'aspect du plus osseux figurant des théâtres du boulevard.

Après quoi, il alla ouvrir.

C'était bien M. de Balzac, en effet, avec son petit chapeau aux bords retroussés, sa grosse canne enrichie de turquoises & ornée d'énormes glands. Il était jeune; ses cheveux étaient d'un beau noir; ses yeux, sa bouche avaient cette ardente & heureuse vivacité qui montraient son génie entier. Un peu d'embonpoint ne lui nuisait pas.

En ce temps-là, — temps bien éloigné de nous déjà ! — M. de Balzac était non-seulement le premier, *mais encore le plus fécond de nos romanciers.*

Il avait besoin d'un collaborateur pour remplir divers engagements pris trop précipitamment avec ses éditeurs, & il avait jeté ses vues sur Lassailly, dont le talent était inconteſtable, quoique singulier & surtout peu pratique.

M. de Balzac expliqua en peu de mots à Lassailly ses intentions, & sans lui laisser le temps de répondre, il l'entraîna jusqu'à sa voiture. Les deux laquais soufflèrent sur les flambeaux & les mirent dans leurs poches.

Le cocher fouetta vers les Jardies.

Les Jardies sont, comme on le sait, situées à Ville-d'Avray, sur un petit versant. Il ne faut pas croire à toutes les farces que l'on a émises sur leur conſtruction. C'eſt une maison char-

mante, que le propriétaire aɕtuel, sans presque rien y changer, a divisée en petits appartements qu'il loue pour la saison fleurie.

Pendant le trajet, M. de Balzac avait développé à Lassailly ses plans, ses comédies; ses éditions à remanier, ses projets de revue, ses rêves d'adminiſtration pour la Société des gens de lettres, ses traités avec les journaux, ses procès, ses grands voyages, sa doɕtrine politique, ses inventions induſtrielles, ses idées sur l'ameublement, sur le coſtume, sur la démarche, sur l'hygiène, sur les sciences occultes, sur le sentiment religieux, sur les tribunaux & sur les banques de toutes les nations.

Quand on arriva aux Jardies, Lassailly avait la tête grosse comme une mosquée.

Il n'osait souffler mot, cependant.

M. de Balzac l'attela à une besogne de Titan & le soumit à un de ces incroyables régimes dont il a été souvent parlé : café toutes les heures, épinards, oignons en purée, sommeils interrompus.

L'étonnement soutint Lassailly pendant les premiers jours & pendant les premières nuits. Toutefois, ses pommettes rougissaient, & ses yeux commençaient à sortir de leur orbite !

M. de Balzac, au contraire, était joyeux & à l'aise comme une salamandre dans un bon feu.

Il se promenait de long en large dans sa *Comédie humaine*, causant avec tous ses personnages & les précipitant à la traverse de nouvelles intrigues, dotant Raſtignac de plusieurs millions, procurant un amant à madame de Maufrigneuse, rêvant une évasion pour Vautrin, couronnant de fleurs le grand poëte Canalis, se vengeant du critique Blondel ou tuant le pauvre & joli petit diable d'Angoulême, Lucien de Rubempré.

Au milieu de tous ces gens avec lesquels il était loin d'être aussi familier, Lassailly sentit qu'il allait devenir fou.

Aussi, le cinquième jour, demanda-t-il un congé à M. de Balzac; mais M. de Balzac le remit à huitaine.

Lassailly patienta encore; le café lui rongeait les entrailles; il n'y voyait déjà plus.

Enfin, la semaine s'écoula. Mais la besogne n'était pas terminée : il manquait un demi- volume. M. de Balzac s'emporta, fit la sourde oreille, & alla fermer à double tour la porte de la maison. Puis, on apporta du café, — & les deux plumes recommencèrent à grincer sur le papier...

La nuit suivante, par un beau clair de lune, un homme pâle & décharné comme un spectre, les vêtements en désordre, sans chapeau, escaladait le mur du jardin, avec tous les signes du

plus vif effroi & de la plus grande précaution.

C'était Lassailly qui s'enfuyait des Jardies.

II

Charles Lassailly n'était pas précisément fou, — mais le peu qu'il a fait imprimer eſt empreint d'une couleur étrange. Sa phrase a des faces inusitées, des éclats soudains, des ténèbres & des lueurs.

Son livre des *Roueries de Trialph* eſt ce que j'ai lu de plus échevelé dans le genre, & l'effet en fut tel qu'il a pesé sur toute sa vie. La *Revue des Deux Mondes*, où il a écrit ensuite plus d'une page charmante et contenue, ne lui permit jamais de signer son nom, — à cause de cet antécédent.

Balzac, qui a eu pour secrétaires, quelquefois même pour ébaucheurs ou grossoyeurs de besogne, les cinq ou six plus intelligents des écrivains de ce temps-là : Édouard Ourliac, Théophile Gautier, Laurent Jan, de Gramont, — &, dit-on aussi, Jules Sandeau ; — Balzac, qui pos-

sédait au delà de toute expression *le flair*, avait flairé Lassailly. « C'était, a raconté M. Amédée Achard, lorsque se préparait le tableau gigantesque de la *Comédie humaine*. M. de Balzac veillait sept nuits par semaine : à cette manufacture de romans il avait adjoint une fabrique de drames. Ce pauvre Lassailly, de mélancolique mémoire, celui-là même que ses amis appelaient Trialph, lui servait de secrétaire..... »

Lassailly a écrit un peu partout, mais surtout dans les recueils les plus inconnus. Il avait un talent réel pour les vers, une facture gênée, mais un ton âpre ; — j'ai lu dans un *magazine* oublié, intitulé : *les Étoiles*, un de ses plus longs morceaux, *le Prolétaire*, qui est écrit avec du feu sombre. Comme tous les poëtes amers, il évoque beaucoup Gilbert, & c'est avec de funèbres pressentiments qu'il rappelle sa mort déplorable (1).

(1) Qu'il me soit permis de revenir sur un fait, que j'ai déjà eu l'occasion de constater. Notre dix-neuvième siècle veut absolument que Gilbert soit mort de misère, parce que Gilbert est mort à l'Hôtel-Dieu. J'en suis fâché pour le dix-neuvième siècle, mais il doit chercher ailleurs ses sujets d'apitoiement, qui du reste ne lui manqueront pas. Gilbert, lorsqu'il mourut, était *tout à fait dans l'aisance*; il avait surmonté les obstacles du début, il avait percé la foule; souvent on le rencontrait vêtu d'un magnifique habit brodé d'or. Sa folie est due, non pas à une accumulation de déceptions littéraires, comme on l'a prétendu, mais à une cause

Moi cependant je m'étonne de trouver dans l'âme des démocrates (Lassailly était républicain) une telle tendresse pour ce Gilbert qui a tant guerroyé contre les philosophes & les hommes de progrès, ce Gilbert qui mangeait à la table de l'archevêque de Paris, ce Gilbert qui, s'il vivait encore, serait infailliblement traité de *réactionnaire*, de *jésuite,* de *poëte de sacristie.* O inconséquence des enfants de Voltaire !

Quand ce ne fut plus M. de Balzac, ce fut M. Villemain qui employa notre vagabond Lassailly. Chez M. Villemain, Lassailly occupa ses heures de loisir à composer des drames invraisemblables & un poëme qui n'a pas paru.

Sa pauvre tête allait de droite à gauche, battant ainsi la poésie, l'histoire, la politique, le théâtre, — & ne trouvant qu'un mur partout.

purement accidentelle, à une chute de cheval qui occasionna une fièvre chaude, pendant laquelle, — tout le monde sait cela, — Gilbert avala une clef. Dans ces circonstances, on le transporta à l'Hôtel-Dieu, c'est ce qu'on avait de mieux à faire.

Sans doute, la *pauvreté* fait très-bien au bout d'un vers, mais la vérité fait encore mieux. Plaignons Gilbert de sa mort prématurée, mais n'en tirons pas de conséquence. Mercier, qui était un de ses amis & qui a recueilli son dernier soupir, a donné sur l'état de sa fortune les renseignements les plus rassurants.

A force de s'y cogner, elle se rompit. La fin de Lassailly-Trialph ressemble assez à la fin d'Édouard Ourliac, cet autre secrétaire de Balzac. — Le maître aussi a rejoint ses secrétaires! — Lassailly disparut soudainement du monde, & nul ne sut où il s'était réfugié. On s'inquiéta de lui les premiers jours, on hocha la tête, & quelques-uns proposèrent de le réclamer par la voie des journaux; au bout d'une quinzaine on n'y pensa plus. Pendant ce temps, seul, dans une maison située à l'ombre de l'église Saint-Étienne-du-Mont, Lassailly, agenouillé & se meurtrissant la poitrine, expiait les *Roueries de Trialph.* La religion l'avait gagné tout entier, ou plutôt la religion l'avait reconquis, — car il avait été autrefois un pieux enfant, soumis à sa mère & à Dieu.

Même hiſtoire pour Ourliac.

Partis tous les deux du même point, tous les deux devaient y revenir, à quelques années de diſtance seulement. Mais entre le départ & le retour, quelle parabole excessive n'ont-ils pas décrite l'un & l'autre! Quel voyage extravagant dans les terres auſtrales de la littérature, à travers la révolution de Juillet, le *Figaro,* les premières représentations du drame moderne, Renduel & Ladvocat, les délires byroniens, le saint-simonisme, les gravures foncées de Tony

Johannot, M. Viennet vaincu, l'hémiftiche brisé ou la mort!

Ourliac était le plus sage, rendons-lui cette juftice; il était le plus moqueur aussi; l'auteur de *Gil-Blas* avait dû le tenir sur les fonts baptismaux. Lassailly ne procédait de personne, c'eft pourquoi il procédait un peu de tout le monde; il jouait *bon jeu bon argent*, comme on dit; il était tout cœur, tout inspiration! — Il eft mort le premier.

Voici comment M. Jules Janin, qui eut vent du décès, a parlé de ce pauvre garçon dans le feuilleton des *Débats :*

« Nous avons vu mourir un des nôtres cette semaine, ce jeune Lassailly dont la trifte deftinée pleine d'enseignements ne servira d'enseignement à personne. Il était venu, lui aussi, du fond de sa province, la tête remplie de chefs-d'œuvre & son portefeuille vide. En cinq ou six ans de cette vie littéraire qui tue les corps, les âmes & l'esprit, le pauvre jeune homme avait rempli son portefeuille; mais ce portefeuille rempli, sa tête était vide.

« . . . . Avant d'être déclaré & reconnu malade, il écrivait à lui seul un journal, tout un journal, une feuille impitoyable, dans laquelle il traitait sans pitié quiconque tenait une plume en ce siècle. Il les appelait — des gens épuisés,

— des génies avortés, — des romanciers aux abois, — des novateurs usés jusqu'à la corde, — des copiftes, des plagiaires, — des bandits qui écrivaient pour vivre. Il était sans pitié, il était furieux, à ce point qu'il fallait nécessairement que ses victimes fussent enfermées aux Petites-Maisons, ou que lui-même il y fût enfermé. Ce fut lui (1).

« . . . . Dans les désordres de sa pensée, il avait des naïvetés charmantes. C'eft lui qui m'écrivait : — *Vous avez parlé avec tant de tendresse de notre ami ***. C'eft une injuftice, il n'eft pas si fou que moi !* »

Il n'en a guère été écrit plus long, je crois, sur la vie & la mort de Lassailly. Cette figure incertaine, cet esprit disséminé, contrariant, trop irrésolûment fantasque; cette plume fatiguée avant d'avoir tracé son premier mot, ce poëte toujours en guerre avec lui-même, n'était pas

(1) *Revue critique*, journal mensuel. S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction, à M. Lassailly, rue Caumartin, 41. On s'abonne à la Tente, galerie Montpensier, 6. Janvier 1840 (Imprimerie Belin & Cie, rue Sainte-Anne, 55). — A l'appui de ce que dit M. Janin, voici quatre vers d'une *Ode à l'Ariftocratie* contenue dans le premier numéro de ce journal :

. . . .

O Calomnie aux ongles longs !
O menteur Journalisme, éloquence sans âme,
Héroïsme bâtard, inglorieuse lame
D'assassins qui n'ont pas de noms !

d'ailleurs d'un si grand poids dans la balance littéraire. Heureux eſt-il encore d'avoir pu arracher à l'indifférence de la critique ces quelques lignes d'épitaphe!

Si pourtant l'on me demande d'où me vient cette sympathie pour ces inconnus, ces oubliés, ces méprisés, & pourquoi je m'attache à reconstruire leur œuvre d'égarement, tandis qu'il y a autour de moi tant d'écrivains corrects & sérieux, tant de professeurs traduisant Perse & Juvénal, tant de gens d'étude, universitaires & autres, qui s'accommoderaient si parfaitement d'un peu de publicité; — je répondrai, d'abord, que je n'aime donner qu'aux infiniment pauvres, ensuite que la compassion littéraire porte en elle-même son pourquoi, & qu'il suffit d'avoir un peu de talent & beaucoup de malheur pour m'attirer; toutes raisons excellentes. Mais les vrais bibliophiles ne me feront jamais de questions semblables : rassurons-moi.

Et puis, il me semble que l'hiſtoire des gens presque inconnus doit avoir pour beaucoup de lecteurs l'attrait du roman; — tout l'invraisemblable dans le vrai, songez-y! Un nom sans autorité comme Pierre ou Jean, à peine quelque chose de plus que les héros imaginaires, quelques lignes imprimées dans un coin, juſte de quoi juſtifier d'une exiſtence réelle, trois ou

quatre personnes qui disent : *Je l'ai connu!* voilà tout. Du refte, de la passion, des événements, de la douleur, des larmes tant qu'on en veut, de la raillerie parisienne, rognures des petits journaux sanglants, de la verve, du coup de fouet; — & enfin, au bout de tout cela, la vérité, la grande vérité, qui se porte caution de votre attendrissement !

Les choses qui sont arrivées à Lassailly ne sont-elles pas aussi intéressantes que les choses qui ne sont pas arrivées aux personnages d'Alexandre Dumas? Sa folie ne vaut-elle pas les folies inventées? Ses amours — ces myftérieuses amours de Lassailly pour une grande dame avérée — ne peuvent-elles être comparées aux amours d'imagination? Meurent-ils autrement, les Arthur d'in-octavo?

Une des choses qui me font aller vers l'autobiographie, de si bas qu'elle parte, c'eft la défiance de ma sensibilité, qui ne veut pas, autant que possible, se laisser intéresser à faux ou à vide.

Les *Roueries de Trialph* sont évidemment une autobiographie déguisée. Comme ce livre eft rare, — je ne sais pas pourquoi, — & qu'il offre en outre mille curiosités de sentiment & de ftyle, on souffrira que j'en fasse le dépouillement analytique. Selon moi, la critique rétros-

pective est la meilleure & la plus efficace; j'essayerai un jour de l'appliquer à quelques-unes des œuvres soi-disant considérables publiées depuis vingt ans.

Comme tous les livres de 1833, les *Roueries de Trialph* débutent par une préface, une longue préface, qui vous monte à la tête comme la vapeur d'une tonne de bière au moment de la fermentation. Cette préface ne dit rien, comme beaucoup de préfaces; mais au moins elle sait qu'elle ne dit rien, ce qui constitue le premier des mérites négatifs. « Après tout, ce sont mes mémoires que je signe. J'ai nom Trialph. Point de généalogie. Je sais seulement que Trialph vient de *Trieilph*. Cette expression, dans la langue danoise, signifie : GACHIS. »

La préface mentirait à sa date, si elle n'amalgamait dans un éblouissant éclectisme Napoléon, Richter, la Morgue, Rabelais, Shakespeare, Robespierre, le préfet de police & Malherbe. Dans sa préface, Trialph cause particulièrement de la République, qu'il voudrait savoir possible; mais, hélas! murmure-t-il, on ne rencontre plus personne de bonne volonté : « En France, quel citoyen échelonnera humblement sa capacité à me cirer mes bottes de poëte crotté? » Ainsi raisonne Trialph. En littérature, il paraît n'être

d'aucune école, on ne trouve pas un seul nom contemporain sous sa plume.

« Ce que j'écrirai ici, je l'ignore. Je veux seulement esquisser quelques vérités sur le citoyen Cœur humain. » Le malheur eſt que les vérités de Trialph sont trop souvent saupoudrées d'immoralité. J'aurais voulu le connaître au temps où, selon son expression, il avait des illusions comme un eunuque de la graisse. Aujourd'hui, ce n'eſt plus qu'un ricaneur, & de la pire espèce encore : un ricaneur qui veut être plaint! Sa préface eſt une parodie sérieuse des préfaces les plus célèbres; il penche la tête d'un air douloureux & se demande où va le monde, — à propos des amours de Nanine & d'Erneſt, qu'il va raconter tout à l'heure.

Au milieu de ces digressions usées, de ces moqueries sans motif, de ces colères inutiles, de ces dédains littéraires, de ces saccades prévues, au milieu de toutes ces choses inachevées & recommencées dont se compose cette préface, il y a cependant un élan de cœur que je ne puis suspecter, & qui tranche sur l'allure divagante du morceau :

« J'ai un aveu qui me pèse.

« Je suis malheureux...

« Oh! ma pauvre mère!

« Ma mère! Tu m'as donné la vie, tu as veillé

pendant des nuits longues & froides auprès de moi, qui reposais dans un berceau; tu m'as enlacé de soins & de tendresse; tu as pleuré beaucoup sur mon avenir; tu m'avais averti... Je t'ai coûté la santé, le bonheur, ma mère, hélas! & je maudis mon exiſtence!...

« Oui, je la maudis! »

Les *Roueries de Trialph* commencent par un bal, en plein faubourg Saint-Germain.

On voit passer le héros en habit boutonné.

Il eſt moins sombre que d'habitude; il a formé le projet, ce soir-là, de se *gargariser de quelques drôleries de sentiment.*

Amer Trialph!

En conséquence, après quelques minutes d'examen sous un candélabre, il entre en adoration d'une jeune fille & d'une femme mûre, — toutes les deux à la fois.

La déclaration d'amour à la jeune fille eſt assez étonnante. Il lui dit : — Mademoiselle, je vous aime autant que la République.

« *La jeune fille devint rose d'émotion.* »

Trialph fait une pirouette, & se dirige ensuite vers la ſemme mûre, laquelle eſt une comtesse de haute vertu, avec des yeux bleus, un teint pâle sous le bismuth & le vermillon, & une *taille à l'entonnoir.*

Il lui demande un rendez-vous pour le lendemain.

Ces deux exploits accomplis, — Trialph s'en va se coucher.

Au fond, ce Trialph eſt un mauvais drôle, toujours grinçant des dents, mal frisé, *désaimant* tout, passant de longues heures en tête à tête avec un piſtolet chargé, lisant lui aussi ses prières dans lord Byron, mâchonnant un éternel blasphême sous sa lèvre crispée, & goûtant une joie sauvage à s'accouder sur le parapet du pont Notre-Dame, en regardant d'un œil fasciné les nappes verdâtres de la Seine. Un Jeune-France, enfin.

Ces Jeune-France sont si loin de nous, que cela vaut la peine d'en parler.

Comme tous les Jeune-France, Trialph a sur sa chiffonnière, auprès de son lit, une tête de mort non lavée à la chaux, toute jaune encore de rouille humaine. Dans le creux de l'œil droit il a placé la montre d'un *curé de campagne* (le parrain de Mardoche, probablement), & dans le creux de l'œil gauche un charmant petit thermomètre. — La charpente osseuse du nez lui sert à suspendre ses bagues d'or & le camée d'un bracelet qu'il « a volé un jour à une fougueuse Italienne, qui s'eſt mise depuis à chanter,

la misérable créature, pieds nus, sur les boulevards. »

Trialph, à son réveil, met des gants glacés & se rend chez la femme mûre à qui il a demandé un rendez-vous, madame la comtesse de Liadières.

Il fait sa cour à la façon des Jeune-France, c'eſt-à-dire il ricane, il pâlit, il déchire sa poitrine avec ses ongles, il pose sa main sur la rampe du balcon en murmurant : — Mon Dieu! que le ciel eſt pur; mon Dieu! que cet air eſt suave!... Mais lui, son front eſt brûlant, son sang bout dans sa tempe à lui ouvrir le crâne; il essaye de parler de choses indifférentes, du bois de Boulogne, du paillasse Deburau, de l'athéisme, des Polonais, de tout ce qui eſt à la mode; enfin il se jette aux genoux de la comtesse & la tutoie :

— Femme ! que tu es belle ainsi !

La comtesse ne fait pas jeter cet animal à la porte. Au contraire; elle le trouve intéressant, nouveau. Cela enhardit Trialph, qui se lance dans toutes sortes de sarcasmes contre l'amour, contre la patrie, contre la gloire, contre les belles-lettres, contre la lune, contre la législation actuelle, contre les jolies femmes, & qui termine par un *éclat de rire convulsif,* — cet

éclat de rire convulsif sur lequel ont vécu tant de romans & tant de drames !

— Vous m'effrayez, dit la comtesse de Liadières ; pourquoi rire ainsi ?

— Je ris, madame, de ne pas me voir pendu ou brûlé vif. Un matin que je rencontrerai la signora Société dans les rues de Paris, je veux en passant lui jeter au nez cette prédiction qu'elle mourra l'année prochaine, s'il éclot par hasard en France trente faquins de bouffons comme moi !

Cela eft bien sage dans la bouche de Trialph.

Mais Trialph ne demeure pas longtemps dans sa franchise. Quand il lui eft bien prouvé que la comtesse l'aime, le voilà qui devient brutal & grossier envers cette femme charmante ; le voilà qui l'appelle coquette, déloyale, qui lui parle de M. Liadières & qui se déchaîne contre l'adultère. Il marche à grands pas dans le boudoir, il eft écumant, il eft frénétique ; enfer & puissances du ciel ! Massacre & railleries ! Il casse le cordon de la sonnette, il éreinte le tapis à coups de talon de botte, il frappe à poing fermé sur le piano. La comtesse, épouvantée, se roule dans un coin comme un serpent en spirale. Immobile & muet, Trialph la glace d'un sourire diabolique.

« *Je devais être horriblement beau !* » ajoute-t-il.

Vraiment, j'éprouve quelque honte à vous raconter ces désordres. Telle était pourtant une scène d'amour en ces temps-là, tels étaient les amoureux du livre & de la scène. Trialph n'eſt guère plus exagéré qu'Antony; il ne sait pas ce qu'il veut, il ne veut plus ce qu'il a demandé, il menace, il implore, il sanglotte, il a la fièvre.

Ils avaient tous la fièvre, alors.

Cette *furia* d'amour, répandue en littérature par *Indiana*, par les drames fauves, par les poésies noires, a été assez heureusement caractérisée dans un vaudeville joué par Arnal :

Quel plaisir de tordre
Nos bras amoureux,
Et puis de nous mordre
En hurlant tous deux!

Vous voyez que Trialph eſt tout à fait dans la tradition, lorsque hérissé, funeſte & se *gorgiasant* à l'aise dans son délire satanique, il foule aux pieds cette femme du monde, cette comtesse, absolument comme si c'était madame Dorval.

Silence! Voici le mari qui entre, M. de Liadières.

« M. de Liadières alla se poser debout devant la cheminée. Il contempla d'un air froid & sérieux la comtesse, qui n'osait s'approcher de lui.

Elle était échevelée. Le *vieillard* soupira. Jamais la majeftueuse sérénité de son front chauve ne m'avait inspiré autant de respect; il me paraissait voir une ondée de lumière descendre sur le visage de cet homme comme un rayon pur de soleil sur la neige éblouissante des Alpes. *Oh ! il était beau, ce vieillard ! Qu'il était beau !* »

Reconnaissez le vieillard de *Portia*, d'Alfred de Mùsset, ce même vieux à tiroir, — dévafté & noble, — qui défraie toute la littérature d'après Juillet.

Trialph & le vieillard se sont compris dans un seul regard : ils se battront à la pointe du jour.

En attendant, Trialph va dîner avec des républicains qui conspirent.

Il sable le champagne.

Il fume des feuilles sèches d'opium.

Les républicains émettent divers procédés pour se défaire du roi Louis-Philippe.

— Je m'offre, s'écrie l'un d'eux, à le piquer avec une aiguille aiguisée d'acide prussique, en lui donnant une poignée de main, *comme il en prodigue aux vils séides qui se foulent au-devant de son cheval*..

— Quand agiras-tu ?

— Je voudrais bien ne plus souffrir du pied : jamais je ne parviendrais à m'échapper...

Interrogé à son tour, Trialph convient qu'il n'eſt qu'un déteſtable farceur dont ils n'ont pas besoin.

Fi du Trialph !

Trialph laisse là cette mauvaise compagnie.

Il entre au Théâtre-Français.

Il se promène dans le foyer, où sont réunis les *ariſtarques de la presse :* « colporteurs de cancans, janséniſtes littéraires ; puis, tout le *servum pecus* romantique des moutons qui bêlent, parce que le bélier marche en avant ; aiglons de basse-cour, rapsodes benêts, automates extatiques qui dansent toute une soirée comme les poupées de l'immortel Séraphin ! »

Ah çà ! dira-t-on, Trialph n'eſt donc pas romantique ?

Certainement non !

Trialph professe des opinions énergiquement classiques, — à la façon d'Eugène Delacroix, — il adore *Athalie* & *Phèdre*.

Trialph classique, c'eſt bien plus drôle !

Ainsi charme-t-il ses loisirs, en attendant l'heure de son duel avec M. de Liadières.

A ce duel, M. de Liadières juge convenable d'amener, en guise de témoin, sa femme, la comtesse, — ce qui déroute entièrement Trialph.

— La religion des usages, pense-t-il, se refuse

à ce que j'assassine le mari de ma maîtresse devant elle. Je n'ai encore rien vu de cela dans aucune de nos pièces, dans aucun de nos romans. Je ne veux pas devancer le drame de la scène dans le drame de ma vie. La littérature crée des mœurs aux sociétés qui veulent sembler vivre. La bonne décence prescrit le reste *aux honnêtes gens qui ont du goût*.

Il essaie de soumettre à M. de Liadières cette observation pleine de délicatesse.

Mais le *beau vieillard* le traite de misérable & lui croise ses deux poings sous le menton.

C'est un ancien militaire, comme tous les vieillards de la littérature.

On arrive dans un endroit écarté, près de la barrière Saint-Jacques.

La femme pleure.

Les deux hommes sautent sur les épées.

Le cocher fume sa pipe, en caressant tranquillement ses bêtes.

Tirade sur le beau temps qu'il fait.

La femme se meurtrit les bras.

Les deux hommes fondent l'un sur l'autre.

Le cocher détourne les yeux.

Tirade sur le duel : « Le duel prouve ce qu'il veut prouver, je le soutiens. On a beau mouler des phrases, tout ce qui n'est pas le duel ment à ceux qui doivent se battre. Le meilleur raison-

nement contre les ampoules du ſtyle & les sophismes de la sensibilité, c'eſt que notre eſtomac digère la chair des animaux & notre conscience les conséquences d'un duel honorable. »

La femme s'évanouit...

Trialph vient de faire voler en éclats l'épée de M. de Liadières, il ne veut pas du sang de ce vieillard!

Ce jour-là, par un hasard étrange, on guillotine un boucher sur la place de la barrière Saint-Jacques; — la scène de guillotine eſt indispensable dans les romans de 1833; — toutes les fenêtres sont louées : à l'une d'elles, Trialph aperçoit Nanine, cette jeune fille du premier chapitre à qui il a adressé une déclaration républicaine. La société eſt fort belle & respire des violettes en attendant le condamné. Comme Trialph eſt connu pour un peu poëte, on le prie de réciter des vers, du *gracieux*, de l'*aérien*.

Trialph récite une ballade intitulé le *Sylphe*, — la crème de sa littérature, dit-il, la meringue de ses œuvres fugitives.

Pendant ce temps-là, Nanine a posé sur le pied de Trialph son joli soulier satiné.

C'en eſt fait, Trialph aimera Nanine. Il l'aime déjà!

— Au large! s'écrie-t-il, j'aime! j'aime! Moi, j'aime d'amour! C'eſt Nanine que j'aime, & je

l'aime plus que je voudrais l'aimer, je le vois. Mais qu'importe! Je ne suis pas habitué à jeter mes passions au dehors, comme on fait d'un créancier qui mettrait la main sur votre habit, en disant : Vous n'avez pas le droit de porter cet habit!

Puis tout aussitôt — car l'âme de Trialph eſt comme la patte d'oie d'une forêt où se croisent divers sentiers — il lui vient des inquiétudes, des troubles que, par parenthèse, il exprime en très-poétique langage : « A prévoir de loin, peut-être ai-je peur avec raison que cette vierge blonde s'abandonne parfois à des inſtincts de coquetterie. Quand, pour me plaindre alors, je m'approcherai d'elle, au milieu de la foule des indifférents, Nanine, je le crois, voudra bien avoir la complaisance de ne pas s'éloigner. Je serai pâle, je tremblerai. D'une bouche timide qui permettra à peine aux sons de ma voix de se faire entendre, je lui dirai : Vous me trompez! Elle répondra vite : Non!... Et sans que rien l'ait troublée, ensuite elle s'envolera vers d'autres hommages, moins sérieux, moins exigeants. Puis, en se souvenant par hasard de mes inquiétudes : C'eſt un fou qui m'aime trop! se répétera-t-elle pendant la danse où j'épierai les regards furtifs de ses beaux yeux noirs, presque toujours pleins de bonheur...

« Néanmoins, *je consens à l'aimer!* » ajoute Trialph, en concluant.

Hélas! cher Trialph, tu comptes sans ton ami Erneſt!

Erneſt eſt un jeune homme qui a la main heureusement gantée & qui s'eſt acquis je ne sais quelle grâce à jeter son lorgnon au-devant de toutes les loges d'Opéra.

Au moment où la belle société se porte aux fenêtres pour voir arriver la charrette, Erneſt s'approche de Trialph & lui jette discrètement dans le tuyau de l'oreille la nouvelle de son prochain mariage — avec mademoiselle Nanine de Massy.

— Il me faut un meurtre! murmure Trialph.

Enfin!

Je trouve, moi, que ce meurtre s'eſt bien fait attendre.

Le premier meurtre de Trialph, — c'eſt tout uniment un suicide.

Trialph, qui n'y met pas de prétention, se fait un verre d'eau sucrée avec plusieurs petits paquets de morphine; & il l'avale, pendant que le couteau de la guillotine tranche la tête du boucher de la barrière Saint-Jacques.

Fait! comme disent les enfants, au jeu de cache-cache.

Quand il s'eſt empoisonné, Trialph veut as-

sifter à un bal : — Oui, s'écrie-t-il, puisque la lutte m'a épuisé avant le terme, ma place de mort eft là, aux splendeurs factices de la lumière des bougies, parmi les femmes & les fleurs artificielles, parmi les égoïftes, les repus, les contents, les orgueilleux, les ingrats, parmi les privilégiés, les accapareurs de places, les brevetés, les pensionnés, les diftributeurs de médailles & de couronnes, parmi ceux qui volent au jeu de cartes & ceux qui ne se fatiguent pas de la valse adultère!

La *valse adultère!* voilà leur grand mot, leur grande pudeur.

O moralité des Jeune-France!

Au bal, — Trialph danse comme un perdu, il boit du punch, il copie sa ballade du *Sylphe*. sur l'album d'une vieille dame, il se livre à la valse adultère, il fait mille gambades, — &, en fin de compte, il reconnaît qu'il s'eft mal empoisonné. Déception!

Au désespoir d'avoir manqué son coup, Trialph se rend dans le bureau d'un journal, &, moyennant quelques centimes, il fait insérer les lignes suivantes :

« Un particulier, décidé au suicide, désire exploiter avantageusement sa mort, pour payer la corbeille de noces d'une femme, qu'un de ses amis arrache à son amour. Il offre donc le sacri-

fice de sa vie à la merci d'un projet quelconque, moyennant une somme dont il sera convenu entre les parties intéressées. — S'adresser, pour les renseignements, à M. A. B., poste restante, à Paris. »

Cette annonce a pour résultat d'amener une lettre anonyme qui enjoint à Trialph de se trouver, masqué, au bal de l'Opéra.

Là, Triaph se voit accosté par M. le comte de Liadières, qui lui offre une somme assez rondelette s'il veut assassiner la comtesse.

Stupeur de Trialph !

Après quelques instants de réflexion, il accepte la somme & va la jouer à Frascati.

Frascati ! le jeu ! les impures en décolleté de dentelles ! le râteau infernal ! les doigts maigres qui s'allongent en tremblant pour froisser les billets de banque ! les visages pâles & froids sous la sueur ! Encore un thème que Trialph se garde bien de laisser échapper, & sur lequel il brode les plus *voyantes* métaphores.

Trialph rencontre Ernest à Frascati.

— Ernest, veux-tu que je te joue ta femme Nanine ?

— Farceur !

— Huit mille francs ?

— Immoral !

— Seize mille?

— Diable!

Erneft se laisse tenter : il joue & il perd.

— Maintenant, ta maîtresse? continue Trialph.

— Soit.

Erneft perd encore; il perd toujours.

Néanmoins, comme c'eft un beau joueur, il conduit mélancoliquement Trialph sous le balcon de sa maîtresse; il lui montre l'échelle de corde préparée, la fenêtre myftérieusement entr'ouverte, &, étouffant un soupir, il lui dit : Va!

— Bah! exclame Trialph; mais c'eft chez la comtesse de Liadières?

— Sans doute.

— Madame de Liadières serait ta maîtresse?

— Depuis six mois.

— Anathème!

Trialph bondit sur Erneft, & le jette, sanglant, sur le pavé.

Après quoi, il escalade le balcon.

. . . .

« Le comte parut.

« Il était tête nue, & croisait ses deux bras sur sa poitrine.

— « Avez-vous fini?

— « Oui, répondis-je en montrant la comtesse étendue sur le parquet.

« Le vieillard prit un flambeau & se hâta d'incendier les rideaux & les toiles de la chambre adultère. »

Deux heures après, une berline roule vers l'Océan.

Elle emporte Trialph au suicide.

Il a tué Ernest, il a tué madame de Liadières, il a tué Nanine — en lui chatouillant la plante des pieds; il va se tuer à son tour.

Sur la plage, Trialph coudoie un comédien à qui il remet ses mémoires ou plutôt ce qu'il appelle ses *Roueries* :

« Nous nous complimentâmes longtemps sur le port en face de l'eau.

« Il m'a quitté enfin, l'*égoïste !*

« A la mer, à la mer, le Trialph ! »

FIN.

Voilà ce livre tout entier, — une des expressions les plus fidèles de l'orgie romancière. J'ai disséqué celui-là, afin d'être dispensé de disséquer les autres, — car il y en a d'autres. Il y a le *Champavert*, de Petrus Borel; il y a les premières frénésies de Jules Lacroix. Il y en a de pires encore, auprès desquels les productions

clandestines du Directoire ne sont que des berquinades. — Rappelons souvent cela, afin d'*innocenter* les nouveaux venus de la littérature, dont les quelques écarts ont pu être incriminés par des ermites de la critique, dont la robe de bure ne cachait pas assez la queue frétillante des diables de 1833.

Lassailly valait mieux que son livre, ce qui ne veut pas dire que son livre ne vaille absolument rien. Vous y aurez remarqué, comme moi, des formules attrayantes & nouvelles, d'heureuses témérités, un certain esprit qui, loin de courir les rues, marche sur la crête des toits.

Ce qu'on ne trouve pas dans les *Roueries de Trialph,* ce sont des *roueries,* — & je m'explique difficilement un pareil titre, à moins que le roman lui-même ne soit d'un bout à l'autre une mystification, ce qui pourrait bien être, mais ce que j'hésite à croire : — Lassailly n'était pas si gouailleur !

Abrégeons.

Il y a la beauté du diable, qui est simplement la jeunesse & la fraîcheur. Ne peut-on pas dire aussi qu'il y a la littérature du diable ?

La littérature du diable, — c'est le délire, c'est l'emportement, c'est l'abandon, c'est l'incohérence, c'est tout ce qu'il ne faut pas.

C'eſt tout ce qui plaît, sans avoir raison de plaire.

Lassailly appartenait, par ses premières feuilles noircies, à cette littérature maudite & chiffonnée, qui semble avoir fait un pacte avec la Mort (1)....

(1) Voici les titres de quelques nouvelles publiées par Lassailly dans le feuilleton du *Siècle :*

Le Dernier des Pétrarque.

Les Gouttes de digitale.

Grégorio Banchi.

Un Secrétaire du 18e siècle, ou le Griffon de la vicomtesse de Solanges.

La Trahison d'une fleur.

Chercher dans la collection du *Monde illuſtré* un article de M. Hippolyte Lucas sur Lassailly.

CHATEAUBRIAND

CHATEAUBRIAND (1)

Depuis longtemps, nous désirions parler de M. de Chateaubriand, un de ces grands cœurs qui rehaussent les lettres & font que le plus humble d'entre les écrivains en marche plus fermement dans l'orgueil de sa profession. Pendant ces dix-huit ans de monarchie constitutionnelle, la littérature a été tellement compromise par une nuée d'étourdis; on en a tellement fait une chose de bavardage & de négoce; on s'est tellement moqué, en le volant, du lecteur du dix-neuvième siècle, que nous avions besoin de remercier celui des littérateurs qui est constam-

(1) Cette étude a été publiée dans le journal *la Presse,* en guise d'introduction aux *Mémoires d'Outre-Tombe.*

ment reſté le plus digne, sans cesser d'être le plus renommé.

Il était l'honnête homme, il était le grand homme. Son nom remplissait la littérature & l'inondait d'une lumière d'or. Un jour de république il s'en eſt allé, doux & triſte, la main dans la main de ceux qui l'ont aimé. On a porté son corps en Bretagne, selon son dernier vœu, & tout a été dit. — Passez maintenant devant cette maison silencieuse de la rue du Bac qui porte le n° 112; on vous montrera la chambre de Chateaubriand, la table de Chateaubriand, le lit où il eſt mort.

Aujourd'hui, si nous allons essayer de rappeler quelques traits de cette figure vaſte & mélancolique, si nous redescendons pas à pas dans son œuvre, c'eſt donc moins pour remplir un devoir de critique que pour adresser un dernier hommage à celui qui fut pendant si longtemps la plus brillante expression de la France littéraire, — le dernier gentilhomme peut-être, le plus grand chrétien à coup sûr.

Chateaubriand appartient à cette famille de penseurs-colosses, devant lesquels on s'arrête deux fois avant d'entreprendre d'en faire le tour. L'ensemble de leurs travaux inspire un respect qu'ordonneraient au besoin leur caractère & l'eſtime radieuse qu'on leur a vouée. C'eſt depuis

le Consulat que dure la gloire de l'auteur du *Génie du Chriſtianisme;* &, en France, si les succès d'une heure ont rarement raison, les succès d'un demi-siècle n'ont jamais tort. Qui a été grand homme pendant cinquante ans eſt assuré de l'être toujours.

Ce qui nous frappe le plus dans l'œuvre de Chateaubriand, c'eſt Chateaubriand. L'hiſtoire d'une pensée eſt parfois aussi remplie d'enseignements que cette pensée elle-même. L'auteur eſt le premier de ses livres, — ou du moins celui qui donne la clef de tous les autres. Or, qu'on nous dise une plus belle hiſtoire que celle de ce poëte, de ce militaire, de ce voyageur, de ce miniſtre, de cet ambassadeur, de ce pair de France. Pas un rivage qu'il n'ait connu, pas une renommée qu'il n'ait savourée, pas une misère qu'il n'ait soufferte.

Nous ne nous cachons pas la témérité & l'importance des lignes que nous allons tracer. Par la place qu'il occupe dans le siècle, Chateaubriand méritait peut-être qu'une plume mieux connue écrivît sa gloire & son génie. Nous n'appartenons pas à la génération qui l'a vu vivre : nous appartenons à celle qui l'a vu mourir; mais nous appartiendrons surtout à celle qui le verra se survivre. Où donc serait le mal quand on demanderait quelquefois à la jeu-

nesse son opinion sur les hommes & les choses du temps? Il eſt bon de s'inquiéter de ce que pensent du présent ceux qui seront l'avenir.

Un matin de juillet dernier, deux voitures noires gagnaient triſtement les côtes de Bretagne. Dans l'une d'elles, il y avait le corps du grand auteur. Dans l'autre, il y avait un curé, un exécuteur teſtamentaire, & François, le valet de chambre. Ces deux voitures arrivèrent ainsi à une petite ville voisine d'Avranches. Pendant qu'elles ſtationnaient sur la route en attendant des chevaux, une dame d'un certain âge, tenant un modeſte bouquet enveloppé dans du papier, s'approcha avec crainte. Elle déposa son présent sur la banquette intérieure en disant à voix basse : — *C'eſt pour M. de Chateaubriand; c'eſt tout ce que j'ai pu me procurer.*

Nous faisons comme la vieille dame. Voici notre bouquet.

I

Chateaubriand entra dans la vie par la grande porte des forêts. Enfant de cette sombre Bretagne qui ne produit que des hommes-chênes ou des conscrits noſtalgiques, il en garda toujours le double caractère de force & de mélancolie. Les fées aux harpes d'or, qui veillent dans ces antiques feuillages, descendirent sur son berceau pour lui nouer au front la verveine sacrée. On l'éleva dans un château noir d'où il entendait chanter la mer, — la mer, sa première & sa dernière passion!

Mais sa jeunesse fut triſte comme un poëme d'Ossian. Ne jetez pas vos enfants dans les bois. La nature *toute seule* eſt un maître dangereux, qui fera d'eux des sauvages si elle n'en fait des poëtes, des monſtres si elle n'en fait des génies. Il vaut mieux d'abord se heurter contre la société que de se blesser aux troncs des arbres. Le mal qui vient des hommes se guérit plus facilement que celui qui vient de Dieu.

Alors, comme le *Tambour Legrand,* de Henri Heine, Chateaubriand avait des larmes *qu'il ne pouvait pas pleurer.* Au château de Combourg, on ne connaissait ni les tendresses de la famille, ni les sourires du foyer; jamais il ne sentit deux bras jetés autour de son cou. Sa mère le poussait à l'église, son père ne le poussait à rien. Hésitant & délaissé, il se contentait de rimer de mauvais vers; lorsque, du fond de sa jeunesse, farouche comme celle de Rousseau, s'éleva ce myſtérieux amour qui nous valut plus tard un chef-d'œuvre de douleur.

Ah! le premier amour des poëtes, c'eſt là qu'il faut chercher le secret de leur vie! Énergie ou faiblesse, leur douceur ou leur cruauté, leur abaissement ou leur gloire, penser que tout cela tient en germe dans un coin du cœur de la première femme rencontrée! C'eſt Manon qui nous dit les désordres & les folles larmes de l'abbé Prévoſt; c'eſt Pimpette dont les baisers feront les éclats de rire de Voltaire; Frédérique délaissée explique le *Fauſt* de Gœthe, & le pâle sourire de Lucile ajoute une page à *René.*

Cette hiſtoire qui ne ressemble à rien, pleine d'audace ténébreuse, cette grande tragédie en cinq ou six feuillets, où des filets de sang se sont mêlés sans doute à l'encre qui les a écrits, ce petit roman fataliſte contient Chateaubriand tout

entier. A d'autres les amours faits de sourires & d'aventures, le sonnet soupiré aux pieds de la femme en robe de bal, dans un boudoir odorant. En Bretagne, du côté de la mer, sous les arbres remplis d'une plainte éternelle, cela se passe autrement. L'amour eſt fait d'une plus funeſte essence. Il eſt rare qu'on en guérisse; Chateaubriand n'en a pas guéri.

Pauvre gentilhomme breton! enfant des solitudes mauvaises! Un jour, en te rappelant ta jeunesse désolée, tu devais écrire cet involontaire aveu : « Nous sommes persuadés que les grands écrivains ont mis leur hiſtoire dans leurs ouvrages. *On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre;* & la meilleure partie du génie se compose de souvenirs. »

Elle s'appelait Lucile. Ce nom, il ne l'a jamais dit, il ne l'a jamais tracé. C'était moins une jeune fille qu'une ombre de jeune fille, glissant à peine sur terre & prête à se dissoudre en ondoyante vapeur, comme ces figures que les peintres montrent vaguement dans le lointain des forêts enchantées. Pour je ne sais quel motif, expliqué par la science médicale, un collier d'acier comprimait les ondulations de son cou flexible & long comme celui d'un cygne. Cette étrange enfant était consumée par une sensibilité nerveuse développée à l'excès; & l'on eût dit, à

la voir frêle, gracieuse & blanche, une de ces vierges, nées d'une larme, qui se trouvent au fond de quelques poëmes myſtiques. Tous deux, e frère & la sœur, se promenaient souvent dans es landes, ou bien, assis sur la chaussée de l'étang, ils laissaient venir à eux la nuit étoilée, avec ses rumeurs confuses & ses chauds parfums qui gagnent imperceptiblement le cœur & finissent par le submerger.

Pourquoi voulait-il se tuer? — Un jour, le fusil sous le bras, il descendit plus lentement que de coutume le perron du château; il se dirigea vers le bois; parvenu à l'extrémité du grand mail, il se retourna pour regarder pardessus les arbres une petite tourelle; — il disparut...

Et lui aussi, *René,* avait rêvé le suicide; mais, entre la tombe & lui, une voix s'était élevée: « Ingrat, tu veux mourir, & ta sœur exiſte! Tu soupçonnes son cœur! Ne t'explique point, ne t'excuse point, je sais tout; j'ai tout compris, comme si j'avais été avec toi. Eſt-ce moi que l'on trompe, moi qui ai vu naître tes premiers sentiments? Voilà ton malheureux caractère, tes dégoûts, tes injuſtices! Jure, tandis que je te presse sur mon cœur, jure que c'eſt la dernière fois que tu te livreras à tes folies; fais le serment de ne jamais attenter à tes jours! »

Chateaubriand tint le serment de *René*. Quelques heures après, calme en apparence, il rentrait au manoir de Combourg. Ce qui s'était passé dans son âme, Dieu seul le sait. Tous les hommes forts comptent un jour semblable à l'entrée de leur vie, un jour où ils se demandent s'il eſt nécessaire d'aller plus loin & s'il ne vaudrait pas mieux briser sa pensée que de se laisser briser par elle; si la mort innocente n'eſt pas préférable à la vie coupable, & lequel eſt le moins désespérant du jeune suicide de Chatterton ou du vieux suicide de Jean-Jacques? Ceux qui sortent de cette épreuve, ce sont les ambitieux & les chrétiens. Prêt à se noyer, celui-là regarde l'eau avec un sourire & rebrousse chemin : c'eſt Napoléon. Celui-ci détourne le canon de son fusil, avec une larme : c'eſt Chateaubriand.

J'ai dit qu'on voulait faire de lui un prêtre. Au collége où il fut envoyé à cette intention, on lui donna la chambre & la couchette de Parny. Dans cette chambre & sur cet oreiller, tiède de rimes libertines, Chateaubriand essaya vainement de devenir prêtre. Il ne trouva pas un froc à sa taille. Malgré lui, il se vit obligé de « rapetisser sa vie pour la mettre au niveau de la société, » & comme dans ce temps-là il fallait absolument être quelque chose en attendant de

devenir quelqu'un, il endossa le premier uniforme venu qui lui tomba sous la main.

Aussi bien, j'aime mieux voir Chateaubriand entrer dans son siècle avec une épée qu'avec une soutane. Partie d'un soldat & d'un gentilhomme, la reſtauration religieuse qu'il doit fonder un jour en sera plus importante & mieux assise. Il y a du sang de croisé dans ses veines; c'eſt Tancrède revenu pour replanter une seconde fois la croix sur le tombeau de Dieu le Fils.

Qu'on se figure un jeune homme de petite taille, fort maigre, aux épaules un peu élevées, *ainsi que dans toutes les grandes races militaires*, selon une de ses expressions. Sa tournure eſt inquiète, presque timide. Il penche habituellement la tête; mais c'eſt une tête sculptée avec largeur comme la plupart des têtes bretonnes, épais cheveux, épais sourcils, regard habité par la pensée. Si c'eſt particulièrement au front, blason vivant, que se reconnaissent les gentilshommes de l'intelligence, le chevalier de Chateaubriand porte sur le sien sa noblesse inscrite en lignes splendides. Pâle comme Bonaparte, de cette pâleur qui n'a rien à démêler avec la maladie, il y a sous l'accent profond de ses traits une teinte de mélancolie hautaine qui ne le quittera plus. Le nez eſt long, insensiblement courbé

& pincé vers son extrémité inférieure. La bouche eſt petite, avec des lèvres minces qu'on sent aussi avares de paroles que le reſte de la physionomie semble riche de pensées. En résumé, c'eſt une tête d'un beau ſtyle, pleine de noblesse & d'observation. Ce grand air d'ariſtocratie qui prédomine & doit plus tard se refléter dans ses œuvres ne peut évidemment appartenir qu'à un écrivain de la famille galonnée des Montesquieu & des Buffon.

Il avait alors vingt ans. Quand il entra dans Paris, le fameux dix-huitième siècle, gorgé de folies & de crimes, allait rendre le peu qu'il avait d'âme. Chateaubriand assiſta aux derniers débattements du monſtre sur le sable doré de la cour.

On allait chaudement en besogne de vice. Sentant que la mort la tirait par la jambe, la noblesse se dépêchait à boire la joie & le luxe à double tasse. Chaque jour amenait son extravagance nouvelle.

Notre jeune & fier Breton passa brutalement à travers les toiles galantes des araignées de l'Opéra, sans y laisser ailes ni pattes. Tout le monde se rangea devant son amour ignoré; & par-dessus les haies de Trianon il put regarder, sans danger pour son cœur, les fêtes nocturnes de la reine autrichienne. On l'invita

une fois à monter dans les carrosses de Sa Majesté, pour suivre la chasse. Peut-être fut-ce ce jour-là qu'il vit Louis XVI laisser tomber en riant un pavé sur le ventre d'un de ses gardes endormis.

Toute la société de ce temps, qui avait encore la tête sur les épaules, défila devant ses yeux : les héros, les scélérats, les laquais, les bourgeois, tous les guillotinés de l'avenir. Il dîna avec Mirabeau, il trinqua avec Mirabeau. Et en revanche Mirabeau, le regardant en face, lui mit sa large main sur l'épaule. Le petit lieutenant faillit en être disloqué : « Je crus sentir la griffe de Satan, » dit-il. Mirabeau à table, bruyant, verveux, déchirant ses dentelles, valait presque Mirabeau à la tribune. Il buvait comme Bassompierre, il riait comme Borée. Chateaubriand ne le quittait pas du regard, & déjà sans doute se gravaient dans sa mémoire les lignes vigoureuses avec lesquelles il devait tracer le portrait de ce *grand homme & de ce grand coquin*, comme disait M. de Condé :

« Mêlé par les désordres & les hasards de sa vie aux plus grands événements & à l'exiftence des repris de juftice, des ravisseurs & des aventuriers, Mirabeau, tribun de l'ariftocratie, député de la démocratie, avait du Gracchus & du Don Juan, du Catilina & du Guzman d'Alfa-

rache, du cardinal de Richelieu & du cardinal de Retz, du roué de la Régence & du sauvage de la Révolution; il avait de plus du Mirabeau... Sa laideur, appliquée sur le fond de beauté particulière à sa race, produisait une sorte de puissante figure du *Jugement dernier* de Michel-Ange. Les sillons creusés par la petite vérole sur son visage avaient plutôt l'air d'escarres laissées par la flamme. La nature semblait avoir moulé sa tête pour l'empire ou pour le gibet, taillé ses bras pour étreindre une nation ou pour enlever une femme. Quand il secouait sa crinière en regardant le peuple, il l'arrêtait; quand il levait sa patte & montrait ses ongles, la plèbe courait furieuse. Au milieu de l'effroyable désordre d'une séance, je l'ai vu à la tribune, sombre, laid & immobile : il rappelait le Chaos de Milton, impassible & sans forme au centre de la confusion. »

Ce portrait, qui tient plutôt du buſte que du tableau, du marbre plutôt que de la toile, eſt une des belles choses de Chateaubriand. Il donne une magnifique idée de sa manière & de son ſtyle (1).

(1) Dans son livre de *Philosophie & littérature*, M. Victor Hugo a, lui aussi, esquissé cette grande figure de Mirabeau. Il eſt peut-être curieux de comparer le choc de ces deux pensées sur le même homme, l'étincelle de ce fer rouge

Mais ce qu'il avait désir de voir, c'étaient principalement les cercles du beau langage, les salons à la mode, l'Académie & ses succursales. N'avait-il pas dans une des basques de son uniforme deux à trois milliers de rimes, oiseaux brillants qui n'aspiraient rien tant qu'aux délices de la volière ?

Compactement rangés, entre les acteurs & les spectateurs, comme des musiciens dans un théâtre, les littérateurs continuaient à jouer *rinforzando* l'ouverture de la Révolution française, commencée depuis cinquante ans environ. La toile allait se lever. A la place du chef d'orchestre

sous ces deux marteaux. Voici le texte de M. Victor Hugo :

« Tout en lui (Mirabeau) était puissant. Son geste brusque & saccadé était plein d'empire. A la tribune, il avait un colossal mouvement d'épaules, comme l'éléphant qui porte sa tour armée en guerre. Lui il portait sa pensée. Sa voix, lors même qu'il ne jetait qu'un mot de son banc, avait un accent formidable & révolutionnaire qu'on démêlait dans l'Assemblée comme le rugissement du lion dans la ménagerie. Sa chevelure, quand il secouait la tête, avait quelque chose d'une crinière. Son sourcil remuait tout, comme celui de Jupiter, *cuncta supercilio moventis*. Ses mains quelquefois semblaient pétrir le marbre de la tribune. Tout son visage, toute son attitude, toute sa personne était bouffie d'un orgueil pléthorique qui avait sa grandeur. Sa tête avait une laideur grandiose & fulgurante dont l'effet par moments était électrique & terrible. Le génie de la révolution s'était forgé une égide avec toutes les doctrines amalgamées de Voltaire, d'Helvétius, de Diderot, de Bayle, de Montesquieu, de Hobbes, de Locke & de Rousseau, & avait mis la tête de Mirabeau au milieu. »

il y avait Beaumarchais, l'héritier direct de Voltaire & qui, pour la société d'alors, valut *une peste*, comme Chateaubriand valut plus tard *une armée* pour la Restauration.

Chateaubriand ne vit pas apparemment le côté grave de tout cela. Ce n'était qu'un jeune homme. Au moment où le siècle craquait & chancelait comme le Panthéon de Soufflot, il se faufilait entre deux paravents, sur la pointe du pied, dans la compagnie des infiniments petits de la littérature. « On *parla de moi* chez Lebrun & chez Flins des Oliviers. »

A la fin, pourtant, il commença par comprendre combien était puérile cette préoccupation de tous les instants. Il y renonça. Ainsi dit *René* : « J'avais voulu me jeter dans un monde qui ne me disait rien & qui ne m'entendait pas : ce n'était ni un langage élevé ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Traité partout d'esprit romanesque, *honteux du rôle que je jouais*, dégoûté de plus en plus des choses & des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré. Je trouvai du plaisir dans cette vie obscure & indépendante. Inconnu, je me mêlais à la foule, vaste désert d'hommes ! »

Mais, sur ces entrefaites, la Révolution marchait. Elle vint droit à lui. Il en eut peur, & il

recula. Son heure d'action n'était pas sonnée. Trop dédaigneux peut-être, il regarda se traîner *dans les ruisseaux de Paris* les vainqueurs de la Bastille, & détourna la tête de l'œuvre de fer qui s'apprêtait. La noblesse tout entière émigrait à Coblentz. Chateaubriand émigra au Nouveau-Monde. Avant de connaître les hommes, il voulut connaître l'homme.

Toutefois, il ne partit pas sans dire à revoir. La Harpe, qui était le concierge de la littérature du dix-huitième siècle, lui présenta le *Mercure* pour qu'il y inscrivît son nom, comme c'était l'usage. Chateaubriand y mit je ne sais quels vers sur l'*Amour de la campagne*, une sorte d'idylle — au nez de laquelle il a dû bien rire plus tard, & où l'on remarque ce distique :

Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire,
Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux.

C'était le contraire qu'il fallait dire. M. de Chateaubriand a été meilleur prophète sur la fin de ses jours.

II

« Voici le plaqueminier; sous le plaqueminier il y a un gazon; sous ce gazon repose une femme. Moi, qui pleure sous le plaqueminier, je m'appelle Celuta; je suis fille de la femme qui repose sous le gazon, elle était ma mère.

« Ma mère me dit en mourant : Travaille, sois fidèle à ton époux quand tu l'auras trouvé. S'il eſt heureux, sois humble & timide; n'approche de lui que quand il te dira : Viens, mes lèvres veulent parler aux tiennes.

« S'il eſt infortuné, sois prodigue de tes caresses; que ton âme environne la sienne, que ta chair soit insensible aux vents & aux douleurs. Moi, qui m'appelle Celuta, je pleure maintenant sous le plaqueminier; je suis la fille de la femme qui repose sous le gazon. »

Ainsi chante une jeune fille couronnée de fleurs de magnolia & vêtue d'une robe blanche d'écorce de mûrier. Assise au milieu des Indiens, sur l'herbe semée de verveine empourprée

& de ruelles d'or, René l'écoute & la regarde d'un air attendri.

Le voilà bien loin du pays breton. Cette soif de solitude qui le tourmente comme tous les génies auftères, il peut l'assouvir maintenant. Entre Dieu & lui la civilisation ne tend plus ses voiles. Son cœur souffre toujours, mais sa pensée grandit & se dégage. Laissez faire : peu à peu le soleil du désert dissipera sur son front l'ombre des bois de Combourg.

Il eft probable que, sans le voyage en Amérique, Chateaubriand n'eût jamais été qu'un timide élève de La Harpe & de Ginguené, — un poëte de salon tenu perpétuellement en bride par les guirlandes artificielles de la coterie académique. Tout au plus se fût-il élevé un jour à la bien innocente réputation d'Esménard ou de l'auteur du *Printemps d'un Proscrit*.

Au contraire, Chateaubriand, jeté en plein Nouveau-Monde, chair blanche au milieu des chairs peintes, Chateaubriand égaré sous la lune de feu, mangeant des *tripes de roche* & respirant l'odeur d'ambre qu'exhalent les crocodiles dans les glaïeuls; le jeune officier du régiment de Navarre chassant le caftor avec le sachem des Onondagas, après avoir couru le cerf avec Louis XVI; le rimeur de l'*Almanach des Muses* enfin, chez les Iroquois, devait se transformer

invinciblement, &, parti avec l'idylle sur l'*Amour de la campagne,* revenir avec le *Génie du Christianisme.*

Le voyage en Amérique fut toute une révélation pour lui. Ses convictions classiques, entaillées à la racine, ne devaient jamais bien se remettre; et le *Cours de Littérature* commença à s'évanouir à ses regards dans la poussière humide du Niagara. Qu'on s'imagine, en effet, l'étonnement d'un littérateur du dix-huitième siècle à l'aspect de cette nature géante, vivace, inconnue, gracieusement terrible; & quel puissant soufflet Dieu ne donnait-il pas devant lui au jardinier Le Nôtre! Tombé au milieu des hérons bleus, des flamants roses, des piverts rouges, Chateaubriand dut sourire en songeant à ce vieil oiseau français — *Philomèle* — sur lequel nous vivons uniquement depuis l'ère mythologique. Le souvenir encore plein des héros de Racine & de Voltaire, n'ayant vu de sauvages que dans la tragédie d'*Alzire*, est-ce qu'il ne recula pas à la vue du premier Siminole qui se dressa devant lui, la perle pendante au nez, les oreilles en découpures, & portant un hibou empaillé sur la tête?...

Le mal est peut-être qu'il n'y demeura pas assez longtemps pour l'anéantissement complet de sa rhétorique. Deux ans de plus, & Chateau-

briand eût tout à fait noyé ses vieilles formules dans l'Ohio. Son passage trop rapide à travers la campagne ardente a produit un ſtyle mixte, où le sauvage & le gentilhomme apparaissent à intervalles égaux.

Pourquoi partit-il si brusquement? quel souci lui fit déserter l'ajoupa & renoncer aux splendeurs des nuits américaines? On l'ignore, & lui-même sans doute l'ignorait aussi. Il y avait alors dans l'air un tourbillon brûlant qui dispersait aux quatre coins du monde la plupart des hommes de ce siècle : l'abbé Maury à Rome, Louis-Philippe à Elseneur, M. de Jouy à la cour de Tippoo-Saëb & Chateaubriand partout. Peut-être entendit-il, comme René, une voix qui lui disait : « Que faites-vous seul au fond des forêts, où vous consumez vos jours, négligeant vos devoirs? Des saints, direz-vous, se sont ensevelis dans les déserts! Ils y étaient avec leurs larmes & employaient à éteindre leurs passions le temps que vous perdez peut-être à allumer les vôtres. Quiconque a reçu des forces doit les consacrer au service de ses semblables. » Chateaubriand écouta cette voix & repassa les mers.

Il a dit plus tard que son but était de rejoindre l'armée de Condé. Cela eſt possible. Mais à peine en France, — alors que la Révolution fait de

Paris un vaſte centre de fermentation sociale, alors que les clubs discutent, que le peuple tonne, que Mirabeau expire; pendant que la Monarchie se sauve par une porte dérobée & que la République la ramène par l'oreille; lorsque Sanson se pavane le matin sur son trône de Grève & va le soir, les mains lavées, au théâtre du Vaudeville; à l'heure où tout frémit, où tout pâlit, où tout se glace, — Chateaubriand, lui, s'en va tranquillement trouver une jeune fille qu'il a deux ou trois fois entrevue; il lui parle, elle lui sourit; il lui offre de l'épouser & il l'épouse. René se marie.

Une fois marié, — alors il émigra.

C'eſt de ce moment que date sa véritable misère & son noviciat d'homme. Jusqu'à présent, ce n'a guère été qu'un poétique, élégant & douloureux rêveur; aujourd'hui le voilà qui saute à pieds joints dans la vie prosaïque & affamée, qui souffre du corps, qui eſt jeté dans un fossé comme un chien, qui n'a pas le sou, qui eſt mis à la porte par les filles d'auberge, couvert de plaies, souillé de fange, contagié & la cuisse entortillée de paille, ainsi que les gueux des plus implacables *eaux-fortes*. — Mourant, il se traîne sur les mains; on le pose dans un fourgon, la moitié du corps pendant en dehors; on l'embarque à fond de cale & on le rejette de nouveau

à terre. Quelqu'un passant par hasard, — un bon Samaritain de Guernesey, — lui tourne le visage vers le soleil & l'adosse contre un mur. Puis il s'éloigne.

Mais le génie a la vie dure. Quelques mois plus tard, M. de Chateaubriand était à Londres. Retiré dans un faubourg, au fond d'une maison vieille, devant une table branlante, il commençait l'*Essai sur les Révolutions*, & traduisait de l'anglais, aux gages d'un libraire. Pendant huit ans, il *mangea du grenier*, pour parler le langage des artiſtes. Son habit était râpé; il ne sortait que le soir. Dans ses marches mélancoliques, on le voyait traverser le village de Harrow, à l'époque où une tête d'enfant vive & bouclée, — celle de lord Byron, — se montrait souvent aux fenêtres de l'école.

J'aime cette misère de Chateaubriand & jusqu'à ce pauvre habit nocturne que j'eusse voulu lui voir conserver toujours, comme fit le visir des Contes, jadis gardeur de troupeaux. M. M*** lui avait dit un jour : — « Il n'y a qu'une infortune réelle, celle de manquer de pain. » Et souvent l'auteur de *René* eut l'occasion de se trouver réellement malheureux. Il parle en maint endroit du droguiſte & du marchand de poignards qui demeuraient à sa porte. Mais ce ne sont que des déboires passagers, après lesquels,

résigné & rêvant, nous le retrouvons par les rues de Londres, allant au hasard, les yeux dans les étoiles, ou bien occupé

> Devant quelque palais, regorgeant de richesses,
> A regarder entrer & sortir les duchesses.

« Quant à la haute société anglaise, chétif exilé, je n'en apercevais que les dehors. Lors des réceptions à la cour ou chez la princesse de Galles, passaient des ladies assises de côté dans des chaises à porteurs; leurs grands paniers sortaient par la porte de la chaise, comme des devants d'autel; elles ressemblaient elles-mêmes, sur ces autels de leurs ceintures, à des madones ou à des pagodes. Ces belles dames étaient les filles dont le duc de Guines & le duc de Lauzun avaient adoré les mères : & ces filles étaient, en 1822, les mères & les grand'mères des petites-filles qui dansaient chez moi en robes courtes au son du galoubet de Collinet. »

L'*Essai* terminé, il le vendit à un brave éditeur de Gerrard-Street. C'eſt un ouvrage sans tête ni queue, triſte, fou, anglais enfin, où le ſtyle vagabonde en compagnie de la pensée. On y trouve des pages éclatantes & des absurdités énormes, un parallèle entre Alexandre & Pichegru, — des fragments d'un poëme sanscrit,

— la négation de l'authenticité du Nouveau-Teftament; &, par dessus le marché, une fable de Mancini-Nivernois, intitulée *Le Papillon & l'Amour*. Tout cela eut beaucoup de succès en Angleterre.

Plus tard, c'eft-à-dire trente ans après, Chateaubriand s'eft prononcé lui-même sur cette production avec une brutalité sans exemple. Les notes qu'il y a ajoutées dans l'édition de ses œuvres complètes concourent à faire de ce livre un des monuments les plus singuliers de la littérature. « Je ne saurais trop souffrir pour avoir écrit l'*Essai*, » dit-il en commençant; ce ne sont qu'*idiotismes* & *sottes impiétés;* une *rage*, une *impertinence*. « Qu'eft-ce que je veux dire? En vérité, je n'en sais rien; je me crois sans doute profond! Comme j'arrangeais la langue! quel barbare! » Tantôt, c'eft une approbation ironique : « Pas trop mal pour un petit philosophe en jaquette, » & mille autres épithètes, qui font qu'on se sent ému de pitié malgré soi & prêt à demander grâce pour lui-même à M. de Chateaubriand. Mais, la discipline à la main, l'auteur de l'*Essai* se retourne & vous répond comme cette femme dans Molière : — Eh! si c'eft mon plaisir, à moi, d'être battu?

Chateaubriand vécut sur l'*Essai* jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, époque

à laquelle il rentra en France clandeftinement & sous un faux nom, — comme s'il se fût agi de passer son talent en contrebande.

III

« Encore des romans en A ! J'ai vraiment bien le temps de lire toutes vos niaiseries ! » s'était écrié le premier consul, un jour que sa sœur, madame Bacciochi, était venue le trouver, un petit volume à la main. Ce petit volume était l'*Atala* de Chateaubriand.

Dire la clameur assourdissante qui se fit autour de ce livre, c'eft difficile. Son auteur marcha dans la gloire, & fut reçu dans tous les salons. On le traduisit à son tour, lui qui avait tant traduit ; de son œuvre on fit des tableaux, des parodies, des caricatures, des éloges, des épigrammes. L'Europe entière en fut remuée. Voyageant plus tard en Turquie, à la porte d'une mosquée où il avait décliné son nom, Chateaubriand vit accourir vers lui, les bras ouverts, un musulman qui l'accueillit par cette

exclamation : *Ah ! ma chère René & mon cher Atala!* — Ce n'était pas correct, mais c'était flatteur.

Atala est restée au fond de notre jeunesse comme un souvenir charmant, mêlé aux choses les plus intimes du catholicisme & de l'amour, comme un lointain bruissement d'orgue. La génération actuelle l'a lu au sortir de sa première communion, sur le coin d'un *forte-piano*, alors que tout Paris allait admirer les tableaux de Gérard, après une revue passée par le général Molitor. Aujourd'hui, en tout temps, sous tous les points de vue, *Atala* demeure une fantaisie délicieuse, un roman-curiosité, plein de chatoiements bizarres, & qui, pour la fidélité locale du style, sinon pour l'attendrissement profond du sujet, laisse en arrière *Paul & Virginie.* Tel chapitre est colorié, criard & gracieux comme un plumage d'ara. C'est le premier roman travaillé de forme; car Chateaubriand est le premier qui ait fait de sa plume un outil & de sa phrase une matière solide.

Mais ce n'était rien qu'un frivole prélude au *Génie du Christianisme*, un petit cantique avant une grand'messe. Dépouillé maintenant de ses idées de philosophe, Chateaubriand aspirait de toutes ses forces vives à l'initiative d'une réaction religieuse. On ne pouvait mieux choisir le mo-

ment. La France, abrutie de sang sous la Terreur, abrutie de vin sous le Directoire, hier furie, aujourd'hui bacchante, s'anéantissait tout entière dans les orgies du Palais-Royal. Après avoir mangé la salade d'anchois dans le saint ciboire, elle allait chez le traiteur Méot s'enivrer d'un vin dont il n'eût pas donné une bouteille pour tous les assignats de la terre. Puis elle s'attardait avec les nymphes empanachées du Perron. Ainsi Bonaparte l'avait-il rencontrée, ainsi Chateaubriand l'avait-il surprise. Un soir, tous les deux la prirent, chacun par un bras, & la remirent dans son chemin honnête. Le lendemain, quand elle fut réveillée, l'un lui fit signer le Concordat, l'autre lui mit sur les genoux le *Génie du Christianisme.*

Imaginez un vase de myrrhe renversé sur les marches d'un autel sanglant, & vous aurez l'impression produite par l'apparition de ce livre saint. Des larmes de joie en vinrent aux yeux de toutes les mères. Peu s'en fallut qu'on ne décorât le devant des maisons & qu'on ne jetât des fleurs sur le pavé des rues, comme pour l'entrée à Jérusalem. Quel est donc ce jeune homme, se demandait-on, qui ramène pieusement le Dieu de ses pères dans un pan de son manteau ?

La France aime Dieu ; on ne peut lui ôter cela.

Famille & religion, vous êtes invincibles; car vous êtes les deux sources d'honnêteté & d'amour; en vous eſt la poésie, grande & petite; vous ne serez pas supprimées par les fous. Rêves frémissants de jeunesse, flammes myſtiques mal éteintes, tendresse grave des parents, branches de buis accrochées au foyer domeſtique, pleurs silencieux qui tombez journellement sur les tombes, vous êtes plus forts que tous les philosophes!

J'ai relu le *Génie du Chriſtianisme;* c'eſt encore le livre de notre époque, — le livre d'un lendemain de révolution. Il a des baumes pour toutes les plaies, des consolations pour toutes les souffrances. Il prouve & il émeut, il raisonne & il chante; c'eſt l'enthousiasme du prophète dans la logique de l'hiſtorien.

Dans ce panorama chrétien, les scènes touchantes & grandioses se succèdent avec une éblouissante diversité. Fénelon ne décrivait pas autrement; Bossuet n'avait pas de plus magnifiques éclairs. La phrase tombe sur l'idée à plis amples & riches. On admire. Ce qu'il y a de bon aussi quelquefois, c'eſt que du milieu de cette majeſté, tout à coup s'échappe un cri naïf qui vient vous frapper le cœur. C'eſt un géant qui, sur le rocher sublime où il rêve, s'eſt baissé pour ramasser une pauvre herbe.

Eſt-ce que Félicien David, lorsqu'il composait la *Danse des Aſtres*, n'avait pas lu le morceau suivant, écrit d'une main formidable, & qui n'a d'équivalent que dans les entassements à la fois lumineux & sombres du peintre Martinn :

« Conçoit-on bien ce que serait une scène de la nature, si elle était abandonnée au seul mouvement de la matière? Les nuages, obéissant aux lois de la pesanteur, tomberaient perpendiculairement sur la terre ou monteraient en pyramides dans les airs. L'inſtant d'après, l'atmosphère serait trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes. La lune, trop près ou trop loin de nous, tour à tour serait invisible, tour à tour se montrerait sanglante, couverte de taches énormes ou remplissant seule de son orbe démesuré le dôme céleſte. Saisie comme d'une étrange folie, elle marcherait d'éclipse en éclipse, ou, se roulant d'un flanc sur l'autre, elle découvrirait enfin cette autre face que la terre ne connaît pas. Les étoiles sembleraient frappées du même vertige, ce ne serait plus qu'une suite de conjonctions effrayantes : là, des aſtres passeraient avec la rapidité de l'éclair ; ici, ils pendraient, immobiles ; quelquefois se pressant en groupes, ils formeraient une nouvelle voie lactée ; puis, disparaissant tous ensemble & déchirant le rideau des mondes, suivant l'expression de Tertullien, ils

laisseraient apercevoir les abîmes de l'éternité! »

Ce sont de telles pages répandues à profusion, qui font du *Génie du Christianisme* un chef-d'œuvre inconteſté, jeune & vivant sous toutes les littératures. Il n'en fallut pas davantage pour placer son auteur à la tête du mouvement intellectuel, & baser sa réputation d'une manière solide.

Voyez-le! Une fois lancé dans la gloire comme dans un char de feu, il ira jusqu'au bout. Après avoir lutté avec la Bible dans le *Génie du Christianisme*, il luttera avec Homère dans les *Martyrs*. Ses poëmes, contre-poids des batailles, feront, eux aussi, le tour du monde, passant là où le canon aura passé. Bientôt il n'aura plus qu'un seul rival en renommée : l'Empereur.

L'Empereur! — Voilà le nom qui fait pâlir & rêver Chateaubriand.

Chateaubriand! — Voilà le mur d'airain devant lequel s'arrête l'Empereur, étonné.

On a souvent apprécié, & toujours diversement, la lutte de ces deux hommes. « En échangeant l'insulte, a dit un écrivain, ces deux ouvriers sublimes d'une même œuvre se mentaient à eux-mêmes. » Cela eſt vrai. Mais séparés tous deux, ils n'en ont pas moins travaillé à l'œuvre commune. Le conquérant militaire & le conquérant religieux suivaient un sillon paral-

lèle, & plus souvent qu'eux-mêmes leurs idées se sont rencontrées face à face.

Appelez cela orgueil, appelez cela conviction, toutefois eſt-il qu'au milieu de cette époque éperdue, devant cet empereur qui s'eſt fait un pavé de fronts courbés, il eſt beau de voir un front debout, unique. Cela eſt grand, juſtement parce que c'eſt insensé. Cette plume aussi haute que ce glaive! cette démission éclatante qui arrive à cet homme un lendemain de meurtre! cette voix qui le poursuit sous sa pourpre neuve! ce gentilhomme qui brave ce soldat! On sait presque gré à Chateaubriand de son audace foudroyante; & ceux mêmes qui suivaient le plus aveuglément la fortune impériale, s'oubliaient quelquefois à admirer ce courage solitaire!

Idéologues! idéologues! voilà le mot que la rage arrache à l'empereur. C'eſt le mot désespéré d'un homme qui sent malgré lui que la plume a toujours raison contre le sabre, même lorsque la plume a tort. Idéologues! Et lui qui n'a jamais pardonné, mais qui devine vaguement que l'écrivain pèsera plus tard de toute sa faiblesse contre la force de l'empereur, le voilà qui cherche à étouffer sa haine & à tendre, sans qu'on le voie, une main furtive à l'auteur du *Génie du Chriſtianisme*. Mais vainement.

Dès lors, toutes les avances du Corse auprès

du Breton reſteront inutiles. Colères, ordres, menaces, rien ne fera sur lui. Au retour d'un voyage en Grèce, Chateaubriand cingle Napoléon d'un coup d'article au visage; il le peint dans les *Martyrs* sous les traits de Galérius; il le frappe à travers l'ombre du régicide Chénier, il le menace même dans l'avenir. Puis, lorsque le colosse impérial gît à terre, il arrive avec sa fameuse brochure : *Buonaparte & les Bourbons*, & pose son pied sur la poitrine de celui qui avait voulu le faire *sabrer sur les marches de son trône*.

La plume ne pardonne pas.

Quelques mois plus tard, Chateaubriand suivait Louis XVIII dans la seconde émigration. René était miniſtre.

IV

Miniſtre! c'eſt maintenant le rêve de tous ceux qui portent une plume au côté, l'épilogue obligé des exiſtences illuſtres; c'eſt l'apothéose & le martyre. Chateaubriand eſt arrivé au gouverne-

ment par la force de son nom, de ses œuvres, de son caractère. Il eſt arrivé tout naturellement, & parce qu'il devait y arriver. Il était né miniſtre, comme il était né académicien.

En politique, La Fayette a engendré Chateaubriand, qui a engendré M. de Lamartine. Sous la même oriflamme azurée s'abritent ces trois hommes. Mais la tâche de Chateaubriand fut moins rude que celle de tout autre. Il venait après une époque de secousse, il entra dans une période de lassitude. La France haletait sur un lit de lauriers mouillés de sang. Il n'eut absolument qu'à organiser le repos, après lequel aspirait le monde. Du haut de la Reſtauration on le voit donc rayonner à son aise, — mais c'eſt sur une nation déjà aveuglée par quinze ans de tonnerre & d'éclairs continus.

Aussi bien peut-être vaut-il mieux que la politique n'ait été qu'un intermède dans sa vie. L'homme de lettres en demeure plus entier de la sorte; ses faiblesses d'action se perdent dans l'éclat unique de sa pensée. Un portefeuille n'eſt plus alors qu'une conséquence toute simple, & qui fait que Chateaubriand miniſtre complète seulement Chateaubriand gentilhomme & soldat.

Sa devise dans les affaires fut celle-ci : *Fais ce que dois, advienne que pourra*. Il eſt advenu sa chute, comme on sait. « J'ai cru voir le salut de

la patrie dans l'union des anciennes mœurs & des formes politiques actuelles, du bon sens de nos pères & des lumières du siècle, de la vieille gloire de Duguesclin & de la nouvelle gloire de Moreau ; enfin dans l'alliance de la religion & de la liberté. Si c'eſt là une chimère, les cœurs nobles ne me la reprocheront pas. »

Non, sans doute, jamais il ne lui sera fait un crime du bien qu'il a voulu & qu'il n'a pas pu. Ses contradictions apparentes s'effacent dans la loyauté de ses intentions. « Le peuple ne lit pas les lois, a-t-il dit un jour ; il lit les hommes, & c'eſt dans ce code vivant qu'il s'inſtruit. » Eh bien ! en lisant Chateaubriand, le peuple a lu un bon & beau livre, écrit seulement avec trop de lyrisme, ce qui fait qu'il ne l'a pas compris à toutes les pages.

Le malheur eſt aussi que Louis XVIII ne l'ait pas gardé assez longtemps, quoiqu'il eût pu se donner avec lui & par lui des airs de libéralisme mitigé. Mais il était jaloux de M. de Chateaubriand, cet excellent monarque ! jaloux de ses talents, jaloux de sa popularité. Si bien qu'il prit aux cheveux la première occasion venue pour se débarrasser de ce miniſtre qui cachait trop le roi.

Sorti pauvre du gouvernement & forcé de vendre ses livres, Chateaubriand se réfugia sous

la tente du journal. Il fonda le *Conservateur* en opposition à la *Minerve*. Ses collaborateurs c'étaient MM. de Bonald, Lamennais, de Corbières & de Caſtelbajac. On y vivait dans la haine de M. Decazes, & tous les actes du miniſtère y étaient passés chaque matin au crible de l'esprit le plus serré. C'eſt de cette époque que datent les premières dents de la presse, muselée par Napoléon, démuselée par Chateaubriand. On peut le regarder avec raison comme le père du nouveau journalisme politique. Il eſt redevenu jeune pour cette guerre à bras raccourci & de tous les jours, jeune comme il ne l'avait jamais peut-être tant été. Sur ce terrain qui brûle, son ſtyle même acquiert une netteté nouvelle. Ce n'eſt plus seulement cette épée de parade richement ciselée à la poignée; c'eſt un glaive robuſte, beau de sa nudité. Tancrède eſt ici remplacé par Roland.

« La poésie eſt belle, dit-il quelque part; mais il faut éviter d'en mettre dans les affaires. » A défaut de poésie, M. le vicomte se rabat sur l'esprit, & alors il s'en donne à cœur joie. Talleyrand a dû lui envier ce mot: « Ce serait une chose utile de savoir combien il faudrait de sots miniſtres pour composer un miniſtère d'esprit; nous savons à merveille combien il faut de miniſtres d'esprit pour former un pauvre ministère. »

Toute sa polémique eſt dans ce goût. C'eſt une merveille de raillerie, de fougue, de témérité. On chercha vainement à l'étouffer sous deux ambassades, sous des honneurs, sous une pluie d'or. Impossible. Il allait son chemin, discutant les hommès & les choses avec cette passion fière qui eſt un des signes diſtinctifs de sa phase politique. S'il lui arrivait de pencher l'oreille & d'écouter ce qui se disait de lui autour de lui, sa réponse avait de ces hauts dédains qui font le respect autour d'eux. Tout se taisait sur le parcours de son regard. « Nous le savons, les vérités que nous disons blessent. On veut dormir au bord de l'abîme. Après tant de révolutions, on regarde comme des ennemis ceux qui avertissent des nouveaux dangers. La voix qui nous réveille eſt importune; & il eſt reconnu qu'il n'y a que des hommes passionnés ou trompés dans leur ambition, qui trouvent que tout va mal, lorsqu'il eſt évident que tout va bien. »

Il ne faut pas s'étonner après cela si l'on fut obligé de lui ouvrir bientôt la porte de l'*hôtellerie* des Capucines, — comme il l'appelait, — & s'il revint une seconde fois éclipser Lous XVIII sur son trône.

Chateaubriand miniſtre a ses côtés sympathiques comme Chateaubriand écrivain. En politique comme en littérature, on eſt sûr de le re-

trouver à la tête de toutes les initiatives généreuses. C'eſt ainsi que pamphlétaire ou gouvernant, il n'a jamais cessé de réclamer pour la liberté de la presse. A sa voix, Milton se lève & dit : « Tuer un homme, c'eſt tuer une créature raisonnable; tuer un livre, c'eſt tuer la raison, c'eſt tuer l'immortalité plutôt que la vie. Les révolutions des âges souvent ne retrouvent pas une vérité rejetée, & faute de laquelle les nations entières souffrent éternellement. »

D'autres fois, Chateaubriand parle en son nom : « Qui souffre donc de la liberté de la presse? La médiocrité & quelques amours-propres irascibles. Mais, dans le dernier cas, quand la susceptibilité se trouve unie au talent, c'eſt encore un bien pour l'État que cette susceptibilité, mise à l'épreuve, s'aguerrisse par le combat. »

Puis suit la leçon, leçon sévère, tombée de haut : « L'abîme appelle l'abîme : le mal qu'on a fait oblige à faire un nouveau mal, on soutient par amour-propre les ignorances où l'on eſt tombé par défaut de lumière... »

Et enfin l'arrêt, l'arrêt sans appel : « Tout considéré, nous ne voyons que le crime, la bassesse & la médiocrité qui doivent craindre la liberté de la presse; le crime la repousse comme un échafaud, la bassesse comme une flétrissure,

la médiocrité comme une lumière. Tout ce qui eſt sans talent recherche l'abri de la censure; les tempéraments faibles aiment l'ombre. »

Ne dirait-on pas ces lignes écrites d'hier, d'aujourd'hui, de ce matin ?

Considéré comme homme d'État, Chateaubriand se dérobe à tout jugement. Sa politique eſt variable comme sa vie. L'honnêteté eſt son principe. Il ne sait que cela. Ne lui demandez donc point ce qu'il eſt, où il va, ce qu'il veut. Je ne crois pas qu'il le sache bien lui-même. Dans sa brochure sur le *Bannissement de Charles X & de sa famille*, il dit qu'il eſt « monarchiſte par raison, bourboniſte par honneur & *républicain par nature.* »

Une lettre particulière, que M. Auguſtin Thierry a bien voulu me faire communiquer (1), montre également cette sympathie pour une république possible, — république qu'il voyait s'avancer vers lui à grands pas, république qui l'effraie & qui l'attire. Déjà il écrivait, lors de l'assassinat du duc de Berry : « Il s'élève derrière nous une génération impatiente de tous les

(1) « Si la France s'était formée en république, je l'aurais suivie, car il y aurait eu raison & conséquence dans le fait; mais échanger une couronne conservée au trésor de Saint-Denis contre une couronne ramassée... cela ne vaut pas la peine d'un parjure. »

jougs, ennemie de tous les rois; elle rêve la république... Elle s'avance, elle nous presse, elle nous pousse; bientôt elle va prendre notre place! » Cinq ans plus tard, son implacable doigt traçait le même avertissement : « Le monde chancelle, on le mène, il va à la république; nous l'avons dit, nous le répétons! » A cet endroit, je me suis rappelé Horatio dans *Hamlet*, lorsqu'il s'écrie : *Le fantôme! le fantôme!...*

L'écroulement du trône des Bourbons fut pour Chateaubriand le signal de la retraite. Dès lors, isolé du mouvement politique, il ne laissa plus échapper de ses lèvres, à des intervalles lointains, que ces sombres prédictions qui tombaient sur notre époque avec le bruit sec & persistant d'une goutte d'eau qui creuse une pierre. — Il ne faut pas s'y tromper, ces prédictions ont réellement un caractère de merveilleux qui fait rêver. C'est de la seconde vue, mais dégagée des ténèbres de la phrase.

Ce phénomène s'est représenté à diverses époques de son existence; & c'est ainsi qu'on le voit, à travers vingt-neuf ans de distance, prédire avec une effrayante exactitude les choses de 1848 : « Nous ne doutons point que l'Europe ne soit menacée d'une révolution générale. Mais les insensés qui poussent à cette destruction se flattent peut-être en vain d'atteindre à leurs chi-

mères républicaines. Les peuples européens, comme tous les peuples corrompus, passeront sous le joug militaire : un sabre remplacera partout le sceptre légitime. »

Cette même idée revient dans la *Réponse aux journaux sur son refus de servir le nouveau gouvernement :* « Il ne peut résulter, dit-il, des journées de juillet, à une époque plus ou moins reculée, que des républiques permanentes ou des gouvernements militaires passagers que remplacerait le chaos. »

Avertissements étranges ! voix éloquente & siniſtre, que l'on n'a pas assez écoutée !

Arrêtons-nous. Ces fragments portent avec eux trop de découragement & une triſtesse trop profonde. La plume se glace enfin à transcrire ce perpétuel *Enfer* de l'âge actuel ; & plutôt que de continuer à le suivre à travers ses innombrables cercles de souffrance & de terreur, nous préférons revenir à ce qu'il disait en 1830 : « Que la France soit libre, glorieuse, florissante, n'importe par qui & comment, je bénirai le ciel ! »

V

Lorsqu'il fut de retour de cette campagne à travers la politique, il s'enferma à double tour dans la publication de ses œuvres complètes, & n'en bougea plus. Nous ne prendrons pas corps à corps chacun de ses livres pour en discuter le mérite. Ce travail demanderait, pour être développé suffisamment, une trop vaste échelle. Nous tâcherons de rappeler seulement en quelques mots les principaux titres de Chateaubriand.

L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est un bon livre qui va à tout le monde, parce qu'il est rempli de poésie & de science, & qu'au bout du compte il apprend une grande quantité de faits intéressants. Ces livres-là, où il y a de tout & où chacun trouve ce qui lui plaît, ne doivent pas être dédaignés, quoiqu'ils soient écrits sans aucune sorte de plan, avec des réminiscences & au hasard de la compilation. L'*Itinéraire* nous semblerait encore meilleur si, trop souvent, — & ceci est un reproche grave, — Chateaubriand

ne se laissait influencer par les souvenirs hiſtoriques. Un paysage n'a de prix à ses yeux que lorsqu'il a été célébré dans un poëme; & lorsqu'il parcourt le monde, il le fait trop évidemment comme un gentleman, son *Guide* à la main, Xénophon ou Josèphe, après avoir averti le conducteur de le réveiller à la page marquée d'une corne. Ne lui parlez pas des Cévennes, elles n'ont rien qui l'émerveille, ce sont des montagnes qu'on ne rencontre guère dans la Bible & dans la mythologie, elles sont belles seulement par elles-mêmes; cela ne suffit point. Passez, chaumières inconnues, saules tordus sur des abîmes sans nom, ruisseaux qui n'avez inspiré personne; Chateaubriand ne tient pas à vous voir!

C'eſt mal. La nature ne tire pas sa beauté rien que des hommes. Il devrait mieux s'en souvenir, l'auteur de *René*. Dans son voyage à Jérusalem, le hasard lui a joué des tours malins & qui auraient dû reſtreindre son amour pour le pompeux. La vie ordinaire ne perd jamais ses droits, & malgré lui on la voit qui perce & qui jure au milieu de son lyrisme prévu. Déjà chez les Iroquois il avait rencontré un marmiton qui faisait danser le menuet à *ces messieurs sauvages & à ces dames sauvagesses*. Dans une des Cyclades, à une noce de village où il assiſta, il entendit chanter en grec, par mademoiselle Pengali, fille

du vice-consul de Zéa, la fameuse romance : *Ah! vous dirai-je, maman!* Peu de temps après, il tombe à Tunis, au milieu du carnaval, dans une folle compagnie d'officiers qui l'entraînent au bal & qui le forcent à *s'habiller en Turc*. — Chateaubriand en Turc! Qu'a dû en penser M. de Fontanes, jufte ciel!

Les *Natchez* ont eu le tort d'arriver après les *Martyrs*, quoiqu'ils fussent composés bien antérieurement. Ils complètent, avec le *Voyage en Amérique*, la série des précieuses études de l'écrivain sur le Nouveau-Monde, & renferment des descriptions, malheureusement mêlées à des discours de Satan & à des dissertations sur l'impôt. C'eft du sauvage un peu à la manière de Saint-Lambert, dans le conte des *Deux Amis*, & de Parny, dans ses poésies madécasses (1).

(1) Le voyage à la cour de Louis XIV & surtout l'épisode du Natchez à une représentation de la Comédie-Française, seront toujours difficilement approuvés des critiques. — Le Natchez entre au théâtre, un soir que l'on joue *Phèdre*. Il s'assied, & voici comment il traduit ses impressions au lever du rideau :

« Une *cabane*, soutenue par des colonnes, se découvre à mes regards. La musique se tait; un profond silence règne dans l'assemblée. Deux guerriers (Hippolyte & Théramène), l'un jeune, l'autre déjà atteint par la vieillesse, s'avancent sous le portique. Je ne suis qu'un sauvage; mais malgré ma rudesse native, je ne saurais dire quel fut mon étonnement lorsque les deux héros vinrent à ouvrir leurs lèvres au milieu de la cahutte muette. Je crus entendre la musique du ciel ;

D'autres tableaux cependant, celui de la moisson de la folle avoine & celui de la mort de René, révèlent la touche du maître.

Un peu moins de sécheresse dans les lignes eût peut-être assuré un succès durable au *Dernier des Abencerrages,* qui pèche juftement par des défauts inusités à son auteur, c'eft-à-dire par la sobriété & par l'absence de description. De la part de Chateaubriand, on s'attendait à mieux que *Gonzalve de Cordoue,* — & il faut croire sans doute qu'il pleuvait à Grenade le jour qu'il y eft passé.

Publiés à de plus rares diftances, les *Études hiftoriques,* célèbres par leur préface, l'*Essai sur la littérature anglaise,* & l'hiftoire de *Rancé*, achèvent l'ensemble de ses travaux.

Composé aux heures sereines de sa vieillesse, l'*Essai sur la littérature anglaise* contient des fragments intimes & des retours de la plus délicieuse rêverie. Il semble que ce ne soit plus le même homme qui parle. Les côtés inconnus de son talent se dévoilent; &, abandonné comme à la dérive de son inspiration, il raconte les

c'était quelque chose qui ressemblait à des airs divins. Vaincu par mes souvenirs, par la vérité des peintures, par la poésie des accents, les larmes *descendirent en torrent* de mes yeux. Mon désordre devint si grand *qu'il troubla la cabane entière...* »

choses les plus familières de sa tête & de son cœur, avec un sourire attendri. Nous nous en voudrions de ne pas reproduire ce passage sur les correspondances d'amour, vrai, ému, pris sur nature, & qui eſt autant en dehors de son ſtyle habituel que les *Martyrs,* par exemple, le sont du ſtyle de madame de Sévigné :

« D'abord les lettres sont longues, vives, multipliées, le jour n'y suffit pas, on écrit au coucher du soleil; on trace quelques mots au clair de la lune, chargeant la lumière chaſte, silencieuse, discrète, de couvrir de sa pudeur mille désirs. On s'eſt quitté à l'aube; à l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que l'on croit avoir oublié de dire dans des heures de délices. Mille serments couvrent le papier où se reflètent les roses de l'aurore; mille baisers sont déposés sur les mots brûlants qui semblent naître du premier regard du soleil. Pas une idée, une image, une rêverie, un accident, une inquiétude qui n'ait sa lettre.

« Voici qu'un matin quelque chose de presque insensible se glisse sur la beauté de cette passion, comme une première ride sur le front d'une femme adorée. Le souffle & le parfum de l'amour expirent dans ces pages de la jeunesse, comme une brise s'alanguit le soir sur des fleurs : on s'en aperçoit, & l'on ne veut pas se l'avouer.

Les lettres s'abrégent, diminuent en nombre, se remplissent de nouvelles, de descriptions, de choses étrangères; quelques-unes ont retardé, mais on eſt moins inquiet; sûr d'aimer & d'être aimé, on eſt devenu raisonnable, on ne gronde plus, on se soumet à l'absence. Les serments vont toujours leur train; ce sont toujours les mêmes mots, mais ils sont morts : l'âme y manque. *Je vous aime* n'eſt plus là qu'une expression d'habitude, un protocole obligé, le *J'ai l'honneur d'être* de toute lettre d'amour. Peu à peu le ſtyle se glace ou s'arrête. Le jour de poſte n'eſt plus impatiemment attendu, il eſt redouté; écrire devient une fatigue. On rougit en pensée des folies que l'on a confiées au papier, on voudrait pouvoir retirer ses lettres & les jeter au feu. Qu'eſt-il survenu? Eſt-ce un nouvel attachement qui commence, ou un vieil attachement qui finit? N'importe; c'eſt l'amour qui meurt avant l'objet aimé. »

VI

Rien de calme & de beau comme le poëme de ses dernières années. Un fauteuil au coin de la cheminée de madame Récamier, la solitude de son jardin, quelques voyages à Holyrood & à Venise, c'eſt tout. Et puis aussi cet autre grand voyage en lui-même, à travers son passé & dans ses œuvres, ce voyage appelé les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

C'eſt à ce dernier ouvrage, couronnement de son édifice, qu'il a consacré le reſte de ses jours. Rien n'a pu désormais le faire rentrer dans les affaires publiques, ni les prières de ses amis, ni cette chanson de Béranger, que toute la France a sue par cœur (1). Sans doute qu'il sentait

(1) Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et *nos soins?*
N'entends-tu pas là France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins!

Va, sers le peuple, en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands hommes épris,

alors venir vers lui les temps d'orage que nous traversons, & que, n'ayant plus d'espoir que dans le Chrift, il désespérait de toutes forces humaines, — même des siennes.

Aussi quelquefois, du fond de sa vieillesse, il lui prend de singulières amertumes, des accès de goutte littéraire pour ainsi dire; il gémit, il se désole, parce que *la démocratie eſt entrée enfin dans la littérature, ainsi que dans le reſte de la société.* Or, lui ne veut pas de la démocratie. « On ne reconnaît plus de maîtres & d'autorités, on n'accepte plus d'opinions faites, le libre examen eft reçu *au Parnasse.* » Or, lui ne veut pas du libre examen. Il se plaint de l'envie qui s'attache aux grands noms, des gloires que l'on déprécie, des réputations qu'on dénigre, — injufte en cela pour toute une époque qui l'a entouré d'un respect vraiment unique. Il raille l'école de 1830, il se moque trop cruellement peut-être des jeunes gens *qui se tuent pour attirer l'attention publique.* Mais ce ne sont là, par bonheur, que des ombres momentanées

Qui t'emportait vainqueur aux barricades,
Comme un trophée, entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un trifte adieu;
Sa cause eft sainte; il souffre, et tout grand homme
Auprès du peuple eft envoyé de Dieu.

sur son talent & sur son noble caractère.

La vieillesse, pas plus que la maladie, n'a pu mordre sur ce génie robuſte. Il a travaillé juſqu'à son dernier jour, il a dicté jusqu'à sa dernière heure. Dans une préface, il parle de l'opiniâtreté particulière à sa nature. « Lors de ma jeunesse, dit-il, j'ai souvent écrit douze & quinze heures sans quitter la table où j'étais assis. L'âge ne m'a point fait perdre cette obſtination au travail. Ma correspondance diplomatique au miniſtère eſt presque toute de ma main. »

A qui le regarde bien en face, Chateaubriand apparaît dans le dix-neuvième siècle comme le contre-poids de Voltaire dans le dix-huitième. Même universalité dans le travail, même courage dans la lutte. Chacun des ouvrages de Chateaubriand attaque, serre de près & soufflète un ouvrage correspondant de Voltaire. Depuis cinquante ans, en effet, pas un pouce de terrain que l'auteur du *Génie du Chriſtianisme* n'ait disputé à l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, pas un sentier dans lequel il ne se soit engagé avec lui. C'eſt un duel de toutes les heures à travers l'hiſtoire, le roman & la philosophie.

Il eſt un des quatre grands hommes qui ouvrent l'époque moderne. Plus enthousiaſte que Walter Scott, moins exclusif que Byron, il eſt presque de la taille de Gœthe. Il a remis en

honneur la littérature à images; & c'eſt de lui que datent ces romans artiſtes où le ſtyle cherche à rivaliser avec la peinture & la sculpture, voire même avec la musique, curieuses productions, signées Balzac-Rubens, Gautier-Canova ou Liszt-Janin.

Mais notre travail serait incomplet si, après avoir détaché d'un fond d'or la tête pensive du grand vieillard, après l'avoir assis sur un nuage d'encens, l'avoir salué éternel & sublime, nous ne dévoilions également ses côtés humains, ses erreurs & ses défaillances. Peser sur le coup de ciseau hasardeux donné à l'Apollon du Vatican, c'eſt encore une manière de louer l'harmonie inaltérable du reſte du corps. Tout génie doit sa dîme à la critique, si rayonnant que soit l'un, si modeſte que soit l'autre; — & l'ombre illuſtre que j'évoque aujourd'hui serait elle-même la première à s'indigner d'un éloge qui ne saurait marcher que sur les genoux.

D'ailleurs la critique ne sera pas pour lui chose nouvelle. Il eſt un de ceux qui ont le plus entendu grincer de plumes autour de leur renommée. Ses ennemis littéraires lui font cortége; & avec cette naïveté de grandeur qui le caractérise, lui-même a voulu leur donner accès dans l'édition de ses œuvres complètes.

A leur tête, le plus fougueux & le premier, je

diftingue le grand républicain de l'Empire, Marie Chénier. Vers & prose, analyse & satire, tout lui a été bon pour accabler Chateaubriand; il n'eft pas une page de ses œuvres où il ne le frappe malicieusement, le plus souvent sans raison, comme dans son *Tableau de la Littérature,* quelquefois avec esprit, comme dans les *Nouveaux Saints :*

J'irai, je reverrai tes paisibles rivages,
Riant Meschacebé, Permesse des sauvages;
J'entendrai les sermons prolixement diserts
Du bon monsieur Aubry, Massillon des déserts.
O sensible Atala ! tous deux avec ivresse
Courons goûter encor les plaisirs... de la messe !

On sait que Chateaubriand ne lui a pas pardonné ses plaisanteries. Aussi Marie Chénier eft-il le seul académicien de ces temps modernes à qui son successeur ait refusé l'aumône d'un regret. — Peut-être eft-ce pousser la rancune un peu loin.

Soit dédain, soit tout autre sentiment, Byron n'a jamais soufflé mot de l'auteur de *René.* De la part du noble lord, c'eft au moins étrange. Chateaubriand n'en a pu complétement dissimuler son dépit. « Lord Byron, dit-il, peut-il m'avoir complétement ignoré, lui qui cite presque tous les auteurs français? n'a-t-il jamais entendu parler de moi? »

Paul-Louis Courier, — ce Meissonier de la politique, — ne l'aimait pas non plus, & il lui a plusieurs fois enfoncé dans les chairs de méchants petits coups de poignard à tête d'épingle. Il a appelé ses romans du *galimatias*, & il s'eſt moqué de son miniſtère. De l'auteur du *Pamphlet des pamphlets* à l'auteur des *Martyrs*, cela se conçoit; c'eſt une guerre de colibri à lion.

Mais M. Guſtave Planche a été plus brutal que cela. Voici comment il parle de Chateaubriand dans son livre des *Portraits :* « Critique de second ordre dans le *Génie du Chriſtianisme*, voyageur inexaƈt & verbeux dans l'*Itinéraire*, imitateur patient, mais *inutile*, de Virgile & d'Homère dans les *Martyrs* & les *Natchez*. » M. Planche ne reconnaît que *René* & l'épisode de Velléda. — Juger de la sorte, n'eſt-ce pas faire le procès aux gens avec une massue?

Telles sont, je crois, les critiques principales qui sont venues l'atteindre dans sa gloire (1). Si maintenant nous cherchons une réponse à leur

(1) Depuis la composition de ce travail, & depuis la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe*, bien des critiques nouvelles sont venues s'ajouter à ces critiques. On s'eſt déchaîné avec un acharnement inconcevable contre ces immortels *Mémoires*, le livre le plus jeune, le plus magnifique, le plus profond qui ait éclaté sur ces dernières années. On n'a pas voulu excuser beaucoup de vanité en faveur de beaucoup de génie.

faire, c'eſt dans Chateaubriand même que nous allons la trouver, — & la voici : « On renie souvent les maîtres suprêmes, on se révolte contre eux, on compte leurs défauts, on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant & en se parant de leurs dépouilles; mais on se débat en vain sous leur joug : tout se teint de leurs couleurs, partout s'impriment leurs traces; ils inventent des mots & des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples; leurs dires & leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoir & lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière; ils sèment des idées, germes de mille autres; ils fournissent des imaginations, des sujets, des ſtyles à tous les arts. Leurs œuvres sont des mines inépuisables ou les entrailles mêmes de l'esprit humain. »

Cela posé, — qu'on nous permette maintenant de subſtituer notre opinion à celle de nos devanciers.

Selon nous, c'eſt surtout comme figure que Chateaubriand resplendit sur son siècle. La grandeur de sa vie apparaît avant celle de son talent, son nom vient avant ses livres. Il eſt lui-même un homme-épopée. On l'aperçoit de très-loin, & le respect lui arrive avant l'admiration.

Aussi, longtemps encore peut-être sera-ce *M. de Chateaubriand,* avant d'être Chateaubriand tout court. Longtemps encore peut-être ce sera la majesté, avant d'être la force.

La majesté! — voilà son grand & superbe crime. Génie épique & théâtral, il lasse l'admiration. Pour lui, la rue du Bac n'a pas de ruisseau. C'est un Murat, ce pouvait être un Napoléon.

Il n'a guère innové qu'à demi. Sa littérature est la littérature du dix-huitième siècle retrempée chez les sauvages. Les *Incas* avaient déjà frayé le chemin, & l'on se souvient trop peut-être que Chactas a vu Versailles & qu'il a assisté aux tragédies de Racine.

Ce n'est pas avec peu de chose que Chateaubriand compose son paysage; Poussin lui a donné des leçons. Il lui faut des colonnes à demi brisées, un clair de lune, des urnes cinéraires; &, par-dessus tout cela, le *génie des souvenirs, assis pensif à ses côtés.*

Cette recherche du grandiose le conduit quelquefois à des excès contre lesquels on ne saurait trop se tenir en garde. Je n'en veux pour seul & funeste exemple que ce coucher de soleil : « L'astre enflammant les vapeurs de la cité semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles ! » Évidem-

ment les poëtes extravagants du seizième siècle n'auraient pas mieux dit.

« Peu m'importe l'action, écrit-il dans la préface des *Martyrs;* elle n'eft qu'un prétexte à description. » — Hélas! pourquoi le ciel mit-il La Harpe sur sa route, ainsi que M. de Fontanes, *le Simonide français?*

Il n'eft pas de l'avis de Voltaire, qui disait que les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer. « Les vraies larmes, dit Chateaubriand, sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur. » Ce malheureux syftème apparaît jusque dans *René*, au moment où le frère d'Amélie, qui vient de recevoir comme un coup de foudre l'aveu d'un amour criminel, trouve encore assez de force pour arrondir immédiatement la période suivante : « Chafte épouse du Chrift, reçois mes derniers embrassements *à travers les glaces du trépas* & les profondeurs de l'éternité qui te séparent déjà de ton frère! »

La majefté! Chateaubriand lui a tout sacrifié; aussi son génie, spécial & conftant dans sa pompe, n'eft-il pas de ceux qui vont à tous, comme Shakespeare par exemple, l'homme des palais & des tavernes, des rois & des ivrognes, grand avec les grands, familier avec les petits,

puissant avec chacun; — Shakespeare, dieu qui parle le langage des hommes; Chateaubriand, homme qui parle le langage des dieux.

Chateaubriand appelait *Hamlet* — cette *tragédie des aliénés.*

Comment Shakespeare eût-il appelé *Moïse*, cette tragédie de Chateaubriand?

Car il faut bien le dire, comme poëte, Chateaubriand eſt nul ou à peu près. Sauf une cinquantaine de vers, je ne crois pas qu'il lui soit jamais tenu compte de son pindarique bagage. Pourrait-il en être autrement, lorsqu'on le voit s'appuyer sur une théorie aussi fausse que celle qu'il développe dans les lignes suivantes : « La poésie a ses bornes dans les limites de l'idiome où elle eſt écrite & chantée : on peut faire des vers autrement que Racine, jamais mieux. » Voici pourtant quelques ſtrophes peu connues de *Moïse*, ses meilleures inconteſtablement, bien qu'il les ait supprimées plus tard par un sentiment de décence :

Que dit à son amant, de plaisir transporté,
    Cette prêtresse d'Aſtarté
Qui voudrait attirer le jeune homme auprès d'elle,
Et lui percer le cœur d'une flèche mortelle ?

— Beau jeune homme, dit-elle, arrête donc les yeux
Sur la tendre Abigail, que ta froideur opprime.
    Je viens d'immoler la victime,
    Et d'implorer la faveur de nos dieux.

Viens, que je sois ta bien-aimée.
J'ai suspendu ma couche en souvenir de toi;
D'aloès je l'ai parfumée :
Sur un riche tapis je recevrai mon roi.
Dans l'albâtre éclatant la lampe eſt allumée;
Un bain voluptueux eſt préparé pour moi.

L'époux qu'on m'a choisi, mais qui n'a pas mon âme,
Eſt parti ce matin pour ses plans d'oliviers;
Il veut écouler ses viviers;
Sa vigne ensuite le réclame.
Il a pris dans sa main son bâton de palmier,
Et mis deux sicles d'or dans sa large ceinture;
Il ne reviendra point que de son orbe entier
L'aſtre des nuits n'ait rempli la mesure.

« Quand l'âme eſt élevée, dit le fier vicomte, les paroles tombent d'en haut, & l'expression noble suit toujours la noble pensée. » Certes, ce n'eſt pas nous qui proteſterons contre cette admirable poétique en trois lignes; mais là où la pensée n'a que faire, alors que le récit ou la description suit doucement sa pente naturelle, à quoi bon la solennité de la phrase, l'éternelle ariſtocratie du mot? Quoi! toujours le *marinier* pour le marin, *l'astre des jours* pour le soleil? L'auteur des *Natchez*, que son grand respect pour la rhétorique oblige à reconnaître les trois ſtyles, oublie donc que le premier d'entre eux eſt précisément le ſtyle simple, & que c'eſt là surtout le ſtyle fort, parce que c'eſt le ſtyle vrai?

Mon Dieu! de ce qu'il n'a pas fait de littérature avec les notaires, les femmes publiques ou les escrocs, nous ne lui en voulons pas. Nous lui en voulons uniquement de ce que, chantant le marbre & la Grèce, il ne l'ait pas fait en ſtyle d'autant plus simple que le sujet était plus riche. Poétisez la réalité, c'eſt bon; mais alors réalisez la poésie. Il en eſt du génie comme d'Antée, qui reprenait des forces en touchant la terre.

Aussi rien de plus adorable que les haltes rares de Chateaubriand dans le simple & dans le naïf. Combien de pages ne donnerais-je pas pour ce bout de chanson composé entre deux chapitres des *Martyrs*, petite fantaisie gracieuse, perle ramassée au pied d'un dolmen :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère?

Pour moi, Chateaubriand exiſte surtout dans ses préfaces, c'eſt-à-dire presque en dehors de ses livres, dans ses lettres intimes, &, comme nous l'avons dit déjà, dans son ſtyle politique (1),

(1) Sur ce terrain il a de très-beaux mots. Ainsi, dans ses

partout enfin où il n'a pas le temps de boucler sa phrase, où il oublie Ariftote & Boileau, où il improvise, où il se surprend à être lui malgré lui.

Pour l'avenir, il exiftera surtout dans ses *Mémoires.*

Au couchant de sa vie, une grave transformation s'eft opérée dans son talent. Je dis grave & curieuse. C'eft à soixante ans que lui eft venue la jeunesse. C'eft au bord de la tombe que cet auftère penseur qui, à coup sûr, n'a jamais souri, s'eft pris soudainement à rire aux éclats, du grand rire de Callot, de Montaigne, de Le Sage, & quelquefois aussi de Voltaire. Sa muse, au sortir de quelque fontaine de Jouvence inconnue, tout à l'heure déesse, nous eft réapparue jeune fille couronnée de bleuets. C'était Junon; ce n'eft plus que Lydie ou Camille, une nymphe quelconque, la première venue.

Entre son œuvre passée & son œuvre actuelle, entre les *Martyrs* & les *Mémoires*, je vois une grande différence.

L'œuvre passée de Chateaubriand, ensemble harmonieux, m'apparaît comme un palais de

attaques contre les terroriftes, il les nomme des *architectes en ossements*. Et un peu plus loin : « Manufacturiers de cadavres, vous aurez beau broyer la mort, vous n'en ferez jamais sortir un germe de liberté! »

marbre au milieu d'une forêt. Tout y eſt enchantement & magnificence. Des voix myſtérieuses résonnent au dedans, des parfums enivrants s'exhalent au dehors. Chaque fenêtre ouvre sur un horizon de feuillage brûlant, sur un parc profond & rempli de ſtatues, sur un coteau qui ploie sous les pampres. C'eſt un très-beau palais. Seulement un cercle de grilles l'emprisonne, des sentinelles en défendent l'approche à plus d'une demi-lieue à la ronde, &, pour y pénétrer, il ne faut pas moins de sept ou huit quartiers de noblesse.

L'œuvre poſthume de Chateaubriand, — c'eſt-à-dire les *Mémoires*, — offrent bien encore, si l'on veut, l'aspect d'un palais ; mais déjà ce n'eſt plus du marbre, c'eſt bel & bonnement de la pierre. La splendeur froide de l'architecture grecque a fait place à l'épanouissement original de l'art gothique. Un pan de la forêt a été abattu, & de ce côté le regard plonge dans le dédale fourmillant des rues de la ville. Les grilles rebelles se sont ouvertes, les gardes ont reçu une autre consigne ; & bourgeois, paysans, peuple, femmes, ceux qui sont des gentilshommes & ceux qui ne sont que des hommes, les savants & les écoliers, tout le monde enfin entre librement. Lazare lui-même eſt assis sur la plus haute marche du portail.

VII

Chateaubriand nous a dévoilé l'avenir de la politique; —essayons de jeter un coup d'œil sur l'avenir des lettres. Pour tout homme qui se met sur la trace du mouvement intelleƈtuel depuis quelques années, il eſt évident que nous touchons à une crise littéraire & à une transformation importante des opinions reçues.

Voilà que notre littérature, en moins de soixante ans, a déjà passé par les cribles successifs de trois révolutions. La première, la grande de 1789, a donné des résultats d'une puissance inconteſtable & souvent effrayante. D'abord elle a fait descendre quatre à quatre aux écrivains les degrés de l'Encyclopédie, & elle les a logés dans la rue, où bientôt, ahuris & chétifs, ils sont morts sans poſtérité. Alors ceux qui se sont levés derrière ont été de bien autres hommes. Littérateurs fauves, on ne sait d'où venus, sans tradition, jouant de la guitare sous la potence ou décrivant avec amour des scènes d'égorgement dans des châteaux, ils ont fait école neuve.

Si bien qu'il y a eu pour eux lecture & succès, même aux jours les plus affreux. Ceux-là ont parlé au peuple; seulement, ils lui ont mal parlé; mais la tendance était bonne. Ils ont compris que jusqu'à présent on n'avait pas pris garde à la plus grande portion du public. De voir des livres qui ont la prétention de s'adresser à tous, écrits comme le *Bonheur* de M. Helvétius, cela leur a fait lever les épaules, & ils se sont mis à procéder d'autre façon. Malheureusement, ils ont dépassé le but : au lieu d'être simple, leur style a été bas. Ils sont entrés chez le peuple, non par la porte, mais par l'égout.

Cette littérature grossière de la première révolution a servi du moins à répandre certaines idées vives, qui étaient encore dans l'œuf. De considérables agrandissements ont été faits sur les fiefs de l'imagination : on a percé des chemins & ouvert de nouvelles séries aux hommes de lettres, par l'adjonction d'éléments nouveaux. La plume dès lors n'a plus bronché devant les sauvageries de la vie réelle. Peu à peu Mercier a fini par voir comprendre son drame de la *Brouette du Vinaigrier*. Tout ce fumier, largement étendu sur le champ littéraire, devait produire tôt ou tard un épanouissement de hautes plantes.

Cet épanouissement eſt advenu aux environs de la deuxième révolution, — celle de juillet 1830 — qui reſtera comme une date brillante dans l'hiſtoire de l'art en général. Le sol s'eſt mis à pousser des fleurs très-curieuses, d'extraordinaires enlacements de lianes & quelques arbres phénomènes pour lesquels on eut besoin d'inventer une serre romantique. Les poëtes étaient tous des jeunes gens, décidés & convaincus, la plupart exclusivement passionnés, qui marchaient serrés dans leurs folies, avec l'insolence de la verve & le courage né des circonſtances politiques. Ils ont étonné avant de plaire. Mais enfin comment ne pas se rendre à cette littérature qui sonne si fort de la trompette & qui affiche son talent sur tous les murs en lettres dorées? Il y avait d'ailleurs du bon dans cette mascarade, sortie copieuse & flambante des sépulcres soulevés de Rabelais, Shakespeare, Mathurin Régnier, Goya & Sterne; cela replaçait la littérature dans un milieu seigneurial & bruyant, à l'écart de la philosophie sur les autels de qui s'étaient succédé précédemment de trop nombreux sacrifices.

La révolution de 1830 a surtout grandi le roman. Il y a eu progrès sur l'école de la République, progrès & complément. La forme s'eſt purifiée, tout en gardant sa franchise, & a

conquis à elle les classes bourgeoises. Des gens sont arrivés, tels que Balzac, Soulié & George-Sand, qui ont fait crier la vie dans leurs livres; d'où eft venue cette importance sociale accordée au roman. De grands succès ont été obtenus par des œuvres douces, en apparence vulgaires, comme *César Birotteau*, l'hiftoire d'un parfumeur; comme *André*, où un père eft sur le point de donner des coups de pied dans le ventre à une fleurifte; comme encore le *Lion amoureux*, baliverne pleine de larmes. Quelques-uns de ces succès ont été lents & souterrains, mais l'effet n'en demeure pas moins très-grand.

D'autres succès, plus retentissants mais plus passagers, ont pu être obtenus à côté. Cela ne prouve rien. Seulement c'eft affaire de curiosité ou d'actualité pour ces énormes machines en tant de volumes, montées sur l'affût de quelque queftion à l'ordre du jour. Là-dedans, rien n'a jamais inquiété la littérature vraie.

La troisième révolution eft celle par où nous passons aujourd'hui. Elle n'a pas encore donné sa formule littéraire. Attendons (1). Les résultats qu'elle prépare seront importants & mieux dé-

(1) Encore une fois, qu'on me permette de rappeler la date déjà ancienne de cette publication.

cisifs. Certainement il eft impossible d'exclure les genres en littérature & de ne pas admettre les tempéraments; insensé eft l'absolutisme en pareille matière. Tel romancier a raison de se vouer à des récits d'Espagne & de Cordoue, si sa nature l'y porte avec irrésiftibilité; tel autre fait bien de ne voir qu'éléphants & tigres sur la surface du globe, s'il sait mal décrire une brebis ou une vache. Mais ce qui fait par malheur la fragilité de leurs conceptions, c'eft le manque total de *sérieux ;* on connaît maintenant leurs procédés, & tout le monde lit dans leurs cartes. — Le sérieux ! Hoffmann ne l'a jamais perdu dans ses belles extravagances.

Nous ne savons pas au jufte ce que sera la nouvelle génération littéraire; mais par les leçons que lui font les événements & par les exemples de grandeur & de décadence qu'elle a sous les yeux, il eft permis d'espérer qu'elle se présentera avec des qualités saines & un sens droit.

En littérature, — la première révolution a donné la force. La seconde révolution, l'éclat. La troisième révolution donnera peut-être la vérité.

MADAME RÉCAMIER

MADAME RÉCAMIER

Après lui, elle.

Rue de Sèvres, à l'ancien couvent de l'Abbaye-au-Bois, il y a deuil & grand désert. Les arbres ont beau pousser des feuilles, les feuilles ont beau pousser des oiseaux, rien ne répond plus à cette gaieté du printemps. Un souffle funeste a passé sur le monastère. Demeurez closes, fenêtres ombragées; rideaux bleuâtres, ne vous écartez plus sous une belle main; porte, reste fermée impitoyablement! Il faut désapprendre le chemin de cette maison. Déjà la rampe de l'escalier se couvre de poussière, & tout se taira bientôt dans cette solitude célèbre autrefois, ignorée demain. Madame Récamier est morte.

Elle est morte, on s'en souvient, pendant

le choléra de 1849. C'était alors une débâcle générale. Chacun émigrait vers le cimetière du Père-Lachaise, ce Coblentz de tous les partis. Chaque jour les églises se tendaient de noir & pleuraient des larmes d'argent. Sur les boulevards, sur les quais, on ne rencontrait plus que des croque-morts, des tambours aux baguettes entortillées d'un crêpe, des compagnies de gardes nationaux qui portaient mélancoliquement le canon de leur fusil incliné vers la terre. Ah! le vilain spectacle! Tout le monde nous abandonnait au moment de notre révolution. Lespersonnes les plus illustres par leurs talents ou par leurs grâces s'empressaient de nous dire brusquement adieu, lorsque nous avions le plus besoin de grâce & de talents; & parce que nous nous étions un instant absentés des salons, les salons se barricadaient sans pitié derrière nous.

C'était un autre champ d'asile, cette Abbaye-au-Bois, un nid de poëtes & de belles femmes, où dans ces derniers temps, après avoir vécu de la vie ambitieuse, bruyante, romanesque, les uns & les autres finissaient tous par revenir s'abriter, *traînant l'aile,* comme dans la fable des *Deux Pigeons*. C'est au fond d'un des plus modestes appartements de l'Abbaye-au-Bois que la duchesse d'Abrantès, ruinée par la chute de

l'Empire, commença à écrire ses fougueux & spirituels *Mémoires*, — noble femme, tuée par le travail & la misère.

Ce n'eſt pas la misère qui a tué madame Récamier; c'eſt l'âge, c'eſt le souvenir, c'eſt le spectacle des événements, peut-être. Toutefois eſt-il que madame Récamier restera comme une des figures les plus touchantes, comme un des esprits les plus singulièrement attractifs de notre époque. Elle a rallié à elle les sympathies de tout un siècle. Elle a été le centre de tout ce qui était beau, bon, généreux, facile. Principalement trois hommes, Chateaubriand, Benjamin Conſtant & Ballanche, se sont groupés autour de cette femme adorée. Plus heureuse que la Béatrix de Florence, la Béatrix de Paris a pu voir trois Dante à ses genoux.

Sa vie eſt un beau livre. Commencée dans une révolution, dans une révolution elle s'eſt achevée, sans y avoir perdu un seul rayon de son auréole. Indulgent cette fois pour une de ses plus ravissantes créatures, le ciel ne lui a pas refusé l'élément pour lequel il l'avait créée : elle a vu s'écouler dans une fête éternelle son éternelle jeunesse; l'hommage lui faisait escorte, & le malheur ne s'eſt approché d'elle qu'à respectueuse diſtance.

Elles étaient trois sous le Directoire, trois

femmes admirablement belles, les *trois Grâces*, selon les madrigaux du temps, — madame Tallien, Joséphine de Beauharnais & madame Récamier. — A elles trois, ces femmes ont affolé Paris & vu tomber les personnages les plus illuftres à leurs pieds, ces beaux pieds qu'elles portaient nus & seulement chaussés de cothurnes, avec des émeraudes aux doigts. On les rencontrait en tous lieux, aux concerts où chantait Garat, aux bals où dansait Trénitz, — ce pauvre Trénitz, mort fou à Charenton! — Elles étaient l'âme du plaisir, & on les avait vues apparaître le lendemain de Thermidor, comme trois fleurs poussées tout à coup au bord d'un volcan éteint. Toutes les trois avaient leur mission politique; elles régnaient & elles gouvernaient, *de par la grâce* d'elles-mêmes. Voici comment celle qui devait bientôt régner autrement & sous le nom d'impératrice, écrivait à madame Tallien, en lui donnant rendez-vous à une fête éblouissante de l'hôtel Thélusson : — « Venez avec votre dessous de robe fleur-de-pêcher, il faut que nos toilettes soient les mêmes : j'aurai un mouchoir rouge noué à la créole, avec trois crochets aux tempes. Ce qui eft naturel pour vous eft bien hardi pour moi, vous plus jeune, peut-être pas plus jolie, mais incomparablement plus fraîche. Il s'agit d'éclipser & de désespérer

des rivales, *c'est un coup de parti.* » Seule des trois, madame Récamier a conservé jusque dans ses derniers jours le mouchoir noué à la créole.

C'étaient alors des luttes d'élégance & de frivolité, dont notre époque semble avoir perdu la tradition. Tant pis pour notre époque. Après la révolution des mœurs, venait la révolution des costumes. Thérésia Cabarrus avait ramené les modes grecques, la coiffure à l'athénienne, la tunique transparente & collante. Joséphine, la première, rechercha les camées les plus purs, les onyx & les agates les plus superbes, pour les faire étinceler à son épaule ou ruisseler dans ses cheveux. A son tour, madame Récamier introduisit le voile. Le voile! chaste invention, nuage tissé, estompe idéale, qui irrite justement assez pour fixer le désir, raillerie pudique, réalité enveloppée de rêve, qui tend à faire de la femme une création mieux qu'humaine & presque mystérieuse. Toute l'histoire de madame Récamier n'est-elle pas dans ce voile? Le voile ne nous dit-il pas sa vie reposée, sa beauté blanche?

En 1800, madame Récamier, qui avait alors dix-huit ans, habitait le grand château de Clichy-la-Garenne, qui fut détruit par la bande noire. « A cette époque, dit l'auteur des *Salons de Paris*, il est impossible, à moins de l'avoir vue, de se faire une idée de sa fraîcheur d'Hébé. C'était

une création à part que madame Récamier, à cet âge de dix-huit ans, & jamais je n'ai retrouvé, ni en Italie, ni en Espagne, ce pays si riche en beautés, ni en Allemagne, ni en Suisse, la terre classique des joues aux feuilles de rose, jamais je n'ai retrouvé le portrait de madame Récamier, la plus jolie femme de l'Europe! » Rien ne manquait d'ailleurs à son éducation; elle touchait admirablement du piano & dansait à merveille en s'accompagnant du tambour de basque, — ce qui était la grande fureur du jour.

C'eſt dans ce château de Clichy, & quelque temps après dans ses magnifiques salons de la rue du Mont-Blanc, que madame Récamier a reçu presque toute l'Europe princière. Son mari était riche alors, richissime; il pouvait réaliser des miracles, & tenir tête aux Sardanapales en carrick de ce temps-là. L'architecte Berthaut avait transformé cet hôtel en féerie; c'était un conte de Galland solidifié. Demandez à madame Lehon, qui en eſt devenue plus tard propriétaire.

Les bals de madame Récamier ne tardèrent pas à conquérir une vogue immense. De là s'élancèrent les gavottes nouvelles, les morceaux de clavecin deſtinés à devenir populaires, les toilettes égyptiennes, spartiates, romaines, turques & françaises. Ce fut un délire, un triomphe dont rien n'approcha. Madame Hamelin, — une

héroïne de ces fêtes, — madame Hamelin, au pied de Cendrillon, aurait pu seule raconter un de ces soirs magiques auxquels il n'a manqué qu'un peintre comme Watteau, qu'un poëte comme Lattaignant ou Voisenon, l'abbé Fusée !

Quant aux habitués de tous les jours, les intimes des causeries du matin, c'étaient Lucien Bonaparte, M. Fox, madame Visconti, le général Moreau, Mathieu de Montmorency, — cette maigre, blonde & pâle madame de Krüdner, — & ce joyeux vivant qui se nommait Ouvrard, personnage plein de verve & de gaie science, qui avait le faste d'un homme de cour, l'esprit d'un homme de lettres & l'argent d'un homme d'affaires.

La troisième résidence de madame Récamier, la plus affectionnée peut-être, c'était Saint-Brice, avec son paysage lumineux, ses eaux courantes, ses épaisses charmilles ; Saint-Brice, où elle eut le bonheur & l'audace de donner asile à madame de Staël poursuivie par l'empereur. On a dit que cette conduite honorable valut à madame Récamier une parole haineuse de Napoléon. — Haïr madame Récamier ! cela est-il possible ? Cela peut-il seulement se comprendre ?

Elle visita madame de Staël dans son exil, qu'elle partagea volontairement ; mais lorsqu'elle revint à Paris, la fortune de son mari s'était

écroulée. Plus de somptueux hôtels, plus de châteaux féodaux, rien, — rien que la médiocrité latine, dorée encore d'un rayon de sa beauté !

Elle se trouvait aux bains de Dieppe, en noble compagnie de l'auteur d'*Atala*, lorsque la révolution de Juillet vint la surprendre. Ses efforts furent impuissants à retenir M. de Chateaubriand, qui partit pour Paris, où, reconnu bientôt à la porte du *Journal des Débats* par des élèves de l'École polytechnique, il se vit enlevé dans leurs bras & promené en triomphe par-dessus les barricades.

Depuis cette date, madame Récamier n'a pas cessé d'habiter l'Abbaye-au-Bois. Ç'a été son Versailles, son Trianon; elle y tenait cour plénière au coin de son feu; elle avait hérité directement — c'eſt-à-dire en ligne spirituelle — de madame Geoffrin, cette bonne dame d'autrefois, chez qui toute la littérature & toute la philosophie d'un siècle étaient avec soin passées au filtre. Elle faisait la pluie & le beau temps du monde de l'intelligence, — plutôt le beau temps que la pluie, — car les orages passaient rarement sur ces auguſtes ombrages de l'Abbaye-au-Bois. Pas un homme supérieur qui n'ait brigué l'entrée de ce cénacle, lequel tiendra dans l'hiſtoire artiſtique de la France une place aussi

importante que Port-Royal dans l'hiſtoire religieuse; pas une renommée, haute ou petite, qui n'ait franchi ce seuil, depuis Luce de Lancival, professeur d'éloquence au Prytanée français, jusqu'à Victor Hugo, sacré chez elle *enfant sublime;* depuis le baron Gérard, peintre ordinaire de l'Abbaye, — ce qui était un titre, — jusqu'à M. Ingres, l'artiſte inquiet & misanthrope; depuis l'auteur de *la Veſtale,* couvert de cheveux blancs & bardé de décorations, jusqu'à l'auteur du *Prophète,* noir & simple, mais étrange comme un enfant de Germanie. Là-bas, Stendhal, qui venait d'écrire son livre *De l'Amour,* a bien souvent rêvé devant ce buſte de Canova, placé sur la cheminée; Mérimée, bien jeune, a coudoyé Ballanche, bien vieux; M. de Bonald, bien grave, a salué Rossini, bien rieur. Ce salon bleu & blanc a vu tout à la fois la simarre de M. Pasquier, le cordon de M. le duc de Doudeauville, la tonsure de M. de Lamennais, les palmes de M. de Barante, & l'épée de M. de Vigny, — tout un pan de la galerie des portraits de Versailles dans cinquante ans!

Il y avait aussi à l'Abbaye un accueil doux, presque maternel, pour ces jeunes muses qui commençaient à s'épanouir, vives & attrayantes, mais faibles & délicates comme ces roses sauvages perdues dans les buissons & qui naissent

à demi effeuillées. — Vous les connaissez tous, ces muses faciles. — L'une aux yeux noirs, aux cheveux noirs, à la mante noire, se cache derrière la jalousie sévillane, épiant le *majo* qui passe, & laissant tomber un poignard dans un bouquet. L'autre, trifte & belle, assise sur quelque débris de temple écroulé, les pieds au fil de l'eau, la tête au soleil, berce un enfant souffreteux devant la treille d'une maison du Pausilippe. Celle-ci se pare des vieilles dentelles & des vieux falbalas de la vieille cour de France; elle danse à l'Opéra, elle soupe à Bagatelle & à Vaucresson. Celle-là, toute récente & toute éplorée, erre au bord des lacs, se couronne de nénuphars & soupire ses peines d'amour aux aulnes de la rive. D'autres rient aux éclats, & ce sont les plus rares; elles courent toutes décoiffées, sautant à travers haies & champs, poursuivies par les gardes champêtres, & chantant à grand bruit la *chanson à madame* de Chérubin!

Si bien qu'avec son chœur de muses modernes, l'Abbaye-au-Bois apparaissait dans le bleu du lointain comme un autre Parnasse, un *sacré vallon,* disaient les derniers preux de la Mythologie.

Ne nous y trompons pas, l'Abbaye-au-Bois formait une coterie littéraire aussi puissante que l'Université & que la *Revue des Deux Mondes.*

Elle distribuait des brevets de gloire & nommait des académiciens, entre autres M. Ampère & l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul*. Une lecture à l'Abbaye-au-Bois équivalait à un ordre de représentation à la Comédie-Française. Madame Casa-Major n'est pas arrivée autrement.

Mais n'oublions-nous pas un peu trop madame Récamier pour l'Abbaye? Ne délaissons-nous pas un peu trop la maîtresse de maison pour la maison elle-même? Causons encore, causons de cette femme sans rivale, l'orgueil de notre nation, — qui n'a pas tous les jours une si bonne occasion de se montrer orgueilleuse!

Elle aimait à se vêtir de blanc, gazes, mousselines, étoffes tendres. Cela lui allait on ne peut mieux. Son portrait, qui est au Louvre, a été gravé maintes fois. C'est bien là ce visage candide, sans rigueur, qui arrivait parfois à des effets de naïveté incomparable, souvent songeur, profondément distingué toujours. Je retrouve ce regard pénétrant dont bien peu de ceux qui l'entourèrent ont pu guérir. Madame de Tessé disait d'une femme littéraire : « Si j'étais roi, j'ordonnerais à madame... de me parler toujours. » Moi, je ferai une variante à ce mot : Si j'avais été roi, j'aurais ordonné à madame Récamier de me regarder sans cesse.

Elle avait surtout cette coquette amabilité qui eſt à la beauté ce qu'eſt le relief au monument. Car je suis un peu de l'avis de ce vieil auteur de la comédie de la *Thèse des dames*, qui disait : « S'il n'entrait dans la composition d'une femme quelque pincée du sel de la coquetterie, elle deviendrait le ragoût du monde le plus insipide ; c'eſt ce qui la rend piquante & qui jette dans ses yeux tous ces traits de flamme dont le moindre cartilage du cœur ne saurait échapper ; & les femmes qui sont autrement sont de vraies femmes au bain-marie. »

Mademoiselle Mars était peut-être celle qui approchait le plus de madame Récamier pour l'exquise souveraineté des manières. Elle *savait* le regard, comme la châtelaine de l'Abbaye-au-Bois ; ainsi que le sien, son langage était empreint de suavités particulières & d'harmonie nonchalante, — voix d'or, lumière parlée, — suivant l'expression hardie d'un grand écrivain.

C'eſt qu'il faut le dire aussi, madame Récamier faisait des *élèves* à son insu. Une soirée passée à l'Abbaye-au-Bois valait mieux pour une comédienne que dix années de Conservatoire. Mademoiselle Mante y avait appris à faire craquer l'éventail de Célimène, à marcher, à sourire, à s'asseoir dans le goût suprême. La juive Rachel y a passé, elle aussi, & peut-être

au fond du rôle d'*Adrienne Lecouvreur* retrouverait-on quelques réminiscences brillantes du salon de la rue de Sèvres.

Madame Récamier ne déteſtait pas raconter quelques anecdotes du temps révolutionnaire. Sa mémoire était comme un livre curieux, qu'elle ouvrait devant quelques intimes, & où elle lisait les yeux fermés, — car depuis quelques années sa vue s'était beaucoup affaiblie. Nous voudrions avoir souvenir de tous les traits charmants qu'on tient de sa bouche. — La foule se pressait un matin, rue du Mont-Blanc, devant l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne. Sur le seuil, le roi d'Étrurie, qui allait monter en voiture, causait avec madame Récamier & M. Beffroy de Reigny, cet écrivain qui s'eſt fait une excentrique réputation sous le nom du *Cousin Jacques*. — « Le prince baisait galamment ma main, nous disait madame Récamier, lorsque j'entendis tout à coup une voix bruyante à mon oreille. Je me retournai. C'était un militaire de planton qui s'écriait de toutes ses forces : *Citoyen*, votre voiture eſt prête ; quand *Votre Majeſté* voudra y monter... »

Peut-être connaît-on mieux cette aventure d'un homme qui, se trouvant placé entre madame de Staël & madame Récamier, eut la maladresse de dire : — Me voilà entre l'esprit &

la beauté! — Sans posséder ni l'une ni l'autre, répondit madame de Staël.

Une Anglaise, madame Trollope, qui pouvait avoir beaucoup d'esprit en anglais, mais qui, en français, se contentait simplement de déraisonner, a consacré dans son livre de *Paris & les Parisiens* quelques pages à madame Récamier, qu'elle avait déjà vue à Londres (1). Mais où il faut chercher des détails, plutôt que dans les écrits anecdotiques, c'eſt, ainsi que nous l'avons fait, dans la mémoire religieuse de plusieurs contemporains.

On dit que madame Récamier laisse des *Mémoires*. Nous voudrions le croire, nous n'osons l'espérer. — Ce qu'elle laisse plus sûrement, c'eſt le célèbre tableau de *Corinne*, qui ornait son salon; son buſte, par Canova; le dessin original de l'*Atala* de Girodet, & quelques toiles remarquables dont il ne nous reſte plus souvenir bien précis.

Au fait, voici ces notes de Kotzebue sur madame Récamier. Elles compléteront & ac-

(1) Kotzebue, dans ses *Souvenirs de Paris*, édités en 1805 par le libraire Barba (avec des annotations ſtupides, par parenthèse), a également parlé d'elle, — en des termes assez cavaliers, toutefois.

centueront mon ébauche. *L'assassiné* de Karl Sand fait montre, en de certains endroits, d'une indiscrétion qui frôle la fatuité. Après cela, peut-être eft-ce la faute du traducteur, — qui aura voulu mettre sur les *i* des points plus gros que les *i* eux-mêmes.

SUR MADAME RÉCAMIER

« J'avais des préjugés contre madame Récamier lorsque j'arrivai à Paris; je m'imaginais voir une coquette enivrée des hommages qu'on lui rendait; j'ajoutais foi à toutes les calomnies que les journaliftes allemands avaient débitées sur son compte. Je désirais la voir, mais non pas la connaître. Ce fut à l'Opéra que je satisfis ma curiosité pour la première fois. « Voilà madame Récamier, » me dit un de mes voisins, & naturellement je m'avançai pour regarder dans la loge qu'il me désignait. Ses cheveux étaient sans ornements; vêtue d'une simple robe blanche, elle paraissait rougir d'être si belle.

« Cette première vue produisit sur moi une impression agréable, & j'acceptai avec plaisir la proposition qu'on me fit de me présenter chez elle. Quoiqu'elle fût au milieu d'une société bril-

lante, elle avait la mise la plus simple. Presque toujours madame Récamier se met en blanc, & très-décemment. Elle n'a sur la tête d'autre ornement que ses cheveux châtains, quelquefois tressés, ou tombant en boucles; d'autres fois relevés négligemment, & retenus par un peigne. Je l'ai vue presque tous les jours pendant plusieurs semaines, sans qu'elle ait jamais eu de parure de diamants.

« Au milieu du tourbillon de Paris, elle remplit tous les devoirs d'une épouse sage, quoique son mari soit d'âge à être son père. La calomnie même ne l'a jamais attaquée de ce côté. Elle n'a point d'enfants, mais elle soigne avec une tendresse vraiment maternelle ceux d'une de ses parentes, auxquels elle tient lieu de mère.

« Je n'oublierai jamais ce beau jour où je la trouvai seule avec une jeune fille sourde & muette qu'elle avait recueillie en allant se promener dans je ne sais quel village. Cette enfant avait été élevée à ses frais pendant quelque temps; elle lui avait ensuite procuré une place à l'excellent inſtitut des Sourds-Muets; dans ce moment elle venait de la faire habiller à neuf, & se l'était fait amener pour la conduire elle-même à l'abbé Sicard. Elle faisait déjeuner cette en-

fant dans son salon de compagnie, sur une table de marbre, & près d'un miroir dans lequel cette petite fille pouvait se voir des pieds à la tête, probablement pour la première fois. L'émotion de la charmante bienfaitrice en voyant la joie & l'étonnement de cette petite fille, les larmes de la pitié qui coulaient de ses yeux en la baisant au front, la bonté maternelle avec laquelle elle l'engageait à manger, & lui mettait dans les poches ce qui reſtait dans le sucrier; les remerciements inarticulés de l'enfant, qu'il exprimait par une sorte de cri qui me remplissait d'émotion, seront longtemps présents à ma mémoire... . .

« Quand les envieux ne peuvent faire croire à leurs accusations contre la vertu & la moralité d'une femme aimable, ils finissent par dire qu'elle n'a point d'esprit. Si la connaissance des vérités naturelles & des produits des beaux-arts peuvent donner à une dame des prétentions à l'esprit, madame Récamier doit en avoir plus que bien d'autres.

« On me demandera peut-être comment on peut juger de l'esprit d'une femme. On peut se fier d'autant plus au jugement que je porte, que non-seulement je vis madame Récamier presque

tous les jours, mais qu'en outre une circonſtance particulière me mit à portée de juger de son esprit; circonſtance dans laquelle ni homme ni femme n'aurait pu dissimuler son insuffisance. Je fus promener en voiture avec madame Récamier pendant quatre ou cinq heures, sans autre compagnie que celle des enfants dont elle prend soin, & qui, certainement, ne se mêlèrent point de la conversation. Il n'y a pas de moyen plus sûr pour connaître le degré d'esprit d'un homme qu'une conversation suivie en voiture (à moins que le sommeil ne s'en mêle); c'eſt là qu'il doit se développer; & si les personnes qui sont renfermées dans une voiture étroite ont l'une pour l'autre un sentiment d'amitié, c'eſt là que la confiance eſt plus grande; & cette femme, que l'on dit sans esprit, m'a fait voir, pendant quatre heures, qu'elle en avait.

« Le dernier reproche que l'on fait à madame Récamier, & qui eſt insignifiant, c'eſt son amour pour la magnificence. Les escaliers de sa maison ressemblent à un jardin, c'eſt affaire de goût; les tentures de ses appartements sont en soie, les cheminées sont de marbre blanc, les pendules & autres meubles ont des ornements en bronze doré, les glaces sont très-grandes; mais tout

cela convient parfaitement à un riche particulier. Je n'ai point trouvé de luxe chez elle, dans tel sens qu'on veuille l'entendre; j'y ai vu du goût partout, & de l'élégance seulement dans un ou deux appartements. Une antichambre, deux salons de compagnie, une chambre à coucher, un cabinet, & une salle à manger, voilà tout son logement; & certainement une petite maîtresse allemande, qui serait aussi riche, ne se contenterait pas ainsi. Encore un trait, pour prouver combien peu madame Récamier cherche à éblouir par son luxe. Lorsque nous allâmes nous promener ensemble, comme je l'ai dit plus haut, nous montâmes dans une voiture très-propre, mais simple, & attelée de deux chevaux; nous trouvâmes à la barrière un joli phaéton avec un très-bel attelage, qui nous attendait. Je lui témoignai ma surprise; elle me dit : « Je n'aime pas à me montrer en ville dans cette voiture, on y attire trop l'attention. » Si c'eſt là de la vanité, au moins elle eſt cachée.

« Les journaux allemands assurent que, pendant que madame Récamier a été en Angleterre, son mari, qui était reſté à Paris, disant un jour qu'il n'avait point de nouvelles de sa femme, une espèce de bel esprit lui demanda avec ironie s'il ne

lisait pas la gazette? Quand cela serait vrai, que peut-on en conclure? Madame Récamier peut-elle empêcher que les journaliſtes anglais ne saisissent les plus petites circonſtances pour remplir leurs feuilles? Eſt-ce donc à elle seule que pareille chose eſt arrivée? Lisez le *Morning Chronicle*, vous y trouverez souvent des descriptions de la sensation qu'aura faite à un gala la parure de telle ou telle dame.

« Les journaliſtes allemands ont encore reçu d'autres informations. Madame Récamier avait donné un jour un bal; mais elle s'était couchée sur le minuit, & avait reçu dans sa chambre à coucher tous ceux qu'elle avait conviés à ce bal. Il y a quelque chose de vrai dans cette anecdote. La belle madame Récamier fut saisie à ce bal d'un mal subit & violent; mais elle eut la bonté de ne pas vouloir troubler la joie commune; elle se retira donc dans son appartement, & se coucha. Quelques amis particuliers vinrent savoir des nouvelles de son état; & cette circonſtance si simple, si naturelle, occasionna ce conte ridicule.

« Voici encore une anecdote que rapportent les journaliſtes allemands. Un auteur dramatique, disent-ils, avait fait une pièce dans laquelle cette

dame était tournée en ridicule; mais le mari a acheté la pièce pour une somme assez forte. Je suis autorisé par cet auteur lui-même à démentir cette calomnie; il ne lui eſt jamais venu dans l'idée d'écrire quelque chose contre madame Récamier : la vérité du fait eſt qu'on s'eſt permis, à la représentation de l'une de ses pièces, quelques applications ridicules qui paraissaient dirigées contre madame Récamier; & M***, pour faire cesser les mauvais propos, & sans aucune spéculation basse, sans même aucune sollicitation, a eu la délicatesse de retirer sa pièce.

« On avait fait à Paris une caricature sur cette dame; elle entra un jour dans un magasin de gravures, & on la lui offrit sans la connaître; elle m'a elle-même raconté le fait. Elle fut surprise d'abord; mais elle regarda cette gravure de sang-froid. « Sans doute, dit-elle au marchand, cette personne a mauvaise réputation. — Point du tout, répondit-il sur-le-champ; c'eſt une dame dont la réputation eſt sans tache. » Et il continua de lui prodiguer des éloges qui, n'étant pas suspects, la consolèrent de l'intention qu'on avait pu avoir en traçant la caricature qu'elle avait entre les mains.

« Je pourrais parler encore sur ce sujet, & rap-

porter des traits qui ne sont remarquables que pour l'observateur exercé, parce qu'ils font voir le fond du cœur; mais il ne convient pas d'en dire davantage : un ami n'a aucun droit de publier ce qui se passe dans l'intérieur de la maison d'une femme bienfaisante. Je crois en avoir dit assez pour détruire les préjugés qu'on pourrait avoir sur madame Récamier.

ÉDOUARD OURLIAC

9.

ÉDOUARD OURLIAC

A la tête des romanciers de deuxième ordre qui abondent dans notre époque, il faudra placer Édouard Ourliac. Cette opinion nous eſt suscitée par la lecture que nous venons de faire de son œuvre, éparse dans les revues, dans les livres ornés d'eſtampes & dans les journaux quotidiens. Édouard Ourliac, bien qu'il n'ait vécu que trente-cinq ans, a considérablement écrit ; & rien dans l'ensemble de ses travaux ne trahit ce que nous appelons aujourd'hui les concessions au métier. Le *métier*, nous devons le proclamer à la louange de quelques hommes, n'a d'ailleurs point été pratiqué dans la première période du mouvement romantique : il eſt presque uniquement le produit du roman-feuilleton.

Sans appartenir précisément à la légion des écrivains qui ont violemment guéri la littérature de ses pâles couleurs, Édouard Ourliac a dû cependant à la fréquentation de plusieurs d'entre eux le souci de la conscience & de la dignité dans le travail. Il n'a jamais porté de défi à ses propres forces, &, dans l'exercice des lettres il n'a pas vu autre chose que la satisfaction de ses instincts les plus chers.

La place qu'Édouard Ourliac occupa au milieu de ses contemporains fut, sinon une des plus éclatantes, du moins une des plus distinguées &, graduellement, une des plus solides. Sur la fin de sa courte existence, il avait fini par obtenir ce respect & cette autorité littéraires qui n'arrivent habituellement qu'après de longues années & à la suite d'œuvres importantes. Le sérieux, le *pensé* de ses dernières compositions faisaient concevoir des espérances qu'il n'eût certainement pas trompées, si Dieu ne lui avait mesuré le temps d'une façon si parcimonieuse.

Mais Édouard Ourliac n'est pas de ceux à qui la justice doive arriver par la compassion. Son nom se passerait aisément de l'auréole funèbre; nos lecteurs en conviendront, après que nous leur aurons fait traverser la galerie de ses ouvrages.

Auparavant, nous demandons la permission

de placer quelques détails biographiques, qui expliqueront les différentes phases de son talent. Même si nous appuyons sur ce côté de notre étude, si nous développons avec une complaisance trop sympathique les espiègleries, les efforts, les triſtesses, & finalement les tortures de cette exiſtence diversement éprouvée, il ne faudra y voir que le désir de présenter, à propos d'un seul homme, un côté du grand tableau de la vie littéraire pendant la première période de ce siècle.

Édouard Ourliac naquit le 31 juillet 1813, dans une ville du Midi, à Carcassonne, croyons-nous. Ses parents, demi-artisans, demi-bourgeois, firent des sacrifices pour son éducation, & l'envoyèrent d'abord chez les Lazariſtes de Mont-Didier. Ce commencement d'éducation religieuse demeura toujours l'impression dominante de son enfance; & quoique plus tard il ait accepté toutes les railleries philosophiques & trempé dans presque toutes les folies du monde, c'eſt en grande partie à la puissance de cette impression qu'on doit attribuer son retour à l'autorité ecclésiaſtique. Il reſta chez les Lazariſtes jusqu'à sa première communion, époque à laquelle son père & sa mère vinrent habiter Paris.

Là, on l'envoya au collége Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques, où il se fit remarquer par son aptitude pour les lettres. Nous tenons de ses condisciples de merveilleux récits sur sa facilité à composer, principalement des vers français. Ce n'eſt cependant pas comme poëte qu'il devait compter, mais enfin il eſt reconnu depuis longtemps que toutes les natures littéraires se laissent prendre plus ou moins dès l'aurore à cette musique peinte; pour elles, en effet, c'eſt ce qu'il y a de plus séduisant & de plus facile; de plus séduisant, puisque les grandes renommées se rattachent à ce mot magique de poésie; de plus facile, parce qu'on y trouve plus qu'ailleurs des sentiments notés, des enthousiasmes prévus, une grammaire bienveillante & offrant des lisières aux bras débiles. Au jeune âge, la grande prose, *la belle prose*, comme disait Buffon, effraye avec ses exigences de faits & de pensées, on ne l'aborde qu'en tremblant & avec embarras; ou bien on élude la difficulté, on fait ce que l'on appelle de la prose poétique, c'eſt-à-dire quelque chose d'indécis, de puéril, & qui rappelle le *Joseph* de Bitaubé.

Le poëte Ourliac ne reſta pas longtemps au collége; il entra dans l'adminiſtration des hospices. J'ignore si ce fut un bon employé, mais j'en doute, à cause des relations littéraires qu'il

noua immédiatement. Son premier protecteur fut M. Touchard-Lafosse, un homme qu'on a vite oublié, un compilateur, un romancier qui cherchait des *veines*, un entrepreneur de *Mémoires;* sous son inspiration directe, il écrivit deux romans, qu'il orna de titres frénétiques, comme c'était alors la mode dans l'école de M. Touchard-Lafosse, de M. le baron de Lamothe-Langon & de M. Horace de Saint-Aubin. Le premier de ces romans était *l'Archevêque & la Protestante*, le second *Jeanne la Noire;* ils furent publiés à un an de distance, en 1832 & en 1833. Nous venons de les relire sans trop d'ennui; il est certain que cela ne vaut pas grand'chose, mais il y a des promesses, une gaieté un peu grosse qui dérive de Scarron & un penchant déjà très-accusé pour les scènes d'hôtellerie. Dans *Jeanne la Noire* surtout, Ourliac avoue nettement ses préférences; elles ne portent ni sur Shakespeare ni sur Dante, non plus que sur lord Byron, par qui cependant les esprits étaient fort remués; ses auteurs préférés, & il en parle le front haut, c'est Le Sage, c'est Walter Scott, c'est madame Cotin elle-même, « qui, dit-il, avec une seule passion du cœur, développée & admirablement décrite, a fait des chefs-d'œuvre. » Il dévoile naïvement ses sympathies pour les épisodes de

la Nonne sanglante dans le *Moine* de Lewis, du Curieux impertinent dans Cervantes, de la Lodoïska de Louvet de Couvray, & surtout, — surtout! — les *admirables histoires de don Raphaël & de Scipion* dans *Gil Blas.* Nous retrouverons fréquemment cette admiration pour Le Sage. Mais ce qu'il y a de plus caractéristique dans cette sorte de déclaration de principes, par laquelle il termine le troisième volume de *Jeanne la Noire*, c'est l'hommage qu'il rend à Boileau, à ce même Boileau que l'école nouvelle avait transformé en bouc émissaire : « Nous sommes heureux, dit-il, de pouvoir conclure par une classique citation du judicieux Boileau, qu'il ne faut point trop haïr parce qu'il a dénigré le Tasse & Molière · c'est en romans surtout que

> Le secret est d'abord de plaire & de toucher ;
> Inventez des ressorts qui puissent m'attacher. »

Édouard Ourliac indiquait franchement ainsi son point de départ. Je sais bien que l'exécution ne répondit pas d'abord à la promesse; mais n'importe, il y a un acte de bonne volonté dont il faut lui tenir compte, en considérant qu'il n'avait pas vingt ans lorsqu'il écrivait ces deux ouvrages, aujourd'hui complétement ou-

bliés, & dont il était le premier à rougir plus tard (1).

Sa jeunesse fut gaie, ou du moins elle revêtit toutes les apparences de la gaieté.

On cite de lui vingt traits. C'eſt Édouard Ourliac qui, après les trois journées de juillet 1830, avait imaginé de se rendre sous les fenêtres du palais des Tuileries, un drapeau tricolore à la main, & suivi d'une bande de gamins recrutés sur son passage; là, il appelait à grands cris le roi Louis-Philippe, & lorsque le roi Louis-Philippe paraissait au balcon, Ourliac le priait de chanter la *Marseillaise*. Le roi, que de récentes ovations populaires avaient rendu l'esclave de ses moindres sujets, accédait avec un gracieux sourire à l'invitation du jeune porte-drapeau; &, la main sur son cœur, les yeux au ciel, dans une pose que la peinture officielle a immortalisée, il répétait le chant de son adolescence, dont Ourliac & les siens entonnaient le refrain en chœur. Cela dégénéra tellement en *scie,* que le monarque-citoyen finit par s'en aper-

(1) *L'Archevêque & la Proteſtante* & *Jeanne la Noire* parurent chez Lachapelle, un éditeur étrange, qui payait ses romanciers (quand il les payait) par les plus extravagants moyens, avec des sacs de sable ou des charrettes de pavés, par exemple. Lorsqu'on l'avait bien pressé, il finissait par vous indiquer un acheteur, lequel ne manquait jamais d'habiter d'impossibles banlieues.

cevoir; au risque de s'aliéner le cœur de ses sujets, il consigna à la porte du palais Édouard Ourliac & sa cohorte.

En ce temps-là, un petit journal florissait à l'ombre du souvenir de Beaumarchais : c'était le *Figaro*, qui a passé aux mains d'un grand nombre d'hommes d'esprit, & qui, en politique, a successivement brillé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ourliac trouva place dans ce petit journal : il y connut Balzac, qui se faisait alors la main; Alphonse Karr, qui appelait à l'aide de son talent toutes les originalités pratiques; Paul de Kock, Alexandre Dumas, Scribe, — mélange, confusion, bruit, renommée. Au *Figaro*, on se délassait un peu de la contrainte romantique; on n'était plus cosmopolite, on était Français; Dante & Shakespeare étaient oubliés un moment; on riait, & ce rire semblait être renouvelé des *Actes des Apôtres*, monument de l'esprit de la Révolution. Non pas que je conseille à personne de relire la collection du *Figaro* (d'abord on ne la trouverait pas aisément); ce rire a été usé, cet esprit a été dépassé; en pareil cas, il vaut mieux se souvenir que relire. Édouard Ourliac fit merveille dans ce recueil; il se débarrassa de ce que les leçons de M. Touchard-Lafosse avaient de trop vulgaire; l fut *lui* pour la première fois, c'est-à-dire que

sa verve de la rue passa entière dans le journal (1). Ce travail de chaque jour acheva de le rompre tout à fait au métier littéraire. A ce point de vue, l'apprentissage par le petit journal, tant décrié, a des côtés réellement profitables.

« La première fois que j'ai rencontré Ourliac, — a écrit M. Arsène Houssaye, — c'était durant le carnaval de 1835, au bal de l'Opéra-Comique. On faisait cercle pour le voir danser. Il avait imaginé de représenter en dansant Napoléon à toutes les périodes suprêmes de sa vie : aux Pyramides, à Waterloo, à Sainte-Hélène. Il menait en laisse une femme qui ressemblait à un mélancolique pastel de Landberg, une de ces femmes qui vivent le plus honnêtement possible en deçà du mariage & hors du célibat. Nous fûmes du même souper; je m'aperçus que sous le danseur il y avait un poëte..... Il avait écrit deux romans de pacotille. C'était son désespoir. Il ne savait comment racheter ses premiers péchés littéraires. Il vivait avec son père & sa mère, rue Saint-Roch. Il habitait une petite chambre bleue, si j'ai bonne mémoire, tapissée de quelques pastiches de Watteau & de Boucher; sa bibliothèque renfermait presque autant de pipes que d'in-octavo. On ne l'y voyait que le soir ou le dimanche, car il était attelé à un petit emploi de douze cents francs aux Enfants-Trouvés. Il avait beaucoup de camarades & *peu d'amis*. C'était dans

(1) M. Alphonse Karr s'est plusieurs fois souvenu des traits & des mots d'Édouard Ourliac. On lit fréquemment dans les *Guêpes* : « *E. O. disait...* »

notre poétique Bohème de l'impasse du Doyenné que nous vivions en familiarité avec ce charmant esprit. Édouard Ourliac venait tous les matins nous voir dans ce royaume de la fantaisie. C'était son chemin pour aller aux Enfants-Trouvés..... Nous n'avions pas d'argent, mais nous vivions en grands seigneurs; nous donnions la comédie; ces dames de l'Opéra soupaient chez nous, vaille que vaille, & daignaient danser pour nous à la fortune de leurs souliers. Édouard Ourliac surtout donnait la comédie. C'était le Molière de la bande. Il était auteur & acteur avec la même verve & la même gaieté. A une de nos fêtes ces dames le noyèrent, à plusieurs reprises, dans une avalanche de bouquets. »

La vérité est qu'avec la vive tournure de son esprit & de son corps, il excellait surtout dans la représentation des arlequins. Ce n'était pas que de plus sérieuses tentatives ne se fissent jour à travers ces folies : on a le souvenir d'une tragédie en un acte & en vers, composée par Édouard Ourliac pour le théâtre intime de la rue du Doyenné; cette tragédie, restée inédite, avait devancé & deviné le *Ruy Blas* de M. Victor Hugo, car elle mettait en scène la passion d'un domestique pour une grande dame.

Malgré les bals & les femmes menées en laisse, Édouard Ourliac n'a pas laissé la mémoire d'un don Juan littéraire. Ses amours un peu vaga-

bondes peuvent se résumer en cinq ou six aventures, dont quelques-unes avec des actrices des petits théâtres. Eft-ce chez une de ces actrices qu'il aura rencontré le type séduisant de *Suzanne?* J'avoue que j'en doute; je préfère supposer que l'une d'elles a posé devant lui, comme posent devant l'artifte ces créatures banales transformées à leur insu en Mignon ou en Sapho. Le *modèle* eft indispensable à l'écrivain comme au peintre; tantôt c'eft la femme qu'on désire, tantôt la femme qu'on regrette; d'autres fois c'eft un vice myftérieux & caressé que l'on extrait du fond de son cœur pour en doter publiquement le héros de son livre. Molière, l'abbé Prévoft, Beaumarchais n'ont pas fait autrement. Et Balzac donc! vous le meniez dans votre famille, parmi vos frères, vos sœurs, votre père, votre mère, vos oncles & vos tantes; Balzac n'avait l'air de rien, il riait, causait & faisait la partie au coin du feu; seulement, au bout de trois jours, il vous racontait l'hiftoire de votre famille entière, sans vous faire grâce d'un cousin. Il avait pris ses *notes;* en d'autres termes, tous ces gens-là avaient été autant de modèles pour lui.

Je ne sais comment Édouard Ourliac se trouva amené à écrire dans le *Journal des Enfants.* Toutefois eft-il qu'il en devint bientôt un des

collaborateurs les plus assidus & les plus aimés. Une ou deux parades qu'il avait écrites sans y prendre garde eurent un succès inespéré; on lui en demanda d'autres; & une véritable vogue s'attacha dès lors à ces petites compositions scéniques.

L'une d'elles, *la Première Tragédie de Gœthe*, contient un prologue en vers débité par le seigneur Croquignole :

Permettez-moi, Messieurs, en mouchant mes chandelles,
De causer un inſtant de ce qu'on joue ici;
Ce ne sont, il est vrai, que farces, bagatelles,
Mais si l'on eſt content, je le suis fort aussi.
Ma foi ! vive la joie et les parades folles
Où le héros survient, la perruque à l'envers,
Un bras gris, l'autre bleu, le chapeau de travers,
Et débute, s'il veut, par quelque cabriole.
Ma cataſtrophe, à moi, c'eſt un coup de bâton;
Mon poignard, Arlequin le porte à sa ceinture;
Nos sabres sont de bois, nos noirceurs en peinture,
Et si le dénoûment nous touche d'aventure,
C'eſt qu'on doit immoler un pâté de carton.

Voilà son programme tout entier. On aime à découvrir ce coin de naïveté inattendu chez un auteur déjà aguerri aux malices du *Figaro*, cet amour des enfants chez un journaliſte accoutumé à tirer profit des passions des hommes. Mais qu'on ne s'abuse pas cependant : le théâtre d'Édouard Ourliac procède moins de Berquin que de Gherardi; la tradition qu'il suit eſt celle

des Janot, des Grippe-Soleil, des Funambules, du tréteau. Il ne danse pas, il gambade; il ne mange pas, il s'empiffre; il ne rit pas, il tombe en épilepsie. Mais comme après tout il ne cherche pas à dissimuler son pastiche, qu'au contraire il l'étale franchement, on le lit sans prévention, & on se laisse volontiers prendre au rire qu'il sait exciter. Parmi les pièces de ce spectacle dans une chaise, *l'Hôpital des fous* est basé sur une idée fort plaisante. La scène se passe dans la cour d'un établissement d'aliénés; un poëte pensionnaire du lieu entre avec quatre de ses camarades :

« Le poete. — Ma foi, messieurs, vous me voyez fort embarrassé. J'ai composé pour ce soir un grand ouvrage de théâtre (car vous savez que c'est mon métier), & je n'en connais pas encore le sujet. Mon drame, s'il vous plaît, doit être précisément ce qui va se passer aujourd'hui ici même; belle pièce, je vous jure, & où l'on verra s'agiter toutes les passions qui gouvernent la destinée humaine. Nous y jouerons tous notre rôle. On nous recommande de peindre les hommes; mais, que diable! nous sommes des hommes. Au lieu d'une copie de la nature, nous donnons l'original. Çà, l'heure approche, le théâtre est tout prêt. On entrera par cette porte, on sortira par cette autre. Je vous prie aussi de considérer comme nos décors sont bien peints, que ces arbres sont de vrais arbres, & que cette cour est une cour véritable. Je suis fort curieux de

connaître mon œuvre, & si le héros eſt laid, & si l'héroïne chante bien, si cela eſt sérieux, si cela eſt comique. Il serait temps de commencer. Mais je ne vois point arriver d'acteurs. »

Le poëte se dépite pendant quelque temps; enfin, il aperçoit un homme qui escalade le mur de l'hospice & saute dans la cour.

« Le poete. — N'en doutez plus, la scène s'ouvre. C'eſt le héros du poëme. Allons, la musique! ferme, tenez bon, soufflez fort.

Pascariel. — Ouf! peſte soit des gens qui m'ont valu ce saut! Je cours après mon maître comme il court après la raison, & je perdrai mes jambes comme il a perdu son esprit. Je vais m'informer à ces gens que voilà. — *Au poëte* : Monsieur, je cherche ici mon maître.

Le poete. — Je le sais, vous entrez par la gauche du théâtre; c'eſt fort bien, je l'avais pensé ainsi. Mais que m'allez-vous dire à cette heure? Qui vous envoie? Qui vous attriſte ou vous égaye? Êtes-vous le messager funèbre de la fatalité où le héraut bouffon d'une trame burlesque? Venez-vous nouer une action tragique ou n'êtes-vous qu'un valet de comédie? Allez-vous rire ou pleurer, donner des coups de poignard ou recevoir des coups de bâton?

Pascariel. — Mon ami, vous tenez vous-même sur la nuque un assez joli coup de marteau, & je donnais dans une fière bourde. Je ne suis point un valet de comédie, entendez-vous, & si je vous donne à pleurer, je jure en tout cas que vous me faites rire.

Le poete. — Parlez plus gravement, & exposez-moi votre conte.

Pascariel. — Je ne demande pas mieux, soyez donc raisonnable.

Le poete. — Soyez vous-même plus réservé; le ton doux, la voix claire, le gefte mesuré, allez.

Pascariel. — Eh bien! oui, soit, je veux bien.

Le poete. — Vous entrez par là?

Pascariel. — Sans doute, j'entre par là, & je vais vous dire pourquoi. Mon maître a perdu ces jours-ci sa raison au jeu. J'entends qu'il a perdu sa raison, parce qu'il a perdu son argent. L'esprit lui a tourné.

Le poete. — C'eft grand dommage, & vous m'intéressez au dernier point. Continuez.

Pascariel. — On a conduit mon maître dans cette maison. Sa famille eft désolée. J'apporte ici une lettre de son oncle, pour qu'on ait à le bien soigner. Or, je voulais le voir par la même occasion, car je l'aime tendrement; on a eu la barbarie de s'y opposer; les guichetiers m'ont barré le passage. Heureusement, je suis garçon avisé autant que fidèle, j'ai du cœur & de l'esprit : je vous ai planté une grande échelle au pied de ce mur, & me voici en deux sauts.

Le poete. — A merveille! L'hiftoire paraît vraisemblable & s'expose naturellement. Tout me fait présumer un dénoûment heureux.

Pascariel. — Indiquez-moi d'abord où je trouverai mon maître, si vous le connaissez. C'eft un grand brun, bien fait, l'œil bleu, le nez de travers & une verrue sur la joue.

Le poete. — Soignez votre ſtyle surtout. Ne vous intimidez pas. Bonjour. (*Il sort.*) »

Cela, comme nous l'avons dit il y a quelques lignes plus haut, n'eſt pas en effet dans la manière du Bordelais Berquin, mais cela n'en vaut pas moins sous le rapport littéraire. — A la même époque, nous assure-t-on, Ourliac, que le démon des vers n'avait pas encore abandonné, insérait des fragments poétiques dans les recueils de madame Janet, la providence des poëtes d'alors (les poëtes d'à présent n'ont plus de providence). On veut aussi qu'il ait passé par le feuilleton du *Conſtitutionnel*, mais pour s'y moquer des propriétaires & des lecteurs. De ce moment, & par suite de cette multiplicité de travaux, il commença à compter dans les rangs littéraires; aussi croyons-nous devoir placer là une esquisse de sa personne.

C'était un petit homme; il avait le teint un peu bilieux; le sang-froid & le petillement se succédaient sans transition sur sa physionomie, inconteſtablement marquée du sceau de l'intelligence (1). A le voir, à l'écouter surtout, on aurait dit un neveu de Voltaire. C'était bien là le jour-

(1) Nous ne connaissons pas de portrait d'Édouard Ourliac. Seulement, dans une série de trois planches intitulée : *Grande course au clocher académique*, Grandville l'a représenté derrière Balzac.

naliſte endiablé, l'homme du coup de griffe; c'était bien là l'esprit parisien dans sa personnification la plus téméraire, tantôt habillant l'insolence d'un vêtement de gravité, tantôt faisant traîner à la raison toutes les fanfreluches & toutes les casseroles de la Courtille. M. Arsène Houssaye a dit vrai : Ourliac avait beaucoup de camarades & peu d'amis. La faute en était à son caractère trop exclusivement & surtout trop brillamment tourné vers la goguenardise. Il était le feu, l'entrain d'un repas d'hommes de lettres; il en était aussi l'inquiétude. Il tirait ses pétards dans les jambes de tout le monde, ou bien, comme Musson le myſtificateur, il choisissait une victime, & dès qu'il l'avait choisie il ne la lâchait plus. Il était acerbe, quoique turbulent, & certains de ses bons mots produisaient une sensation de froid, comparable à celle d'un acier entamant l'épiderme. L'étude des parades lui avait donné un goût réel pour la cruauté dans le comique; il ne parlait qu'avec délices des coups de bâton pleuvant dru sur l'échine, des côtes fracassées, des médecines amères, de la noyade & de la pendaison; il se plaisait à faire frissonner son auditoire avec des détails chirurgicaux. Pour tout dire enfin, son esprit n'aimait qu'à travailler *sur le vif.* Aussi toutes ses plaisanteries n'avaient-elles pas le même succès; quelques-

unes ressemblaient trop à ces bourrades que se donnent les paysans dans les fêtes de village, ou à ces espiègleries funèbres qui consiftent à se revêtir d'un long drap blanc & à venir agiter des chaînes dans la chambre d'un ami qui dort. Lui-même en eft convenu de bonne foi :

Je l'avoue, un soufflet qui se trompe de face,
Au fort de son courroux Cassandre qu'on fait choir,
Un coup de pied qu'on donne ou reçoit avec grâce,
Un grand plat de bouillie en un manteau bien noir ;
Gille, en fouillant au pot, qui se brûle à la braise,
Et qui lèche en hurlant ses doigts enfarinés ;
Quand celui-ci s'assied, l'autre tirant la chaise,
Et les portes toujours se fermant sur les nez,
Sont divertissements qui me font pâmer d'aise (1).

Tout cela contribuait à le faire redouter de ses collègues, spirituels autant que lui peut-être, mais moins doués de spontanéité. Quoi qu'il en soit, de là au méchant homme qu'on a voulu faire d'Édouard Ourliac, il y a loin, très-loin. Son cœur était sain & bon. S'il n'a pas contracté d'amitiés dans les lettres, il a rencontré dans la vie privée & partagé de douces affections.

Dans un croquis très-littérairement tracé, MM. Edmond & Jules de Goncourt ont admis peut-être avec une facilité trop prompte cer-

(1) Prologue du *Seigneur Croquignole*.

tains renseignements sur les habitudes très-privées d'Ourliac ; ils lui ont presque fait un crime du peu d'argent dont il pouvait disposer dans les parties de plaisir (1). On peut répondre, à la décharge de ce pauvre garçon, qu'il ne possédait aucune espèce de patrimoine, & que la littérature telle qu'il la pratiquait pouvait suffire tout au plus aux exigences premières de la vie. Qu'il ait conçu quelque honte de sa pauvreté & qu'il l'ait exhalée ensuite dans des romans, tels que *Collinet* et *Suzanne*, cela eſt tout naturel. Mais nous ne nous avancerons pas davantage sur ce terrain.

(1) « Quand rompant sa chaîne de famille, & parti tout un jour de la maison paternelle, Ourliac courait les cabarets autour de Paris avec une bande d'amis, des artiſtes et des écrivains de son âge, il lâchait toute bride à sa verve. Il improvisait des chansons burlesques :

Le père de la demoiselle,
Un monsieur fort bien,
En culotte de peau,
Qui voulait tout savoir !

« A ces petites fêtes sous la treille de banlieue, quand il s'agissait d'en payer l'écot, Ourliac n'avait jamais que quarante sous dans sa poche; c'était le *nec plus ultrà* de son appoint. » Autre part, MM. de Goncourt disent encore : « Au milieu des rires qui accueillaient ses saillies, il reſtait grave & blême, presque humilié d'une galerie, comme un Deburau sur une chaise curule; &, chose étonnante, de ce Pierrot dont il avait si bien la face, il avait aussi les mignons vices; il eût très-bien passé par les sept compartiments d'un dessin allemand des sept péchés capitaux, etc., etc. »

Pour donner à la fois une idée précise de son caractère & des tendances de sa littérature, à l'époque de sa collaboration au *Figaro*, nous allons prendre une composition publiée, en 1837, dans les livraisons de ce journal : *la Jeunesse du temps, ou le Temps de la jeunesse, parade bourgeoise*. Elle est peu connue, & elle est réjouissante. — M. Vidalot est un marchand de Saint-Quentin, un honnête drapier. Il attend son fils Joseph, qui doit revenir ce jour même de Paris, après quatre années passées dans l'étude du droit. Un inconnu de mauvaise mine se présente en déclinant le nom de Josèphin Widarlof. Il embrasse la bonne, il embrasse la cousine Canélia; c'est lui, c'est l'enfant prodigue.

« Ah! s'écrie-t-il, comme il est doux de revoir sa vieille maison, le clos, le verger où l'on a joué tout enfant, les volets verts, la vigne grimpante, la mare aux canards, le dindon qui glousse, & vous, mon vénérable père, & vous! O jardin paternel! Tiens, il faudra que je fasse des vers là-dessus; j'en ai de fameux dans ma malle, vous verrez ça.

Le père. — Ce sont là des occupations secondaires, mon fils, nous en parlerons à leur tour.

Joséphin. — O papa, qu'avez-vous dit? l'art, des occupations secondaires! toute la vie d'un homme! l'art, cette doublure de Dieu! ce culte, cette religion! Écoutez ceci :

Le premier château fort qu'on rencontre quand on

Débouche par le plus joli bois du canton,
Eſt celui du seigneur de Couci, le beau sire...

Comment trouvez-vous ce début?

Le père. — Ça coule, ça coule bien. Tu as de la facilité. Mais parle-moi d'abord de tes études.

Joséphin. — Inutile. Je n'ai pas de diplôme. Injuſtice criante! Je n'ai pas été reçu. Il eſt vrai que je ne me suis pas présenté. »

A ces paroles, la désolation du père commence. Joséphin ne fait qu'en rire. Il caresse sa grande barbe, il demande du feu pour allumer son cigare, il secoue ses manchettes & pirouette avec des façons débraillées.

« Palsambleu! ma jolie cousine, il eſt fâcheux que vous ne soyez pas une femme du bel air avec le mantelet, les mules & les mouches, & mon père un vieux roué avec la bourse & l'épée; je me serais cru, au milieu de ces meubles du temps, en partie fine, dans une petite maison du faubourg Saint-Jacques.

Le père. — Mon fils, tu m'assassines! Et tes inscriptions payées chaque mois, & tes livres, & ta pension de douze cents francs, le revenu d'une famille!

Joséphin. — Et mes poésies! mon roman! Croyez-vous qu'il n'en coûte rien pour vendre ses livres au libraire?

Le père. — Et l'argent de votre parrain?

Joséphin — Je m'en suis fait une redingote.

Le père. — Et mes étrennes?

JOSÉPHIN. — J'en ai soulagé l'indigence... où je me trouvais.

LE PÈRE. — Seigneur du ciel! il me manquait cela sur mes vieux jours. C'eſt fini, je n'ai plus de fils; car je rougirais d'appeler ainsi un mauvais sujet, qui faisait mon orgueil & ma consolation. C'eſt ainsi que vous reconnaissez les sacrifices que j'ai faits pour vous : je me privais des aliments les plus grossiers, & Monsieur dissipait mon avoir dans la capitale avec ces femmes légères, l'opprobre de leur sexe! Vous avez fréquenté ces repaires où l'on commence par être dupe & où l'on finit par être fripon. Le chemin du vice eſt rapide; de là à l'échafaud il n'y a qu'un pas. Grand Dieu! un Vidalot sur l'échafaud! Retirez-vous de ma présence, montez dans votre chambre jusqu'à nouvel ordre; je vous chasse!

JOSÉPHIN, *tendant la main*. — Vous me donnerez ma pension?

LE PÈRE. — Vous levez la main sur moi! Frappez, frappez le sein de votre père! frappez les entrailles qui vous ont porté, les mamelles qui vous ont allaité!

JOSÉPHIN. — Papa, calmez-vous, songez qu'il y a des dames.

LE PÈRE. — Cela m'eſt bien égal, je ne me connais plus. Ah! vous m'injuriez! Battre son père, vil passe-temps! indigne d'un bon fils! »

Ici la parodie eſt complète; elle dérive de *Robert Macaire*, cette pièce monſtrueuse qui a exercé autant d'influence sur les mœurs du dix-

neuvième siècle que le *Mariage de Figaro* sur celles du dix-huitième. La raillerie étourdie du jeune Ourliac ne s'arrête devant aucune sottise, pas même devant la sottise paternelle. Il se moque des cheveux blancs, quand ces cheveux sont ceux de Jocrisse. Tout principe, toute moralité s'envole devant sa téméraire épigramme. Il amuse, c'eſt vrai, mais à des conditions inacceptables; & plus tard, Édouard Ourliac devait être le premier à regretter tant de verve employée si mal à propos. La gouaillerie littéraire reprend le dessus. — « Demain, je vous ferai embarquer! s'écrie le père. »

« Joséphin. — Embarquer! ça va. Couleur maritime. Oh! les heures de quart, par les belles nuits du tropique! l'horizon bleu, le bercement des huniers, les mœurs tranchées, l'agile corvette qui file dix nœuds, les pays nouveaux, les brunes filles de Madras, de l'or, du grog & du tafia!

Le père. — Tu ne t'embarqueras pas; je te ferai mettre à la tour de Saint-Quentin.

Joséphin. — La tour! Couleur moyen âge. Tête-Dieu! messeigneurs les hauts barons n'ont pas tel fief dans leur apanage : quatre donjons avec mâchicoulis & barbacanes, haute & basse juſtice dans le canton, cent bonnes lances & trois cents gens de pied! Vous êtes insensé, maître, si vous croyez que cela me contrarie! Holà! Pasque-Dieu! varlets & manants, mon haubert, ma cuirasse & ma bonne lame de Tolède!

LE PÈRE. — Tu refteras ici, & dès demain tu tiendras la boutique.

JOSÉPHIN. — Oh! pour cela, impossible, papa! Couleur garde national, couleur épicier, couleur tricolore. Impossible! »

Aucune nuance, pas même la nuance politique, ne manque à ce petit tableau, où repassent tous les livres orgiaques d'alors, la *Salamandre*, le bibliophile Jacob, les romans intimes de Drouineau & la république du *National*. Édouard Ourliac s'attaque à toutes les actualités, à la colonne Vendôme, aux briquets phosphoriquès, aux mythes, à la palingénésie, au parapluie, à tout ce qui eft relief ou trait caractériftique. Il y a même un personnage mûr, Balloche, qui eft imité de M. Prudhomme. De tous ces éléments, il résulte quelque chose de fort drolatique, certes. Le mot éclate sous les pieds, la phrase cherche l'impossible dans le joyeux; le rire s'y déploie, exagéré & grimaçant, comme sur les masques antiques où la bouche déchire la joue. Mais, j'ai quelque regret à le dire, ce n'eft pas du comique, dans le sens large & humain de ce mot; ce n'eft pas même de la caricature, quoique cela y ressemble d'abord. C'eft quelque chose à côté, un sous-genre qui apprête bien des supplices aux linguiftes de l'avenir, une nouvelle langue d'argot spécialement

empruntée aux mœurs artiſtiques, & comme qui dirait les balayures des ateliers de peinture & des cabinets littéraires. L'expression, recrutée dans le vagabondage des entretiens les plus intimes, s'y montre sous un déshabillé dissolu, comme ces courtisanes qui hasardent tout dans leur demi-coſtume. C'eſt la folie organisée en rhétorique & rencontrant, à travers ses écarts, d'incroyables bonnes fortunes de pensée & de forme. Un mot créé sous le dix-neuvième siècle, mais trop souvent détourné de sa vraie signification, — la *blague*, — pourrait servir à qualifier certains aspeċts de cet idiome, si difficile à baptiser. L'auteur de la *Jeunesse du Temps* a, un des premiers, popularisé l'école de la *blague*, à une époque où la bourgeoisie rebelle eſtimait qu'elle avait déjà bien assez à faire avec le romantisme sur les bras. En même temps qu'Ourliac, on remarquait dans ce sillon moqueur l'auteur des *Jeune-France*, Théophile Gautier, & ces deux vaudevilliſtes qui ont souvent approché de la comédie : MM. Duvert & Lauzanne. Le petit journal fit le reſte ; & aujourd'hui, quoique cette école bâtarde ne nous semble réunir aucune condition de vitalité, partant de durée, ne l'en voilà pas moins inſtallée & même fortifiée dans ses retranchements. Elle compte déjà des succès ; on peut considérer comme deux de ses types les plus

diſtinctifs, & comme deux exemples de ce qu'elle a fourni de déteſtable & de supérieur, la création de *Jérôme Paturot* & la série des *Scènes de la Bohème*. Tout ce que nous pourrions écrire pour & contre la *blague* se trouve contenu dans ces deux ouvrages, si différents & si pareils; nous n'irons pas chercher nos arguments ailleurs. Chez M. Reybaud, c'eſt la bourgeoisie qui se venge de la littérature; chez M. Mürger, c'eſt la littérature qui se venge de la littérature elle-même. Le but eſt commun dans l'un & l'autre livre, les moyens sont semblables aussi; mais combien leur mise en œuvre diffère, & quelle énorme diſtance sépare ce *Paturot* si lourd, si vulgaire, des *Scènes de la Bohème*, si vives, si folles & si brillantes dans leur immoralité!

Revenons au proverbe d'Édouard Ourliac, pour en dire la conclusion. Chassé par son père, Joséphin lui écrit une lettre :

« Je ne puis vivre éloigné de vous, mon père; il ne me reſte plus un liard. D'ailleurs, j'ai tout vu, tout usé, tout approfondi. Je suis las de la terre où l'on se crotte, des hommes à qui l'on doit de l'argent, des libraires qui n'en donnent pas, des maîtresses qui en demandent, des dîners à dix-huit sous, des bottes percées & des portiers. Vous m'avez donné la vie, père voluptueux & cruel, je vous la rends pour n'avoir rien à vous. Je prends

donc la liberté de m'asphyxier sous la tonnelle de votre jardin. Réjouissez-vous : à trois heures très-précises votre polisson de fils aura cessé de vivre. »

On va au jardin, où on le trouve à demi renversé dans une poſture vaporeuse. — Quelle tête volcanique ! s'écrie le père ; & il court après un docteur, laissant Joséphin en tête-à-tête avec Canélia, sa cousine.

« Canélia. — Pauvre cousin ! Tiens, il eſt gentil comme cela ; on dirait qu'il dort. Si je lui faisais respirer des sels ? (*Elle va chercher un flacon.*)

Joséphin, *à part.* — Qu'il eſt doux de voir ainsi planer au-dessus de soi un ange à la voix de femme, une blanche vision ! Au fait, cette enfant-là n'eſt pas si laide qu'elle en a l'air ; dans mon ardeur de fuir l'auteur de mes jours, je ne l'avais pas remarquée. Et puis, je lui ai fait un certain effet, — je le crois bien ! — un beau front pâle, — de longs cheveux épars, — jeune poëte mourant !

Canélia, *revenant.* — Tenez, beau cousin, respirez.

Joséphin, *feignant l'égarement.* — Euh ! eh ! ah !... la muse passe avec une étoile au front ; elle pose ses pieds nus sur des nuages d'or... Canélia !

Canélia. — Il m'appelle ? Oh ! pauvre jeune homme !

Joséphin. — Canélia ! c'eſt toi que j'ai rêvée, c'eſt toi qui passes dans ma sombre nuit...

Canélia. — Il pense à moi. Joséphin !

Joséphin. — Laisse tes beaux cheveux pleuvoir

sur mon front; laisse tomber un baiser sur ma lèvre, comme une rosée sur la fleur flétrie.

CANÉLIA. — On ne peut rien refuser à un malade. Souffrez-vous encore, mon cousin?

JOSÉPHIN. — Au contraire, belle cousine; encore un baiser & j'irai à ravir.

CANÉLIA. — Si mon oncle nous voyait... Finissez! »

Joséphin ne finit pas, & l'oncle les voit; il ne sait trop, cet oncle, s'il doit se fâcher ou rire, mais sa bonté l'emporte. De son côté, Joséphin prononce en ces termes son abdication poétique :

« JOSÉPHIN. — Je renonce à Satan, à ses pompes & à mes œuvres. Je n'ai pas dîné, je n'ai pas un sou, j'aime ma cousine, & je me fais drapier, marguillier, allumeur de réverbères, s'il vous plaît. O figure symbolique de l'induſtrie, que tu es enchanteresse! ô sirène fallacieuse, qui nages dans le vert-de-gris des gros sous, que tes charmes sont puissants sur un poëte à jeun!

LE PÈRE. — Mes chers enfants, je vous unis; allons nous livrer à la joie.

JOSÉPHIN *prend un bonnet de coton des mains de son père & s'en couvre la tête.* — O sacré flambeau du genre, étouffe-toi sous l'éteignoir! »

Cette fin a été imitée très-visiblement dans *Jérôme Paturot.*

Le même journal ayant publié *César Birotteau,* un des chefs-d'œuvre de Balzac, Édouard

Ourliac eut l'honneur d'écrire pour ce roman une préface qui ne ressemble à aucune préface connue. C'eſt de cet épisode sans doute qu'il faut dater la liaison de ces deux hommes, qui ont plusieurs points de contact dans le talent. Lorsque Balzac fut saisi tout à coup d'une fantaisie de collaboration, principalement en vue du théâtre, il songea d'abord à Édouard Ourliac. Le deuxième acte de *Vautrin* passe pour être presque en entier de ce dernier.

Les occasions de se produire ne lui manquèrent plus; il mit son nom dans la série des *Français peints par eux-mêmes,* dans la nouvelle *Caricature,* dans la *Presse*, où il imprima la *Confession de Nazarille*, œuvre assez faible, selon moi, & qui cependant souleva les susceptibilités morales des abonnés. C'eſt qu'Ourliac était alors plus que jamais engagé dans la voie du scepticisme. Un puissant effort sur lui-même l'en tira subitement; un premier cri de douleur s'échappa de cette jeune poitrine : il fit le volume intitulé *Suzanne*.

On a dit — & c'eſt l'éloge désespéré que tous les beaux romans arrachent à la critique — qu'il avait mis sa propre hiſtoire dans *Suzanne*. Nous croyons plutôt que c'eſt une manière perfide de lui attribuer les traits souvent odieux dont il s'eſt servi pour peindre le personnage de La

Reynie. Il faut avouer qu'il eût été ou bien maladroit ou bien cynique en hasardant de lui un tel portrait; son esprit de mortification, qui se développa par la suite, n'allait pas encore jusque-là. Accordons qu'il eſt singulièrement entré pour quelques inſtants ***dans la peau de son héros,*** si nous pouvons nous servir de cette expression récente, mais n'allons pas plus loin; ce serait méconnaître de la façon la plus outrageuse les priviléges de la composition littéraire. Quand on dit que l'abbé Prévoſt s'eſt peint dans Desgrieux, George Sand dans Indiana, & Édouard Ourliac dans La Reynie, on se trompe; ne dites pas qu'ils se sont peints, dites qu'ils se sont rêvés.

Suzanne donna la vraie mesure de son auteur, dont elle dévoila tout à coup une des facultés les plus inattendues : celle des larmes.

Madame de Girardin, à propos des parades du *Journal des Enfants*, avait signalé ce talent plein d'hilarité. Balzac, dans sa *Revue parisienne* (n° du 25 août 1840), annonça *Suzanne* & la *Confession de Nazarille* en ces termes : « Je m'occuperai de M. Ourliac dans ma prochaine lettre, parce que je connais de lui des fragments pleins de comique & recommandables par une certaine puissance de dialogue. » Le numéro suivant de la *Revue* contient, en effet, le

compte rendu de *Suzanne;* comme tout ce qui émane de la critique trop rare de Balzac, ce morceau eſt un modèle d'appréciation philosophique & grammaticale; il y indique les points de ressemblance entre *Suzanne* & *Ceci n'eſt pas un conte,* de Diderot, tout en rendant juſtice à l'intérêt poignant qui domine dans *Suzanne.*

« M. Ourliac, dit-il, a l'entente des délicatesses de la femme. On sera content d'avoir lu un volume où l'on rencontre des scènes comme celle où Suzanne ruinée, sans asile & sans pain, trouve de l'argent pour apporter des fleurs, dans deux pots de porcelaine, à La Reynie qui les casse; comme celle où La Reynie, par un de ces éclairs de vigueur si fréquents chez les Méridionaux, vient souper chez la cantatrice sans invitation, insulte les convives, compromet Suzanne, si chaſte, si pure, & si belle jusque-là, & finit par devoir à cette lueur d'énergie qui simule l'amour, la récompense refusée à l'amour vrai de M. d'Haubertchamp. Ces deux scènes, entre autres, annoncent un vrai talent. Elles ne sont pas dans Diderot. »

Plus loin, M. de Balzac analyse le ſtyle d'Édouard Ourliac :

« A part quelques emmêlements dans le fil des idées, sa phrase eſt nette, vive, précise. M. Ourliac peut devenir un écrivain; mais il n'a pas encore étudié le travail que demande la langue française, & dont les secrets sont surtout dans l'admirable

prose de Charles Nodier. Il entasse imparfait sur imparfait pendant trois ou quatre pages, ce qui fatigue & l'œil & l'oreille & l'entendement; quand il a trop de l'imparfait il se sert du verbe au prétérit. Il ne sait pas encore varier la forme de la phrase, il ignore les ciselures patientes que veulent les phrases incidentes & la manière de les grouper. Entre la force qui marche, à l'inftar de Bossuet & de Corneille, par la seule puissance du verbe & du subftantif, & le ftyle ample, fleuri, qui donne de la valeur aux adjectifs, il y a l'écueil de la monotonie des temps du verbe. Cet écueil, M. Ourliac ne l'a même pas soupçonné. Néanmoins, il y a en lui les rudiments d'un ftyle particulier, sans ampleur, mais suffisant. »

On voit que Balzac n'épargne pas la vérité à l'auteur de *Suzanne*. C'eft que Balzac l'eftimait & le traitait, non pas en père, non pas en ami, mais en confrère, c'eft-à-dire presque d'égal à égal.

Subissant l'effet de ces encouragements, Ourliac ne devait plus s'arrêter dans sa transformation. Aux réminiscences religieuses qui devenaient de plus en plus fréquentes en lui, se joignirent — on ne sait par quelle succession d'idées — des aspirations légitimiftes, qui se traduisirent par une étude de la Vendée & de sa chouannerie. Les buissons, qu'il interrogea avec une pieuse patience, lui racontèrent des drames héroïques, de plaintives anecdotes. *Mademoi-*

selle de la Charnaye, insérée dans la *Revue des Deux Mondes*, eſt l'expression la plus complète de cette phase; &, vraisemblablement, s'il nous eût donné beaucoup de nouvelles comparables à celle-ci pour l'émotion & la vérité, ce n'eſt pas au second rang, mais bien au premier, que nous aurions aujourd'hui à placer Édouard Ourliac. *Mademoiselle de la Charnaye* donne à regretter que, trop peu confiant en ses forces, il n'ait pas accordé plus de développements à ses récits; alors, nous aurions eu mieux qu'un romancier de chevalet. N'a-t-il pas voulu ou n'a-t-il pas pu? Son ambition était-elle uniquement de se créer une place isolée dans un genre où il avait l'espoir de devenir maître? S'il en fut ainsi, on ne lui refusera pas d'avoir atteint en partie son but; car de son vivant il fut le plus habile écrivain de nouvelles, à côté de Gozlan, & c'eſt pourquoi sans doute il ne crut pas devoir être ingrat envers une *spécialité* à laquelle il devait sa fortune littéraire.

Cette période, la plus décisive pour son talent, & employée en outre aux réflexions les plus salutaires, aux retours les plus graves (il s'était mis à la lecture de MM. de Bonald & de Maiſtre), peut être regardée comme la plus heureuse de sa vie. Il gagnait son pain avec sa plume, il se sentait dans une excellente voie morale, il était

jeune. Bien qu'il n'eût pas trente ans, il se sentait déjà fatigué de la vie au jour le jour. On le conduisit dans la maison d'un chef de bureau au miniſtère de la guerre; il plut; on le savait spirituel, on le maria. Ces choses se passaient en avril 1842.

Édouard Ourliac vit s'accroître son talent dans les deux années qui suivirent son mariage. Tout en cédant encore, par intervalles, aux sollicitations des directeurs de journaux qui lui demandaient, comme à M. Galland, quelques-uns de ces contes légers qu'il contait si bien, il accorda une part plus large à la veine de sensibilité qu'il s'était ouverte. *Brigitte* & *les Garnaches*, deux œuvres étendues & dont nous parlerons plus tard, sont de cette époque.

On doit attribuer à cette recrudescence de travail le rapide développement d'une maladie des bronches qui se manifeſta chez Édouard Ourliac. Cette maladie inspira de graves inquiétudes à ses amis.

Le mal d'Édouard Ourliac empirait de jour en jour. Il chercha un refuge dans la pratique de la religion catholique; ce fut un nouveau sujet d'étonnement; il laissa s'étonner, & toussant, crachant, amaigri, pâli, il prit le chemin qui monte à la rue des Poſtes, chez les Pères Jésuites. Là on le consola comme on put. Sur

ces entrefaites, l'*Univers* lui fit des propositions de collaboration qu'il accepta. On le vit alors publiquement & courageusement brûler ce qu'il avait adoré, & relever l'étendard des doctrines du dix-septième siècle. Il ne faudrait pas croire cependant qu'une fois acquis au catholicisme militant, il abdiquât ce que nous appellerons les côtés agressifs de son talent. Au contraire, il retira de cette volte-face une verve nouvelle, qu'il mit au service d'une guerre à outrance contre son ancien parti. Nous devons à la vérité de déclarer qu'il ne put s'y défendre d'une pointe de fanatisme; ses premières adorations pour Boileau reparurent, plus exclusives que jamais. D'un autre côté, il épousait ses nouvelles amitiés avec trop de similitude dans la façon d'écrire; il prenait la brutalité pour la vigueur. Heureusement pour lui, il ne continua pas la revue littéraire & dramatique qu'il avait commencée dans l'*Univers;* il revint à ses nouvelles, qu'il inclina dorénavant dans le sens de sa conversion, sans rien leur faire perdre pour cela de leur essence incorrigiblement comique. Ce fut pour le coup qu'il « retourna l'ironie de *Candide* contre la philosophie de Voltaire, » mot de Balzac, qui définit Ourliac.

Pour mieux travailler, un matin, il fit un petit paquet & s'en alla habiter une maisonnette dans

la Touraine. Il a daté de là plusieurs lettres charmantes; quelques-unes d'entre elles trahissent d'involontaires retours vers la vie mondaine :

« Je suis entouré de belles choses à quatre ou cinq lieues de diftance. J'ai visité avant-hier le château d'Azay, sur l'Indre. La vallée d'Azay eft celle du *Lys dans la vallée*. Les habitants sont furieux contre l'auteur qui a trouvé leurs femmes laides. C'eft une belle chose que Paris, mais je n'en persifte pas moins à croire que nous ferions bien, sur le retour, de nous en venir par ici planter nos choux avec quatre ou cinq amis sensés. La nourriture saine, le bon vin, le repos, les jardins, le loisir ont bien leur mérite. *J'ajouterai qu'il y a ici de certains vins qui valent le champagne.* »

Cette lettre était adressée à un ami mondain. En voici une autre de la même époque à un ami religieux; l'esprit en eft le même, il n'y a que le ton de changé — & le vin de supprimé.

« O mon cher ami! que nous pourrions vivre doucement quelque jour en pareil endroit & ensemble. Il ne me manque qu'un ami comme vous. C'eft la pensée de Dieu qui console & détache de tout, & nulle part elle ne peut être plus présente. J'ai trouvé quelques livres, *de ceux que vous n'aimez guère; mais ils me servent.* Je suis ramené aux pieds du bon Dieu par Jean-Jacques & le *Vicaire savoyard...* »

Nous nous imaginons qu'à cet endroit l'ami religieux a dû légèrement froncer le sourcil. Ourliac continue :

« J'ai vu une petite annonce des *Contes*. Sachez si le libraire eſt content; mandez-moi aussi le peu que vous pourrez voir dans les journaux. J'attends surtout votre article... Je m'excuse de vous paraître si âpre à cette littérature. C'eſt mon gagne-pain, & que sais-je encore toutes les bonnes raisons que pourrait me souffler la vanité de mon métier misérable & tant aimé! Il faut la mettre un peu en dehors, de peur qu'elle ne nous dévore en dedans. Laissez-moi donc être un peu ridicule. Je ne le suis aux yeux de personne autant qu'aux miens propres. Je ne me lasse point d'admirer ceci : on écrit une misère qui n'eſt rien, qui ne vaut rien, on n'en eſt pas content, on le dit, on le pense, mais l'on s'en inquiète, & l'on veut qu'elle soit approuvée, comme si le public était obligé d'être plus sot que vous. J'ai beau gratter la plaie, je doute qu'on la guérisse... »

C'eſt bien dit, c'eſt simple, c'eſt touchant. Il parlait de ses *Contes du Bocage*, qui venaient alors de paraître. Ce livre força en quelque sorte le succès par les sentiments élevés qui y dominent. Il le fit suivre de *Nouvelles diverses;* mais ce recueil qui, par sa forme enjouée, s'adressait plus directement à la foule, n'y arriva cependant point. Personne n'en parla dans la presse;

il prit son parti de cette petite vengeance & s'arrangea pour que son exiſtence littéraire n'en souffrît pas trop. Malgré ses douleurs de toute espèce, malgré la mort de sa mère, sa meilleure amie & la confidente de tous ses chagrins, — bon cœur de femme du peuple, esprit clairvoyant & droit, — il redoubla d'activité & fournit de toutes mains aux journaux. Il fut héroïque à ce moment-là, & l'on a pu dire de lui avec juſtesse : « Il travaillait avec ardeur, plus encore pour se diſtraire que pour subvenir aux nécessités assez lourdes de sa vie; plus encore pour se plaindre que pour se diſtraire; plus encore pour produire & pour obéir à l'impétueux inſtinct de sa vocation, que pour se plaindre. »

Les médecins ne savaient trop où l'envoyer. De Tours il alla au Mans; toute ville lui convenait, pourvu que ce ne fût pas Paris. Au fait, l'auteur des *Nazarille* devait aller au Mans, la ville de Ragotin, de la Rancune, de mademoiselle de l'Étoile, de tous ces types, amis & parents des siens. Mais qu'il était loin du *Roman comique* à l'heure où nous parlons !

« Me voilà établi, comme un vieux de province, dans un grand fauteuil, derrière un carreau tranquille. Je bois trois pintes de lait par jour; j'habite une rue où il n'eſt passé depuis ce matin qu'un homme en paletot bleu, qui semblait s'être trompé

de route. Je demeure chez un professeur de l'Université, M. P., qui professe la quatrième au collége; mais *nous nous sommes montré nos chapelets*, &, le soir, j'entendais les petits enfants qui récitaient en cadence : *Mn, mn, mn, Ora pro nobis* ; *mn, mn, mn, mn, Ora pro nobis*, etc.; je me suis endormi là-dessus. »

Toute cette lettre eſt des plus singulières, elle peint à la fois l'état de son âme & l'état de son esprit ; il y parle d'épreuves à renvoyer à M. Hetzel & à la *Revue de Paris;* il a dîné avec l'évêque, un aimable & admirable homme, dit-il, qui l'a conſtamment appelé d'Ourillac ou d'Houriaque. Puis, le vieux caractère reprend le dessus, & voici les farces qui arrivent : il annonce qu'on va éclairer la campagne aux bougies, *spécialité du Mans*. Et finalement : « En somme, je ne vais pas mieux; je ne souffre point, ma poitrine eſt bonne, nulle oppression; mais je tousse, je crache, je suis faible; rien n'y fait. »

Une autre fois (on comprendra que nous le laissions raconter lui-même ses années d'adieu) il écrivait à M. Louis Veuillot, toujours de la ville du Mans :

« Je voudrais pouvoir vous dire que je vais mieux, je voudrais le croire, je le dis souvent; mais je voudrais que ce mieux finît, car il m'assomme; mes crachements & mes enrouements ne me lâchent

pas. Dix paroles détraquent mon appareil... Savez-vous que je suis tout voisin des Visitandines? Ces bonnes sœurs m'ont accablé de prévenances & de confitures.. Elle ont un sirop pectoral infaillible qu'on finira par me faire prendre, quoique je ne croie à aucun sirop, à aucune eau, à aucune tisane, mais seulement au bon régime & à la grâce de Dieu... Que vous dirai-je encore de ce benoît pays? que j'y prends la mesure d'une retraite, sinon d'une bière. »

De ville en ville, il se traîna de la sorte jusqu'en Italie; il passa l'hiver de 1846 à Pise, mais il était condamné, il le savait, & il s'en revint. Dans les rues de Paris, on vit alors passer l'ombre d'Édouard Ourliac: un corps fiévreux, une voix éteinte. Quoique marié, il ne vivait plus qu'avec son père, un vieillard de soixante-dix ans; pour le faire vivre, il accepta une petite place dans les bureaux de la marine, car il commençait à manquer de force pour le métier littéraire. Il s'était limité à deux feuilletons par mois. Miséricorde! nous avons à peine le courage de continuer. Dans ce bureau de la marine, Édouard Ourliac restait quelquefois des heures entières sans pouvoir lever le bras. Il employa sa dernière énergie à réconcilier son père avec Dieu; grâce à ses exhortations, le vieillard, quelques jours avant sa mort, fit sa première communion. Alors, dégagé de tous devoirs envers les autres hommes, Our-

liac alla demander un refuge à la maison des frères de Saint-Jean-de-Dieu, rue Plumet, où il expira saintement le 31 juillet 1848.

Chacune des phases de la vie d'Édouard Ourliac a son reflet dans sa littérature. En cela, il possède un mérite de sincérité qui fait sa force principale. Nous ne reviendrons pas sur ses diverses aptitudes : nous les avons indiquées, sinon appréciées, à leur moment & dans leurs manifeftations les plus importantes ; nous préférons aller tout de suite & tout droit vers le point où paraît se déterminer sa supériorité réelle. Ce point, c'eft l'étude de la vie intime en province. Là, ce qu'on a pu quelquefois reprocher d'étroit à son esprit s'ajufte & demeure harmonieusement encadré. Il a le caquet du faubourg, la connaissance des petites choses bourgeoises, la malice du clerc, & mieux qu'ailleurs cette espèce de comique qui s'attache à des personnes véritablement à plaindre, ou qui ressort d'événements fâcheux. Dans cette série, *les Garnaches* tiennent, à notre avis, la place d'honneur ; le héros eft ce même Nazarille, dans lequel Édouard Ourliac nous semble s'être personnifié bien plus visiblement que dans La Reynie. Il y a là des figures allongées, d'antiques maisons, de

grandes armoires, des parties de campagne, des sérénades, qui sont décrites d'une souveraine façon. *Brigitte*, avec plus de sensibilité & de vraie morale, appartient au même syftème; mais le relief y eft moins puissant & le début a de la lenteur. Dans le volume des *Nouvelles diverses*, nous signalerons *l'Ingénieux Thibault*, chef-d'œuvre de cinquante pages.

On nous accuserait d'injuftice si nous allions oublier, entre tant de productions, la *Physiologie de l'écolier*, le plus petit de ses livres & le plus grand de ses succès peut-être, du moins le plus unanime (1). Nous sommes convaincu qu'un libraire ne perdrait ni sa peine ni son argent à le réimprimer. Nous croyons également qu'il y aurait les éléments d'un succès en rassemblant les épisodes de l'odyssée de Nazarille, éparpillée dans la *Revue de Paris* & dans l'*Artifte*. Ce Nazarille ne marche jamais sans un acolyte fort amusant, aussi lui, nommé Pelloquin. C'eft encore un des traits

(1) C'était la mode des physiologies, en 1841. Nous relevons sur le *Journal de l'imprimerie & de la librairie*, à cette date, les physiologies : — du Rat d'église, du Prédeftiné, du Franc-Maçon, du Chicard, du Prêtre, du Séducteur, du Macaire des Macaires, du Bas-Bleu, du Troupier, du Député, du Débardeur, de la Femme la plus malheureuse du monde, du Poëte, du Chasseur, du Bourgeois, du Provincial, du Célibataire, de la Grisette, etc.; — du Gant, du Parapluie, de l'Argent, du Soleil, du Parterre, du Jour de l'an, du Recensement, des Champs Élysées, etc. — O folie!

caractériftiques d'Édouàrd Ourliac que cette préoccupation du grotesque dans les noms : de là les personnages de Lafrimbolle, de Paillenlœil, de Croquoie, de Parpignolle, de Laflèche, de Montgazon, de Ledrôle, etc., etc. Une des aventures de Nazarille a pour titre : *le Souverain de Kazakaba;* elle fut, lors de son apparition, l'objet de critiques assez dures, car elle agitait à la fois des queftions philosophiques, politiques & religieuses. On y voit Nazarille débarquant sur une terre sauvage, & proclamé roi par les naturels sous le nom de Las-Sou-Po-Chou. Des parallèles entre l'état de nature & l'extrême civilisation découlent de ce thème, joyeusement abordé. Les réclamations furent telles que, dans la dernière livraison du *Souverain de Kazakaba*, Édouard Ourliac se crut obligé d'ouvrir une parenthèse au milieu de son récit :

« Je vous entends, baudets soucieux. — Quoi! c'eft lui qui écrit cela! peccaïré! Il a tant d'esprit d'ordinaire. Combien c'eft regrettable, j'en suis tout contrifté; hi han! hi han! — Encore un coup, merci! Mais quoi, mes frères, quand des milliers de faquins inondent la France de leurs inepties; quand les cochers ivres ne daignent plus charbonner les murs, puisqu'ils ont sous la main le papier des gazettes; quand nous voyons en plein soleil les trésors de génie, d'esprit & d'invention, que l'af-

freux despotisme tenait jadis sous clef; quand la sottise humaine a rompu ses écluses & déborde majeſtueusement sur le monde, je ne pourrai point, moi chétif, vider en un coin mon petit pot noir! Votre égout, dites-moi, en sentira-t-il plus mauvais? etc., etc. »

Quoi qu'il en soit, nous sommes forcé de convenir que *le Souverain de Kazakaba* n'eſt pas une des œuvres d'Ourliac qui nous plaisent le plus; le paſtiche y déborde à toutes les pages : paſtiches de Cervantes, paſtiche de Swift & de Foë; la gouaillerie y eſt poussée jusqu'à une gaminerie souvent intolérable.

Le Collier de sequins eſt une de ses bonnes hiſtoires; il y a encore un peu de La Reynie dans son personnage de Loisel, jeune homme fantasque & pauvre, issu d'une honnête famille du Roussillon, spirituel, mais facile à entraîner, sans exactitude, rêveur, & ne s'obſtinant qu'à des riens. Loisel fait le diable à quatre pour offrir à celle qu'il aime un collier de sequins, tel qu'elle en a vu un sur les épaules d'une demoiselle du monde; &, à bout de moyens, il finit par le voler.

Nous sommes plus sévère que M. de Balzac, lorsqu'il affirme que la prose d'Ourliac eſt suffisante. Nous la trouvons, nous, négligée à l'excès, ne tenant aucun compte des répétitions de

mots; & cela nous étonne d'autant plus, qu'il ne laissait passer aucune occasion d'afficher ses sympathies pour les littérateurs du dix-septième siècle, pour Racine, pour La Bruyère, pour Fénelon. Ce n'était pas cependant de la sorte qu'écrivaient ces maîtres du ftyle français : la correction, le scrupule & le perpétuel souci de l'éloquence, voilà ce qui frappe d'abord dans leurs ouvrages; d'où vient que cela n'a pas frappé Édouard Ourliac? Nous savons bien que, par son affectation de simplicité, il a voulu réagir contre les adorateurs exclusifs de la forme; mais, à son tour, il a été excessif, comme la plupart des réactionnaires, & il a franchi l'espace qui sépare la simplicité de l'insouciance absolue. Quelquefois il eft réellement trop bonhomme dans son ftyle; passe encore quand il place un récit dans la bouche d'une personne du peuple; mais quand c'eft lui-même qui raconte, il perd beaucoup de cette autorité que doit toujours garder un narrateur. Telle eft pourtant la force du fait & du sentiment, que ses nouvelles, bien que dépourvues de cette fleur de littérature qui eft depuis plusieurs siècles notre genre de supériorité, se lisent avec un intérêt soutenu.

Sous ce rapport, il serait possible de le considérer comme le précurseur de l'école de la réalité, qui cherche à s'imposer depuis quelque temps.

A l'inftar des écrivains réaliftes, Ourliac réduit la description aux proportions les plus ftrictes & les plus naïves; il supprime presque le portrait ou il l'enchâsse au milieu d'un incident, & ce lui eft affaire d'une ligne ou deux.

Ce n'eft que dans le paftiche que son ftyle acquiert de la preftesse & de la lumière; prenons pour modèle le début d'*Aurore & Point-du-Jour*, *légende de corps-de-garde :*

« Le régiment du roi était alors en garnison à Nancy, en Lorraine, la plus jolie ville de France, alignée comme un bataillon sous les armes, de bon séjour & d'agréable vie au soldat, sinon que le vin y eft un peu cher. Et, de même que les grenadiers de ce régiment l'emportaient sur toute l'armée, le plus fier, le plus beau, le plus glorieux de ces grenadiers était Desœillets, dit *l'Aurore*, grand garçon du Languedoc, tenant bien du cru, hardi comme un page, brave comme un sabre, menteur comme un arracheur de dents, bel esprit, dansant bien, jouant du fifre, prévôt d'armes, tirant l'espadon, la pointe, la contre-pointe, faisant des contes à tenir un corps-de-garde éveillé toute la nuit, & en état de chanter chansons, marches, romances & complaintes d'ici à demain, sans chanter la même. »

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de tirer un enseignement quelconque de l'exiftence & de l'œuvre d'Édouard Ourliac. Où le malheur passe, si précoce & si brutal, l'analyse perd la

moitié de ses droits. On ne commence guère à savoir vivre & à savoir penser qu'à l'âge où il eſt mort. La morale & la critique seraient donc mal venues à s'armer de rigueurs élevées vis-à-vis de lui. Quelle logique demander à une carrière sitôt brisée? Fallait-il voir dans les amertumes & dans les souffrances de ses derniers jours l'expiation d'une jeunesse qui avait éveillé autour d'elle tant d'éclats de rire? nous ne le croyons pas. Fallait-il rattacher au charmant & délicat faisceau de ses nouvelles un corps de doctrines antiphilosophiques, & ériger en système ce qui ne fut chez lui que boutade passagère? ce n'en était guère la peine. Son aimable frivolité sur ce terrain nous a souvent rendu la tâche facile, & nous a permis d'éviter ces hautes & graves queſtions pour lesquelles nous ne nous sentons nous-même ni assez mûr ni assez préparé.

Le seul but que nous nous sommes proposé en commençant, & que nous nous eſtimerions heureux d'avoir atteint, c'eſt de ramener un inſtant l'attention du public vers les œuvres d'un jeune homme à qui sa trop courte exiſtence n'a permis d'avoir que du talent, du bon sens, de la passion & de l'esprit.

ANTÉNOR JOLY

ANTÉNOR JOLY

Je connus Anténor Joly dans les bureaux du journal *l'Époque,* où il était directeur du feuilleton. C'était alors un homme entre quarante-six & quarante-sept ans, brun, grand, sec, & sourd comme un pot. Il portait toujours sur lui une foule de crayons taillés & de petits carrés de papier blanc, à l'aide desquels il vous invitait à lui transmettre votre pensée par les procédés de Cadmus. Me voyant jeune & résolu, il me prit en affection; &, grâce à lui, je fis mes premières armes dans les colonnes du plus grand journal dont Paris ait gardé la mémoire.

Parmi tous les petits-fils de Beaumarchais, de qui la descendance est si nombreuse, Anténor

Joly eſt un de ceux dont la physionomie mérite le mieux d'être conservée. Dans cette bataille de la vie, où il fut jeté presque nu, il se battit à toutes armes, à toutes heures, perpétuellement. Moi, qui n'ai pu assiſter qu'au ſpectacle de sa décadence, j'en ai gardé une impression inouïe & qui souvent me décourage.

Trois jours ne s'étaient pas écoulés depuis ma première visite, qu'il m'écrivait déjà pour me demander le plan d'un roman en deux volumes, & quelques menus articles d'hiſtoire, de religion & d'actualité pour le *Livre des familles, journal de M. le Curé* (sic). Mon plan fait, il crut y voir une pièce de théâtre. Il alla trouver tour à tour Mélesville, Gabriel, Carmouche & Eugène Guinot, avec qui il avait collaboré autrefois dans un vaudeville intitulé *Suzanne,* — un rôle de muette pour mademoiselle Déjazet! Pendant ce temps, l'*Époque* tomba avec fracas. L'*Époque* était la création suprême d'Anténor Joly; pour l'*Époque,* il avait inventé des affiches dont la teneur eſt devenue proverbiale, des banquets auxquels les actionnaires n'avaient pas le droit d'assiſter, des porteurs habillés comme des miniſtres; pour l'*Époque,* il avait ressuscité Grimm & découvert un journaliſte qui s'appelait *Demain;* pour l'*Époque,* il avait fait le voyage de Londres & il en avait ramené, à force d'ex-

plorations, de génie & d'argent, une incomparable créature qu'il plaça un beau jour, diadème en tête & la gorge découverte, sur un char doré qui parcourut les boulevards, traîné par des cavaliers habillés de rouge flamboyant.

L'*Époque* tomba. Anténor Joly fut trifte pendant trois jours; le quatrième, il était chez moi, ses crayons & ses papiers à la main. Je demeurais alors sur la place du Carrousel. « — Mon cher ami, me dit-il, il n'y a plus rien à faire en littérature. Prenez-en votre parti! Vous êtes venu trop tard. Ah! si je vous avais connu du temps de *Vert-Vert,* que j'ai fondé, ou du *Moniteur du soir,* ou du *Courrier Français,* votre affaire serait faite maintenant. Aujourd'hui ne comptez plus sur rien; toutes les positions sont prises; & puis, qu'eft-ce que vous vous sentez dans le ventre, là, bien franchement? Que diable! vous ne ferez jamais mieux en roman que Balzac & Eugène Sue, en critique que Sainte-Beuve & Guftave Planche, en poésie que Lamartine & Victor Hugo. Laissez-là votre littérature. Il n'y a plus que l'induftrie aujourd'hui. Vive l'induftrie! »

Pendant une demi-heure, il me parla ainsi de l'induftrie sur tous les tons. Je l'écoutais en faisant la grimace, & très-intrigué de savoir où il voulait en venir. Enfin, il termina en m'invitant

à me lever & à le suivre, & il m'emmena au Jardin d'Hiver, dont il organisait la publicité. Ce fut là que, placé sous ses ordres, j'appris à tourner de cent mille façons la fameuse phrase : « Tout Paris voudra se trouver demain à la brillante fête du Jardin d'Hiver. » Anténor Joly se brisait la tête à trouver de nouveaux caractères d'affiche. Sur ces entrefaites, la révolution de février éclata : je vis mettre le feu aux postes des Champs-Élysées. Anténor arriva, pavoisé de rubans rouges; il était radieux, la République allait le sauver. En effet, il organisa coup sur coup des fêtes à l'armée, au peuple, à la garde nationale, aux écoles; il fit réciter par l'acteur Montdidier des strophes de Victor Hugo & composer par Félicien David une cantate intitulée : *Honneur au brave qui succombe!*

L'été suivant, il passa au Château des Fleurs. Je le suivis. Le Château des Fleurs venait d'être fondé par M. Bohain. Anténor Joly y installa des chanteurs, des marionnettes, des montagnes russes, des singes, des pâtissiers, des escarpolettes, des danseurs de corde, des artificiers, & jusqu'à des fleurs. Moi, j'étais, comme au Jardin d'Hiver, l'historiographe, le bibliothécaire, l'archiviste : toutes ces merveilles se transformaient sous ma plume en feuilletons enthousiastes que le *Constitutionnel* insérait, & en réclames in-

candescentes qu'Anténor Joly envoyait à tous les journaux.

Le Château des Fleurs s'écroula comme un simple château de cartes. Je retrouvai Anténor Joly, quelque temps après, à l'*Événement,* où j'avais été appelé. Il y faisait tout, il imprimait même quelquefois le journal, car il avait commencé par être typographe. Le soir il soupait avec Méry; & je n'ai jamais compris la fréquence des relations de ces deux hommes, car enfin quel bénéfice ce dernier pouvait-il retirer de sa conversation avec un sourd?

J'ai oublié de dire que, le lendemain des journées de juin, Anténor m'avait demandé en toute hâte un récit de l'insurrection. Je pris immédiatement un cabriolet : je fis le tour des barrières, je comptai les barricades, & je passai la nuit à écrire mon résumé, qui parut trois jours après, avec un plan gravé sur bois. On n'en trouverait pas aujourd'hui un seul exemplaire. Anténor me renvoya pour le payement à M. Bohain, qui me renvoya à un marchand de vin du coin de la rue Trévise, lequel me paya très-gracieusement. Je raconte tout cela un peu à la diable & comme cela me vient, uniquement pour initier le lecteur bourgeois à l'une de ces existences parisiennes qui touchent à tout & qui vivent de tout.

Anténor Joly ne perdait pas de vue le théâtre. En même temps qu'il mettait à flot l'*Événement*, il passait avec le directeur des Variétés un traité pour une revue qui devait s'appeler le *Journal du Diable*. Nous étions cinq ou six pour écrire cette revue : Charles Hugo avait composé le prologue en vers; Henry Monnier & Champfleury faisaient un *Prudhomme socialiste;* la Californie & les banquets à cinq sous m'étaient échus. Tout cela tomba dans l'eau comme tant d'autres choses. Anténor Joly cria, tempêta, accusa notre paresse, accusa le directeur & tout le monde.

Il occupait aux Italiens je ne sais quel vague emploi qu'il a toujours conservé. J'allais l'y trouver quelquefois aux heures des répétitions. Un jour que je le croyais absorbé par des choses d'art & de littérature, il me dit : « Venez chez moi, je veux vous montrer un prodige. » C'était une *casse* d'imprimerie qu'il avait inventée, une casse magique, où les lettres, symétriquement alignées, tombaient d'elles-mêmes dans le *composteur,* sans qu'il fût besoin de les aller chercher avec les doigts. Malgré cet incontestable mérite de propreté, personne ne voulut de son invention,. qui lui avait coûté beaucoup de temps, beaucoup de peine, & sur laquelle il avait placé de grands es-

poirs (1). Il s'en consolait en imprimant tout seul des prospectus, des spécimens, des programmes; car c'était là sa manie suprême. *Lancer une affaire!* il ne vivait que pour cela; aussi, que d'affaires il a lancées : affaire de la Renaissance, affaire du troisième Théâtre-Lyrique, affaire des *Mystères de Londres*, affaires de librairie! Mais, hélas! il ne faisait que les lancer, & d'autres s'en emparaient au bond lorsqu'elles ne tombaient pas par terre.

Lorsque l'*Ordre* se fonda, il fut chargé de composer la rédaction littéraire. Ses tristesses commençaient déjà, mais elles ne ralentissaient pas son ardeur pour la lutte. Il me dit : « Amenez-moi de vos amis; il faut des écrivains nouveaux maintenant; on ne s'enquiert plus des signatures. Je lui amenai Henri Mürger, André Thomas, Philippe de Chennevières, Angelo de Sorr, Théodore de Banville, etc. Le front de M. Chambolle se plissa lorsqu'il vit s'épanouir tous ces noms dans les graves colonnes de l'*Ordre*. Par contre-coup, lorsque je rencontrai Anténor, il était soucieux. « — Vous ne m'aviez pas dit que vos amis étaient tous des bohèmes! »

(1) M. Delcambre, imprimeur à Paris, a repris cette idée en sous-œuvre; & aujourd'hui le *piano typographique*, entrevu par Anténor, est plus qu'une vérité, c'est une réalité fonctionnante.

Je me pris à rire d'abord, & puis ensuite je me fâchai pour tout de bon. Les papiers furent tirés : je griffonnai pendant une demi-heure; j'expliquai ce que c'eſt que les bohèmes, & pourquoi les romantiques ont voulu traîtreusement affubler de ce nom les hommes plus jeunes qu'eux; je lui prouvai que nous portions les cheveux aussi courts que possible, que nous n'avions que très-peu de dettes, que d'ordinaire nous étions couchés à minuit, & que nous faisions, sinon la gloire, du moins le bonheur de nos parents. Ce jour-là, j'eus trois crayons de tués sous moi. Anténor Joly parut se rendre à mes raisons; il les communiqua à M. Chambolle, d'après ce que j'ai su depuis, & le front de M. Chambolle recouvra sa sérénité accoutumée.

Anténor Joly demeurait rue des Martyrs, 47, dans cette vaſte maison qui ressemble à une cité phalanſtérienne. J'allais l'y voir au moins une fois par semaine. J'entends encore sa voix criarde & haute, me répétant : « — Vous n'arriverez à rien! vous ne travaillez pas assez ! Les gens qui arrivent sont ceux qui se lèvent à cinq heures du matin, qui écrivent jusqu'à midi, & qui emploient le reſte de leur journée à assiéger les bureaux de journaux & les bureaux de théâtres. Que venez-vous me dire ? que vous n'êtes pas *en*

train & que vous attendez l'inspiration. Des sottises! il faut prendre votre parti des coutumes de notre temps, ou vous résoudre à laisser aux autres votre part de gâteau. Vous êtes de drôles de corps, vous & vos amis : vous critiquez tout le monde, & vous n'accouchez pas seulement d'un pauvre petit roman en huit volumes. Ensuite, vous voulez que *je vous lance!* Mais voyez donc les *vieux,* ceux qui ont leur réputation bien établie : ils travaillent du matin au soir, ils font un métier de forçat; & vous, qui devriez lutter avec eux d'énergie et d'activité, vous vous croisez les bras tranquillement, vous les regardez faire; ou bien, si, par un miraculeux effort de volonté, vous vous décidez à prendre la plume, c'est pour cracher une nouvelle en quatre feuilletons. Belle misère! je vous dis que vous n'arriverez jamais! »

Il entra au *Pays,* avec M. de Lamartine. Auparavant, il avait passé par l'*Union* & par l'*Assemblée nationale,* ou M. Mallac lui était intimement connu. Au *Pays,* il rencontra des influences qui le gênèrent; son caractère en prit de l'aigreur : il ploya, lui, toujours habitué à rompre; & dès cette époque, il eut le pressentiment des catastrophes qui devaient l'assaillir.

Le 7 février 1852, je reçus cette lettre : « Mon cher ami, je vous écrivais mercredi dernier, en

attendant chez mon docteur. Une heure après, je me cassais la jambe dans son escalier! Je suis entre les mains des praticiens & entre les serres des appareils chirurgicaux. Plaignez-moi, & venez me voir quand vous aurez un moment. Mieux vaut mardi ou mercredi, je serai plus dispos pour causer. Ne faites pas de cérémonies, je sais toute la part que vous prendrez à mon accident; je sais combien vous êtes occupé, & je voudrais que vous en eussiez fini avec... pour passer à autre chose. Mes amitiés. Anténor. »
Ainsi, la jambe brisée & le corps entre les mains des chirurgiens, c'était à de nouvelles combinaisons qu'il songeait! Rien que la mort pouvait abattre cet homme; elle l'abattit trop tôt,—avant qu'il eût réalisé la millième partie de ses rêves.

Il guérit de sa jambe cependant. La convalescence fut longue; mais à partir de ce moment, il n'alla plus guère que cahin-caha. Au dernier déjeuner que nous fîmes chez Vachette, il se trouva mal, & je fus obligé de le ramener chez lui en voiture. Quelques mois après, il tombait dans sa chambre, frappé d'un coup de sang. Anténor Joly était né à Savone, en Italie, à la suite des armées françaises, où son père occupait, je crois, un emploi dans le département des fourrages. Il ne comptait que cinquante-trois ans lorsque la mort vint le surprendre.

Pour peu qu'Anténor Joly conservât toutes les lettres qu'il recevait, son frère, à qui la collection en est échue, y a dû trouver les vrais mémoires littéraires & secrets de notre temps; car il n'y a pas dans Paris un homme important ou simplement intelligent avec qui il n'ait échangé quelques lignes. C'était le véritable *faiseur,* celui-là, & c'était surtout un faiseur d'hommes. J'ignore quels ont été ses procédés avec mes confrères; avec moi, ils ont toujours été loyaux & charmants. Peut-être était-il un peu brusque : cela provenait de sa surdité.

GÉRARD DE NERVAL

La Forêt noire.

═

Donnée historique

asse en 1702 à l'époque où Louis XIV lutta
eur d'Allemagne dans le Palatinat. L'éle
et celui de Cologne étaient alors les alliés
. Villars commandait les armées réunies.
prendre ~~Rastadt~~ Neubourg et Villars occupait la
mun delaquelle on devait le surlendemain
ville définitive. Les troupes de Louis
eurs s'étaient établies dans les princi-
sur les places, et des détachemen
ortes avec ordre de ne laisser sortir
ur on avait espéré s'empa.
"..ié après les guerres
-de avait

GÉRARD DE NERVAL

I

Je suis heureux que ce livre me fournisse l'occasion de rassembler quelques notes sur un homme dont j'aimais le cœur autant que le talent, & à côté de qui j'ai vécu pendant une huitaine d'années, rapprochés par une certaine conformité d'humeur & quelquefois aussi par les mêmes études. Jusqu'à présent, mû par un sentiment de douloureuse discrétion, j'avais fait taire mes souvenirs; aujourd'hui il m'eſt permis de les évoquer, de les grouper. Les cendres sont refroidies, la psychologie réclame ses droits.

C'eſt en 1846, dans les bureaux de *l'Artiſte*, que je connus Gérard de Nerval. Il y avait quelques mois seulement que je venais d'arriver à

Paris. Ce nom élégant, ces œuvres délicates, cette folie même dont le feuilleton de Janin m'avait apporté l'écho jusqu'au fond de la province, tout cela m'annonçait quelque jeune cavalier myſtérieux & pâle. Il me fallut rabattre un peu de mon idéal, ou du moins le modifier. Gérard de Nerval, modeſte jusqu'à l'humilité, vêtu d'une redingote longue & à petits boutons, la vue basse, les cheveux rares, me rappelait assez les professeurs des colléges départementaux. Plus tard seulement je me rendis compte de ce mélange de finesse & de bonté qui était le caractère dominant de sa physionomie, & qui était aussi le caractère de son talent. Jeune homme, il avait été charmant, me dit-on; ses cheveux blonds bouclaient.

Avec ce respect traditionnel des débutants pour les célébrités & même pour les demi-célébrités, j'étudiai pendant quelque temps Gérard de Nerval sans oser lui adresser la parole. Enfin un jour, sa timidité enhardissant la mienne, — il n'y avait que nous deux dans le salon du journal, — j'eus l'audace de l'inviter à dîner. Nous allâmes au reſtaurant. Je ne me lassai pas de l'entendre; il aimait à causer, mais à ses heures & à ses aises; un peu prolixe, amoureux des détails infinitésimaux, il avait dans la voix une lenteur & un chant aux-

quels on se laissait agréablement accoutumer.

Après le dîner, — qui avait été très-ordinaire, — Gérard me prit sous le bras, & je commençai avec lui, dans Paris, une de ces promenades qu'il affectionnait tant. Il me fit faire une lieue pour aller boire de la bière sous une tonnelle de la barrière du Trône, m'affirmant *que ce n'était que là* qu'on en buvait de bonne. Elle était servie dans des cruchons particuliers & apportée par deux demoiselles dont les cheveux abondants & roux faisaient l'admiration de Gérard de Nerval. Admiration toute paisible & extatique. — En revenant, il voulut que nous abrégeassions le chemin par une ſtation au *Petit Pot de la Porte Saint-Martin*, où l'on prend des raisins de Malaga confits dans le sucre & l'alcool. Il mettait un amour-propre enfantin & une ardeur très-grande à la recherche de ces spécialités parisiennes; il savait où l'on débite la meilleure eau-de-vie de Dantzick, où l'on vend au verre la blanquette de Limoux. Cet épicier qui eſt à côté de la Comédie-Française, au coin de la rue Montpensier, tient toujours chaud un excellent punch au thé. On ne peut savourer de délicieux chocolat qu'au carreau des halles, à deux heures du matin, dans un café où dorment des maraîchers & des paysannes encapuchonnées.— Ainsi me disait Gérard de Nerval.

Ce n'était cependant pas un buveur, surtout dans l'acception brutale du mot. Il entrait beaucoup plus de littérature que d'autre chose dans cet amour du cabaret & des mœurs de la rue. C'était l'influence d'Hoffmann, le ressouvenir des Porcherons, la lecture de Rétif de la Bretonne. Comme tous les promoteurs de la Renaissance de 1830, Gérard de Nerval voyait avec les yeux des peintres; il aimait les intérieurs populaires pour leurs couleurs étranges & leur énergique harmonie. C'était Jean Steen.

En ce temps-là, Gérard de Nerval travaillait beaucoup. Il revenait d'Orient, il écrivait son voyage; il rendait compte des premières représentations dans *l'Artiste*, & parfois il remplaçait Théophile Gautier à *la Presse*. Je me souviens d'un très-joli & très-savant feuilleton, signé de lui, sur les Indiens O-jib-be-was, & dans lequel il développait le système de Joseph de Maistre, qui veut que les sauvages ne soient nullement des hommes primitifs, mais au contraire les représentants d'une civilisation dégradée & abolie. C'étaient de telles questions qui séduisaient Gérard de Nerval.

Je puis affirmer qu'il était alors parfaitement sain d'esprit, heureux de vivre & d'exercer sa profession, qu'il aimait par-dessus tout. C'est à cette époque, M. de Rémusat étant au minis-

tère, qu'il fut queſtion de lui pour la croix d'honneur. Gérard n'y avait jamais pensé, il fut embarrassé & demanda à réfléchir; il se dit que le ruban allait l'entraîner dans des frais de costume, l'obliger à reſtreindre ses pérégrinations nocturnes. Je crois aussi qu'il se regardait un peu comme républicain. L'affaire en reſta là.

La Révolution de 1848 ne le surprit pas, mais elle le trouva sans argent. Au mois de juillet, Alphonse Karr fonda *le Journal;* il y appela Gérard de Nerval, qui fut inveſti des fonctions de secrétaire de la rédaction. Le *Journal* se vendait un sou; il ne dura guère. — Gérard se retourna vers le théâtre; il signa du pseudonyme de *Bosquillon* une parade représentée à l'Odéon, *la Nuit blanche.* C'était un tableau de la cour de l'empereur Soulouque; on y voyait paraître un Basile tout blanc. Longtemps retardée par des obſtacles de plusieurs natures, & défendue après quelques représentations, *la Nuit blanche* n'était qu'un fragment d'une grande revue embrassant les cinq parties du monde, & commandée par le directeur de l'Odéon à Gérard de Nerval, Méry & Paul Bocage. La pièce avait été faite, refaite, abandonnée. Bref, on n'en avait sauvé que l'acte de la cour d'Haïti, — où, par parenthèse, Lambert Thibouſt, alors comédien, jouait

un bout de rôle avec infiniment de verve.

Gérard de Nerval demeurait au coin de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, dans une maison habitée par les demoiselles Brohan. Il avait le spectacle de la place du Musée, occupée, comme on se le rappelle, par des brocanteurs & des marchands d'oiseaux. Combien Gérard devait se plaire dans un pareil lieu! Tous les matins il descendait sur la place & y passait des heures entières; il s'était pris surtout d'un véritable attachement pour un remarquable kakatoès, plein de grandesse & d'éclat, attaché par une chaîne de cuivre à son juchoir. Au milieu du groupe de militaires & d'enfants qui ne cessaient de l'environner, ce kakatoès gardait la gravité d'un magistrat irréprochable; mais faisait-on mine de l'agacer, il se hérissait, poussait un cri aigre, battait des ailes, & roulait sa langue épaisse dans son bec entr'ouvert. Il n'était accessible que pour Gérard de Nerval qui, rempli de façons aimables & d'attentions délicates, ne manquait jamais de venir chaque matin partager avec lui une demi-livre de cerises qu'il apportait dans son mouchoir. Quand les cerises étaient mangées, le kakatoès, pour manifester sa reconnaissance, se suspendait par le bec à l'un des bâtons & se balançait longtemps dans cette posture acrobatique, ou bien il mordillait le doigt

de Gérard, ou il posait la patte sur son collet d'habit. Heureux kakatoès! heureux Gérard!

Cette félicité innocente eut cependant une fin, comme toutes les félicités. Un matin, Gérard de Nerval, arrivant avec ses cerises, ne trouva plus le kakatoès; il apprit qu'un étranger l'avait acheté très-cher. Cette nouvelle le pétrifia : il s'était habitué à considérer l'oiseau comme son bien, comme sa propriété; il ne pouvait concevoir qu'on l'en eût séparé.

— Que ne l'achetiez-vous? lui dit le marchand.

— Ah! répondit Gérard, cela n'aurait plus été la même chose!

Fouillant une fois dans mon humble bibliothèque, Gérard poussa un cri de joie. Il venait de s'emparer d'un livre intitulé : *Les Aventures du docteur Faust & sa descente aux Enfers*, traduction de l'allemand, avec figures. Il y avait plus de trente ans que Gérard de Nerval cherchait ce livre; c'était pour lui un souvenir & un désir d'enfance. La première fois qu'il l'avait vu, c'était sur les rayons en plein air d'un étalagiste du boulevard Beaumarchais; les *figures* l'avaient attiré par leur étrangeté : l'une d'elles représentait un Léviathan énorme, les cheveux chassés par le vent, les yeux & la bouche vomissant des flammes, habillé du reste comme un

bourgeois, c'eſt-à-dire en juſtaucorps & en culotte courte, chaussé de gros souliers. Ce Léviathan tenait du bout des doigts, entre l'index & le pouce, la dépouille humaine de Fauſt, ployé en deux, mort. — Gérard de Nerval, alors écolier, avait marchandé le livre; mais le bouquiniſte, petit vieillard aussi étrange que son livre, avait demandé un prix exorbitant, quinze ou vingt francs, je crois. Gérard s'étonna & soupira, comprenant qu'il devait y renoncer.

Mais la fatalité le ramenait presque tous les jours devant ce *Fauſt* inconnu; il en avait lu quelques pages, il voulait lire tout. Le bouquiniſte inquiet mit le livre dans une vitrine qui fermait à clef. Alors Gérard se détermina à amasser sur ses économies la somme indispensable; mais lorsqu'au bout de quinze jours il reprit le chemin du boulevard Beaumarchais, l'étalage & l'étalagiſte avaient disparu. Il repassa le lendemain, même absence. Il s'informa de la demeure du vieux libraire, on l'envoya à la rotonde du Temple; là, après avoir visité plusieurs galetas, il finit par apprendre que le bouquiniſte était mort subitement; les livres avaient été envoyés à l'hôtel Bullion & vendus par lots.

Depuis lors, Gérard de Nerval n'avait jamais complétement oublié *les Aventures du docteur Fauſt* & le Léviathan en pourpoint allemand;

parmi les nombreux Fauſt qui ont précédé & suivi le type définitif de Gœthe, celui-là lui tenait particulièrement au cœur. C'était un Fauſt marié, père de famille, voyageur. C'était aussi un Fauſt politique. Nous en reparlerons tout à l'heure. En retrouvant ce livre chez moi, Gérard assouvissait un de ces premiers désirs, un de ces désirs d'adolescent, les plus impérieux de tous; on comprend sa joie. Il me demanda la permission de l'emporter; je fis mieux, le lui donnai, & c'eſt avec *les Aventures du docteur Fauſt & sa descente aux Enfers* qu'il écrivit peu de temps après son drame de *l'Imagier de Harlem.*

Dans *l'Imagier de Harlem ou la Découverte de l'Imprimerie,* drame légendaire en cinq actes & en dix tableaux, Gérard de Nerval a subſtitué Laurent Coſter au docteur Fauſt. Ce point de départ excepté, la fable eſt la même que dans le bouquin du boulevard Beaumarchais. Le diable conduit successivement Laurent Coſter à la cour de l'archiduc Frédéric III, en France chez Louis XI, en Italie chez les Borgia. Les lamentations de sa femme & de ses enfants suivent Coſter dans ses pérégrinations, comme elles suivent Fauſt dans les siennes. Gérard de Nerval, dont la métempsycose & l'illuminisme se partageaient continuellement l'imagination, n'a-

vait ajouté qu'un personnage, incompréhensible, il est vrai : c'était Aspasie, la courtisane Aspasie, qui s'incarnait à son tour dans la dame de Beaujeu, dans Impéria, & enfin dans une Muse. Ce drame, d'une contexture bizarre, bâti sur cette idée : le diable s'emparant de l'imprimerie & en faisant une de ses armes, écrit tantôt en vers & tantôt en prose, appelant à son aide les pompes de la danse & du chant, ce drame, qui n'eut d'ailleurs qu'un succès d'étonnement, accusait trois collaborations bien tranchées : celle de M. Méry, celle de M. Bernard Lopez & celle du directeur du théâtre qui le fit représenter, M. Marc Fournier.

II

Le *Faust* dont Gérard de Nerval s'est inspiré est connu en Allemagne sous la désignation de *Faust* de Klinger; il fut publié vers 1792, & obtint un succès de plusieurs éditions. Malgré l'époque favorable aux licences écrites, Maximilien Klinger crut devoir garder l'anonyme;

comme tous les Allemands spirituels, il était tombé à bras raccourci sur l'Allemagne, principalement sur les souverains & le clergé. Son livre est moins un roman qu'un pamphlet corrosif, un tableau de l'Europe à vol de démon. Une première traduction française en parut six ans après, à Amflerdam, avec six gravures & un portrait de Fauft en médaillon sur le titre. Les traducteurs (MM. de Saur & Saint-Geniès) gardèrent d'abord l'anonyme, comme l'auteur; leur version, reproduite plusieurs fois à Paris & à Reims, semble être un mot à mot; elle eft précieuse à cet égard.

Les Aventures du docteur Fauft & sa descente aux enfers forment deux volumes in-12, & comprennent cinq livres, divisés eux-mêmes en petits chapitres. Nous allons essayer d'en donner une analyse, qui mettra en évidence les points de rapprochement avec les situations principales de *l'Imagier de Harlem*. Dans le premier livre, le docteur Fauft se rend de Mayence à Francfort avec le dessein de vendre au conseil de cette ville une Bible latine imprimée par lui. Il en demande deux cents ducats. Par malheur, on a acheté quelques semaines auparavant cinq foudres de vieux vin du Rhin, & sa requête refte sans effet. C'eft vainement qu'il s'adresse aux échevins, au maire, aux sé-

nateurs & à l'orgueilleux conseiller du corps de métier de saint Crépin. Fauſt, le cœur gonflé d'amertume, revient chez lui & se décide à tracer le cercle terrible qui va le séparer à jamais de Dieu. Au moment où il étend le bras, une figure confuse lui apparaît & lui crie : « Fauſt ! Fauſt !

« Faust. — Qui es-tu, pour venir m'interrompre dans mon audacieux ouvrage?

« La Figure. — Je suis le génie de l'humanité, & je veux te sauver, s'il eſt possible encore.

« Faust. — Que peux-tu me donner pour apaiser la soif de la science & mon penchant invincible pour la jouissance & la liberté?

« La Figure. — L'humilité, la résignation dans les souffrances, la modération, le noble sentiment de toi-même, une mort douce & la lumière après cette vie.

« Faust. — Disparais, fantôme! Je te reconnais aux ruses avec lesquelles tu trompes les misérables. Va faire tes momeries devant le mendiant, l'esclave, le moine; adresse-toi à ceux qui ont enchaîné leurs âmes, à ceux qui ont renoncé à eux-mêmes pour échapper aux griffes du désespoir. Mes forces veulent de l'espace : que celui qui me les a données réponde d'elles ! »

Ayant dit, Fauſt se précipite au milieu du cercle & prononce la formule magique. La porte s'ouvre, livrant passage à un personnage majestueux : c'eſt Léviathan, un des princes de l'enfer. Fauſt s'irrite de cette forme : « Suis-je donc condamné à trouver l'homme partout? » murmure-t-il. Ensuite il ordonne à Léviathan de lui dévoiler le principe de toutes les choses, de mettre à nu devant lui les ressorts du monde physique & du monde moral, enfin de lui faire connaître l'essence du Très-Haut. « Insatiable! dit le démon; sache donc que depuis que nous sommes exterminés, nous avons perdu l'idée de ces secrets céleſtes, & même oublié la langue dans laquelle ils s'expriment. » Bref, supplié ou menacé, Léviathan ne consent qu'à promener le docteur Fauſt à travers l'univers. Son pouvoir eſt borné là. « Je prends un grand homme par la main, & je suis fier d'être son serviteur, » dit-il. Ce respect du diable pour le génie eſt un des traits caractériſtiques & louables de l'ouvrage.

En guise d'intermède, on assiſte à un banquet donné dans l'enfer par Satan pour célébrer la découverte de l'imprimerie. Il s'agit d'un repas d'âmes fraîchement arrivées le matin : âmes de conquérants, de philosophes, de visirs. Les marmitons les font cuire ou rôtir en les arrosant avec des coulis combuſtibles. Les vins deviennent

l'objet de soins tout particuliers; certaines bouteilles sont remplies avec les pleurs des collatéraux, des médecins & des veuves; les flacons d'entremets contiennent les larmes précieuses des jeunes filles auxquelles la misère eſt venue passer autour du corps la ceinture dorée. Pour Satan & ses intimes, il y a, dans des coupes à part, un plus noble & surtout un plus rare breuvage : ce sont des larmes de rois & de miniſtres. Après avoir dressé les tables, les cabaretiers du noir séjour se rendent au marais des damnés, en chassent les âmes brûlantes, & les font voler au plafond de la salle pour éclairer le banquet. Tous les diables saisis d'allégresse élèvent leurs verres en répétant à plusieurs reprises : « —Vive Fauſt! Vive l'empoisonneur des fils de la poussière! »

L'horrible & l'ingénieux se mêlent dans ce chapitre, qui se termine par un ballet allégorique tout à fait dans le goût allemand. On voit le Crime danser avec l'Orgueil, pendant que l'Imagination joue de la flûte; puis c'eſt un menuet dont la Flatterie dessine les figures; l'Impoſture donne du cor de chasse. Survient la Discorde qui se jette entre les groupes. « La Théologie, s'apercevant que tous embrassaient avec ardeur la voluptueuse Poésie, brûla par derrière, avec sa torche enflammée, l'idolâtrée déesse de la

rime. Celle-ci poussa des hurlements effroyables; le Charlatanisme s'avança pour panser la blessure; mais l'Hiftoire eut pitié d'elle, & lui appliqua sur la partie lésée une feuille encore humide d'un roman sentimental. La Politique finit par les atteler tous à son char & les emmena en triomphe. »

Les livres deuxième & troisième sont consacrés aux récits des excursions de Fauft & du prince Léviathan par toute l'Allemagne : ils tentent les évêques, les ermites, les religieuses; ils corrompent les juges & les bourgmeftres. Et la corruption a toujours raison; & la tentation ne rencontre que des âmes sans résiftance. Fauft détourne la tête avec triftesse. — « Ramène-moi à Mayence! » dit-il au diable. Dans sa nouvelle fortune, Fauft avait oublié sa famille; il la retrouve affamée & en haillons; ses enfants tâtent ses poches avec avidité pour y chercher du pain; son vieux père s'approche, les genoux tremblants; sa femme sanglote en l'entourant de ses bras amaigris. Fauft, ému, tire un sac plein d'or, & le jette sur la table. A cette vue, la joie renaît sur les physionomies; seul, le vieillard hoche la tête & soupire :

« Le vieux Faust. — Mon fils, refte dans ton pays & nourris-toi honnêtement, dit l'Écriture.

« FAUST. — Et meurs de faim, sans que personne ait pitié de toi, dit l'Expérience. »

Fauſt repart. Il veut visiter la France, alors gouvernée par Louis XI; dès son arrivée, il assiſte à la double mort du duc de Berry & de sa maîtresse, occasionnée par une pêche empoisonnée, envoi du roi très-chrétien. A Paris, il se heurte à l'échafaud de Nemours; dans le château de Plessis, il n'échappe qu'avec peine au lacet de Triſtan; les prisonniers de la galerie des cages de fer le poursuivent de leurs prières & de leurs cris. — « Eh quoi! s'écrie Fauſt avec ſtupeur, c'eſt par un squelette vêtu de pourpre que les nerveux habitants des Gaules se laissent égorger! Qui comprend quelque chose à cela? Tout ce que je vois, tout ce que je sens en moi & hors de moi n'eſt qu'un tissu de contradictions. Des idées affreuses errent dans mon cerveau, & souvent il me semble que le monde moral n'eſt régi que par une espèce de tyran, pareil à ce malheureux! »

Le diable sourit, & tous deux vont en Angleterre. Ils aperçoivent sur les degrés du trône une sorte de monſtre, bossu, tordu, sanglant, hautain; ils reconnaissent en lui le protecteur du royaume, le duc de Gloceſter, qui sera bientôt Richard III; ils pénètrent à la Tour & sont témoins de l'assassinat du jeune roi légitime &

de son frère, qu'on enterre sous une dalle de cachot. Jamais Fauſt n'avait vu commettre de tels crimes avec autant de sang-froid; il n'en veut pas voir davantage. Sur le point de s'embarquer, Léviathan lui dit avec une adorable insouciance : — « Au reſte, en enfer, on ne fait pas grand cas de ces triſtes insulaires, qui suceraient la moelle de tous les cadavres peſtiférés du globe, s'ils croyaient trouver de l'or dans leurs os. Ce peuple, qui méprise les autres nations, se joue de tout ce que tu nommes sentiment, ne conclut aucun traité que dans l'intention de le rompre dès qu'il y a un terrain à gagner. Si les habitants de la terre ferme savaient se passer de sucre & de café, les enfants de la vaine Albion redeviendraient ce qu'ils étaient lorsque Jules César, Canut, roi de Danemark, & Guillaume de Normandie s'amusèrent successivement à y faire une descente. »

Le vent les pousse en Espagne. Un auto-da-fé a rassemblé sur une grande place des cavaliers en habits magnifiques & des femmes éclatantes de beauté & de sourires. Là, Fauſt entend le fameux inquisiteur Torquemada se vanter auprès d'Isabelle & de Ferdinand de ce que le tribunal a jusqu'à présent fait le procès à quatre-vingt mille personnes, & immolé dans les flammes six mille hérétiques. Fauſt commence à

croire que toutes ces horreurs appartiennent essentiellement à la nature de l'homme, qui, en sa qualité d'animal, doit ou déchirer ses semblables ou être déchiré par eux. Il enveloppe sa figure dans son manteau, qu'il baigne de larmes.

D'autres scènes non moins atroces l'attendent cependant en Italie. A Milan, c'eſt le meurtre du duc Galéas Sforce, dans la cathédrale; à Florence, c'eſt l'assassinat du neveu du grand Côme, ordonné par l'archevêque Salviati. Enfin Fauſt & Léviathan mettent le pied dans Rome. Le cadre s'agrandit. Un livre entier dépeint la ville éternelle, courbée sous l'effroyable & somptueuse domination d'Alexandre VI.

Après avoir satisfait à la coutume du baisement de la mule papale, — Léviathan s'exécute sans trop faire la grimace, — ils sont reçus dans les petits appartements du Vatican, où une représentation de la *Mandragore*, de Machiavel, a été organisée. Ils lient connaissance avec Lucrèce Borgia, qu'accompagnent ses deux frères François & César. Des fêtes se succèdent, alternant avec des meurtres; dans une partie de chasse à Oſtie, le pape, afin d'augmenter les revenus du saint-siége, trouve ingénieux de taxer les péchés & d'échanger les dispenses contre des florins d'or. Fauſt devient l'amant de Lucrèce.

Toute cette série de peintures de fantaisie & d'hiſtoire respire une incroyable chaleur, & eſt soutenue par une progression de vices qui fait quelquefois trembler le livre aux mains du lecteur. Plus que dans les autres *Fauſt*, on sent qu'un souffle vraiment diabolique a passé par là.

Le livre cinquième commence. Ils ont fui Rome. « Muet, sombre & rêveur, Fauſt était à cheval à côté du diable. Celui-ci le laissait avec plaisir livré à ses réflexions, & riait par l'espérance flatteuse de respirer bientôt avec lui les douces vapeurs de l'enfer. Ils aperçurent Worms dans la plaine; lorsqu'ils n'en furent plus éloignés que de quelques jets de pierre, ils virent une potence à laquelle était attaché un jeune homme grand & bien fait. Fauſt leva les yeux. Un vent frais qui soufflait à travers les blonds cheveux du pendu, & qui poussait son corps en avant & en arrière, permit à Fauſt de remarquer une taille élégante. Ce coup d'œil lui fit verser des larmes, & il s'écria d'une voix tremblante :

« — Pauvre jeune homme! quoi! dans la fleur de ton âge, déjà ici, à ce fatal poteau!

« Le Diable. — Fauſt, c'eſt ton ouvrage.

« Faust. — Mon ouvrage?

« Le Diable. — Considère attentivement ce jeune homme, c'eſt ton fils aîné.

« Fauſt regarda en l'air, reconnut son fils & tomba de cheval. »

Rien de plus. C'eſt sec & affreux comme la réalité. L'or que Fauſt a jeté dans sa famille a dépravé son fils, tué son vieux père; sa femme, couverte de lambeaux, va s'asseoir tous les jours devant la porte du couvent des Franciscains, attendant les reſtes du souper de ces moines. Fauſt, revenu à lui, appelle la mort. « Eh bien! s'écrie-t-il, que mon sang fume devant l'autel du Formidable! qu'il se réjouisse de mes sanglots, je l'ai atteint. Déchire la chair qui enveloppe mon âme incertaine & douteuse! Romps le charme, je ne t'échapperai pas; & quand même je le pourrais, je ne le voudrais pas, car les tourments de l'enfer ne doivent être rien en comparaison de ce que j'éprouve maintenant! — Ton courage, Fauſt, me fait plaisir, répond Léviathan; j'aime mieux entendre ce que tu dis que les hurlements & les sifflements sur lesquels je comptais. »

Mais le diable de Klinger eſt un ergoteur, & il ne veut pas abandonner à si bon compte sa victime : forcé d'admirer son courage, il lui conteſte sa logigue; il veut que Fauſt ait mal vu,

mal jugé, & c'eſt là une thèse au moins étrange dans une pareille bouche : « Insensé! dit-il à Fauſt, tu te vantes d'avoir étudié l'homme & de le connaître! As-tu comparé les besoins & les défauts résultant de sa nature avec ceux qu'il doit à la civilisation & à une volonté qui n'eſt plus la sienne? Tu n'as fréquenté que les palais & les cours. Peux-tu dire que tu connais l'homme, puisque tu ne l'as cherché que dans la lie du crime & de la volupté? Tu as passé avec dédain devant la cabane de l'homme modeſte...» Encore un peu, & ce diable deviendrait tout à fait un diable de l'*école du bon sens*, si Fauſt ne l'interrompait brusquement en ces termes : « Égorge-moi, & ne m'assassine pas par ton bavardage, qui tue mon cœur sans convaincre mon esprit. Vois, mes yeux sont fixes & secs. Diable, écris dans ces nuages obscurs, avec les bouillons de mon sang, la belle théodicée que tu viens de me prêcher! »

Le dénoûment eſt prévu. Toutefois Léviathan permet à Fauſt de détacher son fils de la potence & de l'enterrer dans un champ voisin, récemment ouvert par la charrue. Ce devoir accompli, Fauſt revient vers lui en disant : — « Ma tristesse & mon malheur sont à leur comble; brise le vase qui ne peut plus les contenir. »

Alors s'èxécute cette scène qui a fourni le su-

jet de la gravure que nous avons décrite. Léviathan saisit Fauſt avec un rire moqueur, dépouille son âme de son corps comme on dépouille une anguille de sa peau, déchire ses membres & les disperse dans la plaine. Puis il emporte l'âme en enfer.

Dans tout cela, on le voit, il eſt peu queſtion de l'imprimerie, ou il n'en eſt queſtion que secondairement. La satire passe à côté. Mais en somme l'ouvrage eſt curieux : il accuse de l'ampleur & de l'ardeur; il ne marchande pas avec l'horrible, il a des pages séduisantes comme le *Moine* & des pages libres comme *Jacques le Fataliste ;* c'eſt bien le roman d'un Allemand mordu par la Révolution.

Gérard de Nerval a laissé de côté l'épisode du voyage en Angleterre. Il a supposé avec raison que Gloceſter était usé sur la scène; en revanche, il a cherché à développer le drame du ménage de Fauſt, & il a agrandi l'importance philosophique de la découverte de l'imprimerie. Cette dernière préoccupation n'a eu & ne pouvait avoir qu'une action médiocre sur le public. Néanmoins il eſt reſté un assez puissant reflet du roman sur le drame; & nul n'était plus propre que Gérard de Nerval à diſtribuer cette lumière étrange sur les diverses parties d'une œuvre théâtrale.

III

Gérard m'engageait quelquefois à collaborer avec lui pour le théâtre. Il s'occupait depuis très-longtemps d'un drame sur *Nicolas Flamel*, qu'il me raconta pendant une soirée. Une autre fois, il m'apporta un petit cahier tout écrit de sa main, intitulé : *la Forêt Noire*. « Lisez-le, me dit-il, vous me direz demain si nous pouvons en faire quelque chose. » Le lendemain, Gérard de Nerval ne vint pas. Il était parti pour La Haye, pour Senlis ou pour Saint-Germain. Nous oubliâmes tous les deux le petit cahier. Je l'ai retrouvé dans ces derniers temps, et je le transcris ici. On y retrouvera ce type de Brisacier qu'il affectionnait particulièrement, et qu'il a reproduit dans plusieurs de ses ouvrages.

LA FORÊT NOIRE

Donnée historique

L'action se passe en 1702, à l'époque où Louis XIV luttait contre l'empereur d'Allemagne dans le Palatinat. L'électeur de Bavière & celui de Cologne étaient alors les alliés de la France & Villars commandait les armées réunies. On venait de prendre Neubourg, & Villars occupait la ville sous les murs de laquelle on devait le surlendemain livrer une bataille définitive. Les troupes de Louis XIV & des électeurs s'étaient établies dans les principaux édifices, sur les places, & des détachements gardaient les portes avec ordre de ne laisser sortir personne de suspect, car on avait espéré s'emparer de plusieurs proteſtants réfugiés après les guerres des camisards, auxquels le margrave de Bade avait donné asile, & qu'on soupçonnait d'aider les ennemis de leurs talents & de leurs richesses.

L'incendie des châteaux du Palatinat avait eu principalement le motif de détruire les principaux lieux d'asile qu'ils avaient trouvés. Les ordres de Louis XIV étaient impitoyables sur ce point.

PREMIER ACTE

Près de l'une des portes de Neubourg eſt une taverne avec un jardin & des tonnelles où l'on vient boire. Les soldats de l'armée victorieuse se mêlent au peuple de la ville dans cette sorte de *redoute*. On danse, on boit, & un piquet de dragons, tout en gardant le poſte, regarde avec curiosité ce peuple étranger insoucieux des maux de la guerre. Un jeune capitaine, nommé Brisacier, cause avec un brigadier de musique, nommé Chavagnac; ce dernier voudrait se mêler à la valse, mais le capitaine lui parle de la consigne & de son âge qui devrait lui commander la gravité. Brisacier eſt en effet le plus jeune, mais né de parents inconnus, élevé dans le régiment, la protection de Villars, qui ne s'eſt pas soucié de son origine, mais de son talent, l'a fait parvenir à son grade. Chavagnac s'attendrit en causant du passé & comprime avec peine un secret qu'il doit cacher à Brisacier qu'il a vu tout petit & qui, quoique son supérieur, eſt reſté son camarade. Le caractère gai & bruyant de Chavagnac le fait échapper vite à de triſtes souvenirs.

Cependant une troupe de Bohémiens se présente & veut franchir la porte avant que la ville

soit fermée. Ils se sont trouvés pris dans la ville pendant le siége & leur humeur vagabonde les appelle ailleurs, ils disent que de pauvres baladins comme eux ne peuvent s'exposer aux chances nouvelles de la bataille qui doit se livrer. Au moment où Brisacier va donner l'ordre de les laisser sortir : « Sont-ce bien des Bohémiens ? dit le lieutenant chargé de garder la porte sous les ordres de Brisacier. — Il y a un moyen de s'en convaincre, dit gaiement le trompette Chavagnac, c'est de leur faire montrer leurs talents. »

Le chef des Bohémiens s'intitule comte d'Égypte, & se donne comme prédisant l'avenir & maître des destinées ; sa barbe blanche & sa tenue solennelle donnent quelque apparence à ses paroles. Une petite vieille qui l'accompagne & qui se dit sibylle montre des cartes ou tarots & s'offre à tirer le grand jeu. Quant à une jeune fille qui l'accompagne, celle-là ne sait que danser & chanter pour attirer la foule autour de ses compagnons. Sur l'insistance des officiers, elle se dévoile & chante aux sons du tambour de basque une chanson gaie qui dispose en sa faveur les assistants.

A peine s'est-elle dévoilée, que Brisacier se récrie dans un étonnement profond : il a reconnu en elle les traits d'une peinture vue sans doute dans sa plus tendre enfance, & communique sa

surprise à Chavagnac, qui dès lors partage son émotion.

Brisacier s'approche d'elle & lui parle, lui demande le lieu de sa naissance & mille détails que la vieille se hâte d'interrompre; elle cherche à donner le change. Sous ses traits basanés, on s'aperçoit qu'elle eſt jeune & qu'elle exerce sur la chanteuse une sorte de proteſtion myſtérieuse. Brisacier ne conçoit pourtant aucun soupçon, & commande aux soldats de laisser sortir les Bohémiens; mais le lieutenant, malveillant & jaloux en lui-même du capitaine (qui, quoique enfant trouvé, lui eſt supérieur en grade, à lui, descendant d'une ancienne famille), a fait prévenir le colonel qui envoie l'ordre de retenir ces gens suspeſts.

Alors le vieillard, sans abandonner son rôle de Bohémien, tente de soulever la population & en ayant l'air de prédire, arrive peu à peu à faire appel aux idées religieuses des assiſtants, anabaptiſtes pour la plupart. Il parle du bonheur que Dieu promet à ceux qui soutiendront cette cause, & ses chants sont le tableau des joies myſtiques du paradis où les croyants rejoindront leur famille & retrouveront ceux qui leur sont chers. Ce passage frappe vivement l'imagination de Brisacier qui pleure sa position d'orphelin & cherche à sauver les fugitifs. Au moment où le

lieutenant & lui se disputent sur ce sujet, le colonel arrive, averti qu'on méconnaît ses ordres, met aux arrêts le capitaine Brisacier & ordonne que l'on entraîne à la mort ces malheureux qui ont tenté de soulever le peuple. Brisacier sort désespéré & se sépare avec la plus profonde douleur de la jeune fille qui va périr. Seulement à la chute du rideau l'on voit paraître le général en chef Villars & l'on peut prévoir un autre dénoûment.

DEUXIÈME ACTE

Cet acte se passe dans la *serre* d'un château du Rhin, situé dans la Forêt Noire, à peu de diſtance de Neubourg. Ce château passe dans le pays pour être hanté des esprits, & *Ondine*, la reine des eaux, y attire, à ce qu'on croit, les jeunes gens séduits par les paroles des Bohémiennes. L'exposition en aura été faite dans le premier acte. Le trompette Chavagnac entre tenant dans ses bras son capitaine évanoui. Il expose qu'après sa condamnation aux arrêts, Brisacier, craignant de ne pouvoir assiſter à la bataille, avait tenté de s'échapper de la prison. Aidé par lui, il a sauté d'une fenêtre haute, mais sa tête ayant porté sur le sol, il eſt reſté privé de

ses sens. En cherchant du secours, Chavagnac a traîné son ami jusqu'à une ouverture par laquelle il eſt entré dans le château, & maintenant il appelle, avec une crainte que l'aspect étrange des lieux juſtifie. Des noirs arrivent & transportent le capitaine sur un banc de gazon. Le trompette leur recommande de prendre soin de lui & cherche à se retirer, mais il ne peut retrouver son chemin, tout eſt fermé. Sa crainte des esprits revient & il les invoque avec une confiance comique. Bientôt une troupe de jeunes filles magnifiquement vêtues se répand sur la scène & elles entourent le capitaine en lui prodiguant des secours.

Brisacier revient à la vie & se croit dans un autre monde : les paroles du vieux Bohémien de la veille lui reviennent dans l'esprit, & il s'imagine qu'étant mort après avoir défendu ces infortunés, le ciel l'a transporté dans le monde magique qu'ils avaient annoncé & où doit briller l'image de celle qu'il aime. Il la demande & elle paraît, mais non plus comme une obscure Bohémienne, sous des habits de grande dame & dans le coſtume du tableau qu'il a vu autrefois.

Il doute si c'eſt l'autre vie ou un rêve qui lui présente de telles apparitions; mais le souvenir des Bohémiens entraînés au supplice lui fait penser surtout que comme lui ils se retrouvent

dans un monde meilleur. En effet, la vieille sibylle du premier acte paraît en costume de reine & comme maîtresse du château. Chavagnac reconnaît en elle la fée Ondine des ballades, tandis que Brisacier invoque sa puissance pour lui rendre celle qu'il aime qui vient de disparaître encore comme l'idéal de sa vie.

Au moment où la sibylle semble s'attendrir, le vieillard paraît sous des habits d'une forme ancienne & semble en proie à la fureur de ce qu'un profane a pénétré dans le château. La sibylle le prend à part & lui explique ce qu'elle suppose, pendant que Chavagnac & Brisacier se communiquent leurs impressions, qui chez l'un ont un caractère d'illusion combattue par le courage, tandis que chez l'autre la peur & la crédulité augmentent les éléments de conviction surnaturelle qui doivent frapper Brisacier.

Cependant le vieillard a déjà conçu une idée qui le frappe vivement; la sibylle y ajoute ses propres observations, mais le doute fait encore que l'on hésite à prononcer sur le sort des deux militaires. Car les habitants du château ne sont autre chose que des protestants réfugiés & la sibylle prétendue est la margrave Sibylle, souveraine du pays de Bade qui, surprise dans Neubourg avec ses protégés, avait pris un déguisement pour échapper aux troupes de Louis XIV.

La margrave Sibylle, femme capricieuse & spirituelle, s'amuse de l'erreur de Brisacier & lui fait raconter sa vie & son origine. Elle apprend qu'il y a dans les souvenirs d'enfance du jeune homme une impression vive de quelque scène terrible à laquelle il a échappé, & c'eſt en inſtruisant de cela le vieillard, ancien *comte d'Alby*, qu'elle lui donne matière à réfléchir lui-même. Il se souvient alors d'un neveu échappé au massacre du château de son père, dans les Cévennes, & veut savoir si c'eſt réellement Brisacier.

Pendant qu'il prépare tout dans cette idée, la margrave cherche à agir sur l'imagination du jeune homme en lui disant qu'il eſt en ce moment sous le pouvoir des esprits, & que, soit illusion, soit rêve, c'eſt le moment solennel de sa vie où il doit se décider entre deux partis. Il pleure ses parents perdus, il rêve d'impressions oubliées; la volonté céleſte va les lui rendre, & alors il se prononcera.

En effet, un portique en ſtyle de la renaissance qui fermait le fond du théâtre ouvre ses portes & l'on aperçoit une table entourée de convives en coſtumes du siècle précédent. Une jeune fille eſt à la droite du seigneur proteſtant, qui lui-même paraît plus jeune; c'eſt toujours la Bohémienne, mais c'eſt en même temps la personne

dont l'image eſt reſtée dans l'imagination du capitaine.

Pendant que ces personnages prennent part au banquet de famille, le son d'une trompette retentit au dehors. A ce moment, Chavagnac porte la main à son clairon & s'écrie comme pris d'un souvenir terrible : « Les huguenots à mort! à mort! » Un clairon vêtu comme lui entre dans la salle en répétant ces mots; des soldats coſtumés en dragons de Louis XIV se précipitent sur les proteſtants, & les portes du pavillon se referment au moment du tumulte que doit amener cette situation.

Brisacier, cependant, a revu dans cet inſtant toute une scène dont le souvenir vague n'avait jamais été expliqué pour lui; quant à Chavagnac, en proie à la plus profonde terreur, il demande pardon aux esprits vengeurs qu'il croit irrités contre lui, & raconte que c'eſt en effet lui-même qui a sonné l'attaque du château proteſtant. Seulement il a sauvé du milieu des morts & des blessés un jeune enfant qui n'eſt autre que Brisacier, & l'ayant fait élever dans la foi catholique & adopter par le régiment, il ne lui a jamais parlé de sa naissance & a détourné ses idées des premières impressions de sa vie.

La margrave reparaît, & pour effacer ces

sombres souvenirs, elle ramène autour de Brisacier les jeunes filles qui lui présentent la coupe de l'oubli; la seule image qui reparaît eſt celle de la jeune fille aimée; elle lui chante & le bonheur & la perspective de se rendre digne d'elle en protégeant les malheureux proscrits. Cependant le sommeil s'empare des deux militaires, & l'on comprend que c'eſt dans cet état, dû à une liqueur préparée, qu'ils seront transportés hors du château.

TROISIÈME ACTE

La scène se passe dans le camp français au bord du Rhin. La bataille a lieu dans le lointain, dans la plaine de Friedlingue, & les paysans effrayés viennent demander protection aux troupes de réserve qui gardent le camp. La compagnie de Brisacier se désespère de ne pas prendre part au combat. En ce moment, Brisacier & Chavagnac, pâles de la nuit qu'ils ont passée, reparaissent & cherchent à échapper aux interrogations. Le capitaine veut regagner la salle des arrêts, mais on vient annoncer que la bataille eſt perdue & que l'aile gauche des impériaux se prépare à attaquer le camp. Le peuple effrayé

s'adresse au capitaine, qui voyant revenir des soldats débandés prend sur lui la résolution d'appeler sa troupe aux armes.

Pendant que les paysans suivent avec anxiété les chances du combat, les chefs victorieux reviennent du côté opposé, & là se passe la scène historique dans laquelle les soldats nommèrent Villars maréchal de France sur le champ de bataille. Cependant une inquiétude interrompt ce triomphe : on apprend à Villars qu'un parti de troupes débandées ont été ramenées au combat par une compagnie de réserve, qui elle-même a été à la fin repoussée par le gros des ennemis en retraite. On envoie du monde pour les dégager, & bientôt l'on ramène Brisacier confondu. Parmi les ennemis qu'il a trouvés en face de lui, il a reconnu le vieillard mystérieux, & n'osant le frapper il s'est précipité parmi les ennemis en appelant la mort. Conduit devant le général en chef après avoir été dégagé, il demande d'être jugé selon la rigueur militaire, & les chefs ne peuvent prononcer autre chose que la mort ; au moment où le conseil se réunit pour prononcer cet arrêt, on amène des prisonniers faits dans la sortie qui a été cause de ce désordre & qui, on le comprend, a été tentée par les habitants du château. Le capitaine Brisacier, qui, en proie à des idées mystiques, ne voulait plus que mourir

pour retourner au séjour féerique entrevu la nuit précédente, reconnaît avec désespoir les habitants du château qui ne sont plus que des proscrits; le lieutenant, jaloux de son grade qui lui a nui encore dans cette affaire, raille Chavagnac qui, pour essayer de sauver son ami, avait raconté les circonstances fantastiques de la nuit. Cette ironie porte en même temps au cœur de Brisacier; toutefois les prisonniers viennent près de lui, & une explication donnée par la margrave achève de dissiper ses doutes. En même temps la margrave lui apprend que l'électeur *roi des Romains*, son parent, traite en ce moment même avec Villars, & que, grâce à des concessions faites à la France, la délivrance des prisonniers est assurée. Ne se doutant pas en outre de la position dans laquelle s'est mise Brisacier, elle appelle Diane & réunit les amants comme désormais fiancés. Là a lieu une scène où Brisacier mêle tristement en lui-même la perspective de sa mort à l'heureuse destinée qui lui arrive en apparence.

Le voilà reconnu membre d'une illustre famille, on lui promet celle qu'il aime; tout s'éclaircit autour de lui; ces êtres fantastiques, entrevus comme dans un rêve, sont vivants & lui va mourir! Au moment où, n'osant les détromper,

il accepte ce que la margrave lui promet, la décision du conseil de guerre eſt annoncée & consterne les assiſtants.

La margrave quitte la scène, avertie de l'arrivée de l'électeur roi des Romains. Elle court à lui pour l'implorer, & l'on apprend bientôt qu'il eſt en conférence avec Villars. Mais ce qui rend la grâce impossible au moment où elle semble décidée, c'eſt qu'un sergent coupable d'une faute analogue a été déjà passé par les armes. Cette péripétie, à laquelle on peut ajouter le murmure des soldats qui croient qu'on va faire un passe-droit à cause de l'origine noble du capitaine désormais reconnue, amène une résolution par suite de laquelle un peloton eſt commandé pour l'exécution par les armes de Brisacier. Le trompette Chavagnac parle en secret aux soldats choisis pour cet acte, lesquels sont de vieux soldats qui, comme lui, ont concouru à sauver autrefois Brisacier enfant.

La nuit commence à tomber & les troupes repassent le Rhin en abandonnant la rive, par suite du traité fait avec l'électeur; on entend bientôt le bruit de l'exécution de Brisacier, & les proscrits se désolent sur la scène de cette condamnation qui s'exécute derrière les arbres voisins. Mais un inſtant après, la troupe reſtée en

dernier lieu s'embarque, & Brisacier, qui n'a subi qu'un simulacre d'exécution deſtiné à tromper l'armée, se jette dans les bras de ses parents avec lesquels il vivra désormais en épousant Diane d'Alby.

HENRY MURGER

HENRY MURGER

Henry Mürger eſt mort le 28 janvier 1861, à dix heures moins un quart du soir, dans la nouvelle maison Dubois, au faubourg Saint-Denis. Il eſt mort d'une mort horrible, barbare, injuſte. Une de ces affections charbonneuses qui ne pardonnent pas, ou qui ne retardent leurs effets que de complicité avec les plus monstrueuses souffrances, a dévoré en quelques jours ce corps qu'animaient une âme exquise & un esprit élevé. Henry Mürger n'avait pas trente-neuf ans. On a voulu rattacher sa mort aux privations premières de sa jeunesse, en faire la conséquence d'une exiſtence trop disputée pour n'avoir pas été atteinte jusque dans ses sources profondes; mais les médecins ne nous ont pas

tenu ce langage. Ils n'ont vu dans le coup de foudre qui l'a renversé qu'un accident en dehors de toutes les prévisions, qu'une calamité indépendante des calamités du passé. Ceux qui cherchent absolument une logique au trépas, n'ont sans doute pas rencontré Henry Mürger dans ces dernières années : sa carrière rendue désormais facile, son séjour conftant à la campagne, ses affections groupées autour de lui, tout avait contribué à effacer les traces d'un noviciat littéraire qui compta parmi les plus pénibles; l'aurore d'une seconde jeunesse s'annonçait même en lui par une légère pointe d'embonpoint. Fait chevalier de la Légion d'honneur, accueilli dans les salons où l'on fête encore l'esprit, hautement eftimé de tous les lettrés, vivement goûté du public, l'auteur du *Dernier Rendez-vous* était sur la route de l'Académie, lorsqu'une erreur brutale de la maladie l'a jeté tout à coup sur le lit de la Maison municipale de santé !

La biographie d'Henry Mürger comporte peu de développements. Je lui ai entendu dire que sa famille était originaire de Savoie. Il eft né à Paris ; il y fit des études assez hâtives, mais d'où la latinité ne fut pas exclue. On le plaça dans une étude, comme Scribe, comme Henry Monnier, comme Balzac; il y refta assez de temps pour prendre en horreur le papier timbré. Une

place de secrétaire chez un grand seigneur russe lui fut offerte : il l'accepta. Hantant le quartier Latin, qui était alors un Paris dans Paris, il s'y lia avec une bande de jeunes gens qui, depuis, se sont tous créé d'importantes positions : — avec M. Auguſte Vitu, aujourd'hui l'un des principaux rédacteurs du *Constitutionnel;* avec M. Champfleury, le romancier si discuté & si populaire ; avec M. Fauchery, le correspondant-voyageur du *Moniteur;* avec MM. Théodore de Banville, d'Héricault, Charles Baudelaire, Barbara, Guſtave Courbet, Bonvin, Armand Barthet, & tant d'autres qui sont aujourd'hui la gloire & la dignité de leur profession, après en avoir été, comme notre pauvre ami, l'enjouement, l'insouciance & le désintéressement.

La publication périodique des *Scènes de la Bohème,* dans le journal *le Corsaire,* le mit en lumière pour la première fois. On ne publie pas impunément à Paris une vingtaine de nouvelles pleines de sentiment, d'originalité & d'esprit. Un éditeur à ses débuts, M. Michel Lévy, s'empressa de les réunir en volume ; un vaudevilliſte, dont quelques succès avaient consacré le nom, M. Barrière, offrit de les grouper en une pièce en cinq actes. On se rappelle la réussite sympathique de la *Vie de Bohème.* Du jour au lendemain, Henry Mürger se vit l'objet des sollicita-

tions des directeurs de théâtre & des directeurs de journaux; — il opta en faveur de ces derniers; ce fut un tort au point de vue de ses intérêts matériels. M. Buloz, le propriétaire de la *Revue des Deux Mondes*, prenant ses rédacteurs partout où il les trouvait, dans les chancelleries comme dans les coulisses, prit Henry Mürger au théâtre des Variétés, & il lui fit monter ce petit escalier de la rue Saint-Benoît, qu'ont monté la plupart des illustrations de notre époque. Je ne sais si cette rencontre fut un bien pour Mürger; je crois cependant que la *Revue des Deux Mondes* a étouffé en lui la note joyeuse au profit de la note mélancolique, & rien au monde ne m'empêchera de regretter le développement de la première, qui me semblait la plus riche & la plus variée.

Lié par un traité presque exclusif à ce recueil, le premier par les traditions, & où chaque nouveau venu est involontairement amené à laisser quelques pans de sa personnalité, Mürger y publia, pendant une période de sept ou huit années, ces romans dont les titres rappellent aux lecteurs tant d'heures délicieuses : *Claude & Marianne* (devenue en librairie *le Pays Latin*), *les Buveurs d'eau, Adeline Protat*, *les Vacances de Camille, le Dernier Rendez-vous*. Cette dernière œuvre, qui n'a peut-être pas plus de

cent pages, eſt une des choses les plus réussies & les plus fermement écrites qui soient sorties de sa plume. — Il eſt à remarquer, à ce propos, que *la Revue des Deux Mondes*, que tant d'abonnés proſternés dans la poussière s'accoutument à regarder comme l'arche sainte du rigorisme & du *cant*, doit particulièrement son luſtre & son succès à ces écrivains, qualifiés poliment d'excentriques par le monde, & qui se sont appelés tour à tour : Alfred de Musset, Guſtave Planche, Gérard de Nerval, Henry Mürger.

C'eſt peut-être là un fait significatif. Ces quatre talents, ces quatre personnalités, ces quatre destinées, ayant vécu & succombé dans le même milieu, ont un air de parenté qu'on ne méconnaîtra pas. Tous les quatre, obéissant à des tempéraments exceptionnels, assujettis à des nécessités intimes, & cependant avides d'indépendance, avaient peut-être droit à une place à part dans notre société, place que leur méritaient à la fois leur conscience dans le travail, leur discrétion dans la pauvreté, leur noblesse dans la souffrance. — A un talent exceptionnel ne faut-il pas un salaire exceptionnel? — Je voudrais m'expliquer davantage, & je n'ose. Pourtant, il eſt utile que le public apprenne ce que coûtent les œuvres durables.

Henry Mürger avait le travail très-difficile; il

ne produisait guère que la valeur d'un roman par an. Le produit de ce roman, tamisé par le journal & par la librairie, rendait un millier d'écus tout au plus. Si l'on ajoute une rente d'une moyenne de trois cents francs pour les droits en province de *la Vie de Bohème* & du *Bonhomme Jadis*, quelques regains inattendus, les bonnes fortunes du petit journalisme, on arrivera aux appointements d'un teneur de livres; mais on ne les dépassera pas. Inégalement répartis, c'eſt-à-dire à des intervalles trop fréquents ou trop éloignés, ces quatre mille francs pouvaient-ils apporter une régularité bien grande dans une exiſtence déjà acquise à la poésie et aux entraînements du cœur? — Les besoins d'un écrivain ne sont pas ceux du premier venu : il ne lui faut pas seulement du pain & un logement; le loisir, les voyages, les roses, les réunions lui sont indispensables. — Tout compte vu, on devrait interdire l'exercice de la littérature à ceux qui, comme Henry Mürger, n'ont ni famille ni moyens d'exiſtence. Ce serait plus vite fait, & il n'y aurait sur leur tombe ni lamentations ni malédictions.

Le gouvernement de l'Empereur avait entrevu ce problème : une pension avait été récemment accordée à Henry Mürger. Il n'en a touché que le premier trimeſtre.

Je suis ramené malgré moi à cette mort, dont les épisodes sont sans exemple dans nos rangs littéraires. Il y a quinze jours, Mürger sentit, au milieu de la nuit, comme un coup de fouet dans la jambe gauche; il crut à un rhumatisme, à une attaque de goutte; le docteur Piogey, appelé, conftata une artérite, qui devait rapidement déterminer la mortification du membre. Les consultations se précipitèrent, à l'insu du patient, dont l'inquiétude n'était que vague encore. Mais déjà l'effroi s'était répandu dans Paris, & les amis de l'écrivain accouraient à son domicile. Le mal empirait chaque jour; l'heure arriva où l'importance & la multiplicité des soins nécessitèrent le transport dans une maison de santé. C'était le samedi matin. — En rentrant, navré, je pris & feuilletai le volume des *Scènes de la Bohème;* je tombai sur le chapitre de la mort de Mimi. Hélas! ce n'était plus de la mort de Mimi qu'il s'agissait alors, mais bien de celle de Rodolphe! Je relus ce passage si touchant & si vrai, en subftituant malgré moi le nom de l'amant à l'amante, le nom du poëte à celui de l'ouvrière. Et l'impression n'en était pas moins déchirante. Jugez plutôt :

« — Mon amie, le médecin a raison; — vous ne pourriez pas me soigner ici. A l'hospice on

me guérira peut-être ; il faut m'y conduire. — Ah ! vois-tu, j'ai tant envie de vivre à présent, que je consentirais à finir mes jours une main dans le feu, & l'autre dans la tienne. — D'ailleurs, tu viendras me voir. — Il ne faudra pas te faire de chagrin ; je serai bien soigné. On donne du poulet à l'hôpital, & on fait du feu. — J'ai beaucoup d'espérance maintenant. — J'ai déjà été malade comme ça, dans le temps, quand je ne te connaissais pas ; on m'a sauvé. Pourtant, je n'étais pas heureux dans ce temps-là, j'aurais bien dû mourir. — Maintenant que nous pouvons être heureux, on me sauvera encore, car je me défendrai joliment contre la maladie. Je boirai toutes les mauvaises choses qu'on me donnera, — & si la mort me prend, ce sera de force. »

Elle l'a pris de force, en effet.

Dès son entrée à la maison Dubois, les médecins le condamnèrent d'un hochement de tête unanime. Le mal faisait, de minute en minute, d'épouvantables progrès. Le dimanche & le lundi, ce fut un véritable pèlerinage à la maison du faubourg Saint-Denis. Peu de personnages, même entre les plus marquants, ont vu à leur chevet autant de fronts douloureusement penchés, autant de regards débordant de larmes. Il fallait pourtant se contenir, & c'était le plus

difficile, car Mürger interrogeait chacun d'une prunelle dilatée & curieuse; il avait l'espérance de guérir, & cette espérance il l'a gardée jusqu'à la fin. — Des représentants du miniftère d'État, du miniftère de l'inftruction publique, de la Société des gens de lettres, se succédaient à chaque inftant; le corridor de sa chambre était encombré de tous les amis de sa jeunesse, — & aussi d'amis plus récents qui, dans cette trifte circonftance, ont bien mérité des lettres & de l'humanité par un dévouement qui n'a reculé devant aucune abnégation, devant aucune fatigue. Certes, un homme qui s'en va ainsi entouré peut être proclamé un bon cœur & un esprit d'élite; depuis Béranger, on n'avait pas vu un pareil essor vers un agonisant. Dieu a brisé trop tôt la plume entre ses mains. Jamais plume, cependant, ne fut au service d'une conviction plus honnête, plus attendrie. Il n'a blessé dans sa vie ni un homme ni un principe. Il a conftamment refusé de toucher à l'arme dangereuse de la critique. Il tombe dans sa pureté & dans sa liberté.

Voici une lettre inédite d'Henry Mürger, écrite peu de mois avant sa mort :

« *A monsieur A. G., rue Montyon*, 19, *à Paris.*

« Mon cher Monsieur,

« Je n'ai jamais eu l'intention de vous dire que vous n'aviez pas de cœur, car j'aurais cru alors vous faire une véritable offense. Dans la conversation que vous me rappelez, j'ai voulu seulement vous exprimer le regret que j'éprouvais de vous vôir employer le remarquable inſtrument lyrique que vous possédez à la glorification exclusive de la matière & à l'apothéose trop fréquemment répétée de la *Vénus bête*, selon l'heureuse expression de Léon Gozlan. Cette divinité eſt déjà suffisamment idolâtrée par la jeunesse moderne, & elle n'a pas besoin de l'hommage des poëtes, ou de ceux qui veulent le devenir, pour attirer des adorateurs. Avec une familiarité autorisée par la sympathie que vous m'avez inspirée, je vous ai dit que vous aviez besoin de vivre. Je vous le dis encore, & je pense que vos amis, s'ils le sont véritablement, vous le diront comme moi. Je n'ai ni l'intention ni la prétention de vous rédiger un programme littéraire, mais je vous ferai remarquer que l'école à laquelle vous appartenez compte parmi ses mem-

bres des gens d'un grand talent, & que leurs œuvres les meilleures datent de l'époque où ils ont commencé à comprendre que toute l'humanité n'était pas contenue dans le torse de la Vénus de Milo ou dans un entrechat de Colombine. Croyez-le bien, mon cher monsieur, il y a autre chose; positivement il y a autre chose.

« Vous me dites, à ce que je comprends, que vous avez essayé de vivre, & qu'il eſt résulté de votre tentative une petite comédie à propos de laquelle vous voulez avoir mon opinion. Le ton léger avec lequel vous parlez de votre expérience semble indiquer que cette première expérience d'exiſtence ne vous a pas été bien pénible. Tant mieux pour l'homme & tant pis pour le poëte. Mais peut-être avez-vous confondu *faire la vie* avec *vivre*, deux choses bien différentes, cher monsieur, puisqu'il y en a une que l'on fait soi-même, tandis que c'eſt l'autre qui vous fait.

« Je serai à votre disposition vendredi ou dimanche, de quatre à six heures du soir, 11, rue Véron, à Montmartre.

« Mille sympathies.

« HENRY MURGER.

« *P. S.* — Ne prodiguez pas mon adresse. »

Que de charme & que de raison dans ces simples lignes! A mesure qu'il s'approchait de

la mort, le pauvre auteur des *Vacances de Camille* s'approchait de la vérité.

Je ne crois pas que cette lettre ait été envoyée au deſtinataire. Elle ne porte pas de timbre de poſte. Après l'avoir écrite, Mürger l'aura oubliée sur un coin de sa table, ou bien il se sera dit : — A quoi bon ?

JEAN JOURNET

JEAN JOURNET

Écrit dans l'été de 1849.

Nous avons été voir à Bicêtre,—où l'on vient de le renfermer depuis deux semaines, — un pauvre brave homme, connu dans le monde des littérateurs & des peintres sous le nom de l'*apôtre Jean Journet*. On l'a affublé du costume des fous, nous ne savons trop pourquoi, bien qu'il ait tenté de nous l'expliquer lui-même avec une grande douceur & un parfait sérieux. Il paraît qu'un soir de représentation, à la Comédie-Française, il s'est avisé de répandre dans la salle, du haut du paradis, quelques-unes de ses pièces de vers. Là gît son crime, c'est-à-dire sa folie. — Nous nous rappelons cette aventure. — Ce soir-là, comme nous allions entrer dans le théâ-

tre de la rue Richelieu, nous aperçûmes Jean Journet, qui était adossé, méditatif & sombre, contre un des piliers du périſtyle. Il ne s'éclaircit pas à notre aspect. Il nous entretint de la misère & de la vanité des temps actuels, il nous raconta comment tout allait de mal en pis & pourquoi on *l'empêchait de parler dans les clubs;* c'était là surtout son grave & douloureux grief. Ne pouvoir parler ni en prose ni en vers, lui l'apôtre & le poëte! Aussi désespérait-il ingénument des clubs & de leur influence. Son discours, qui fut assez bref & empreint d'une visible préoccupation, se termina par ces paroles mémorables : « — Allez à vos plaisirs! » On jouait la *Camaraderie* de M. Scribe.

Une fois *à mes plaisirs*, comme il disait, je me mis peu à peu à l'oublier. Au bout d'un quart d'heure, j'étais tout entier à la grâce spirituelle & bonne de mademoiselle Denain, au jeu mignard de mademoiselle Anaïs. La première avait une robe en soie blanche, unie, qui lui allait bien de partout & où elle était emprisonnée comme l'eau dans une carafe. Ces deux dames ſaisaient esprit de tout, de leurs yeux, de leur bouche, de leurs mains blanchettes & longuettes. —Le quatrième acte allait son train, lorsque tout à coup, v'lan! une pluie de papiers inonde les spectateurs du parterre, de l'orcheſtre & des galeries.

On lève la tête : c'était Jean Journet qui diſtribuait la manne divine ; & comme il voyait que chacun s'empressait pour y atteindre :

— Patience, disait-il ; il y en aura pour tout le monde !

Et il recommençait à jeter de droite & de gauche ses odes, ses hymnes, ses chansons, ses élégies, ses cantates, qui dansaient, se balançaient & tournoyaient en rasant le luſtre, comme des papillons blancs autour d'une bougie. Pourtant, au milieu de son opération, voilà que Jean se sent atteint d'un remords ; il s'arrête, il se tourne vers la scène, il demande pardon humblement à mademoiselle Denain & à mademoiselle Anaïs, il les prie à mains jointes de l'excuser. Mais sa mission, dit-il, eſt impérieuse, il faut qu'il la remplisse ; &, pour cela, il demande la parole *pour cinq minutes.* — Cinq minutes ! c'était bien peu de chose. Néanmoins, le public, qui avait eu le temps de s'apercevoir qu'il avait affaire à un apôtre & à un prédicant, refusa les cinq minutes demandées.

— Ramenez-moi à la *Camaraderie!* dit le public, du ton que dut prendre ce poëte d'autrefois lorsqu'il répondit : *Ramenez-moi aux carrières !*

Puis arriva la garde, qui emmena Jean Journet. Quelques jours après, il était à Bicêtre.

Si notre mémoire eſt en état, voici la deuxième fois que l'on fait accomplir un si funeſte voyage à cette honnête personne, qui n'a que le tort de pousser au bien par des moyens excentriques & d'être un croyant exalté au milieu de nos tièdes croyants. Il croit à quelque chose, lui, à une chose extravagante, poétique, décriée, sublime, au *Phalanſtère!* Mais enfin il croit à quelque chose.—Or, Fauſt, qui croit au diable, je l'eſtime mieux que don Juan, qui ne croit à rien. — Nous disions donc que Jean Journet avait déjà été mis en 1841 à Bicêtre, & que c'eſt suffisant, à tout prendre. Selon nous, il n'y avait pas lieu à recommencer, & le désaſtre ne serait pas considérable quand on laisserait de temps en temps ce malicieux apôtre intervenir au milieu d'une tragédie, comme un terre-neuve dans un jeu de siam. — Tenez, on jouait dimanche *Abufar;* eh bien! franchement, nous avons regretté Journet.

On veut le guérir, nous le voyons bien. Et quand il sera guéri, c'eſt-à-dire quand on lui aura ôté sa poésie, éteint son regard, glacé son âme, alors seulement ce sera un homme pareil aux autres hommes. Ce jour-là, Jean Journet aura le droit de dire : Je suis raisonnable! Il pourra, comme tous les gens qui sont raisonnables, aller manger un melon à Romainville avec

ses voisins, qui ne dédaigneront plus sa compagnie. Il ira voir des pièces de théâtre & trouvera que *ce Levassor eſt impayable.* Le monde pourra chanceler sur sa base; Jean Journet, devenu raisonnable, dira : Qu'eſt-ce que cela me fait? Il mariera sa charmante petite fille à un avocat ou à un papetier, quelqu'un de raisonnable aussi. Et Jean Journet sera bien heureux, il n'aura plus de rêves de triomphe, il n'ira plus chanter dans les banquets, il fera des cornets avec ses vieux refrains; il dira, au dessert, des plaisanteries contre les prêtres; Jean Journet aura froid au cœur, froid à la tête, froid partout, mais il sera *raisonnable!* — Ah! ne guérissez jamais Jean Journet!

Pendant les batailles de juin, je l'ai vu qui prêchait l'harmonie & l'union, par un soupirail de l'Abbaye, où on l'avait incarcéré par mégarde. Il rappelait à s'y méprendre le juge des *Plaideurs.* Mais ne rions pas; c'était une belle parole que celle de Jean Journet, c'était surtout une parole respectable. Sa physionomie s'éclairait comme un ciel à mesure qu'il discourait, sa voix était sonore, son geſte déracinait l'incrédulité chez les plus endurcis. Par exemple, il ne faisait pas bon se mettre en travers de ses utopies. Jean Journet voulait qu'autour de lui tout le monde fût de son avis, ou du moins

eût l'air d'en être. — Conduit un jour chez Théophile Gautier, il faillit le battre, parce que l'auteur de *Fortunio* s'était pris avec lui de savante & obstinée discussion. — Ses emportements rappelaient ceux des prophètes. Comme cet acteur dont le nom m'échappe, il aurait été capable de soulever des statues dans le paroxysme de sa foi. S'il n'avait pas la prudence des serpents, cet apôtre, en revanche, possédait la force des lions !

Quand nous étions réunis, le soir, trois ou quatre autour d'un pot de bière, il n'était pas rare de voir entrer brusquement Jean Journet, avec son austère caban, son fin & noir regard, sa démarche solennelle. Il serrait la main à tout le monde. — *Bonsoir, apôtre*, disions-nous avec un sourire qui n'avait rien de moqueur ni cependant rien de convaincu. Quelquefois, il y avait deux mois, trois mois que nous ne l'avions vu. Alors, tout en bourrant sa pipe avec un soin terrestre, il nous racontait son dernier voyage. Tantôt c'était de Lyon qu'il arrivait, tantôt de Montpellier, de plus loin encore; il avait fait la route à pied, comme toujours, car c'était là un apôtre dans la sincère acception du terme. Partout, sur son passage, il avait semé la parole du maître, — le maître Fourier d'abord, & puis le maître Jean Journet ensuite. — Il avait déclamé

ses plus belles ftrophes aux paysans, & une fois déclamées, il les leur avait vendues, & une fois vendues, il leur en avait donné d'autres. Les paysans écoutaient des deux oreilles & prenaient des deux mains, tant cet homme, en proie à ses innocentes extases, avait un beau visage & un beau langage !

Il se trouvait à Bruxelles, une fois. A Bruxelles, Jean Journet se met en tête de pénétrer dans le parc royal & d'avoir un entretien avec Sa Majefté Léopold. Il veut voir en face un front couronné & lui parler des misères sociales. Il entre. — *Qui vive?* lui crie-t-on. — Apôtre, répond-il. Et il passe. Mais, parvenu dans l'antichambre, il eft arrêté par des secrétaires qui le queftionnent & se mettent à le turlupiner. C'eft un fou, dit-on; &, ce mot circulant de bouche en bouche, on renvoie Jean Journet, on le chasse. Le trifte & fier poëte, qui avait fait un voyage inutile, passa la nuit devant les grilles du jardin ; au réveil, il avait composé une de ses meilleures pièces de vers, *le Fou*, la plus navrante que nous connaïssions de lui :

Au pied de ce palais où son deftin l'appelle,
Voyez, tout près du parc, loin de la sentinelle,
Voyez ce mendiant...
Lorsque l'aube paraît, quand le soleil se couche,
De mots myftérieux que Dieu met dans sa bouche,
Il poursuit le passant.

Voilà où nous en sommes arrivés. De cette qualité si rare et si admirable, — l'enthousiasme! — nous avons fait une folie. Folie, l'air inspiré, la voix sonore, le geste puissant! Folie, les belles larmes et les longs éclats de rire qui nous viennent de Dieu! Un homme qui tressaille sous sa croyance, marchant vers un but fixe, la tête haute, l'œil ouvert, — autrefois c'était un original, aujourd'hui c'eſt un fou. On le met à Bicêtre. A Bicêtre, l'intelligence bruyante, l'honnêteté aƈtive, la poésie en aƈtion! Cela fait trembler quand on y réfléchit.

Disons vite que ce second séjour de Jean Journet à Bicêtre n'a été que de trois semaines. Aujourd'hui l'*Apôtre* n'eſt plus; il est mort en 1863, un peu plus calme, un peu plus triste.

Il existe un excellent portrait de Jean Journet, par M. Courbet (salon de 1851), & une fort curieuse notice de M. Champfleury, dans son livre des *Excentriques*.

ANDRÉ DE GOY

ANDRÉ DE GOY

La maison de santé du docteur Brière de Boismont, située à la barrière du Trône, est surtout affectée au traitement des maladies de l'intelligence.

C'est là qu'un de nos confrères, André de Goy, est mort, dans l'année 1863.

Je dirai tout à l'heure ce qui l'a tué.

Voici ce que j'écrivais sur André de Goy en 1857 :

« Voulez-vous connaître un homme bien mis, éclatant d'elbeuf, verni, le solitaire au doigt, la barbe cultivée ? Regardez de Goy, le plus brun & le plus affable des traducteurs. Il a remplacé Defauconpret & Benjamin Laroche ; il a fait représenter à l'ancien Théâtre-Historique un drame

intitulé, *l'Argent;* il en fera représenter bien d'autres, car ce n'eſt pas l'appétit qui manque à de Goy. »

Ce n'était pas non plus l'espérance qui lui manquait, ni l'illusion. Il avait, à juſte titre, la réputation d'un *rêveur éveillé*. Bien que ses débuts littéraires eussent été difficiles & obscurs, il affectait une assurance & une confiance qui ne laissaient pas de nous déconcerter, nous, ses confrères, qui luttions aussi, — & souvent plus en vue que lui.

A quelque heure qu'on le rencontrât alors, il venait de signer un traité avec un libraire ou de passer un contrat avec un journal.

Et quel contrat!

Et quel traité!

Il ne s'agissait pas d'un volume ou d'une pièce, mais de vingt volumes! mais de vingt pièces!

— Où allez-vous? me demande-t-il en m'arrêtant par le bras, un jour que je montais l'escalier étroit qui conduit aux bureaux de rédaction de la *Presse*.

— Ma foi, je vais offrir un roman là-dedans.

— Inutile! me répondit-il; je sors de chez Girardin, à qui j'ai vendu quatre cents feuilletons qui tiendront le journal pendant deux ans.

Les quatre cents feuilletons étaient un mirage.

L'œuvre d'André de Goy se réduit :

A des traductions d'Ainsworth, de Dickens & de quelques autres romanciers anglais;

Au drame de l'*Argent*, imité de l'anglais;

A *la Bataille de la vie,* comédie en trois actes, — inspirée de l'anglais, — & représentée au Vaudeville;

A *Monsieur va au cercle,* un petit acte du Palais-Royal, en collaboration avec M. Delacour.

— Faites donc du théâtre! me disait-il; que croyez-vous que m'a rapporté *Monsieur va au cercle?*

— Je suis assez ignorant en ces matières, lui dis-je; pourtant, si je considère le grand nombre de représentations de votre vaudeville, tant à Paris qu'à l'étranger, je crois que quatre ou cinq mille francs.....

— Allons donc! fit de Goy en m'interrompant avec un geste de souverain mépris; à l'heure qu'il est, *Monsieur va au cercle* m'a rapporté trente mille francs.

Et comme je le regardais avec des yeux singulièrement dilatés, il ajouta :

— Pour ma part, seulement.

Peu à peu on avait fini par s'accoutumer à cette inoffensive manie.

On le laissait dire; même on opinait doucement de la tête, en l'écoutant.

On avait renoncé à toute conteſtation avec lui.

Moi, je poussais la complaisance jusqu'à m'étonner & m'indigner du prix mesquin de 1 franc 25 centimes la ligne, auquel il prétendait que les journaux le payaient.

Comme il était toujours irréprochablement vêtu, ainsi que je l'ai dit, & qu'il ne s'exprimait jamais que par écus ou par piſtoles, — quelques-uns de nous l'avaient surnommé le *chevalier*.

A cette époque, André de Goy s'était déjà révélé comme joueur.

Hélas! je viens d'indiquer la terrible passion qui usa ce corps & égara cet esprit.

Il apportait dans le jeu la même oſtentation que dans les lettres.

Son enjeu était toujours le plus considérable.

Aux temps fabuleux où nous faisions la partie de lansquenet avec des haricots chez Auguſte Vitu, il était homme à arriver avec des fèves.

Il lui fut donné deux ou trois fois de toucher à ses rêves de fortune.

Ce ne fut, il eſt vrai, ni grâce au jeu, ni grâce à la littérature.

Il fit plusieurs héritages assez considérables.

Mais alors il se produisit ce fait étrange : c'eſt que, lorsque André de Goy rencontrait un de nous & lui disait :

— Mon cher, je suis millionnaire,

L'ami, qui lui avait tant de fois entendu répéter cette parole, se contentait de sourire en répliquant :

— Bon, bon ; je la connais.

Rien n'était plus vrai cependant.

André de Goy a été millionnaire, — ou peu s'en faut.

Dès lors il appartint tout entier au jeu, au jeu sans relâche, au jeu du jour & de la nuit, au jeu que le dîner impatiente & qui n'attend pas le dessert pour remplacer la nappe par le tapis vert, au jeu des clubs & des maisons de conversation.

Genève & Hombourg l'ont vu pendant cette période de splendeur, qui devait durer si peu.

Il arrivait les mains pleines de billets de banque, faisait des efforts héroïques pour paraître impassible, & s'animait graduellement. Il *suivait* sa mise, tirant de sa poche de nou-

veaux billets qui allaient rejoindre les autres, & s'étonnant, & s'irritant, & s'obstinant toujours!

Vainement s'était-il promis de ne jouer que l'argent dont il s'était muni; il fallait le voir quitter rapidement la salle du jeu pour aller chercher une autre somme.

Les joueurs connaissent bien ces voyages fiévreux du Kursaal à l'hôtel!

On arrache la clef aux mains du garçon, on monte l'escalier quatre à quatre; on déboucle, on déchire sa malle; on prend le portefeuille de réserve....

A ce moment quelquefois, on s'arrête, & d'un revers de manche on essuie la sueur de son front. On hésite.

Mais comme on chasse vite & loin ce bon mouvement! On fait encore deux parts de son trésor, si on a ce rare courage, & l'on retourne au Kursaal, la tête haute, l'œil brillant de joie & d'espoir!

Les croupiers ne se trompent jamais à cette rentrée.

J'ai vu de Goy perdre une soixantaine de mille francs en quelques jours.

Le lendemain, il gagnait quelque chose comme quatre cents francs.

Et c'étaient alors des transports d'allégresse qui tenaient du délire!

Malgré son extrême bonne volonté, André de Goy ne put pas employer moins de deux ou trois ans à se ruiner. Mais il se ruina jusqu'au dernier sou. La chute fut complète, irrémédiable. Il fallut retourner à la littérature.

La dernière fois que je le vis, c'était dans un bureau de journal. Il venait proposer des courriers de Londres. Toujours Londres! toujours des traductions!

Je le trouvai vieilli de dix années; sa barbe, autrefois si noire & si luisante, objet de tous ses soins, était négligée & semée de nombreux fils blancs. Ses tics nerveux s'étaient multipliés. Il avait maigri aussi.

On refusa ses courriers de Londres. Il proposa alors une autre série d'articles, je ne sais plus quoi; il suppliait presque; il promettait de faire aussi court que possible. Il me fit de la peine. Sa poignée de main, en me disant adieu, fut brûlante.

Je m'informai de sa situation après son départ; on me répondit qu'il occupait un petit emploi dans une adminiftration. — Un petit emploi à ce manieur de billets de banque!

Et c'eft tout.

J'ai appris, comme tout le monde, — par les

journaux, — sa fin dans la maison de santé de M. Brière de Boismont.

On ignorait généralement l'âge d'André de Goy; il devait avoir une cinquantaine d'années.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

701. — PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cᵉ, RUE DU BAC, 30

